COLLECTION DE ROMANS A 1 FR. 25

EUGÈNE SÜE

— ŒUVRES —

LES

SEPT PÉCHÉS

CAPITAUX

LA COLÈRE — LA LUXURE

PARIS

C. MARPON ET E. FLAMMARION

ÉDITEURS

26, RUE RACINE, PRÈS L'ODÉON.

LES

SEPT PÉCHÉS CAPITAUX

LA COLÈRE — LA LUXURE

ASNIÈRES. — IMPRIMERIE LOUIS BOYER ET Cie

EUGÈNE SUE

— ŒUVRES —

LES

SEPT PÉCHÉS

CAPITAUX

LA COLÈRE—LA LUXURE

PARIS

C. MARPON ET E. FLAMMARION

ÉDITEURS

26, RUE RACINE. PRÈS L'ODÉON

LES

SEPT PÉCHÉS CAPITAUX

LA COLÈRE

TISON D'ENFER

I

Vers le milieu du carnaval de 1801, fort égayé par l'annonce de la paix signée à Lunéville, alors que Bonaparte était premier consul de la république française, la scène suivante se passait dans un endroit désert, dominé par les remparts à demi démantelés de la ville d'Orléans.

Il était sept heures du matin, le jour commençait de poindre ; un homme vêtu d'une houppelande de couleur foncée se promenait en long et en large ; le froid était vif, la matinée brumeuse : de temps à autre, le promeneur soufflait dans ses doigts, frappait le sol de ses pieds afin de se réchauffer et regardait parfois du côté d'un sentier

qui contournait les assises d'un bastion. Au bout de dix minutes, un second personnage enveloppé d'un manteau, et jusqu'alors caché par la saillie du bastion, parut dans le sentier, et s'avança rapidement vers l'homme à la houppelande.

Tous deux eurent alors l'entretien suivant : « Je craignais d'être en retard, — dit l'homme au manteau. — Il nous reste encore un quart d'heure, — reprit l'autre : — avez-vous les épées? — Les voici : c'est ce qui m'a retenu, car j'ai eu assez de peine à en trouver. Et Yvon, l'avez-vous vu ce matin? — Non ; il m'a dit hier soir qu'il se rendrait directement ici. Il craignait avec raison que ma présence chez lui, de si bonne heure, et notre sortie très-matinale, inquiétant sa femme ne lui donnassent quelques soupçons. — Ah çà ! mon cher, en attendant Yvon, mettez-moi bien au fait du sujet de la querelle. Vous le savez, hier soir, ce brave ami, pressé par l'heure, n'a pu me dire que deux mots. — C'est bien simple, à la dernière audience du tribunal, un avocat, nommé Me Laurent, a, dans sa plaidoirie, fait une allusion des plus transparentes sur la prétendue partialité de notre ami, l'un des juges devant qui se plaidait l'affaire. — C'était indigne; la loyauté bretonne d'Yvon Cloarek est connue de tous. — Parbleu ; mais vous savez la violence et l'incroyable irascibilité du caractère de notre ami ; aussi, bondissant sur son siége et interrompant tout net l'avocat, il s'écria : « — Me Laurent, vous êtes un infâme calom-« niateur ; je vous dis cela, non comme magistrat, mais comme homme « de cœur ; je vous le répéterai après l'audience. » Vous jugez de l'agitation du tribunal. — Le fait est que c'était un peu vif pour la gravité d'un magistrat. « — Soit, monsieur, » répondit fermement l'avocat à Yvon, — « plus tard nous nous retrouverons. » La plaidoirie achevée, l'audience terminée, le tribunal fit tous ses efforts pour apaiser la querelle. Le barreau intervint de son côté ; mais vous connaissez la tête de fer de notre ami. L'avocat Laurent, homme d'ailleurs très-résolu, exigeait des excuses : à cette prétention, j'ai cru qu'Yvon allait étrangler de colère. Enfin, le rendez-vous de ce matin a été convenu, et l'épée choisie. — Je ne puis qu'approuver la susceptibilité de notre ami, mais je crains que, dans sa position de magistrat, ce duel ne lui nuise. — Je le crains comme vous, quoique cependant cette conduite énergique mette un peu la toge en relief. Le pis est qu'Yvon a déjà eu quelques vives altercations avec le président de son tribunal, qui n'est pas, dit-on, un homme intègre. Ce qui est encore fâ-

cheux, c'est que la violence du caractère de notre ami l'a fait déjà changer deux fois de résidence. — Un si noble et si excellent cœur! — Oui, mais cette malheureuse tête et cette diable d'irascibilité qu'il ne peut dompter! — Et se faire justement magistrat, avec un pareil caractère ! — Que voulez-vous? son père, magistrat lui-même, a exigé qu'il suivît cette carrière. Yvon adorait son père, il a obéi. Lorsque plus tard il a perdu son père, il n'était plus temps pour notre ami de changer de profession; et puis, enfin, il est sans fortune, sa place de magistrat est le plus clair de son revenu, et il a femme et enfant. Il faut donc, vous le voyez, qu'il porte son joug. — C'est vrai, mais je le plains. — Ah çà! — dites-moi, — Yvon est bon tireur, n'est-ce pas? — Très-bon, car dans sa première jeunesse il était passionné pour les exercices du corps; seulement je crains que la bravoure et la colère ne l'emportent, et qu'il ne se précipite en aveugle sur le danger. — Je lui préférerais plus de sang-froid. Et son adversaire? — J'ai entendu dire qu'il tirait suffisamment. — En cas d'accident, j'ai laissé à vingt pas d'ici le fiacre qui m'a amené. Heureusement Yvon demeure presque aux portes de la ville. — Tenez, je ne veux pas penser à un malheur! ce serait la mort de la femme d'Yvon! Si vous saviez comme elle l'aime! C'est un ange de grâce et de douceur! Il est, de son côté, parfait pour elle. Ils s'adorent, et si la fatalité voulait que... — N'entendez-vous pas parler? — En effet. Ce sont sans doute nos adversaires. Je regrette qu'Yvon ne soit pas le premier au rendez-vous. — Sans doute les précautions qu'il a eu à prendre à cause de sa femme l'auront retenu. — Probablement. Mais c'est fâcheux. »

Bientôt trois personnes parurent à l'angle du bastion et s'approchèrent; c'étaient l'adversaire d'Yvon et ses deux témoins.

Ceux-ci abordèrent avec courtoisie les premiers arrivés, s'excusant de s'être peut-être fait attendre; ce à quoi il fut répondu qu'au contraire M. Cloarek n'avait pas encore paru, mais qu'il ne pouvait, à cette heure, tarder beaucoup.

L'un des témoins de l'avocat proposa, afin de perdre le moins de temps possible, de choisir, en attendant l'arrivée de M. Cloarek, le terrain du combat; cette proposition acceptée, le choix venait d'être arrêté, lorsque Yvon parut. La sueur qui perlait son front, sa poitrine haletante, disaient assez la précipitation de sa course; il serra cordialement la main de ses deux témoins, et leur dit à voix basse :

— J'ai eu toutes les peines du monde à m'échapper sans éveiller les soupçons de ma femme.

S'adressant alors à son adversaire, d'une voix qu'il tâcha de rendre calme, il ajouta :

— Je vous demande mille pardons, monsieur, de vous avoir fait attendre ; mais ce retard a été bien involontaire.

L'avocat salua, et commença de se dépouiller de sa houppelande, ce que fit aussi Cloarek, pendant que les témoins mesuraient les épées.

A mesure que l'instant du combat s'approchait, l'on voyait, si cela se peut dire, la colère d'Yvon monter et bouillonner; tout son corps frémissait par brusques intermittences; le sang affluait à ses mains et à son visage, ses yeux étincelants s'injectaient peu à peu, tandis que les veines saillantes de ses bras robustes se gonflaient comme des cordes; ses traits exprimaient une sorte de satisfaction sauvage ; il semblait être dans son milieu à l'approche du danger et respirer à l'aise. Ce tempérament ultra-sanguin, cette nature fougueuse, exubérante, presque toujours contrainte, et retenue par mille convenances sociales, ne pouvait atteindre sa plénitude d'expansion, sa toute-puissance d'action, qu'au milieu des emportements de la lutte, du péril et de la colère.

L'impatiente et irascible ardeur d'Yvon était telle, que, plus promptement déshabillé que l'avocat, il se fût élancé sur lui, si ses deux témoins ne l'eussent retenu chacun par un bras.

Enfin le champ clos s'ouvrit.

L'un des témoins fit entendre le mot solennel : « Allez, messieurs ! »

Cloarek fondit avec une fureur si impétueuse sur son adversaire, que celui-ci, surpris par cette attaque foudroyante, s'ébranla, rompit vivement en parant de son mieux; mais, après deux minutes d'engagement, il eut l'avant-bras traversé de part en part et laissa, malgré lui, tomber son épée.

— Assez, messieurs ! s'écrièrent les témoins en voyant l'un des deux combattants désarmé.

Malheureusement la colère du Breton était telle, qu'il n'entendit pas ces mots pacificateurs : « Assez, messieurs ! » et il redoublait son

attaque contre son adversaire, lorsque celui-ci, qui s'était, après tout, bravement comporté, se voyant sans moyen de défense exposé aux coups d'un forcené, sauta en arrière, fit une volte rapide et gagna au large.

L'enragé Breton s'élançait à sa poursuite, lorsque ses témoins se précipitèrent sur lui et le désarmèrent non sans lutte et sans danger, pendant que l'un des amis de l'avocat, au moyen d'un mouchoir, bandait la plaie du blessé, d'ailleurs peu dangereuse.

Le témoin de Cloarek offrit courtoisement son fiacre au blessé, qui l'accepta, et les adversaires se séparèrent après une loyale réconciliation.

— Yvon, — disait au fougueux magistrat l'un de ses amis en regagnant la porte de la ville, — à quoi penses-tu? foncer ainsi sur un ennemi désarmé.

— C'est vrai, vous aviez donc le diable au corps, mon cher? — ajoutait l'autre.

— Je ne pouvais croire que cela fût déjà fini, — reprit Yvon avec un soupir de regret.

— Pardieu, du train dont tu y allais, ça ne pouvait durer longtemps.

— Ah! il m'eût fallu une heure de combat, et ensuite il me semble que j'aurais été tranquille pendant longtemps, — dit Cloarek. — Je sens encore tout mon sang en ébullition, l'ardeur me dévore. Et moi qui croyais pouvoir m'en donner à cœur joie!

Yvon prononça ces mots avec un accent de dépit si naïf, qu'il en devint comique, et ses témoins ne purent s'empêcher de sourire.

— Morbleu! — s'écria le colérique Breton en jetant d'abord un regard courroucé sur les rieurs.

Puis, confus de cet emportement, il baissa la tête et se tut, tandis que l'un de ses témoins reprenait gaiement :

— Yvon, mon brave, ne t'avise pas de nous chercher querelle. Ça n'en vaudrait pas la peine, nous ne pourrions à nous deux t'offrir tout au plus que dix pauvres petites minutes d'exercice.

— Voyons, Cloarek, soyez donc raisonnable, mon cher, — reprit l'autre. — Regardez-vous donc au contraire comme fort heureux de ce que cette fâcheuse affaire se soit terminée ainsi. Vous n'êtes pas

blessé, la blessure de votre adversaire est légère. Que voulez-vous de mieux ?

— Il a raison, car enfin juge de notre désespoir, mon pauvre Yvon, si à cette heure nous avions à te rapporter chez toi moribond? Pense donc à ta femme, à ta petite fille.

— Ma femme ! ma fille ! — s'écria Cloarek en tressaillant, — ah ! vous avez raison.

Et les larmes lui vinrent aux yeux.

— Je suis un fou, un enragé, — ajouta-t-il. — Mais ce n'est pas ma faute, car, voyez-vous? ainsi que l'on dit dans notre vieille Bretagne : « Qui a trop de sang, trop agit. »

— Alors prends des bains de pieds à la moutarde et fais-toi saigner, malheureux ! mais ne prends pas une épée pour lancette, et surtout ne tire pas de sang aux autres sous prétexte que tu en as trop, — reprit gaiement un de ses amis.

— Ou bien encore lisez les philosophes, mon cher, — ajouta l'autre, — et, que diable ! rappelez-vous surtout que vous êtes magistrat, un homme de paix et de gravité.

— Ça vous est bien facile à dire, — reprit le pauvre Yvon en soupirant. — Mais vous ne savez pas ce que c'est que d'avoir une robe de juge sur le dos et trop de sang dans les veines.

Et, après avoir remercié cordialement ses témoins de leurs bons offices, Cloarek se disposa à regagner son logis.

— Ah çà ! Yvon, — lui dit un de ses amis au moment de le quitter, — nous nous verrons ce soir au bal costumé que donne le beau-père de ton président. On dit qu'à ce sujet votre tribunal a une dispense de gravité. La blessure de ton adversaire est légère, il n'y a donc aucun inconvénient à ce que tu te montres à cette fête, qui sera fort curieuse.

— Je ne voulais pas d'abord y aller, car ma femme est un peu souffrante, — reprit Yvon ; — mais elle a tant insisté pour que je prisse cette distraction, que je me suis décidé, et, ma foi ! j'irai un instant pour jouir de ce coup d'œil.

— A ce soir donc.

— A ce soir.

Yvon rentra chez lui, sentant qu'il allait embrasser sa femme et son enfant avec un redoublement de tendresse.

Il fut arrêté au seuil de sa porte par une servante, qui lui dit :

— Monsieur, il y a dans votre cabinet un homme qui vous attend : c'est pour affaire très-pressée.

— C'est bien, ma femme ne m'a pas fait demander depuis que je suis sorti ?

— Non, monsieur. Dame Robert est tout à l'heure descendue de chez madame, qui a donné ordre que l'on n'entre pas chez elle avant qu'elle ait sonné, car elle veut, a-t-elle dit, tâcher de dormir un peu ce matin.

— Ayez bien soin de vous conformer à ses ordres, — dit Cloarek.

Et il entra dans son cabinet où l'attendait un étranger.

C'était un grand et gros homme de quarante ans environ, d'une figure vulgaire, d'une apparence herculéenne, et vêtu en bourgeois campagnard. Saluant assez gauchement Yvon, il lui dit d'un air aussi avenant que possible :

— Vous êtes M. Cloarek le juge?

— Oui, monsieur.

— Moi, monsieur le juge, je suis ami avec le père Leblanc, de Gien, qui vous connaît.

— En effet, je lui ai rendu quelques services; c'est un digne homme; comment va-t-il?

— Très-bien, monsieur le juge, c'est lui qui m'a dit : « Tu es dans la peine, adresse-toi à M. Cloarek, il aime à obliger le pauvre monde. »

— Que puis-je faire pour vous?

— Monsieur le juge, je suis père d'un gars dont l'affaire doit bientôt venir à votre tribunal.

— De quelle affaire voulez-vous parler, monsieur?

— De l'affaire de Joseph Rateau, — dit le gros homme en clignant de l'œil d'un air d'intelligence, — un faux, un simple faux.

Cloarek, surpris et mécontent de la grossière désinvolture avec laquelle ce père parlait de l'accusation infamante qui pesait sur son fils, lui répondit sévèrement :

— En effet, monsieur, le nommé Joseph Rateau est accusé du crime de faux, et doit être bientôt jugé.

— Tenez, monsieur le juge, je ne vas pas par quatre chemins, moi ; entre nous, mon gars a fait la chose, et il s'est laissé prendre comme un bêta.

— Monsieur, prenez garde, songez à vos paroles, elles sont bien graves.

— Le fait ne peut pas se nier, monsieur le juge, c'est clair comme le jour ; sans ça, vous pensez bien qu'on tâcherait de...

— Au fait, monsieur, au fait, — dit Yvon de plus en plus indigné des sentiments et des manières de cet homme.

— Eh bien ! voilà le fait, monsieur le juge : sans des raisons que je ne peux pas vous dire, ça me serait égal, comme deux œufs, que mon gars soit condamné : « Tu t'es laissé pincer, que je lui aurais dit, t'as été bête, t'as que ce que tu mérites ; » mais moi j'ai intérêt, voyez-vous, à ce que mon gars soit innocenté.

— Monsieur, — s'écria Yvon en sentant son indignation se changer en un violent courroux et le sang lui monter au visage, — pas un mot de plus !

— C'est mon avis, monsieur le juge, au diable les mots, en avant les actions, — répondit le solliciteur.

Puis, clignant de nouveau de l'œil, et plongeant la main dans une des poches de son long gilet de feutre, il en tira un rouleau, le prit entre son pouce et son index, et, le montrant à Yvon, il lui dit avec un sourire matois :

— Il y a là dedans cinquante bons vieux louis d'or, ça sera les arrhes de l'acquittement de mon gars, il y en aura cinquante autres après.

Bien des précédents, bien des circonstances autorisaient cette indigne tentative de corruption ; car, à l'austérité des premières années de la République, si rigides et si glorieuses, avait succédé un déplorable relâchement dans les mœurs ; aussi notre solliciteur, se croyant sûr de son fait, déposa triomphalement le rouleau sur le coin d'un bureau placé à sa portée. Cloarek, mis hors de lui par cette insulte, le visage empourpré de colère, allait se laisser emporter à quelque effrayant accès de fureur, lorsque, ses regards s'arrêtant sur un por-

trait de sa femme appendu à un mur, il songea qu'elle pourrait être réveillée et effrayée par le bruit, car elle reposait dans une chambre située au-dessus du cabinet où se passait la scène dont nous parlons; Yvon, par un effort surhumain, parvint donc à se contenir, saisit son chapeau, et dit au campagnard d'une voix altérée :

— Reprenez votre argent, nous causerons de cela dehors.

Et, lui faisant signe de le suivre, il sortit précipitamment de sa demeure. Le campagnard s'imaginant que, par prudence, le magistrat qu'il pensait suborner préférait traiter de sa corruption ailleurs que chez lui, remit le rouleau de louis dans sa poche, prit son gros bâton noueux et sortit sur les pas de Cloarek, dont il n'eut pas le loisir d'envisager les traits, car leur expression l'eût effrayé ou lui eût donné quelques soupçons.

— Monsieur le juge, où allons-nous donc? — dit-il à Cloarek, qu'il avait peine à suivre, car celui-ci hâtait le pas et marchait pour ainsi dire par soubresauts.

— Par ici, — répondit Yvon d'une voix étouffée en tournant l'angle d'une rue, — par ici.

Cette rue, assez courte, aboutissait à une place appelée la Place-Neuve, où se tenait un marché, à cette heure encombré de monde. Lorsque Cloarek, qui avait son projet, fut arrivé au milieu de la foule, il se retourna soudain vers le campagnard qui le suivait à pas pressés, et d'une main de fer le saisissant à la cravate, il s'écria d'une voix tonnante :

— Peuple! regarde bien ce misérable et assiste à son châtiment, c'est un exemple.

Le temps des agitations populaires n'était pas encore entièrement passé, les appels à la justice et aux sentiments du peuple, les débats et les harangues sur la place publique n'avaient rien d'inaccoutumé; aussi la foule, moins surprise que curieuse, attirée par les éclats de voix d'Yvon, entoura bientôt le juge et le campagnard. Celui-ci, malgré ses efforts et sa stature herculéenne, ne put échapper à la puissante étreinte de Cloarek, qui, le secouant avec rage, continua d'une voix encore plus éclatante :

— Je suis juge au tribunal de cette ville, cet infâme est venu m'offrir de l'or pour innocenter un criminel; telle a été l'indignité, telle va être la punition.

Et ce singulier magistrat, trouvant dans sa colère une force incalculable, se préparait à rouer de coups l'athlétique campagnard, lorsque celui-ci se dégagea par une violente secousse, et, non moins furieux que le juge, se recula d'un pas, leva son bâton, véritable massue, et il en eût asséné un coup mortel peut-être au fougueux Breton, si celui-ci, par une manœuvre familière à ses compatriotes, n'eût évité la dangereuse atteinte en se courbant et se précipitant le front baissé sur son adversaire, avec tant d'impétuosité, que, l'atteignant d'un terrible coup de tête en pleine poitrine, il lui brisa deux côtes, lui fit vomir le sang, et le renversa complétement privé de connaissance. Profitant alors du tumulte de la foule qui entourait le vaincu en acclamant au vainqueur, Cloarek reprit un peu de sang-froid et s'empressa d'échapper à une ovation populaire, traversa la place, et, avisant un fiacre vide, s'y jeta et se fit conduire au Palais de Justice, car l'heure de l'audience était arrivée.

II

Nous laisserons M. Cloarek se rendre au Palais de Justice pour y siéger comme d'habitude, après les exploits de cette matinée, qui eût fait honneur à un gladiateur consommé ; nous dirons quelques mots du bal costumé auquel les témoins de l'impétueux magistrat avaient fait allusion après le duel.

Ce bal, innovation hardie pour la province, devait avoir lieu le soir même chez M. Bonneval, riche négociant et beau-père du président du tribunal où siégeait Yvon Cloarek ; tous les membres de cette cour de justice ayant été conviés à cette fête, et le déguisement étant de rigueur, ils étaient convenus d'adopter l'imposant domino noir ou des costumes d'un caractère assez sérieux pour ne pas compromettre la gravité de la magistrature.

Cloarek, nous l'avons dit, était l'un des invités; le bruit de son duel et de la punition qu'il avait infligée au campagnard, bien que

malheureusement déjà répandu dans la ville, n'était pas, à la fin de la journée, parvenu aux oreilles de madame Cloarek. La maison du magistrat était donc parfaitement calme, et l'on s'y occupait, comme dans bien d'autres demeures, des apprêts du déguisement du soir, car, à cette époque, les costumiers étaient rares en province. La salle à manger du modeste logis semblait ce jour-là changée en une officine de tailleur : l'on y voyait des rognures d'étoffes de couleurs variées, des débris de passementerie de soie et d'argent. Trois jeunes ouvrières, jaseuses comme des grives, babillaient tout en travaillant sous la surveillance d'une femme de trente ans environ, personne accorte, de mine ouverte et avenante. Les jeunes filles la nommaient respectueusement *dame* Robert; cette digne femme, après avoir été nourrice de la fille de M. Cloarek, alors âgée de cinq ans, remplissait auprès de madame Cloarek l'emploi de femme de chambre, ou plutôt de femme de confiance, car, en suite de son dévouement et de ses excellents services, il s'était établi entre sa maîtresse et elle une sorte d'affectueuse familiarité.

— Encore un point, et le ruban brodé de ce chapeau est attaché, — dit une des jeunes ouvrières.

— Moi, j'ai fini d'ourler l'écharpe, — reprit une autre.

— Je n'ai plus que quelques boutons d'argent à attacher à la passementerie de ce gilet, — ajouta la troisième.

— Très-bien, mes filles, — dit dame Robert, — le costume de M. Cloarek sera, j'en suis sûre, l'un des mieux choisis de la fête.

— Dame Robert, c'est tout de même bien drôle.

— Quoi ?

— Un juge déguisé.

— Tiens ! — reprit une autre ouvrière, — est-ce qu'ils ne le sont pas tous les jours, déguisés, quand ils ont leurs robes ?

— Apprenez, petites filles, — dit sévèrement dame Robert, — qu'une robe de juge n'est pas un déguisement, mais un costume officiel.

— Excusez, dame Robert, — dit la jeune fille en devenant rouge jusqu'aux oreilles, — je ne pensais pas à mal en disant cela.

— Quel dommage que madame Cloarek perde cette belle occasion

de se déguiser! — reprit une autre ouvrière, afin de rompre la sévérité de l'entretien.

— Ah! — reprit une de ses compagnes avec un soupir de regret et d'envie, — si j'étais à la place de madame Cloarek, je ne la laisserais pas perdre, moi, cette occasion-là. Un bal costumé! On ne rencontre un bonheur pareil qu'une fois dans sa vie, peut-être.

— Si vous pouviez savoir pourquoi madame Cloarek se prive de ce plaisir, — reprit dame Robert, — vous ne seriez plus étonnées, mesdemoiselles.

— Qu'est-ce donc qui empêche madame Cloarek d'aller à cette fête, dame Robert?

L'on ne peut dire cela à de petites filles, — répondit la femme de confiance d'un air solennel, pendant que les jeunes ouvrières, ayant terminé leur travail, se préparaient à quitter la maison, car la nuit approchait.

Au moment où les trois jeunes filles allaient sortir, un autre personnage entra dans la salle à manger.

— Ah! voilà monsieur Segoffin! — dirent les ouvrières d'un ton railleur et familier. — Eh! bonjour donc, monsieur Segoffin! — Comment se porte monsieur Segoffin?

Ce nouveau venu était un homme de quarante ans environ, de haute taille et d'une maigreur extrême; il avait un très-long nez légèrement retroussé à son extrémité, ce qui contribuait à lui donner une étrange physionomie; du reste, son teint était si blême, sa figure, complétement imberbe, toujours si impassible, que l'on eût dit le masque enfariné de Pierrot; deux petits yeux, noirs et perçants, qui ne manquaient pas de malice, animaient seuls ces traits blafards d'une bonhomie narquoise: une petite perruque, courte, ronde et noire, qui de loin ressemblait à un serre-tête de soie, ajoutait encore à la ressemblance carnavalesque dont nous parlons; une longue houppelande grise à boutons argentés, un pantalon noisette, serré à la cheville par un cordon, qui laissait apercevoir des bas rayés bleu et blanc, sur lesquels s'échancraient des souliers de cuir noir à larges boucles d'argent, tel était l'accoutrement ordinaire de M. Segoffin, qui tenait sous son bras un parapluie rouge, et à la main un vieux tricorne.

Après être resté vingt ans au service de M. Cloarek père, ancien

magistrat, Segoffin était, après la mort de ce dernier, entré chez son fils, qu'il avait vu enfant, et qu'il servait avec un dévouement parfait. Notre homme, nous l'avons dit, avait été, dès son entrée, salué de ces mots, prononcés d'un ton railleur par les ouvrières :

— Ah ! voilà monsieur Segoffin ! Eh ! bonjour donc, monsieur Segoffin !

Ce personnage, sans se départir de son sang-froid habituel, déosa son parapluie et son chapeau sur une chaise, puis il alla trèsavement enserrer dans ses longs bras la plus jolie des rieuses, et, algré ses cris effarouchés et sa résistance désespérée, il l'embrassa uyamment sur ses joues rebondies. Très-satisfait de ce prélude, il apprêtait même à récidiver lorsque madame Robert, le tirant par un des pans de sa redingote, s'écria tout indignée :

— Segoffin ! Segoffin ! vous êtes, en vérité, d'une indécence...

— Ce qui est fait est fait, dit sentencieusement Segoffin en passant sa main osseuse sur ses lèvres avec un air de jubilation rétrospective, pendant que la jeune ouvrière quittait l'appartement avec ses compagnes, toutes trois riant comme des folles en disant :

— Bonsoir, monsieur Segoffin, bonsoir !

Restée seule avec notre homme, dame Robert s'écria :

— Il n'y a que vous au monde pour commettre des indignités pareilles avec un tel sang-froid, dans la respectable maison d'un magistrat.

— Tiens ! — demanda Segoffin d'un air naïf, — quoi donc ?

— Comment ! quoi donc ? embrasser cette jeune fille devant moi, lorsque vous me poursuivez avec acharnement de vos déclarations amoureuses !

— Jalouse !

— Jalouse ! moi ! rayez cela de vos papiers, Segoffin ! Si je me remariais jamais, ce qu'à Dieu ne plaise, ce n'est pas vous que j'épouserais.

— Savoir.

— Comment ! je le sais bien peut-être.

— Ce qui sera... sera, ma chère.

— Mais...

— Allons, allons, — reprit le flegmatique personnage en interrom-

pant Suzanne Robert de l'air du monde le plus certain de son fait, — vous grillez d'envie de m'épouser, vous m'épouserez. Ce qui sera sera, n'en parlons plus.

— Jour de Dieu! — s'écria la femme de confiance exaspérée de l'outrecuidance du personnage.

Puis, se reprochant un pareil emportement, elle reprit avec un calme sardonique :

— Vous avez raison, monsieur Segoffin, ne parlons plus d'une pareille sottise, c'est ce que nous avons de mieux à faire. Parlons de monsieur. Tenez, voici son costume terminé. Portez-le chez lui, car il ne peut tarder à rentrer du tribunal.

— Ah! — fit Segoffin en secouant la tête, — le tribunal...

Et il soupira profondément.

Un soupir était chose si rare dans les habitudes de cet homme impassible, que dame Robert, devenant tout à coup inquiète, lui dit vivement :

— Qu'avez-vous à soupirer ainsi, vous qui ne vous émouvez ordinairement de rien?

— Je m'y attendais, — reprit Segoffin en hochant de nouveau la tête. — Ça devait arriver un peu plus tôt, un peu plus tard.

— Mais quoi donc, pour l'amour de Dieu, qu'est-il arrivé?

— M. Cloarek, reprit Segoffin avec un nouveau soupir, a jeté M. le président du tribunal par la fenêtre.

— Ah! mon Dieu!

— Ce qui est fait est fait.

— Il serait possible?

— Ça n'était d'ailleurs qu'un rez-de-chaussée élevé... Un saut d'une toise tout au plus, — ajouta Segoffin avec l'accent d'un homme qui prend son parti d'un accident, — et le président, selon son habitude, est retombé sur ses pieds, car c'est un fier finaud, allez! Il sait se retourner, celui-là.

— Tenez, Segoffin, je ne crois pas un mot de ce que vous me contez là. C'est encore une de vos histoires, et, en vérité, il est indigne d'oser plaisanter ainsi sur monsieur, que vous avez vu enfant et qui est si bon pour vous!

— Soit, — reprit froidement Segoffin, — mettez que je plaisante

Mais, en attendant, donnez-moi le costume de monsieur; il m'a dit de le porter dans sa chambre, et il ne va pas tarder à rentrer.

— Hélas! c'est donc vrai? — s'écria Suzanne, ne doutant plus de la fâcheuse nouvelle que lui apportait Segoffin; — il y a donc encore eu quelque scène entre monsieur et son président?

— Dame! — reprit naïvement Segoffin, — puisqu'il l'a jeté par la fenêtre.

— Mon Dieu! mon Dieu! Mais alors, cette fois-ci, monsieur va perdre sa place.

— Pourquoi?

— Comment! pourquoi? Après un pareil scandale, et de la part d'un magistrat, on va lui ôter sa place, vous dis-je; et cette pauvre madame! encore une secousse pour elle; et dans l'état où elle se trouve, encore! Mais, mon Dieu! ce n'est pas vivre, ça, être toujours en alerte, en émoi! adorer son mari et avoir à chaque instant à redouter les suites de la violence de son caractère.

— Ma chère, rappelez-vous ce que je vous ai toujours dit, selon le proverbe de notre vieille Bretagne, — reprit Segoffin d'un ton sententieux... « Au loup, la forêt; au pigeon, le colombier; » or, M. Yvon...

— Mais vous me faites bondir avec vos rébus et votre sang-froid! — s'écria Suzanne. — Dites-moi au moins comment ce malheur est arrivé.

— Eh bien! je suis allé, il y a une heure, au Palais, pour porter à monsieur la réponse d'une lettre. J'ai trouvé le Palais sens dessus dessous.

— Ah! mon Dieu! à cause de monsieur, c'est sûr.

— Écoutez-moi donc! Les avocats, tout le monde allait et vena' en disant : « Vous ne savez pas? — Non! quoi donc? — Il paraît qu'après l'audience, M. le président a fait appeler M. Cloarek dans son ca binet. — Ah! oui, pour son duel!... »

— Son duel!... — s'écria dame Robert. — Quel duel?

— Celui de ce matin, — reprit flegmatiquement Segoffin.

Et il poursuivit, profitant de la stupeur de la femme de confiance.

— D'autres disaient : « Non, le président l'a fait appeler à cause de

ce campagnard à qui il a enfoncé deux côtes d'un coup de tête, et que l'on a transporté dans une boutique. »

— Quel campagnard? — reprit Suzanne dans un croissant émoi.

— Celui de tantôt, — répondit simplement Segoffin. « Enfin, il paraîtrait, — reprenait-on au Palais, — qu'il est allé dans le cabinet du président, qu'ils se sont échauffés, et que, finalement, il l'a jeté par la fenêtre. »

— Ah! mon Dieu! — dit Suzanne en joignant les mains, tout effrayée.

— Alors, moi, — ajouta Segoffin avec un sourire de satisfaction intime, — moi qui connais fort bien monsieur, je me suis dit tout de suite : « S'il y a eu quelqu'un de jeté par la fenêtre, ça doit être l'autre, » et j'avais raison ; enfin, ce qui est fait est fait. Je vas porter le costume chez monsieur.

— Ce qui est fait est fait! vous n'avez que cet insupportable refrain à la bouche; ne voyez-vous pas les suites de ceci?

— Ce qui sera... sera.

— Belle consolation! n'est-ce pas? voilà déjà la troisième fois que monsieur aura risqué de perdre sa place, par suite de l'emportement de son caractère; aussi savez-vous ce qui malheureusement va arriver? Monsieur sera bel et bien destitué, cette fois-ci.

— Dame! s'il perd sa place, il la perdra.

— C'est probable, et comme il a besoin de cette place pour vivre, comme il a une femme et une petite fille, et que, dans quelques mois, il aura un autre enfant, puisque madame commence une grossesse, que voulez-vous que lui et sa famille deviennent sans cette place? Répondez à cela avec vos proverbes.

— « Au loup, la forêt; au pigeon, le colombier, » comme je vous le disais tout à l'heure, ma chère.

— Allons, — s'écria Suzanne, — encore ce sot rébus! Quel rapport cela a-t-il avec monsieur?

— Ça a ce rapport que monsieur, que j'ai quasi vu naître, puisque je l'ai vu courir tout petit sur les grèves de Penhoet, où, par parenthèse, il se donnait de fières raclées avec la marmaille des pêcheurs, a toujours été colère comme un coq en amour, un vrai Breton bretonnant en diable, comme on dit au pays; aussi, une fois la colère la tête partie, faut qu'il tape, ce cher homme; il a toujours

été comme ça, hélas! malheureusement. Mais il n'en était pas venu à jeter des présidents par les fenêtres. Enfin, se qui est fait est fait.

Puis, prenant le costume de son maître, Segoffin dit à Suzanne :

— Il ne manque rien à ces hardes?

— Ah çà! perdez-vous tout à fait la raison? Monsieur doit, en vérité, bien penser à aller à cette fête!

— S'il y pense! il m'a recommandé de tenir le costume tout prêt, afin de pouvoir s'habiller de très-bonne heure.

— Comment! après ce qui s'est passé tantôt, il irait à ce bal?

— Je le crois bien!

— C'est impossible!

— Vous le verrez!

— Il irait à ce bal, qui est justement donné par le beau-père de M. le président!...

— Raison de plus.

— Je vous dis que cela ne se peut pas. Monsieur n'oserait paraître à cette fête après les scandales de cette fatale journée. Ce serait soulever toute la ville contre lui.

— Il s'y attend bien.

— Il s'y attend?

— Certainement, et ce n'est pas cela qui le fera reculer, au contraire, — reprit Segoffin d'un air triomphant. — Je l'ai vu après la fin de sa causette avec le président. « Mon bon monsieur Yvon, — lui ai-je dit, — est-ce que vous n'avez pas peur qu'on vous arrête? — Personne n'a le droit de se mêler de ce qui s'est passé de particulier entre moi et le président, tant qu'il n'aura pas porté plainte, — m'a répondu monsieur, — et, cette plainte, je défie le président de la porter, car il lui faudrait faire connaître la cause de mon emportement contre lui, et il serait alors écrasé de honte. » — Voilà, Suzanne, les propres paroles de monsieur. « Mais, — lui ai-je demandé, irez-vous tout de même à ce bal? — Si j'irai! certes! je veux arriver le premier et en sortir le dernier. Sans cela on croirait que je regrette ce que j'ai fait, ou que j'ai peur. Si ma présence à cette fête scandalise les autres invités et qu'ils me le témoignent, ou que je m'en aperçoive, je saurai répondre et agir, sois tranquille; retourne donc à la maison, et que je trouve mon costume tout prêt en arrivant. »

— Ah! quel homme! quel caractère de fer! — dit Suzanne en soupirant. — Toujours le même; et cette pauvre madame qui ne se doute de rien!

— J'emporte le costume, — ajouta Segoffin, — et je vas attendre monsieur chez lui, car il ira à la fête, aussi vrai que vous m'épouserez un jour, ma chère, rappelez-vous de ça.

— Si ce malheur devait jamais arriver, — répondit dame Robert courroucée, — je tâcherais au contraire de n'y jamais songer.

Et, sortant d'un côté opposé à celui par lequel sortit Segoffin, la digne femme, très-alarmée de ce qu'elle venait d'apprendre, se rendit chez sa maîtresse, madame Cloarek.

III

Le premier mouvement de Suzanne avait été de prévenir madame Cloarek des faits si graves qui s'étaient passés dans la journée par suite de la violence du caractère d'Yvon; mais, réfléchissant au coup douloureux et imprévu que de pareilles nouvelles porteraient à la jeune femme, elle recula devant cette révélation, qui ne devait être que trop prochaine, et se promit seulement d'engager sa maîtresse à trouver un prétexte pour empêcher M. Cloarek de se rendre à la fête, audacieuse bravade qui pouvait amener les résultats les plus funestes.

L'embarras de Suzanne était grand : il lui fallait, d'un côté, cacher à sa maîtresse les événements de la journée, et cependant conseiller à la jeune femme d'user de son influence sur son mari pour le détourner d'aller à ce bal.

Telles étaient les préoccupations de dame Robert lorsqu'elle entra chez sa maîtresse. Celle-ci, sans être régulièrement jolie, avait une physionomie remplie de charme et de douceur; la pâleur de ses traits distingués, sa frêle apparence, annonçaient une santé très-délicate, qu'un commencement de grossesse rendait plus fragile encore.

Jenny Cloarek, assise auprès d'un berceau à balançoire, dont les petits rideaux de soie étaient fermés, s'occupait d'un travail de broderie, tout en imprimant de temps à autre, du bout de son petit pied qui pesait sur la bascule, un doux mouvement de balançoire au berceau de sa petite fille âgée de cinq ans. La nuit était venue, une lampe éclairait ce gracieux tableau. Lorsque Suzanne entra chez elle, madame Cloarek lui fit un signe de la main, et lui dit à mi-voix :

— Ne faites pas de bruit, Suzanne, ma petite Sabine vient de commencer à s'endormir.

La femme de confiance s'approcha doucement; Jenny Cloarek reprit :

— Yvon n'est pas encore rentré?

— Non, madame.

— Cette sortie si matinale a dérangé toute ma journée, car j'étais endormie lorsque mon mari est revenu, et il ne m'a pas habituée à rester si longtemps sans le voir.

Puis la jeune femme ajouta en souriant :

— A propos! son costume est-il fini?

— Oui, madame.

— Voyez, Suzanne, quelle a été ma discrétion et mon obéissance aux désirs d'Yvon. J'ai pourtant eu le courage de ne pas aller voir les ouvrières dans la salle à manger, afin de me réserver la surprise complète, puisque M. Cloarek désire que je ne voie son costume que lorsqu'il l'aura sur lui. Mais enfin, vous pouvez toujours me dire, ma bonne Suzanne, si le costume est joli.

— Très-joli, madame.

— Et il n'est pas trop voyant? car la position de mon mari l'oblige à certaines convenances.

— On ne pouvait, madame, choisir un costume à la fois plus élégant et plus sévère.

— Et vous croyez qu'il siéra bien à Yvon?

— A merveille, madame.

— En vérité, Suzanne, vous excitez ma curiosité à un point!... enfin, j'aurai du courage jusqu'au bout; seulement, puisque le costume d'Yvon est si bien choisi, je regretterais d'avoir refusé d'aller à cette fête, si la prudence et ma santé ne m'avaient imposé cette

petite privation. Je n'ai jamais vu de bal costumé; ce coup d'œil m'eût beaucoup amusée; mais je m'amuserai presque autant du récit que me fera Yvon à son retour, pourvu toutefois qu'il ne revienne pas trop tard, car je me sens aujourd'hui très-fatiguée et plus faible qu'à l'ordinaire.

La quiétude de la jeune femme attristait de plus en plus Suzanne : elle cherchait en vain le moyen d'amener peu à peu la conversation qu'elle désirait avoir avec sa maîtresse, craignant de lui causer une brusque émotion toujours si dangereuse dans l'état où elle se trouvait.

— Madame se sent donc moins bien ce soir que dans la journée? -- lui dit-elle.

— J'éprouve un assez grand malaise, — répondit Jenny; — mais je ne m'en plains pas; je sais ce que c'est, — ajouta-t-elle avec un sourire ineffable en faisant allusion à sa grossesse. — Ce sont de ces chères souffrances qui me promettent de nouvelles joies.

Et, ce disant, la jeune mère se souleva de son fauteuil, et se pencha doucement vers le berceau, dont elle entr'ouvrit les rideaux. Après quelques instants de contemplation radieuse, elle reprit, toujours à mi-voix, en se rasseyant.

— Chère petite! elle dort du sommeil des anges. Ah! ma bonne Suzanne,—reprit-elle,—avec un mari comme Yvon, une fille comme la mienne, que puis-je désirer au monde, sinon un peu plus de santé, afin de pouvoir nourrir mon second enfant? car, savez-vous, Suzanne, que je vous jalouse beaucoup d'être à demi la mère de ma petite Sabine? Enfin, que je me porte vaillamment, et rien ne me manquera. Il est bien entendu, — ajouta-t-elle avec un demi-sourire,—que je ne parle maintenant que pour mémoire de la mauvaise tête et de la violence du caractère de ce cher Yvon, dont l'impétuosité m'a souvent causé tant d'alarmes. Heureusement, depuis quelque temps, son effervescence semble s'apaiser. Pauvre ami, combien de fois j'ai été témoin de ses efforts pour vaincre ce qui est chez lui non pas un vice, mais un tempérament! car, un vice, il l'eût dompté par l'énergie de son caractère. Enfin, grâce à Dieu, je le trouve beaucoup plus calme.

— Sans doute, madame, — reprit Suzanne, de plus en plus embar-

rassée; — sans doute; monsieur est bien moins emporté, maintenant.

— Et quand je pense que, pour moi, il a toujours été si doux, si bon, — reprit Jenny avec attendrissement, — que jamais je n'ai été de sa part l'objet ou le prétexte de ces emportements terribles auxquels je le voyais, avec tant d'épouvante, se livrer pour d'autres causes, et qui ont souvent eu pour lui de si tristes conséquences!

— Pauvre chère madame, il faudrait être fou furieux pour se mettre en colère après vous; la brebis du bon Dieu, comme on dit, n'est pas plus douce que vous.

— Pas du tout, maladroite flatteuse, — répondit Jenny en souriant, — ce n'est pas ma douceur, c'est son amour pour moi; et même, tenez, c'est très-vilain ce que je vais vous avouer là, Suzanne : eh bien, je ne puis quelquefois m'empêcher d'être fière en songeant que je n'ai jamais trouvé que mansuétude et tendresse dans ce caractère si indomptable et si violent.

— En effet, madame, on ne peut être meilleur que monsieur, et, comme vous dites, il faut que ce soit son tempérament qui l'emporte malgré lui; car, malheureusement, chez ces caractères-là, il ne faut souvent qu'un rien, qu'un prétexte, pour amener une explosion terrible.

— Cela est si vrai, Suzanne, que ce pauvre Yvon, afin de ne s'exposer à aucun danger de ce genre (et, je l'avoue, j'encourage cette prudence de toutes mes forces), passe ici toutes ses soirées auprès de moi, au lieu d'aller, comme tant d'autres, chercher son plaisir et ses distractions dans quelques cercles publics, où sa mauvaise tête pourrait lui jouer de méchants tours.

— Ecoutez, madame, — dit Suzanne trouvant enfin l'occasion d'engager sa maîtresse à obtenir de son mari qu'il ne parût pas à cette fête où sa présence pouvait soulever tant d'orages, — je pense comme vous que, pour votre repos et celui de monsieur, il est à désirer qu'il évite toutes les occasions de se mettre en colère; aussi, madame, si vous m'en croyez...

— Eh bien! Suzanne, pourquoi vous interrompre, qu'avez-vous?

— Madame, c'est que...

— Voyons, parlez.

— Mon Dieu, madame, ne craignez-vous pas que le bal costumé de ce soir...

— Ensuite?

— Ne donne à monsieur une de ces occasions d'emportement que vous redoutez?

— Quelle idée!

— C'est que, madame, il y aura là bien du monde!

— Soit, mais ce sera la meilleure compagnie de la ville, puisque le bal a lieu chez le beau-père du président du tribunal où siége mon mari.

— Sans doute, madame; mais enfin, il me semble que, dans ces bals déguisés, on doit se plaisanter les uns les autres, et si monsieur, qui a la tête si vive, allait se fâcher.

— Vous avez raison, Suzanne, je n'avais pas songé à cela.

— Je ne voudrais pas vous inquiéter, madame, et cependant...

— D'un autre côté, mon mari sait trop bien vivre pour se formaliser des plaisanteries permises dans une pareille fête, et d'ailleurs sa position particulière de juge au tribunal que préside le gendre de M. Bonneval ne permet guère à mon mari de se dispenser de paraître à ce bal, car il a été convenu que presque tout le tribunal s'y rendrait, ainsi l'absence d'Yvon serait presque un manque de procédés envers le président, dont mon mari est, après tout, le subordonné.

— Ah! pauvre madame! — pensa Suzanne, — si elle savait de quelle manière son mari la pratique, la subordination envers son président!

— Non, non, rassurez-vous, Suzanne, — reprit la jeune femme; — la présence même de M. le président à cette fête, la déférence qu'Yvon doit avoir pour lui, le maintiendront dans une juste réserve, et puis enfin tout se remarque en province. Et, encore une fois, on ne saurait à quoi attribuer l'absence de mon mari.

— Pourtant, madame...

— Je recommanderai à Yvon d'être bien sage, — ajouta Jenny en souriant, — et il pourra du moins profiter d'une distraction que notre vie retirée lui fera trouver doublement agréable.

Suzanne, redoutant les suites de l'aveuglement de sa maîtresse, lui dit résolûment :

— Madame, il ne faut pas que monsieur paraisse à cette fête.

— Suzanne, je ne vous comprends pas.

— Madame, croyez ce que je vous dis.

— Mais, enfin...

— Ma chère maîtresse, — reprit Suzanne en joignant les mains, — je vous en conjure, au nom de vous et de votre enfant, empêchez monsieur d'aller à cette fête.

— Suzanne, qu'y a-t-il ? vous m'effrayez.

— Madame, vous savez si je vous suis dévouée.

— Je le sais, mais expliquez-vous.

— Vous sentez bien, madame, que je ne risquerais pas de vous effrayer, s'il ne s'agissait de quelque chose de grave. Eh bien ! croyez-moi, les plus grands malheurs peuvent arriver si monsieur se présente à cette fête.

Dame Robert ne put en dire davantage. La porte s'ouvrit, et Yvon Cloarek entra dans la chambre de sa femme.

Suzanne n'osa pas rester, et sortit après avoir jeté à sa maîtresse un dernier regard suppliant et significatif.

IV

Yvon Cloarek avait environ trente ans ; sa taille, robuste et bien prise, était encore mise en valeur par le costume breton qu'il venait d'endosser pour le bal du soir.

Ce costume, à la fois élégant et sévère, se composait d'une longue veste noire, brodée au collet et aux manches de passementerie orange, et rehaussée d'une rangée de petits boutons d'argent très-serrés : le gilet, noir aussi, et orné de boutons et de broderies pa-

tilles à celles de la veste, était serré aux hanches par une ceinture de soie orange; de larges *braies* de toile blanche, aussi amples que la jupe flottante des Grecs Palikares, tombaient jusqu'au genou, et laissaient voir de hautes guêtres de peau de daim, collant aux jambes. Yvon portait un chapeau presque plat, à forme ronde et à très-vastes ailes, ceint d'un ruban orange brodé d'argent, dont les bouts se balançaient sur ses épaules.

Grâce à ce costume de *bragoubras* breton, à ses longs et épais cheveux d'un blond doré, à son teint animé, à ses yeux bleu de mer, à ses traits hardiment prononcés et à sa robuste carrure, Cloarek offrait le type frappant de la vaillante race de ces *Bretons bretonnants*, de *ces hommes durs de l'Armorique*, ainsi que les appellent les chroniques nationales.

Lorsqu'il entra chez sa femme, la physionomie d'Yvon était encore un peu soucieuse, et, quoiqu'il eût fait de grands efforts sur lui-même pour refouler les divers sentiments dont il était agité, en suite de cette tumultueuse journée, sa femme, déjà mise en alarme par les paroles de dame Robert, fut frappée de l'expression des traits de son mari.

Celui-ci, ignorant les soupçons de Jenny, et ayant pris toutes les mesures possibles pour lui cacher les événements du jour, s'approcha lentement, et, s'arrêtant à quelques pas de sa femme, lui dit en souriant :

— Eh bien ! Jenny, comment trouves-tu mon costume? J'espère que je suis fidèle aux vieilles traditions de mon pays natal, et qu'à cette fête je représenterai dignement la Bretagne?

— Sans doute, mon ami, — reprit la jeune mère avec embarras, — ce costume de ton pays te sied à merveille.

— Vrai? Eh bien ! je suis enchanté, — dit Yvon en venant embrasser Jenny avec effusion, cherchant à oublier ainsi ses pénibles préoccupations. — Tu sais, ma chère, que je tiens à ton approbation, même pour les choses les plus futiles.

— Oui, — répondit madame Cloarek avec émotion, — oui, je sais combien tu as de tendresse pour moi, de déférence pour mes moindres désirs.

— Quel beau mérite j'ai là ! c'est si bon, si doux, d'incliner devant

toi, ma Jenny, cette dure et mauvaise tête bretonne, et de te dire : « Pour toi j'abdique ma volonté, ordonne, j'obéirai. »

— Bon Yvon, si tu savais combien tu me rends heureuse en me parlant ainsi, aujourd'hui surtout!

Ces derniers mots n'attirant pas l'attention de Cloarek, il reprit :

— Qu'est-ce que ces petits bonheurs-là, que tu me dois, dis-tu, ma chérie, auprès de la céleste félicité que je te dois, moi? Tiens, — ajouta-t-il en se dirigeant vers le berceau, — ce petit ange, qui fait la joie de ma vie, qui me l'a donné?

Et Cloarek allait entr'ouvrir les rideaux, lorsque sa femme lui dit à demi-voix :

— Yvon, prends garde, elle dort.

— Laisse-moi seulement la regarder un peu, rien qu'un peu, je ne l'ai pas vue de toute la journée.

— La lumière de la lampe pourrait l'éveiller, mon ami, et cette chère petite a été tantôt bien agitée.

— Ah! mon Dieu! — dit vivement Cloarek en s'éloignant du berceau, — est-ce que tu as quelque inquiétude?

— Heureusement non, mon ami; seulement tu sais combien cette pauvre enfant est impressionnable et nerveuse; elle ne me ressemble que trop sous ce rapport, — ajouta Jenny avec un sourire mélancolique.

— Et moi, bien loin de regretter que cette chère enfant soit si impressionnable, je m'en applaudis, au contraire; car j'espère que, comme toi, elle sera douée d'une sensibilité exquise.

La jeune femme secoua doucement la tête, et reprit :

— Enfin, voici ce qui est arrivé : notre gros chien de Terre-Neuve est entré ici tantôt, et cette pauvre petite en a eu tellement peur, que c'est à grand'peine que je suis parvenue à l'endormir.

— Dieu merci! cette peur n'a rien d'inquiétant. Mais toi, Jenny, comment as-tu passé la journée? Ce matin tu dormais, j'ai craint de t'éveiller, pauvre et douce Jenny, — ajouta Yvon avec l'accent de la plus touchante sollicitude. — Tu sais si ta santé m'est chère et précieuse; mais, en ce moment, elle me l'est plus que jamais, car, maintenant, — ajouta-t-il en souriant tendrement, — car maintenant, *tu es* DEUX!

Jenny à cette allusion à sa nouvelle maternité, tendit à son mari sa petite main blanche et frêle.

— Quel courage me donne ton amour! — lui dit-elle, — grâce à lui je peux braver la douleur.

— Mais tu as donc souffert aujourd'hui? — s'écria Yvon avec anxiété. — Jenny, de grâce, réponds-moi, pourquoi n'a-t-on pas envoyé chercher le médecin?

— Pas si haut, mon ami, — répondit la jeune femme en montrant du regard le berceau à son mari, — tu pourrais éveiller cette chère petite.

Et elle ajouta, en s'efforçant de sourire.

— Non, je n'ai pas eu besoin d'envoyer chercher le médecin, car j'ai auprès de moi un grand et savant docteur, en qui j'ai toute confiance, qui me comble des plus tendres soins, et qui, aujourd'hui, j'en suis certaine, ne me les refusera pas si j'en ai besoin.

Et, ce disant, la jeune femme prit une des mains de son mari entre les siennes.

— Bon, je te comprends, — reprit Yvon en souriant à son tour, — ce grand docteur-là, c'est moi.

— Et puis-je en choisir un plus soigneux, plus dévoué?

— Oh! non, certes. Eh bien! voyons Jenny, consulte-moi.

— Mon bon Yvon, sans avoir été positivement souffrante aujourd'hui, j'ai éprouvé, j'éprouve encore quelque malaise, une sorte d'accablement vague et triste. Oh! mais rassure-toi, cela n'a rien de grave, et d'ailleurs tu pourrais parfaitement me guérir, cher et bien-aimé docteur.

— Et comment? dis-moi cela vite.

— Mais d'abord, le voudras-tu?

— Ah! Jenny...

— C'est que, vois-tu? je te le répète, ma guérison dépend absolument de toi.

— Tant mieux, car alors tu es guérie. Voyons vite, explique-toi, chère et charmante malade.

— Reste auprès de moi!

— Est-ce que je pense à te quitter?

— Mais, — dit la jeune femme en hésitant et avec un violent battement de cœur. — mais cette fête de ce soir.

— Tu le vois, je me suis habillé de bonne heure afin de pouvoir rester auprès de toi jusqu'au moment de partir.

Et les traits d'Yvon, d'abord rassérénés, se rembrunirent de nouveau.

Cette nuance n'échappa pas à Jenny; plus que jamais elle se sentit résolue de tout faire pour empêcher son mari de se rendre à ce bal, car elle sentait croître les alarmes que lui avait inspirées dame Rokert.

Aussi la jeune femme reprit-elle :

— Yvon, ne me laisse pas seule pendant cette soirée.

— Comment?

— Sacrifie-moi cette fête.

— Que dis-tu?

— Reste auprès de moi.

— Mais, Jenny, tu as toi-même insisté pour que...

— Pour que tu acceptes cette invitation, il est vrai. Ce matin encore, je me faisais une joie de te savoir cette distraction, à toi qui vis si retiré.

— Alors, Jenny, d'où vient ce changement subit?

— Que veux-tu que je te dise? — reprit la jeune femme avec un pénible embarras. — C'est une idée peu raisonnable, bizarre, peut-être. Mais enfin tout ce que je sais, c'est que tu me rendrais heureuse, oh! bien heureuse, si tu voulais me faire ce sacrifice que je te demande, si absurde, si ridicule qu'il te semble peut-être.

— Pauvre chérie, — dit tendrement Yvon après un moment de réflexion, — je comprends, dans la position où tu te trouves, et nerveuse comme je te connais, il est tout simple que tu cèdes malgré toi à certaines contradictions, que tu ne veuilles plus ce soir ce que tu voulais ce matin. Est-ce que j'oserai te faire un reproche de cela?

— Tiens, vois-tu, Yvon, tu es bon, tu es ce qu'il y a de meilleur au monde, — dit la jeune femme, dont les yeux se remplirent de larmes de joie, car elle se croyait sûre de retenir son mari toute la soirée auprès d'elle, — tu as pitié des caprices d'une pauvre femme qui ne sait pas seulement ce qu'elle veut ni ce qu'elle a.

— En ma qualité de docteur, je le sais, moi, — reprit Yvon en baisant tendrement sa femme au front. — Voyons, — ajouta-t-il en regardant la pendule, — il est neuf heures : dix minutes pour aller, dix minutes pour revenir, à peine un quart d'heure pour rester à ce bal, c'est, en tout, l'affaire de trois quarts d'heure au plus, je te promets donc d'être ici avant dix heures.

— Que dis-tu, Yvon ? Tu persistes à vouloir aller à cette fête ?

— Seulement pour y paraître. Ne fût-ce que quelques minutes.

— Yvon, je t'en conjure.

— Que veux-tu dire?

— Ne va pas là.

— Comment ! Pas même pour un instant ?

— Mon ami, ne me quitte pas, je t'en prie.

— Jenny, sois donc raisonnable.

— Je t'en supplie, fais cela pour moi.

— Voyons, ma Jenny, c'est de l'enfantillage ; de quoi s'agit-il ? d'une absence d'une heure à peine.

— Eh bien ! oui, c'est de l'enfantillage, c'est du caprice, c'est de la folie, c'est tout ce que tu voudras, mais encore une fois, je t'en conjure, ne me quitte pas un moment de toute la soirée.

— Tiens, Jenny, cela me navre, de te voir si peu raisonnable, car je suis obligé de te refuser.

— Yvon...

— Je ne puis, te dis-je, me dispenser de paraître un moment à cette fête.

— Mon ami...

L'impatience fit monter au front de Cloarek une bouffée de rougeur ; pourtant il se contint, et dit à sa femme d'un ton d'affectueux reproche :

— Jenny, une pareille insistance de ta part m'étonne et m'afflige ; tu le sais, je n'ai pas l'habitude de me faire prier ; j'ai toujours tâché d'aller au-devant de tes désirs ; épargne-moi donc le chagrin de te dire : *non*, pour la première fois de ma vie.

— Mon Dieu ! — s'écria la jeune femme désolée, — mon Dieu ! tenir autant à un plaisir lorsque...

— Un plaisir ! — s'écria amèrement Yvon, dont les yeux étincelèrent.

Puis, se contraignant encore, il reprit :

— S'il s'agissait d'un plaisir, Jenny, est-ce que je n'y aurais pas renoncé à la première demande ?

— Mais si tu ne vas pas à cette fête pour ton plaisir, pourquoi y vas-tu alors ?

— J'y vais, — répondit Cloarek, — j'y vais par convenance.

— Ne peut-on pas, Yvon, manquer une fois aux convenances, pour moi ?

— Tiens, Jenny, — dit Yvon, dont le visage devenait pourpre, — brisons là. Il faut que j'aille à cette fête, j'irai, n'en parlons plus.

— Et moi, je te dis que tu n'iras pas, — s'écria la jeune femme, incapable de dissimuler plus longtemps ses alarmes, et ne pouvant retenir plus longtemps ses pleurs ; — non, car pour que tu me refuses si obstinément, toi, toujours si bon, si tendre pour moi, il faut qu'il y ait quelque grave raison que tu me caches.

— Jenny ! — s'écria Cloarek, en frappant du pied, car la contradiction exaspérait ce caractère violent et irascible, — pas un mot de plus !

— Écoute-moi, Yvon, — reprit-elle avec dignité, — je ne feindrai pas plus longtemps, cela est indigne de nous deux. Eh bien ! oui, j'ai peur, j'ai peur pour toi, si tu vas à cette fête, car l'on m'a dit que ta présence en ce lieu pouvait causer de grands malheurs.

— Qui vous a dit cela ? que vous a-t-on dit ? Répondez ? — s'écria Cloarek d'une voix de plus en plus irritée, et si éclatante, que l'enfant au berceau se réveilla. — Pourquoi avez-vous peur ? Vous savez donc quelque chose ?

— Tu le vois bien, Yvon, il y a quelque chose ! — s'écria la pauvre femme de plus en plus épouvantée, — il y a quelque chose, de terrible peut-être, que tu me caches.

Yvon resta un moment immobile et muet, en proie à la lutte violente qui se livrait en lui ; le calme, la raison, eurent encore le dessus ; il s'approcha de sa femme pour l'embrasser avant de s'éloigner, et lui dit :

— A tout à l'heure, Jenny. Tu ne m'attendras pas longtemps.

La jeune femme se leva brusquement, et, avant que son mari eût pu faire un mouvement pour s'y opposer, courut à la porte, en retira la clef, et dit à Yvon avec l'énergie du désespoir :

— Tu ne sortiras pas d'ici, et nous verrons si tu oseras venir m'arracher cette clef.

D'abord stupéfait, puis poussé à bout par l'action résolue de Jenny, Cloarek, arrivé au dernier paroxysme de la colère, ne se connut plus; la rougeur de ses joues fit place à une pâleur livide, et, l'œil sanglant, les traits bouleversés, méconnaissable, il s'écria d'une voix terrible en faisant un pas vers la jeune femme :

— Cette clef!

— Non, — répondit intrépidement Jenny, — non, je te sauverai malgré toi.

— Malheureuse! — s'écria Cloarek, effrayant, en faisant un pas vers Jenny d'un air égaré.

La jeune femme n'avait de sa vie été l'objet de la colère de son mari; aussi est-il impossible de rendre l'horrible épouvante qu'elle ressentit en le voyant prêt à s'élancer sur elle. Un moment terrifiée sous ce regard sanglant, farouche, qui semblait ne plus la reconnaître, elle resta immobile, tremblante, et se sentant près de défaillir. Soudain la petite fille, éveillée depuis quelques minutes par les éclats de voix, ouvrit les rideaux de son berceau. Ne reconnaissant pas son père, et le prenant pour un étranger, car elle ne l'avait jamais vu sous le costume étrange qu'il portait, elle poussa des cris d'effroi en appelant sa mère, et s'écria :

— Oh! cet homme noir! J'ai peur.

— Cette clef! — répéta Cloarek d'une voix tonnante en faisant de nouveau un pas vers sa femme.

Celle-ci, obéissant à une idée subite, mit la clef dans son corsage, courut au berceau et prit sa fille entre ses bras, pendant que l'enfant, de plus en plus épouvantée, sanglotait en cachant sa figure dans le sein de sa mère en murmurant :

— Oh! l'homme noir, l'homme noir! il veut tuer maman!

La frêle mais courageuse femme, rassemblant ses forces déjà presque épuisées, s'écria :

— Pour me prendre cette clef, il faudra que vous arrachiez ma fille d'entre mes bras!

— Mais tu ne sais donc pas que je suis capable de tout dans ma colère? — s'écria le malheureux arrivé à ce point de fureur insensée qui rend l'homme aveugle et sourd aux sentiments les plus sacrés; aussi, dans sa rage, il se précipita sur sa femme, si effrayant, si redoutable, que l'infortunée, se croyant perdue, enveloppa sa fille dans ses bras et courba la tête en criant :

— Grâce! pour mon enfant!

Ce cri d'angoisse et de désespoir maternel retentit jusqu'au plus profond des entrailles d'Yvon. Il s'arrêta court. Puis, par un mouvement plus rapide que la pensée, et par un effort dont la colère rendait la puissance irrésistible, il se précipita sur la porte fermée à double tour et, malgré sa solidité, il l'enfonça d'un coup de sa large épaule et disparut.

Au fracas de ce brisement, madame Cloarek redressa la tête avec une nouvelle épouvante, car sa fille, en proie à d'horribles convulsions causées par la terreur, était sans parole, sans regard, et semblait expirer dans les spasmes de l'agonie.

— Au secours! — cria Jenny d'une voix défaillante, — au secours! Yvon, notre enfant se meurt!

Un cri déchirant répondit du dehors à ces paroles expirantes de Jenny, qui se sentait mourir, car, dans la position maladive et critique où se trouvait l'infortunée, une pareille révolution la tuait.

« Yvon, notre enfant se meurt! » Ces mots lamentables de sa femme, Cloarek, qui n'était encore qu'à quelques pas, Cloarek les avait entendus.

L'ivresse de sa colère s'était soudain dissipée à cette pensée : « Mon enfant se meurt. » Yvon, se précipitant alors dans la chambre de sa femme, éperdu de désespoir, la vit encore debout, mais déjà livide comme un spectre.

Alors, par un suprême effort, Jenny étendit ses deux bras pour remettre son enfant entre les mains de son mari, et lui dit :

— Prends-la, je meurs.

Et elle tomba sans mouvement aux pieds de Cloarek.

Celui-ci serra machinalement sa petite fille contre sa poitrine; il n'entendait plus, il ne voyait plus, il était foudroyé.

V

Environ douze ans après les événements que nous avons racontés, vers la fin du mois de mars 1812, sur les deux heures de l'après-midi, un voyageur arriva pédestrement à l'hôtel de l'Aigle Impériale, unique auberge du bourg de Sorville, où se trouvait alors le second relais de poste sur la route de Dieppe à Paris.

Ce voyageur, homme dans la force de l'âge, portait un chapeau ciré et une grosse casaque bleue à boutons de cuivre timbrés d'une ancre; il avait les dehors d'un bas officier ou d'un *maître* de la marine marchande. Ses cheveux et ses favoris étaient roux, son teint blême, sa physionomie impassible et dure; il parlait le français sans le moindre accent, quoiqu'il fût Anglais.

Après un moment d'hésitation, ce personnage entra dans la grande salle de l'auberge, et, s'adressant à l'hôtelier, reconnaissable à son bonnet de coton et à son tablier blanc :

— Pourriez-vous me dire, monsieur, s'il n'est pas venu ici, ce matin, un voyageur à peu près vêtu comme moi, très-brun de visage et ayant l'accent italien? il se nomme Pietri.

— Je n'ai vu personne ici de ce nom et de cette figure-là, monsieur.

— Vous en êtes bien sûr?

— Très-sûr.

— Est-ce qu'il y a une autre auberge dans ce bourg?

— Non, non, monsieur, grâce à Dieu! Il n'y a que la mienne, aussi, j'ai la pratique des diligences et des voitures de poste; ce qui est très-commode pour les voyageurs, vu que l'on relaye à deux pas de ma porte.

— Ah! — fit l'Anglais, que cette circonstance parut frapper, on relaye près de chez vous?

— De l'autre côté de la rue, presque en face d'ici.

— Pourriez-vous me donner une chambre et faire préparer à déjeuner pour deux personnes? j'attends ici quelqu'un qui viendra demander maître Dupont, c'est mon nom.

— Très-bien, monsieur.

— Lorsque cette personne sera arrivée, vous nous servirez dans ma chambre.

— C'est entendu, monsieur. Et vos bagages, où faut-il les envoyer prendre?

— Je n'ai pas de bagages. Je suis venu des environs de Dieppe, en me promenant.

— Diable ! savez-vous, monsieur, que, pour un marin, car vous l'êtes, j'en suis sûr. J'ai deviné ça tout de suite...

— En effet, je suis marin.

— Je disais donc que, pour un marin, vous marchez fièrement bien sur le *plancher des vaches*, comme on dit, car il y a loin d'ici à Dieppe.

L'Anglais paraissait peu jovial et peu causeur; au lieu de répondre à la plaisanterie de l'aubergiste, il reprit :

— A-t-il passé beaucoup de voitures de poste par ici aujourd'hui ?

— Pas une, monsieur.

— Aucune venant de Paris ou de Dieppe?

— Non, monsieur, ni de Paris ni de Dieppe. Mais, à propos de Dieppe, puisque vous en venez, vous avez dû y voir le fameux héros dont tout le monde parle ?

— Quel héros ?

— Parbleu, ce fameux corsaire, qui est la mort aux Anglais ! l'intrépide capitaine l'Endurci (voilà un vrai nom de corsaire); il paraît qu'avec son brick le *Tison d'Enfer* (encore un fameux nom !), qui marche comme un poisson, pas un bâtiment anglais ne lui échappe; il vous les gobe tous, témoin ce dernier convoi de blé qu'il vient de leur pincer encore après un combat enragé. Quelle bonne chance ! le blé était si cher dans le pays; la prise de ce convoi va le faire baisser : c'est l'abondance au lieu de la disette. Brave corsaire ! va, quel bonheur de se dire qu'il y a toujours des gens curieux d'échiner ces gueux d'Anglais, n'est-ce pas, monsieur? On dit qu'à Dieppe on l'a porté en triomphe? Il a d'ailleurs une fameuse étoile, car on prétend que, quoiqu'il se batte comme un lion, il n'a jamais été blessé ! Est-ce vrai ? Est-ce que vous le connaissez ? comment est-il donc? je ne me fais pas une idée de sa figure. mais elle doit être terrible : on dit qu'il

est toujours habillé d'une manière bizarre? Vous qui êtes marin, vous devez l'avoir vu, ce héros?

— Jamais, — répondit sèchement le voyageur, qui ne paraissait pas partager l'admiration de l'aubergiste à l'endroit du corsaire.

Puis il ajouta :

— Conduisez-moi à ma chambre, vous y amènerez la personne qui viendra demander maître Dupont. Ne l'oubliez pas.

— C'est convenu, monsieur.

— Dès que cette personne sera arrivée, vous nous servirez à déjeuner.

— Oui, monsieur, je vais maintenant vous mener à votre chambre.

— Donne-t-elle sur la rue?

— Certainement, monsieur, deux belles fenêtres.

— Vous nous servirez de votre meilleur vin.

— Soyez tranquille, vous serez content, — répondit l'aubergiste.

Il conduisit l'étranger dans sa chambre, et dit en se retirant :

— C'est drôle, ce marin avait l'air presque vexé du bien que je disais de ce fameux corsaire, et pourtant, ils sont du même état, puisqu'ils sont marins tous deux! Mais, au fait, que je suis bête! c'est justement parce qu'il est du même état que ça l'aura vexé d'entendre dire du bien de l'autre; c'est comme moi, si on venait me parler d'un aubergiste qui voudrait s'établir ici, c'est étonnant comme je lui souhaiterais bonheur, à cet autre!

L'hôtelier se livrait à ces pensées, qui témoignaient de sa triste opinion de l'âme humaine, lorsqu'un second voyageur entra dans la grande salle de l'auberge. Ce personnage était aussi vêtu d'une houppelande de marin. Son teint bronzé, ses cheveux épais, noirs comme ses sourcils, et sa large barbe en collier, ses traits durs, presque repoussants, lui donnaient une physionomie sinistre; il était Maltais, et son accent se rapprochait assez de l'accent italien. Après avoir jeté un regard curieux dans la grande salle, le nouveau venu dit à l'aubergiste en mauvais français :

— Il n'est pas venu ici un voyageur?

— Un voyageur nommé maître Dupont, n'est-ce pas?

— Oui.

— Suivez-moi, monsieur, je vas vous conduire chez maître Dupont.

L'Anglais et le Maltais ainsi réunis, l'hôte, après avoir servi le déjeuner, reçut l'ordre de ne pas déranger les convives, et de ne se présenter qu'à l'appel de la sonnette.

Dès que les deux étrangers se trouvèrent seuls, le Maltais, frappant sur la table avec rage, s'écria en anglais :

— Le chien de contrebandier recule; tout est perdu!

— Que dis-tu?

— La vérité, aussi vrai que j'enfoncerais avec joie ce couteau dans le cœur du lâche qui nous trahit.

Et le Maltais, blême de colère, planta le couteau dans la table.

— Dieu damné! — s'écria l'Anglais en sortant de son flegme habituel. — Et ce soir, à la tombée de la nuit, le capitaine va passer...

— Tu en es sûr?

— Ce matin, au moment où j'ai quitté Dieppe, notre émissaire m'a encore assuré que le capitaine avait fait demander des chevaux à la poste pour quatre heures de l'après-midi; il sera donc ici entre cinq et six heures, et il sera là-bas à la nuit.

— Tonnerre et sang! tout nous secondait, et, sans ce misérable contrebandier...

— Pietri, — dit l'Anglais en redevenant calme, — tout n'est peut-être pas désespéré; la violence n'aboutit à rien, parlons froidement.

— Parler froidement! quand la rage m'aveugle.

— L'aveugle ne voit pas son chemin.

— Mais, pour rester si calme, tu ne le hais donc pas, cet homme, toi?

— Moi?

Il est impossible de rendre avec quel accent l'Anglais prononça ce seul mot, *moi*.

Après une pause, il reprit d'une voix concentrée :

— Il faut que je le haïsse plus que tu ne le hais, Pietri, puisque je ne veux pas le tuer, moi.

— Serpent écrasé ne mord plus.

— Oui, mais le serpent écrasé ne souffre plus! et il faut que cet homme souffre dans son orgueil mille tortures pires que la mort; il faut qu'il expie le mal affreux qu'il a fait à mon pays, il faut qu'il expie ses insolents et féroces triomphes, qui sont la terreur et la honte de nos croiseurs, il faut qu'il expie la gloire qu'il a eue de me battre deux fois, il faut qu'il expie le dernier outrage que m'a fait son insultante générosité. Dieu damné! je suis donc un ennemi bien à dédaigner pour qu'il m'ait renvoyé libre en me portant sur un cartel d'échange, après ce dernier combat qui nous a coûté tant d'or et tant de sang, sans qu'une goutte du sien ait coulé... car on le dirait invulnérable! Oh! mais, par l'enfer! je veux me venger, je veux venger l'Angleterre!

— Tout à l'heure, — reprit le Maltais avec un sourire sardonique, — le capitaine Russell me reprochait la violence aveugle de mes paroles, et voilà qu'il crie vengeance lorsque la vengeance nous échappe.

— Tu as raison, — reprit Russell en se calmant. — Cet emportement est mauvais, ne désespérons pas. Et d'abord, que s'est-il passé entre toi et le contrebandier?

— Parti de cette nuit de Dieppe sur un bateau pêcheur, je suis arrivé ce matin en suivant la côte à l'anse de Hosey; je me suis fait conduire à la cabane du contrebandier située sur la plage. « Vous vous nommez Bezelek? lui ai-je dit. — Oui. — Je viens de la part de maître Keller. — Quel est votre mot de reconnaissance? — *Passe-partout*. — Bien... je vous attendais; mon chasse-marée est à votre service. Il y a flot ce soir à dix heures, et le vent, s'il ne change pas, est bon pour passer en Angleterre. — Maître Keller vous a-t-il dit de quoi il s'agissait? — Oui... de conduire quelqu'un à Folkestone. — De l'y conduire de gré ou de force! — Oui, mais sain et sauf, sans que sa vie coure aucun danger. Je suis contrebandier, mais je ne tue pas. Amenez donc ici votre passager ce soir, et je vous réponds que demain, avant le lever du soleil, il sera en Angleterre. — Keller vous a-t-il dit qu'il fallait mettre à ma disposition quatre ou cinq de vos matelots les plus résolus? — Pourquoi faire? — Pour m'aider à enlever l'homme en question à son passage sur la grande route, à trois lieues d'ici. — Maître Keller ne m'a rien dit de cela, et du diable si moi ou mes hommes nous nous mêlons d'un pareil guet-apens; c'est un mauvais jeu; amenez-moi le passager ici, je me charge de le mettre à mon bord. Voilà tout. S'il résiste, je peux supposer qu'il est

ivre, et que c'est pour son bien qu'on l'embarque, mais aider à un enlèvement sur une grande route, je n'en veux pas! » — Tels ont été les derniers mots de ce misérable contrebandier; instances, promesses, menaces, tout a été vain pour changer sa résolution.

— Ah! cela est fatal, fatal!

— Tu le vois, Russell, il faut renoncer à ces moyens; si résolus que nous soyons, il nous est impossible à nous deux seuls de tenter cet enlèvement, en admettant que le postillon qui le conduira reste neutre; le capitaine, d'après nos renseignements, doit avoir pour compagnon de route son maître canonnier, cet homme intrépide et dévoué qui ne le quitte jamais, ni en mer, ni à terre; tous deux sont vigoureux et bien armés sans doute. Que pouvons-nous tenter à force ouverte? rien, à moins d'être fous.

— C'est vrai, — murmura l'Anglais avec accablement.

— Mais où la force échoue, la ruse triomphe, — reprit le Maltais d'un air pensif, — et l'on pourrait...

— Explique-toi...

— Écoute... en venant de la côte ici, j'ai bien observé le chemin. J'ai rejoint la grande route à une lieue environ de ce bourg; à cet endroit, marqué d'une croix de pierre, il y a une montée très-rapide, suivie d'une descente non moins rapide.

— Ensuite?

— Le capitaine, après avoir traversé ce bourg, où il aura relayé, rencontrera donc d'abord la montée à une lieue d'ici.

— Soit.

— A cette montée, nous irons nous embusquer; la nuit sera venue, les chevaux seront forcés de gravir lentement cette côte. A un moment convenu, nous nous approcherons de la voiture, et, nous donnant pour des marins rejoïgnant leur port, nous demandons au capitaine quelque secours, toi à une portière, moi à l'autre, afin d'occuper cet homme et son compagnon. Tous deux seront en pleine sécurité; nos pistolets à deux coups seront armés, nos poignards à notre ceinture, et...

— Jamais! — s'écria Russell; — je ne suis pas un assassin, je ne veux pas la mort de cet homme; ce meurtre serait une tache pour l'Angleterre, et d'ailleurs ce meurtre ne me vengerait qu'à demi!

Non, non, ce que je veux, c'est jouir de la rage, de la honte de cet homme indomptable, lorsque, devenu notre prisonnier, et avant d'être envoyé aux pontons, il sera longtemps livré en spectacle aux huées, aux insultes de cette multitude que son nom a si souvent terrifiée. Jamais tigre en cage n'aurait rugi d'une fureur plus sauvage et plus impuissante. Oui, voilà ce que je voulais, et, crois-moi, ce supplice et l'atroce captivité des pontons eussent été pour cet homme cent fois plus terribles que la mort. Mais le refus de ce misérable contrebandier ruine mes projets. Ce relais passé, nous ne pouvons plus compter sur le voisinage de la mer et sur un bâtiment à nos ordres. Tout enlèvement devient impossible. Que résoudre, que faire ?

— Suivre mon avis, — reprit opiniâtrément le Maltais, — crois-moi, la mort est moins cruelle, mais plus sûre que la vengeance ; et d'ailleurs, à cette heure, cette vengeance devient impossible, tandis que nous tenons entre nos mains la vie de cet homme.

— Tais-toi, — répondit Russell d'un air sombre, — tais-toi, tentateur.

— Qu'importe le moyen, pourvu que l'Angleterre soit délivrée de l'un de ses plus dangereux ennemis ?

— Tais-toi, te dis-je !

— Songe à tant de navires saisis, brûlés, à tant de combats sanglants, dont cet homme est toujours sorti sain et sauf, et vainqueur, malgré l'infériorité de ses forces.

— Laisse-moi.

— Songe à l'effroi que son nom seul inspire maintenant à nos marins dans ces parages, les premiers marins du monde, cependant, et, lors de notre dernière croisière, ne leur as-tu pas entendu dire, dans leur crainte superstitieuse, que les succès de cet homme invulnérable et invincible présageaient peut-être l'abaissement maritime de l'Angleterre, et que la mer allait avoir son Napoléon comme le continent ? Songe aux désastreux effets d'une telle croyance si elle se propageait à cette heure où l'Angleterre tente un dernier effort pour renverser Bonaparte et écraser la France.

— Mais un guet-apens, un meurtre, un lâche assassinat !

— Un assassinat? non, l'Angleterre et la France sont en guerre : profiter d'une embuscade, d'une surprise, pour frapper son ennemi, c'est le droit de la guerre.

Russell ne répondit rien, cacha son visage dans ses mains et resta longtemps pensif.

Le Maltais semblait aussi réfléchir profondément.

Ces deux hommes demeurèrent silencieux jusqu'au moment où ils tressaillirent en entendant le roulement lointain d'une voiture, le claquement du fouet du postillon, et le bruissement de plus en plus distinct des grelots des chevaux de poste. L'Anglais, ayant consulté sa montre, s'écria :

— Cinq heures... ce doit être lui, cette voiture vient de Dieppe.

Et tous deux se précipitèrent à la croisée, dont ils soulevèrent les rideaux afin de voir sans être vus.

Ils aperçurent bientôt une espèce de vieux vis-à-vis jaune et poudreux, attelé de deux chevaux, qui s'arrêta devant la poste située de l'autre côté de la rue et presque en face de l'auberge.

Au bout de quelques instants, l'Anglais s'écria en devenant livide de rage et en jetant à travers la vitre un regard de haine implacable :

— C'est lui! c'est bien lui!

— Il est seul, — reprit vivement le Maltais, — il est seul.

— Il entre dans cette auberge.

— Tout nous seconde; il aura laissé à Dieppe son maître canonnier, — reprit le Maltais. — Nous sommes deux, il est seul.

Soudain Russell, éclairé sans doute par une idée subite, se frappa le front; sa froide et blême figure se colora légèrement, une étincelle de joie diabolique brilla dans ses yeux gris, et il dit à son compagnon d'une voix palpitante d'un sinistre espoir :

— Pouvons-nous toujours compter cette nuit sur le contrebandier.

— Oui, car, voulant nous réserver un moyen de fuite en cas de besoin, je lui ai dit de nous attendre.

— Rien n'est désespéré! — s'écria Russell en sonnant violemment. — Confiance et courage.

— Que veux-tu dire? — lui demanda le Maltais, — que veux-tu faire?

— Tu le sauras plus tard. Mais silence, voici quelqu'un.

En effet, l'aubergiste entra dans la chambre.

— Votre déjeuner était excellent, notre hôte, — lui dit Russell; — combien vous dois-je?

— Avec la chambre, c'est six francs.

— Tenez... et voici de plus le pourboire du garçon.

— Vous êtes bien honnête, monsieur. Je compte une autre fois sur votre pratique?

— Certainement. Mais, dites-moi, il me semble avoir entendu des chevaux de poste s'arrêter. Est-ce que vous avez un voyageur de plus dans votre auberge?

— Oui, monsieur, il vient d'arriver; je l'ai même installé dans la belle chambre bleue sur le jardin.

— C'est sans doute une de vos anciennes connaissances, car on doit aimer revenir dans cet hôtel?

— Monsieur est bien bon... mais c'est la première fois que ce voyageur s'arrête ici.

— Est-ce qu'il a un grand train? plusieurs domestiques? doit-il rester longtemps ici?

— Non, monsieur, le temps de manger un morceau. Ce n'est du reste pas un seigneur, tant s'en faut; il voyage tout seul, et il a tout simplement l'air d'un bon bourgeois; il chantonne entre ses dents, tambourine sur les vitres et paraît gai comme un pinson... ça doit être un bien aimable homme.

— Vous me paraissez devoir être un grand physionomiste, notre hôte, — reprit l'Anglais d'un ton sardonique.

Puis, faisant un signe à son compagnon, il se leva et dit à l'hôtelier:

— Au revoir. Nous allons faire un tour de promenade dans le bourg et retourner à Dieppe.

— Si vous voulez attendre la diligence de Paris, elle passe à huit heures ce soir, messieurs.

— Merci. Quoique marins, nous sommes bons marcheurs, et la soirée est superbe.

— Au revoir, messieurs!

Et l'aubergiste, après avoir salué les étrangers, rentra dans son auberge.

VI

Les deux étrangers, après avoir quitté l'auberge, disparurent pendant un quart d'heure environ pour se concerter, puis il se dirigèrent, comme de curieux oisifs, vers la poste aux chevaux, à la porte de laquelle était restée la voiture du voyageur; il se préparait sans doute à repartir, car un postillon s'occupait déjà d'atteler les chevaux.

Le capitaine Russell et son compagnon s'approchèrent de la voiture, qui, se trouvant ainsi entre eux et l'auberge de l'*Aigle impériale*, les masquait complétement du côté des fenêtres de l'hôtel. S'asseyant alors sur l'un des bancs de pierre placés latéralement à la porte du relais, les deux étrangers parurent examiner d'un œil connaisseur les chevaux que l'on attelait.

— Mon brave, vous avez là pour porteur un cheval qui doit être aussi bon qu'il est beau, — dit enfin Russell au postillon après quelques minutes d'examen; — j'ai rarement vu un animal d'une apparence plus vigoureuse.

— Et sarpejeu! sa mine n'est pas trompeuse... allez, mon bourgeois, — répondit le postillon, flatté de la louange méritée que l'on donnait à son cheval; — il tient ce qu'il promet; aussi je l'ai baptisé le *Carme*, et il est digne de son nom, allez, le gredin.

— En vérité, — reprit Russell, — je n'en reviens pas, quel bel animal! quel poitrail, quel garrot, quelle hanche!...

— Et quelle jolie tête! — reprit Pietri; — elle est fine et carrée comme celle d'un cheval arabe.

— Oh! oh! — reprit le postillon, — on voit bien, mes bourgeois, que vous êtes connaisseurs; aussi vous me croirez quand je vous dirai qu'avec le *Carme* et le *Sans-Culotte* (c'est mon *mallier* que j'appelle comme ça) nous arrachons au petit galop une montée d'un quart de lieue

— Ça ne m'étonne pas, mon brave, et ça doit être un vrai plaisir d'avoir un pareil cheval entre les jambes.

Je crois bien, car il vous a des allures d'une douceur, d'une douceur, ah!... — reprit le postillon avec jubilation, — un vrai bateau; j'irais avec le *Carme* d'ici à Rome.

— Quoique marin, j'ai assez souvent monté à cheval, — reprit l'Anglais, — mais je n'ai jamais eu le bonheur d'enfourcher un pareil cheval...

— Fichtre! je le crois bien, bourgeois, et je peux vous garantir que vous n'en enfourcherez jamais un pareil.

— C'est dommage!

— Dame!... qu'y faire?

— Mon brave... voulez-vous gagner quarante francs? — reprit l'Anglais après un moment de silence.

-- Quarante francs! — dit le postillon ébahi; — gagner quarante francs, moi?

— Oui...

— Et comment diable cela, bourgeois?

— D'une manière bien simple.

— Voyons la manière?

Au moment où l'Anglais allait faire sa proposition, un garçon de l'auberge traversa la rue et vint dire au postillon :

— Tu n'as pas besoin de te presser, car, Jean-Pierre, le bourgeois de ce berlingot n'est pas près de descendre.

— A quoi qu'il s'amuse donc, ce lambin-là? — reprit le postillon. — Pourquoi donc alors qu'il fait demander ses chevaux si fort à l'avance?

— Est-ce que je le sais? — reprit le garçon; — ça a l'air d'une vraie poule mouillée... Au lieu de vin, il boit du lait coupé, et il a dîné avec une panade et des œufs à la mouillette...

— De la panade, et pas de vin! Voilà un particulier jugé, — dit sententieusement Jean-Pierre.

Puis il reprit :

— Ah çà! tu me fais bavarder, toi, et oublier...

S'adressant alors à Russell :

— Dites donc, bourgeois, tout à l'heure vous me proposiez de me faire gagner...

L'Anglais fit un signe d'intelligence au postillon, lui montrant du regard le garçon d'auberge, et lui dit à demi-voix :

— Venez dans la cour de la poste, mon brave, je veux vous dire deux mots.

— Impossible de laisser le *Carme* tout seul, mon bourgeois; il en ferait de belles avec le *Sans-Culotte.* Tenez, le gueusard! voilà déjà qu'il commence, — ajouta Jean-Pierre en se rapprochant de ses chevaux, qui hennissaient et se cabraient. — Ohé! le *Carme,* — cria-t-il, — attention, brigand! si tu t'émancipes... je te vas caresser.

— Eh bien! écoutez, — reprit l'Anglais en se penchant à l'oreille du postillon et lui parlant tout bas pendant quelques instants.

— Ah! bon! — reprit le postillon en riant; — voilà une drôle d'idée!

— Voyons, mon brave, acceptez-vous?

— Ma foi...

— Si vous acceptez, voici vingt francs... vous aurez là-bas l'autre pièce d'or... Après tout, que risquez-vous? il n'y a aucun mal à cela.

— Aucun, sarpejeu! Mais c'est bien là une idée, une vraie fantaisie de marin!... Je connais ça : j'ai été à la poste de Dieppe. Fallait voir les corsaires, quand ils avaient touché leur part de prise, comme, pour un oui ou pour un non, ils vous faisaient galoper l'argent! J'en ai vu qui ont offert jusqu'à vingt-cinq napoléons à un vieux sacristain bossu pour se laisser habiller en femme avec un chapeau à plumes et une robe à falbalas, et se faire trimbaler en fiacre avec eux et leurs margots...

— Que voulez-vous, mon brave, — reprit Russell en souriant, — les marins ne sont pas déjà si souvent à terre pour ne pas se passer leurs petites fantaisies quand ça se peut, sans nuire à personne.

— Parbleu! c'est bien le moins.

— Allons, est-ce convenu?

— Bah! — reprit le postillon... — avec un particulier pareil à celui que je vas trimbaler, une pratique qui ne boit pas de vin et qui mange de la panade, il n'y a pas à se gêner... Et d'ailleurs, il n'y verra que du feu... C'est convenu, bourgeois.

— Voici vingt francs, — reprit Russell en mettant la pièce d'or dans main du postillon. — Vous en aurez autant plus tard.

— Bon... Mais dépêchez-vous, car il y a d'ici là-bas près d'une ue... C'est égal, je vous donnerai le temps d'arriver... Si mon man-ur de panade trouve que je vas trop doucement, je lui dirai que le ans-Culotte a des cors aux pieds. Allez vite, bourgeois. Prenez la ruelle à gauche, et vous vous trouverez en pleine grande route.

En un instant les deux étrangers eurent disparu.

Au bout d'un quart d'heure environ, pendant lequel le postillon eut fort à faire pour contenir les ébats du *Carme* et de son compagnon, l'aubergiste de l'*Aigle impériale* parut à sa porte et cria au postillon :

— Allons, mon garçon, à cheval, à cheval ! voici le maître de la voiture.

— Diable ! — se dit Jean-Pierre en se mettant très-lentement en selle, — il vient bientôt, ce buveur de lait coupé ; mes deux gaillards n'auront pas eu le temps d'arriver jusqu'à la montée.

Ce disant, le postillon avait conduit la voiture jusqu'à la porte de l'auberge; l'hôtelier s'empressa d'abaisser le marchepied devant le voyageur et de refermer la portière lorsque celui-ci fut monté ; après quoi, ôtant son bonnet, l'hôtelier salua respectueusement son client et dit au postillon :

— Bon train, Jean-Pierre, monsieur est très-pressé.

— Je vas vous mener ça à vol d'oiseau, mon bourgeois, répondit Jean-Pierre en faisant bruyamment claquer son fouet.

Et, partant au galop, il traversa rapidement le bourg et atteignit bientôt la grande route; mais, au bout de deux cents pas, il arrêta brusquement ses chevaux, se retourna sur sa selle, et attendit.

Le voyageur, surpris de cet arrêt, baissa une des glaces et dit :

— Eh bien ! qu'est-ce qu'il y a, mon garçon ?

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Oui.

— Je ne sais pas, moi.

— Comment ! tu ne sais pas ?

— Mais dame !... non.

— Pourquoi t'arrêtes-tu ?

— Vous m'avez crié : Arrête.

— Moi ?

— Oui, bourgeois, et alors je me suis arrêté.

— Tu te trompes, mon garçon, je ne t'ai pas appelé.

— Si, bourgeois.

— Je te dis que non.

— Si, bourgeois, parole d'honneur ! vous ne vous en serez pas aperçu.

— Encore une fois, tu te trompes. Allons, en route, mon garçon, et regagnons le temps perdu.

— Soyez tranquille, bourgeois, je vas enlever ça à tout briser... je ne veux pas qu'il reste un morceau de votre voiture en arrivant au relais!

Et le postillon repartit au grand galop.

Mais, au bout de deux cents pas parcourus d'un train désordonné, nouvel et brusque arrêt.

— Eh bien! — dit la voix du voyageur, — qu'est-ce qu'il y a encore?

— Nom d'un nom de mille milliards de noms de tonnerres de Dieu! — s'écria Jean-Pierre en descendant de cheval et en continuant d'éclater en imprécations furibondes, tout en feignant d'ajuster les traits de cordes fixés au palonnier.

— Est-ce qu'il y a quelque chose de cassé à tes harnois?

— Nom d'un nom de nom!

— Ton cheval est-il déferré?

— Nom d'un nom de nom!

— Apprends-moi au moins ce qui t'arrive, mon garçon.

— Faites pas attention, ça n'est rien, bourgeois, c'est mon gredin de mallier qui a rué dans ses traits, et il me faut le temps de le dépêtrer.

— C'est un petit malheur, — dit placidement le voyageur; — tâche du moins que cela n'arrive plus.

— Nous allons filer comme des hirondelles, bourgeois, — reprit Jean-Pierre en se remettant en selle.

Puis il ajouta à part soi :

— S.... mangeur de panade, va! quel serin! Voilà ce que c'est que de boire du lait coupé. Parole d'honneur, ça fait de la peine.

Et le drôle repartit au galop en faisant claquer son fouet avec furie.

La nuit commençait à venir.

Quelques étoiles scintillaient déjà vers l'orient, et le soleil, couché depuis un quart d'heure, ne jetait plus qu'une lueur crépusculaire sur laquelle les grands arbres de la route dessinaient leurs noirs branchages.

Au loin, et bornant l'horizon de la route, on pouvait apercevoir,

grâce à la réverbération blanchâtre d'un sol crayeux, une montée rapide, bordée d'ormes immenses dont les cimes encore dépouillées de feuilles formaient presque le berceau.

Au delà de cette voûte naturelle, on voyait, au milieu d'un ciel clair et bleu, se dessiner le croissant de la lune.

La chaise de poste roulait rapidement depuis dix minutes, et le postillon faisait de temps à autre, et comme à dessein, retentir les échos des claquements de son fouet, lorsque, peu à peu, l'allure de ses chevaux se ralentit; le trot succéda au galop, le pas remplaça le trot, et enfin la voiture s'arrêta net.

Jean-Pierre descendit de cheval, examina un des pieds de derrière de son porteur, et cria :

— Mille noms de noms de noms! voilà un de mes chevaux qui boite, maintenant!

— Ah ! il boite, — dit la voix du voyageur avec un calme inaltérable, quoique ces temps d'arrêt multipliés fussent capables de faire, comme on dit vulgairement, *damner un saint.* — Ah ! il boite.

— Il boite à mort, — reprit Jean-Pierre, tenant toujours entre ses deux mains le pied du cheval.

— Et comment cette boiterie lui est-elle venue si vite, mon garçon?

— Que le diable m'emporte si je le sais.

— Nous allons donc rester en route?

— Non, bourgeois, il n'y a pas de risque. Si je pouvais seulement voir ce qui fait boiter mon mallier; mais la nuit commence à être noire.

— Très-noire, — dit la voix. — Il ne faudra pas oublier d'allumer les lanternes au prochain relais.

—Ah ! je sens ce que c'est avec mon doigt; — reprit le postillon; — c'est une pierre engagée entre le fer et la fourchette. Si je peux l'ôter, ça ne sera rien.

— Tâche, mon garçon; car, sans reproche, nous jouons de malheur, — répondit la voix toujours impassible du voyageur.

Cependant le postillon maugréait tout haut après la pierre qu'il ne pouvait parvenir à extraire, criait-il, en riant sous cape du bon succès de sa ruse, calculant qu'il avait suffisamment donné d'avance aux deux

étrangers pour qu'ils eussent pu gagner le rendez-vous convenu ; aussi, le drôle poussa-t-il bientôt un cri de triomphe en disant :

— Enfin, la voici enlevée, la maudite pierre ! maintenant nous allons marcher à vol d'oiseau.

Et la voiture repartit avec une nouvelle rapidité.

La nuit était complétement venue; mais, grâce à la limpidité du ciel, au scintillement des étoiles, il régnait une vague clarté.

Le postillon atteignit cette fois tout d'un trait le bas de la montée Là seulement il arrêta ses chevaux essoufflés, et, mettant pied à terre, il s'approcha de la portière et dit au voyageur :

— Nous voici arrivés à une fameuse côte, bourgeois ; je vas marcher auprès de mes chevaux afin de les soulager ; ça fait qu'une fois là-haut je serai tout prêt à enrayer pour la descente, qui n'est pas commode.

— Bien, mon garçon, — répondit la voix.

Le postillon resta, en effet, durant quelques instants à côté de ses chevaux; mais, ralentissant peu à peu sa marche, pendant que l'attelage gravissait lentement la côte, Jean-Pierre laissa la voiture passer devant lui.

A ce moment, Russell et Pietri sortirent d'un taillis qui longeait la route et s'approchèrent rapidement du postillon. Celui-ci, tout en marchant, ôta son chapeau galonné, sa veste à collet rouge et ses bottes fortes ; l'Anglais, s'étant à son tour dépouillé de sa houppelande de marin, passa la veste, mit le chapeau ciré, et enfonça ses jambes dans les bottes fortes. Le postillon, souriant d'un air très-satisfait de ce qu'il regardait comme une plaisante fantaisie, remit son fouet à Russell et lui dit :

— J'en reviens toujours là : c'est une drôle d'idée que la vôtre, vraie idée de marin en ribote, quoique vous n'y soyez pas.

— Que voulez-vous, mon brave? j'adore les chevaux, et j'aurai le plus grand plaisir à monter pendant un quart d'heure votre beau et vigoureux cheval. C'est un caprice bien innocent, n'est-ce pas?

— Pardieu ! quel mal ça fait-il au mangeur de panade qui est dans le berlingot? En voilà un qui a de la patience, il m'en impatientait moi-même. Faut-il qu'il ait du sang de macreuse dans les veines !

— Ah ! vous croyez? — dit Russell en se rapprochant de la voiture.

— Ça doit être quelque épicier en demi-solde, et pas méchant. Allons, bourgeois, vous allez monter à cheval à ma place ; la nuit est noire, ce buveur de lait coupé ne s'apercevra de rien. Je m'assoirai derrière le berlingot avec votre camarade. A une demi-lieue du relais, il y a une autre montée.

— A cet endroit, — dit Russell, — je descendrai, vous reprendrez vos habits, moi les miens, et tout sera dit, maintenant, mon ami, voici les vingt francs promis.

Et, mettant la pièce d'or dans la main de Jean-Pierre, Russell doubla le pas, atteignit les chevaux à une vingtaine de pas du faîte de la montée, et se mit à marcher à côté d'eux.

La nuit était assez obscure pour que le voyageur ne pût s'apercevoir de la substitution de personne qui venait de s'opérer ; il ne s'était d'ailleurs nullement étonné de voir, ainsi que cela arrive souvent, le postillon abandonner pendant quelques instants ses chevaux à eux-mêmes, durant une montée rapide ; seulement, lorsque la voiture fut sur le point d'atteindre le point culminant de la côte, le voyageur dit au postillon :

— Mon garçon, n'oublie pas de bien assurer le sabot d'enrayage.

— J'y vais, — répondit le faux postillon à demi-voix.

Puis, passant derrière la voiture, il dit tout bas au Maltais et à Jean-Pierre :

— Asseyez-vous sur la palette de derrière, et tenez-vous bien, je vais enrayer.

Les deux hommes s'assirent à l'endroit désigné, se tenant des mains aux courbes de fer des ressorts, pendant que Russell, faisant bruire la chaîne du sabot en le décrochant, simulait l'enrayage, mais laissait le sabot de côté, au lieu d'y engager la roue.

L'Anglais, remontant alors en selle, enfonça ses éperons dans les flancs de son cheval, et lança la voiture dans la descente avec une effrayante rapidité.

— Nom d'un nom de nom ! nous sommes fichus ! et le mangeur de panade par-dessus le marché, — s'écria Jean-Pierre en entendant la chaîne et le sabot de fer bondir sur le pavé, — votre camarade a mal enrayé.

Le Maltais, au lieu de répondre au postillon, lui asséna sur la tête un si violent coup de crosse de pistolet, que Jean-Pierre abandonna

le ressort qu'il tenait d'une main et tomba sur la route, pendant que la voiture disparaissait dans la descente, au milieu d'un nuage de poussière.

VII

Plusieurs jours s'étaient passés depuis que le voyageur dont nous avons parlé était tombé dans le piége que le capitaine Russell et son compagnon lui avaient tendu.

Nous conduirons le lecteur dans une riante demeure située à l'extrémité du petit bourg de Lionville, à deux lieues du Havre. De cet endroit, très-voisin de la côte, l'on domine au loin la mer.

Une tranquillité profonde, un air vif et salubre, un pays à la fois riche et pittoresque, de frais ombrages, de grasses prairies et la vue de l'Océan rendaient Lionville et ses environs un véritable *Eden* pour les gens amoureux de paix, de rêveries et de contemplation solitaire.

Ce qui contribuait surtout à donner à ce bourg, comme à tant d'autres villes, petites ou grandes, un aspect à la fois calme et singulier, c'était la complète absence de *jeunes gens;* les dernières guerres de l'Empire avaient appelé sous les drapeaux tout ce qui était jeune et valide; et un sénatus-consulte de ce mois de mars 1812 avait mis sur pied une partie de la réserve de la garde nationale, divisée en premier, deuxième et arrière-ban, comprenant tous les citoyens depuis dix-huit ans jusqu'à soixante.

On regardait donc à cette époque comme un phénomème non moins rare que le *phénix* ou le *merle blanc*, un jeune homme de vingt-cinq ans qui restait *bourgeois* sans avoir l'avantageuse excuse d'être bossu, manchot ou boiteux.

Le bourg de Lionville possédait une de ces merveilles : un beau jeune homme de vingt-quatre ans au plus; hâtons-nous de dire qu'il semblait peu soucieux de se montrer et de jouir ainsi des avantages de son *uniquité;* il vivait fort retiré, autant par goût que par devoir et par position.

Ce jeune homme était l'un des habitants de la riante et paisible demeure dont nous avons parlé. Or donc, nous le répétons, plusieurs jours après que le voyageur avait été si rapidement enlevé par un faux postillon sur la route de Dieppe, une femme d'un âge mûr, une jeune fille et un jeune homme (le *phénix* en question) étaient rassemblés, le soir, dans un joli salon très-confortablement meublé ; un bon feu brûlait dans la cheminée, car les soirées étaient encore fraîches ; une lampe à globe d'albâtre répandait sa douce clarté dans l'appartement, tandis que la bouilloire à thé, placée devant le feu, faisait entendre son petit murmure.

Un observateur aurait peut-être remarqué cette singularité que, parmi les objets d'agrément et de luxe qui garnissaient ce salon, la plupart étaient d'origine *anglaise*, malgré l'impitoyable prohibition dont le système continental frappait alors les produits de l'Angleterre. En un mot, dans cette demeure, depuis les vases de terre de Godvood, font vert pâle ou bleu clair, à figures blanches en relief, jusqu'aux porcelaines les plus transparentes et les plus finement peintes, presque tout provenait de l'industrie anglaise ; il en était de même du service à thé en argenterie fort riche ; seulement les pièces étaient généralement dépareillées : ainsi, tandis qu'une couronne ducale surmontait le couvercle de l'urne massive où l'on transvase l'eau bouillante pour faire le thé, un simple cimier de chevalier décorait la théière, et un chiffre bourgeois ornait le sucrier. Malgré ces dissemblances, l'argenterie n'en était pas moins brillante ; c'était plaisir que de voir ses facettes brunies miroiter aux reflets du feu et de la clarté de la lampe.

La femme, de moyen âge, avait une figure intelligente, ouverte et gaie : elle comptait quarante-deux ans bien sonnés ; mais ses cheveux étaient encore fort noirs, son teint frais, ses dents blanches, son œil vif, et son joyeux sourire respirait la bonne humeur ; sa taille, bien dessinée, malgré un léger excès d'embonpoint, gagnait en majesté ce qu'elle perdait en élégance : somme toute, cette digne matrone ne manquait jamais d'attirer les regards lorsque, coiffée d'un frais bonnet de dentelle d'*Angleterre*, bien serrée dans une robe de fin tissu *anglais*, ayant sur ses épaules un beau châle d'une manufacture *anglaise*, elle accompagnait à l'église du bourg une jeune fille dont elle était plutôt l'amie que la gouvernante.

Cette jeune fille venait d'avoir dix-sept ans ; elle était grande,

très-frêle, très-mince, et douée ou affectée d'une organisation nerveuse essentiellement impressionnable.

Cette sensibilité, souvent excessive, que la moindre émotion exaltait parfois douloureusement, avait eu sa cause première dans un sinistre événement arrivé depuis longues années; l'un de ses principaux résultats avait été de rendre cette jeune fille horriblement peureuse ; un bruit soudain, une brusque surprise, un récit effrayant, la jetaient parfois dans des transes, dans des effrois involontaires qu'elle se reprochait bientôt, mais qu'elle ne pouvait vaincre.

Il était difficile, d'ailleurs, de rencontrer une physionomie plus aimable, plus intéressante que la sienne, et lorsque, cédant parfois à l'un de ces sentiments de crainte insurmontable, souvent causés par l'incident le plus puéril, tressaillant tout à coup, elle redressait sa jolie tête sur son cou délié et écoutait toute palpitante, sa gracieuse attitude, son doux et grand œil bleu, inquiet et alarmé, rappelaient à la pensée une pauvre gazelle effarouchée.

Grâce à cette nature si nerveuse, si étrangement sensitive, la jeune fille n'avait pas le frais coloris d'une vaillante santé. Ordinairement d'une pâleur extrême, l'émotion la plus fugitive colorait aussitôt son teint d'un rose vif; alors, son charmant visage, encadré dans les tresses soyeuses d'une magnifique chevelure châtain clair, semblait rayonner de l'éclat fleuri de la jeunesse. Certes, avec une carnation plus fraîchement colorée, avec des contours plus pleins, plus arrondis, elle eût gagné en attrait matériel, mais aurait perdu peut-être le charme de sa physionomie touchante, presque idéale, lorsque, vêtue de blanc, ainsi qu'elle aimait à se vêtir, un léger voile entourant à demi ses traits languissants, la jeune fille se promenait lentement sur la grève ou dans les allées ombreuses du jardin de la maison.

Le dernier des trois personnages réunis dans le salon était ce *phénix* de l'époque dont nous avons parlé, c'est-à-dire *un jeune et joli garçon non appelé sous les drapeaux.*

Ce *phénix* avait vingt-cinq ans, une taille moyenne, mince, bien prise, des traits gracieux et réguliers; mais l'on remarquait sur sa figure pensive une sorte d'embarras mélancolique, résultant d'une grande infirmité qui l'avait exempté du service militaire ; en un mot, la vue de ce jeune homme était très-basse, et si basse, qu'il pouvait à peine se conduire; de plus, par une bizarrerie organique, il ne

pouvait retirer aucun secours des lunettes; quoique ses grands yeux bruns fussent transparents et bien ouverts, son regard avait quelque chose de voilé, d'indécis; et il prenait parfois une expression navrante, lorsque le pauvre myope, après s'être vivement tourné vers vous comme pour vous fixer, se rappelait, hélas! avec une tristesse amère, qu'à trois pas de lui toute forme devenait confuse et presque insaisissable.

Cependant, il faut l'avouer, si les conséquences de l'infirmité de ce jeune homme excitaient parfois la compassion, parfois aussi elles causaient des rires inoffensifs, car le digne garçon était sujet à des méprises fort amusantes.

Est-il besoin de dire que la femme d'un âge mûr se montrait plus particulièrement frappée de ce qu'il y avait de plaisant dans les erreurs du myope, son neveu, tandis que la jeune fille, au contraire, se montrait touchée de ce qu'il y avait d'intéressant dans la position du *quasi-aveugle*, position souvent pénible?

Enfin, la jeune fille, souffrant beaucoup de cette impressionnabilité presque maladive, de cette *poltronnerie* nerveuse qu'elle ne pouvait vaincre, elle et le myope, ces deux timides créatures, ne devaient-elles pas profondément sympathiser ensemble, et trouver un lien secret dans leur faiblesse même, qui tour à tour appelait le sourire aux lèvres ou les larmes aux yeux?

Ces trois personnages ainsi posés, nous prendrons part à leur entretien.

La jeune fille brodait, sa gouvernante s'occupait d'un tricot de laine ponceau qui semblait destiné à devenir une longue et chaude cravate pour l'hiver, tandis que le jeune homme, tenant tout auprès de ses yeux le dernier numéro du *Journal de l'Empire*, apporté le matin même par la poste, faisait à haute voix la lecture des dernières nouvelles, et apprenait à ses lectrices le départ de M. le maréchal duc de Reggio pour l'armée qu'il devait commander.

La gouvernante ayant entendu, du côté de la cheminée, quelques légers bouillonnements accompagnés de plusieurs petits jets de vapeur, jugea que l'eau destinée à l'infusion du thé était suffisamment bouillante, et dit à son neveu :

— Onésime, nous reprendrons tout à l'heure notre lecture; l'eau bout, mets-la dans l'urne, et surtout pas de maladresse.

Onésime déposa le journal sur la table, se leva et se dirigea vers

la cheminée avec un certain serrement de cœur, car le malheureux myope allait s'aventurer dans une entreprise difficile, périlleuse et remplie d'écueils, dont il soupçonnait vaguement l'existence ; ainsi il lui fallait d'abord se garer d'un fauteuil placé à sa gauche, puis d'un guéridon placé à sa droite. Ce *Carybde* et ce *Scylla* évités, il devait enjamber un petit tabouret placé tout auprès de la cheminée et saisir enfin la bouilloire fumante.

La jeune fille, nous l'avons dit, ne s'égayait presque jamais des mésaventures d'Onésime ; cependant elles étaient quelquefois d'un comique si inattendu, qu'elle cédait parfois malgré elle à une invincible envie de rire. Or, ce que le pauvre garçon redoutait le plus au monde, c'était de donner à rire à sa compagne de solitude, et, quoiqu'il fût le premier à se moquer de ses maladresses, au fond du cœur il en souffrait.

On comprend donc avec quelle attentive prudence, avec quelle circonspection inquiète, Onésime entreprit d'aller à la recherche de la bouilloire : une de ses mains étendues en avant l'avertit de la présence du fauteuil de gauche ; il tourna cet obstacle ; il allait cependant se heurter au guéridon lorsque son autre main lui signala ce second écueil. Déjà il se réjouissait d'atteindre la cheminée sans accident, lorsque la rencontre imprévue du tabouret le fit trébucher ; voulant reprendre son équilibre, il fit deux pas en arrière, et donna un choc au guéridon, qui fut renversé avec grand fracas.

Depuis quelques moments, la jeune fille, interrompant sa broderie, était absorbée dans une rêverie profonde. Elle en fut brusquement tirée par le bruit de la chute du meuble ; aussitôt, sans connaître la cause de ce fracas, et incapable de vaincre sa peur, elle jeta un cri d'effroi, pâlit et se renversa dans son fauteuil, saisie d'un tremblement nerveux.

— Mon enfant ! rassurez-vous, — s'écria la gouvernante ; — c'est encore une maladresse d'Onésime, voilà tout. Calmez-vous.

La jeune fille, apprenant ainsi la cause du bruit dont elle venait de s'effrayer, regretta beaucoup d'avoir involontairement augmenté la confusion du pauvre myope, et dit en tâchant de vaincre le tremblement dont elle était saisie :

— Pardon, ma bonne amie je suis folle ; mais, tu sais, je ne peux surmonter ces peurs absurdes.

— Pauvre enfant ! est-ce que c'est votre faute ? mon Dieu ! ne souf-

frez-vous pas la première de ces frayeurs involontaires? Est-il besoin, je vous le demande, de vous en excuser? et, sans la maladresse de mon neveu...

— Tais-toi, c'est à moi de rougir devant M. Onésime, — dit la jeune fille; — à mon âge être encore sujette à de pareilles faiblesses! c'est honteux.

Le pauvre garçon désolé de sa mésaventure balbutia quelques mots d'excuse; puis, tout en remettant le guéridon sur pied, il écarta le tabouret et saisit enfin la malencontreuse bouilloire, qu'il apporta pendant que madame Robert faisait respirer des sels à la jeune fille.

Bientôt Onésime se montra héroïque.

Sa tante, le voyant se disposer à verser l'eau dans l'urne, lui dit, tout en s'occupant de la jeune fille :

— Pour l'amour de Dieu! ne touche plus à cette bouilloire, tu es trop maladroit, tu ferais encore quelque sottise.

Onésime, profondément humilié et jaloux de se réhabiliter, ne répondit rien, profita de l'inattention de sa tante, afin d'agir contrairement à ses ordres, enleva le couvercle de l'urne, et, sa main gauche appuyée sur le rebord de la table, il haussa sa main droite, dont il tenait la bouilloire, afin de transvaser le liquide brûlant. Malheureusement, la mauvaise vue d'Onésime le trompa, et il commença de verser le contenu de la bouilloire à côté de l'orifice de l'urne. Une douleur atroce l'avertit de sa nouvelle maladresse : sa main gauche venait d'être inondée d'eau bouillante et brûlée à vif.

Onésime, nous l'avons dit, se montra d'un stoïcisme héroïque. Sauf un brusque tressaillement causé par cette soudaine et horrible souffrance, il ne poussa pas une plainte, et, mieux avisé par la douloureuse conséquence de son erreur, il parvint même à remplir l'urne; puis il dit doucement :

— Ma tante, l'urne est remplie, puis-je préparer le thé? mademoiselle en prendra peut-être une tasse?

— Comment! l'urne est remplie! — dit vivement la gouvernante en se retournant. — C'est, ma foi! vrai, et sans nouveau malheur. Ah! pour cette fois, il faudra faire une croix à la cheminée, mon garçon.

— En vérité, ma bonne amie, — dit la jeune fille avec un accent d'affectueux reproche, — tu es aussi injuste qu'impitoyable

Et, s'adressant au jeune homme, elle ajouta :

— Ne l'écoutez pas, monsieur Onésime; cette méchante tante ne songe qu'à vous tourmenter, mais, moi, je vous défendrai. En attendant, veuillez, je vous prie, me donner une tasse de thé.

— Miséricorde! — s'écria la gouvernante en riant, — le malheureux va mettre en pièces ce charmant service rose et blanc que *monsieur* a rapporté à son dernier voyage.

Mais Onésime trompa les fâcheux pronostics de sa tante, apporta bravement et sans encombre la tasse de thé à la jeune fille, qui lui dit :

— Merci de votre obligeance, monsieur Onésime.

Et elle accompagnait ces mots du plus aimable sourire, lorsqu'elle rencontra les grands yeux mélancoliques et voilés du pauvre myope, qui se tournaient machinalement vers elle, et semblaient la chercher. Ce regard vague et triste, presque implorant, émut la jeune fille.

— Hélas ! — pensait-elle, — il ne s'est pas aperçu que je lui souriais; son pauvre et doux regard a toujours l'air de vous demander grâce de son infirmité.

Ces pensées l'attristèrent si visiblement, que sa gouvernante lui dit :

— Qu'avez-vous donc, mon enfant? vous semblez chagrine.

Onésime, à ces mots de sa tante, tourna aussitôt les yeux avec inquiétude du côté de sa compagne, comme pour interroger l'expression de ses traits. Mais songeant bientôt qu'il lui était impossible de rien distinguer, il baissa tristement la tête et cacha sous son mouchoir sa main brûlée, qui lui faisait éprouver des douleurs atroces.

La jeune fille, assez embarrassée de l'observation de sa gouvernante, lui répondit :

— Tu te trompes, ma bonne amie, je ne suis pas chagrine. Seulement, tout à l'heure, tu as parlé de mon père, et tu m'as rappelé ce que je n'oublie guère, qu'il devrait être auprès de nous depuis plusieurs jours, et qu'il ne vient pas.

— Voyons, n'allez-vous pas maintenant vous tourmenter pour cela, mon enfant? Est-ce la première fois que *monsieur* n'arrive pas le jour qu'il nous avait fixé?

— Ce retard n'a, je l'espère, aucune cause fâcheuse. Cependant, il m'inquiète.

— Mais, mon Dieu, mademoiselle, est-ce que *monsieur* ne peut pas

être retenu, malgré lui, pour les affaires de son commerce? Croyez-vous que, lorsqu'on fait en grand la commission de rouenneries et autres étoffes, on puisse annoncer son retour chez soi à heure fixe? Est-ce que souvent une nouvelle affaire ne s'engage pas juste au moment où on allait partir? et alors on est forcé de rester.

— Ma tante a raison, mademoiselle, — dit Onésime; — les opérations du commerce sont imprévues!

— Il est vrai, monsieur Onésime.

— Sans compter, mon enfant, — reprit la gouvernante, — sans compter que *monsieur* ne veut jamais revenir ici sans vous rapporter toutes sortes de jolies choses, toujours de fabrique anglaise, par exemple, et pourquoi? parce que c'est plus rare et plus recherché, comme le fruit défendu.

— Oh! oui, ce bon et tendre père me comble de toutes manières, et, chaque fois qu'il me quitte, il pleure autant que moi.

— Mais aussi *monsieur* sait se faire une raison, lui, et s'il voyage, mon enfant, c'est dans votre intérêt. « Je veux que ma fillette soit riche, — me disait-il il y a deux mois, avant son départ. — Encore une ou deux bonnes tournées, sa dot sera faite, et alors, ma foi! au diable le négoce de rouenneries ; je ne quitterai plus cette chère enfant. »

— Fasse le ciel que ce moment arrive bientôt! — reprit la jeune fille en soupirant, — je ne serai tranquille, heureuse, que lorsque ce bon et tendre père sera là toujours auprès de moi. On se forge tant de craintes pendant l'absence !

— Des craintes? Mais, maudite petite poltronne! — reprit affectueusement la gouvernante, — des craintes? à propos de quoi? quels risques peut courir un brave négociant comme *monsieur*, qui ne s'occupe que de ses petites affaires, et qui voyage dans une bonne voiture afin de pouvoir s'arrêter à sa guise, de ville en ville, pour placer ses échantillons? Encore une fois, que risque-t-il? Il ne voyage que de jour, sans compter qu'il emmène toujours son commis; et, vous le savez, il se mettrait au feu pour *monsieur*, ce vieux serviteur, quoiqu'il soit le plus mal prédestiné des mortels.

— Pauvre homme! c'est vrai, car il est victime d'un accident presque à chaque voyage de mon père.

— Et pourquoi cela? parce que c'est un vieux tatillon, *un vieux touche à tout*, et qui, de plus, est fort maladroit (je ne dis pas cela

pour toi, mon beau neveu) ; mais cela n'empêche pas que le bonhomme serait une vraie garde-malade pour *monsieur* s'il était incommodé en route. Je vous demande donc un peu ce que vous avez tant à craindre, mon enfant ?

— Rien, tu as raison.

— Songez donc à ce que ça serait, si vous aviez, comme tant d'autres, un père militaire à l'armée?

— Ah ! ma pauvre amie! que dis-tu? Faible et impressionnable comme je le suis, est-ce que je pourrais résister aux alarmes continuelles dont je serais assaillie ? Moi, penser à chaque instant que mon père est peut-être exposé aux plus grands dangers! à la mort ! Tiens tu le vois, cette seule idée..

— Oui, pauvre enfant, cette seule idée vous rend toute pâle, toute tremblante. Cela ne m'étonne pas, je sais votre tendresse pour votre digne père. Mais chassez ces vilaines idées, et, pour vous distraire, Onésime va continuer la lecture du journal, voulez-vous ?

— Certainement, si monsieur Onésime n'est pas fatigué.

— Non, mademoiselle, — reprit le jeune homme, qui faisait des efforts surhumains pour surmonter ses souffrances de plus en plus aiguës.

Approchant le plus possible le journal de ses yeux, il se disposait à reprendre sa lecture lorsqu'il dit :

— Je crois que voici un récit qui intéressera mademoiselle.

— De quoi s'agit-il, monsieur Onésime?

— Mademoiselle, c'est encore une prouesse de ce fameux corsaire de Dieppe dont on parle tant et qu'on a surnommé le *fléau des Anglais*.

— Mon enfant, je crains que ce ne soit trop émouvant pour vous, — dit la gouvernante ; — vous êtes si nerveuse aujourd'hui !

— Monsieur Onésime, — dit la jeune fille en souriant, — est-ce que ça a l'air bien terrible, bien effrayant, cette histoire?

— Je ne le crois pas, mademoiselle, car il s'agit d'une évasion. Voici du moins le titre du récit :

Évasion de l'intrépide capitaine corsaire l'Endurci, *qui, victime d'une infernale trahison, avait été enlevé du territoire français par des émissaires anglais.*

— Cela doit être curieux en effet. Veuillez toujours lire, monsieur Onésime. Si cela me semble trop effrayant, je vous prierai d'interrompre votre lecture.

— Moi, je suis tout oreilles, — ajouta la gouvernante d'un air affriandé, — car j'adore les histoires de corsaires.

— Oh! toi, tu es brave, — dit la jeune fille en souriant, — tu es vaillante.

— Comme un lion. Et je me régale des récits de bataille que je trouve dans le journal; souvent ça me donne la chair de poule, et pourtant je n'y renonce pas. Oh! je ne suis pas comme vous, moi, chère peureuse. Il me semble que le plus bel état est l'état militaire. Voyons, Onésime, lis-nous bien cela, et, si tu trouves quelque chose de trop effrayant pour cette chère enfant, arrête ou passe.

— Soyez tranquille, ma tante, — dit le jeune homme.

Et il commença, ainsi qu'il suit, le récit de l'évasion du capitaine l'*Endurci*.

VIII

« La France entière connaît le nom et la bravoure héroïque du capitaine l'*Endurci*, commandant le corsaire le *Tison d'Enfer*, brick de seize canons, » — poursuivit Onésime, en lisant à haute voix le *Journal de l'Empire;* « — on sait les nombreux et brillants combats de ce corsaire contre la marine britannique, et le nombre considérable de prises faites sur les Anglais par le *Tison d'Enfer*, pendant ses dernières croisières.

« Il y a peu de jours, le capitaine l'*Endurci* rentrait à Dieppe remorquant un grand trois-mâts de la Compagnie des Indes, armé en guerre, portant trente canons. Ce bâtiment, qui escortait plusieurs navires marchands chargés de blé, a été enlevé avec son convoi par l'intrépide corsaire, après un combat acharné qui a duré près de trois heures, et en suite duquel la moitié de l'équipage français a été tuée ou blessée. »

— Un combat de trois heures? — dit la jeune fille en frémissant, — tant de braves gens morts ou mourants! quel abominable fléau que la guerre! Ah! ce n'est pas de l'admiration que m'inspirent ceux qu'on appelle les héros, c'est de l'épouvante, c'est de l'horreur!

— Nous ne nous entendrons jamais à ce sujet, — reprit en riant la gouvernante, — moi qui suis devenue fanatique de la Grande Armée! rien que ça; mais le fait est qu'une guerre de corsaires ça doit être encore plus terrible qu'une autre.

— Oh! oui, — dit Onésime, — une guerre sans merci ni pitié

— Eh mais! — reprit la tante, — c'est ce qui en fait le charme pour nous autres lecteurs. Quels hommes ça doit être ces corsaires! et ce capitaine l'*Endurci*, dont on parle tant, doit-il être redoutable à voir! Je me le figure avec une grande barbe rousse, des yeux flamboyants, une mine féroce et une ceinture de pistolets et de poignards, avec un uniforme noir brodé de têtes de mort en argent!

— De grâce, tais-toi, ma bonne amie, — dit la jeune fille, — il y a de quoi faire des rêves affreux!

— Voyons, continue, Onésime, — reprit la gouvernante; mais s'apercevant que le jeune homme avait légèrement pâli et que quelques gouttes de sueur perlaient sur son front, elle ajouta :

— Qu'as-tu donc, mon garçon? l'on dirait que tu souffres?

— Moi! non, ma tante, — répondit Onésime, se reprochant de ne pouvoir assez vaincre l'atroce douleur que sa brûlure lui faisait éprouver, et dont le sentiment se trahissait malgré lui sur ses traits, — je vais continuer la lecture, si mademoiselle le désire.

— Certainement, monsieur Onésime, mais il me semble que votre tante a raison, vous avez l'air de souffrir!

— Pas du tout, mademoiselle, je vous assure, — reprit Onésime en souriant; — je suis seulement attristé comme vous, en songeant aux maux horribles que la guerre entraîne avec elle. Hélas! faudra-t-il voir les hommes toujours s'entre-tuer, au lieu de s'aimer et de s'entr'aider!

— Onésime, — reprit la gouvernante, — tu parles en véritable poule mouillée, toi, qui aurais fait un si joli garde d'honneur, si tu avais vu à quatre pas devant toi!

— Peux-tu avoir une pareille pensée? — dit la jeune fille à l'im-

placable tante; — ne devons-nous pas, au contraire, nous estimer bien heureux de penser que ceux que nous aimons ne sont pas exposés à de grands périls? Mais continuez, je vous prie, monsieur Onésime. Le jeune homme poursuivit sa lecture.

« L'entrée du capitaine l'*Endurci* dans le port de Dieppe fut un véritable triomphe. Toute la population était rassemblée sur les jetées; ce furent des vivats, des cris d'enthousiasme sans fin, lorsque l'on vit s'avancer lentement, tenant ses prises sous son canon, le brick corsaire, noir de poudre, son gréement haché par la mitraille, ses voiles trouées par les boulets et son lambeau de pavillon tricolore cloué à sa poupe.

Le trois-mâts anglais était presque complétement désemparé; le nombre et la gravité de ses avaries témoignaient de la vigueur de l'attaque et de la défense; de nouveaux cris de : *Vive la France! vive le capitaine l'Endurci!* firent explosion lorsque l'intrépide corsaire mit le pied sur l'embarcadère; mais le triomphe du capitaine devint une véritable ovation lorsque l'on apprit que le trois-mâts si intrépidement enlevé par lui convoyait plusieurs transports de blé : dans la pénurie de grains où se trouvait la France, une telle capture est un bienfait public, et l'on sait à cette heure que le capitaine l'*Endurci*, ayant eu connaissance de la prochaine arrivée de ce convoi de grains, avait passé quelques jours en croisière pour l'attendre, négligeant des prises plus riches et moins dangereuses à attaquer; somme toute, l'ovation du capitaine l'*Endurci* a été complète; elle datera glorieusement dans les fastes de la ville de Dieppe. »

— C'est superbe! c'est magnifique! — s'écria la gouvernante enthousiasmée, — ah! je donnerais dix ans de ma vie, pour être la mère, la femme ou la sœur d'un héros pareil : comme je serais glorieuse!

— Oh bien! moi, ma bonne amie, — reprit la jeune fille, — je t'avoue en toute humilité, ou plutôt en toute félicité, que je m'estime mille fois plus heureuse d'être la fille d'un bon commerçant en rouenneries que d'avoir pour père quelque héros sanguinaire comme ce corsaire, ou d'autres gens de guerre.

— Mon Dieu! mon Dieu! mon enfant, êtes-vous peu ambitieuse Comment! cela ne vous rendrait pas fière de pouvoir vous dire : « Ce terrible homme, c'est mon père; » ou bien : « C'est mon mari, c'est mon frère? »

— S'il était absent, je tremblerais pour lui, en songeant aux périls qu'il court, et, quand il serait présent, je croirais toujours voir du sang à ses mains, — ajouta la jeune fille en frissonnant et devenant toute pâle.

— Mon enfant, vous n'êtes, en vérité, pas raisonnable de vous impressionner ainsi, — dit la gouvernante avec un accent d'affectueux reproche, — vous vous faites mal.

— Mademoiselle, voulez-vous que je cesse cette lecture? — dit le jeune homme.

— Non, non, monsieur Onésime, pardon de cette faiblesse dont j'ai honte.

Puis, tachant de sourire, elle dit à la gouvernante :

— C'est ta faute aussi, à toi, ce sont tes idées ambitieuses qui ont amené cet entretien. Mais va, tu reviendras à des pensées plus sages, et, au lieu de rêver aux héros de la Grande Armée, un beau jour, tu te décideras à épouser ce pauvre soupirant qui t'aime depuis tant d'années.

— Moi ! — s'écria la gouvernante, — épouser le commis de *monsieur*, un civil, un *pékin*, comme disent les militaires, un bonhomme que je soupçonne d'être aussi poltron que maladroit, et qui, à chaque voyage de *monsieur*, revient avec quelque chose de moins ou de plus! Une fois, c'est une roue de moulin qui lui broie à demi le pied, ce qui le rend boiteux; une autre fois, il laisse deux de ses doigts entre les dents d'une machine à laquelle il avait, dit-il, voulu toucher; enfin, un autre jour, et je ne serais pas étonnée qu'il ait été gris ce jour-là, n'est-il pas tombé (nous a-t-il conté) si malheureusement sur un tesson de bouteille, qu'il est resté au pauvre cher homme un telle balafre à travers le visage que l'on dirait d'un coup de sabre !

— Eh bien! ma tante, — dit Onésime en souriant, — que du moins cette apparence d'une blessure martiale vous attendrisse en faveur de ce digne homme.

— M. Onésime a raison, — reprit la jeune fille en riant aussi; — en voyant à ton bras ce balafré, on le prendra pour un de ces héros de la Grande Armée que tu aimes tant, et tu pourras être fière tout à ton aise.

— Un instant, ça ne fait pas mon compte, — dit gaiement la gou-

vernante, — j'aime les héros, mais non les invalides. Maintenant, Onésime, continue, je suis très-curieuse d'apprendre comment ce terrible corsaire a pu être enlevé par des Anglais sur le territoire de France.

— Voici, mademoiselle, la suite de ce récit, — dit Onésime.

« Le capitaine l'*Endurci*, après être resté trois jours à Dieppe pour y consigner ses prises, quitta le port et prit la route de Paris, dans une chaise de poste, laissant malheureusement à Dieppe, pour régler quelques affaires, son maître canonnier, un de ses plus anciens compagnons d'armes, grièvement blessé d'ailleurs dans le dernier combat. Il est probable qu'avec le secours de ce brave marin, le capitaine l'*Endurci* n'eût pas été victime de l'indigne guet-apens où il est tombé.

« C'est entre le second et le troisième relais de poste, en venant de Dieppe à Paris, qu'un enlèvement d'une audace incroyable à été tenté et exécuté par deux émissaires anglais, qui avaient sans doute épié le moment de s'emparer du capitaine l'*Endurci*. Il paraît que ces émissaires, sous un prétexte adroit, ont abusé de la crédulité du postillon qui conduisait la chaise de poste, ont obtenu de lui qu'ils le devanceraient sur la route à un endroit convenu, et que, profitant de l'obscurité de la nuit, ainsi que d'un temps d'arrêt causé par une montée rapide, l'un deux prendrait la place du postillon et conduirait ainsi la voiture pendant quelque temps.

« Ce projet réussit. Le postillon crut ne céder que momentanément la conduite de son attelage; mais à peine l'émissaire anglais fut-il en selle, qu'il lança les chevaux avec une effrayante rapidité, tandis que le postillon était jeté à demi-mort sur la route par l'autre Anglais, cramponné aux ressorts de la chaise de poste.

« Le capitaine l'*Endurci*, d'abord surpris de l'allure impétueuse des chevaux dans une dangereuse descente, crut que le postillon avait négligé d'enrayer la voiture, et qu'il était emporté par ses chevaux. Mais bientôt cette allure imprudente se modéra, et la voiture continua de rouler avec une extrême rapidité.

« La nuit étant devenue très-obscure, le capitaine corsaire ne put donc remarquer qu'au lieu de suivre la grande route la voiture prenait une autre direction. N'ayant aucun soupçon, ignorant complétement la substitution du postillon, le capitaine voyagea ainsi pendant une heure et demie environ et finit par s'endormir

« La voiture s'arrêta ; il s'éveilla en sursaut, et se crut arrivé au relais; et, voyant à travers la nuit noire deux ou trois lanternes aux approches de la chaise de poste, il en descendait sans le moindre défiance, lorsque, soudain, plusieurs hommes se précipitèrent sur lui, et, avant qu'il eût pu faire un mouvement, il était garrotté, bâillonné et transporté sur la plage du petit port de Hozey, situé sur la côte, à sept lieues de Dieppe, et connu pour être un repaire d'audacieux contrebandiers.

« Le capitaine, incapable de bouger et d'articuler une parole, fut embarqué à bord d'un chasse-marée et jeté à fond de cale, toujours garrotté.

« Quelques moments après, le léger bâtiment, profitant du flot et d'un vent propice, quittait Hozey et se dirigeait à toutes voiles vers les côtes d'Angleterre. »

— Pauvre capitaine ! — dit la gouvernante ; — comment va-t-il sortir de cette terrible position? Mais, Dieu merci ! il en est sorti, puisque le journal raconte son évasion. Que je meure si je me doute de quelle façon il aura pu échapper à ces maudits Anglais ! Quelle infâme trahison !

— Oui, mais peut-être étaient-ce des représailles, — dit la jeune fille en soupirant. — Hélas ! entre ces hommes de bataille et de sang, les haines doivent être implacables.

— Décidément le capitaine l'*Endurci* ne fait pas votre conquête, ma chère enfant, — dit la gouvernante.

La jeune fille secoua mélancoliquement la tête, pendant qu'Onésime poursuivait sa lecture.

« Le capitaine l'*Endurci* n'est pas de ces hommes que le péril abat; nous sommes heureux de pouvoir, à ce sujet, donner l'extrait d'une lettre du capitaine, adressée à l'un de ses amis, son armateur, lettre dans laquelle il donne les plus grands détails sur son évasion.

« Voici cet extrait :

« Une fois enfermé à fond de cale (écrit le capitaine l'*Endurci*), incapable de faire un mouvement, je me sentis possédé d'une colère féroce en songeant à la lâche perfidie dont j'étais victime. J'aurais étouffé de fureur si l'on m'eût laissé mon bâillon.

« On m'avait jeté à fond de cale, sur quelques morceaux de vieilles voiles; mes jambes étaient liées et serrées l'une contre l'autre, au

moyen d'une longue corde goudronnée, grosse comme le pouce ; mes mains attachées derrière mon dos ; je ne pouvais ainsi me servir de mes dents pour ronger mes liens. J'essayai, en me courbant, d'atteindre la corde qui me serrait les jambes ; impossible. Au peu de roulis du chasse-marée, je jugeai qu'il était appuyé par une forte brise, et que nous devions marcher vite et droit vers la côte d'Angleterre.

« Je savais le sort qui m'attendait ; quelques mots des lâches qui s'étaient emparés de moi m'avaient éclairé ; au lieu de me tuer tout d'un coup, ils préféraient me torturer longtemps dans les *pontons :* l'un de ces Anglais avait même parlé de m'exposer plusieurs jours aux huées, aux insultes de la populace.

« A cette pensée, j'ai cru que j'allais devenir fou ; je retombai, en rugissant de fureur, sur les vieilles voiles qui me servaient de couche.

« Ce premier accès passé, la COLÈRE me donna, comme toujours, de nouvelles forces ; mon sang bouillonnait, affluait à mon cerveau et y faisait naître mille projets plus audacieux les uns que les autres ; je sentais ma puissance morale et physique décuplée par cette incroyable effervescence de toutes mes forces vitales.

« Je me décidai pour l'un de ces projets que le paroxysme de ma fureur avait fait éclore.

« Dans toute autre disposition d'esprit, ce projet m'eût paru impraticable, et il l'aurait été, je crois, pour un homme qui ne se fût pas trouvé comme moi surexcité par la fermentation de la colère, LA COLÈRE, REDOUTABLE ET PUISSANTE DIVINITÉ, comme dit le poëte indien. »

Depuis peu d'instants, la jeune fille, de plus en plus attentive à ce récit, semblait en proie à une préoccupation pénible ; plusieurs fois elle avait tressailli comme si elle avait voulu fuir une pensée douloureuse ; soudain, interrompant, malgré elle, la lecture du journal, elle s'écria .

— Ah ! cet homme me fait frémir.

— Pourquoi, donc cela ? — lui demanda la gouvernante. — A moi, cet intrépide corsaire me paraît brave comme un lion.

— Oui, mais quel caractère de fer ! — reprit la jeune fille de plus en plus émue ; — quelle violence ! et l'on dirait que cet homme ose glorifier, diviniser la COLÈRE !

Puis elle ajouta, en tressaillant de nouveau :

— Ah ! la violence, la colère, c'est horrible !

Et, pâle et frissonnant de tout son corps, elle répéta :

— Oh ! la colère, c'est horrible !

La gouvernante, sans attacher grande importance à l'émotion de la jeune fille, lui répondit :

— Dame ! écoutez donc, mon enfant, vous dites que la colère c'est horrible ; ma foi ! c'est selon ! car enfin si, dans cette violence, ce brave corsaire devait trouver la force et le moyen d'échapper à ces traîtres d'Anglais, il avait joliment raison, et moi, à sa place... mais je... mon Dieu ! — s'écria-t-elle en voyant la jeune fille devenir d'une pâleur mortelle et fermer les yeux, comme si elle eût été sur le point de défaillir ; — mais, mon Dieu ! qu'avez-vous donc, mon enfant ?

A ces mots de sa tante et au bruit qu'elle fit en se levant pour se rapprocher vivement de sa compagne, Onésime fit un mouvement pour aller aussi au secours de la jeune fille ; mais il se rassit tristement, de crainte de s'exposer à quelque maladresse, et désolé de ne pouvoir pas même lire sur les traits de celle pour qui il tremblait si l'agitation dont elle souffrait se calmait ou s'aggravait ; car il régna un silence de quelques secondes que la gouvernante interrompit bientôt en s'écriant avec une anxiété croissante :

— Mon enfant, vous ne me répondez pas ! vos lèvres tremblent, vous pleurez. Mon Dieu ! qu'avez-vous ?

Ces paroles n'arrivèrent pas aux oreilles de la pauvre enfant ; le regard fixe, ses grands yeux encore agrandis par la terreur et par l'égarement, elle indiquait, du geste, une apparition née sans doute du désordre de ses pensées, et murmurait d'une voix haletante, saccadée :

— Cet homme ! oh ! cet homme vêtu de noir, ce sinistre souvenir de mon enfance, le voilà encore, le voilà !

— Calmez-vous, ne pensez plus à cela, au nom du ciel ! — s'écria la gouvernante. — Ne savez-vous pas combien ces pensées vous sont funestes ?

— Oh ! — reprit la jeune fille dans un complet égarement, — cet homme, cet homme, il était aussi effrayant dans son emportement et sa colère, lorsque... oh ! il y a bien des années de cela, oui, j'étais toute petite, il me semble le voir encore, avec son large chapeau, sa veste noire et sa jupe blanche ; costume étrange, lugubre, noir et

blanc comme la livrée des morts. C'était le soir, mon père était absent de la maison, alors, cet homme, mon Dieu ! cet homme, il était entré chez nous, je ne sais par où, je ne l'avais jamais vu, il menaçait ma mère, qui me tenait entre ses bras. Alors elle lui a dit en pleurant, je me le rappelle bien : « Grâce au moins pour mon enfant ! » — Mais lui s'est écrié, en menaçant toujours ma mère : « *Tu ne sais donc pas que je suis capable de tout dans ma colère !* » — Et puis il s'est élancé. Alors, ma mère, oh ! ma mère, morte, et moi...

La jeune fille ne put en dire davantage ; elle tomba dans une crise spasmodique, que lui causait presque toujours ce douloureux et terrible souvenir de ses premières années, funeste événement, fatale commotion, d'où avaient daté l'impressionnabilité nerveuse et maladive, les involontaires et vagues effrois auxquels l'infortunée était sujette depuis son enfance.

Cette crise se calma bientôt, grâce aux soins experts de la gouvernante, qui n'était, hélas ! que trop habituée à les lui donner. Revenue à elle, la jeune fille, dont le caractère offrait un singulier mélange de faiblesse et de fermeté, eut regret et honte du peu d'empire qu'elle avait conservé sur elle-même pendant le récit de l'évasion du corsaire, récit qui, chose inexplicable pour elle, lui inspirait à la fois de l'horreur et une sorte de curiosité sinistre. Aussi, malgré les timides supplications d'Onésime, elle voulut absolument que celui-ci continuât la lecture si tristement interrompue.

La gouvernante, voyant cette insistance, et craignant que, dans ce moment surtout, une contrariété, même légère, ne réagît d'une manière dangereuse sur l'organisation fiévreuse de la jeune fille, dit à Onésime de continuer le récit de l'évasion du capitaine l'*Endurci*.

IX

Onésime poursuivit en ces termes la lettre écrite par le corsaire l'*Endurci* au sujet de son évasion :

« Pour réaliser mon projet de fuite, il fallait d'abord rompre mes

liens. N'ayant pu parvenir à les approcher à portée de ma bouche, afin de les ronger avec mes dents, je songeai à un autre moyen : à force de fureter en rampant sur le ventre et en tâtant autour de moi avec ma figure, n'ayant pas l'usage de mes mains, liées derrière mon dos, je rencontrai un gros crochet de fer, rivé à l'intérieur de la cale, et sans doute destiné à l'arrimage du lest. M'approchant de ce crochet, je m'y adossai et commençai d'user mes liens en les frottant sur le fer et en les déchiquetant sur la pointe. Deux heures après, j'avais assez limé mes cordes pour pouvoir les briser par une violente secousse, car la *colère* me donnait une force incalculable.

« Une fois les mains libres, mon dessein bien arrêté, le reste n'était qu'un jeu.

« J'avais sur moi mon briquet, ma pipe, de l'amadou, un paquet de tabac et un long couteau de baleinier; je coupai les liens de mes jambes, et, tout à fait maître de mes mouvements, je parcourus la cale à genoux ne pouvant m'y tenir debout.

« Je n'y trouvai rien que des morceaux de vieilles voiles et quelques bouts de cordage ; la seule issue par laquelle je pouvais sortir était fermée par un large panneau carré; ces planches épaisses s'étaient à un endroit quelque peu disjointes ; à travers cette fente, j'aperçus la clarté de la lune; m'arc-boutant alors, mes mains placées sur mes genoux, j'essayai de soulever le panneau avec mes épaules. Vains efforts ! il était, ainsi que cela devait être, maintenu au dehors par deux fortes barres de fer.

« Je pris alors à tâtons quelques bouts de cordes goudronnées ; je les coupai par tronçons, et, les détordant brin à brin, j'en fis facilement de l'étoupe ; je découpai ensuite en lanières quelques morceaux de la vieille voile sur laquelle on m'avait jeté ; je disposai ces bandes sur l'étoupe goudronnée que j'avais préparée, plaçant le tout au-dessous du panneau, vers l'endroit où s'y trouvait une fente de quelques lignes ; je vidai mon petit sac de tabac, bien sec, sur l'étoupe, afin de la rendre plus combustible. Je battis le briquet, j'allumai l'amadou, que je jetai sur l'étoupe, et je commençai à souffler vigoureusement.

« L'étoupe prit feu, le communiqua aux morceaux de vieille voile; en un instant la cale fut remplie d'une épaisse fumée dont une partie s'échappait par la fissure du panneau, et je criai *au feu* de toutes mes forces. Mes cris et la forte odeur de brûlé qui s'échappait de la cale

effrayèrent les marins; ils craignirent un incendie. J'entendis un grand mouvement sur le pont, le panneau fut aussitôt enlevé, et il s'échappa de l'écoutille une bouffée de noire fumée si aveuglante pour ceux qui, groupés sur le pont, se penchaient vers l'ouverture de la cale, que d'un bond, je pus en sortir et m'élancer à l'avant du chasse-marée, mon couteau à la main. Je me trouvai en face d'un homme de haute taille en caban brun; je le poignardai : il tomba à la renverse dans la mer ; sautant alors sur la hache toujours placée près de la *bitte* (afin de pouvoir couper le câble au besoin), j'abattis à mes pieds un autre homme, et d'un revers je...

Onésime s'arrêta court, ayant été entraîné à lire plus qu'il ne l'aurait voulu; il craignait que le récit de cette tuerie n'impressionnât trop vivement la jeune fille.

En effet, celle-ci faisait un grand effort pour cacher l'horreur que lui causait ce massacre injustifiable à ses yeux, même par les nécessités d'une évasion ; pourtant elle se contint, autant par raison que pour satisfaire à l'étrange curiosité que ce récit lui inspirait malgré elle; et, il faut le dire aussi, elle tâcha encore de se vaincre pour ne pas priver sa gouvernante d'une lecture qui semblait l'intéresser.

— Tu as raison de t'arrêter, mon garçon, — dit la tante à son neveu ; — tu aurais même dû t'interrompre plus tôt.

— Ma chère amie, — répondit la jeune fille, — si c'est pour moi que tu prends cette précaution, c'est inutile. Je veux tâcher de m'aguerrir.

— Vrai ! mon enfant, vous aurez ce courage? Eh bien ! tant mieux ! car je vous avoue que je grille de savoir la fin. Et, puisque cela ne vous émotionne pas trop...

— Ayez l'obligeance de continuer, — dit la jeune fille à Onésime.

Celui-ci reprit :

« J'abattis à mes pieds un autre marin, et d'un revers je coupai à demi le bras d'un homme qui se jetait sur moi un sabre à la main. Tout ceci s'était passé en un clin d'œil. Profitant de la stupeur de l'équipage, et me sentant déjà plus calme, plus à mon aise, après cette première explosion de ma colère, de ma rage, si longtemps contenues, je voulais un peu voir où j'en étais, et, comme on dit, me recorder un instant.

« Il faisait un clair de lune magnifique; la brise était fraîche, la

mer belle; un vieux matelot à cheveux blancs tenait le gouvernail; un mousse et trois marins épouvantés s'étaient réfugiés à l'avant, séparés de moi par l'ouverture du panneau; l'homme que j'avais abattu d'un coup de hache ne bougeait plus; celui que j'avais blessé était à genoux, tenant son bras droit dans sa main gauche.

« Tout compte fait, j'avais encore contre moi trois hommes valides, un enfant et un vieillard; mais ces gens semblaient démoralisés par ma brusque attaque.

« J'aperçois à ce moment une paire de pistolets accrochés près du gouvernail; avant qu'aucun des trois marins puisse faire un mouvement, je saute sur ces armes; j'avais ma hache entre mes dents et deux coups à tirer : mes deux balles me répondaient de deux hommes et égalisaient la partie. Moi au gouvernail, le vieux marin et le mousse à la manœuvre, nous pouvions à la rigueur faire évoluer le chasse-marée, car le temps était superbe, et nous ne devions nous trouver qu'à dix au douze lieues des côtes de France.

« Ma position ainsi promptement estimée, j'arme mes pistolets, je m'élance vers les trois hommes qui revenaient à peine de leur surprise, car tout cela s'était passé en deux minutes au plus :

« — Vous allez descendre tous trois dans la cale, — leur dis-je, — ou sinon j'en brûle deux et j'abats le troisième à coups de hache.

« Il n'y avait entre ces hommes et moi que la largeur du panneau, quatre pieds environ, je pouvais les tirer à brûle-bourre. Ils sautèrent dans la cale, où finissait de s'éteindre le peu de matière combustible que j'y avais allumée; le blessé y descendit comme il put; je refermai le panneau, j'assujettis solidement les barres de fer qui le retenaient, et je revins à l'arrière.

« — Donne-moi la barre, — dis-je au vieux matelot en prenant sa place au gouvernail; — toi et le mousse vous manœuvrerez la voilure, et manœuvrez droit, ou je vous brûle la cervelle.

« Je prenais la barre des mains de cet homme lorsqu'il s'écria en reculant d'un pas :

« — C'est le capitaine l'*Endurci!*

« — Tu me connais?

« — Si je vous connais! capitaine? J'ai fait deux courses sur le *Tison d'Enfer*.

« — Et tu t'appelles?

« — Simon, de Dunkerque.

« — C'est vrai; je me rappelle maintenant ta figure. Ah! misérable! tu voulais me livrer aux Anglais, moi, ton ancien capitaine!

« — Que je sois fusillé à l'instant si je me doutais qu'il s'agît de vous, capitaine!

« — C'est donc à toi ce chasse-marée?

« — Non, capitaine, c'est à Bezelek.

« — Et où est-il?

« — Au fond de la mer, capitaine; c'était l'homme au caban brun que vous avez abattu le premier, et qui est tombé par-dessus le bord

« — Et comment lui et toi avez-vous consenti à vous rendre complices de mon enlèvement?

« — Dame! capitaine, nous faisons un peu de contrebande, un peu de tout.

« — Je le vois bien.

« — Avant-hier, deux Anglais sont venus; et tenez, en voilà un des deux.

« Et il me montra le cadavre étendu à l'avant.

« — Jette ça à la mer, lui dis-je.

« Le vieux marin, aidé du mousse, fit rouler le corps par-dessus le plat-bord du chasse-marée.

« — Et l'autre Anglais? — dis-je au vieux matelot.

« — Il est dans la cale, capitaine; c'est à lui que vous avez à moitié coupé le bras.

« — Et comment ces hommes vous ont-ils rendu leurs complices?

« — Ils ont dit : Bezelek, il y a cinquante guinées pour toi si tu consens à passer en Angleterre un homme que nous t'amènerons; nous ne voulons lui faire aucun mal; mais, s'il résiste, il faudra, toi et tes hommes, nous donner un coup de main pour le bâillonner, le garrotter et le mettre à fond de cale de ton chasse-marée. Il y aura vingt-cinq guinées d'avance et vingt-cinq guinées en arrivant à Folkestone. Comme il n'y avait pas, après tout, mort d'homme, le marché a tenté Bezelek; tout a été convenu, et l'on vous a amené, capitaine. Mais je vous jure que je ne savais pas que c'était vous; sans cela, je ne me serais pas mêlé de cette affaire.

. . . .

« Quatre heures après ma sortie de la cale, nous étions en vue du petit port de Mora, où j'ai débarqué sain et sauf. »

. . . .

« Nos lecteurs nous sauront gré (ajoutait le *Journal de l'Empire*) de leur avoir donné cet extrait du récit du brave corsaire. Grâce à Dieu ! le capitaine l'*Endurci*, par son sang-froid et son intrépidité, a pu échapper à un infâme guet-apens. Espérons que son nom sera longtemps encore la terreur des ennemis de la France. »

Onésime, la lecture terminée, posa le journal sur la table.

— Quel homme ! — dit la gouvernante avec admiration ; — quel homme que ce corsaire ! Seul, garrotté, bâillonné, trouver moyen de sortir si vaillamment d'un pareil danger !

— Mais que de sang versé ! — dit la jeune fille en frémissant. — Et pas un mot de regret, de pitié pour ses victimes ! Avec quelle cruelle indifférence cet homme parle de ceux qu'il a massacrés sans résistance ! car, surpris, ces malheureux ne se défendaient pas.

— C'est vrai, — dit Onésime à demi-voix.

Sa tante ne l'entendit pas, et reprit en s'adressant à la jeune fille :

— Écoutez donc, mon enfant, cela est bien facile à dire ; mais, dans une position pareille, on a bien le droit de...

— Eh ! mon Dieu ! ma chère amie, tu vas sans doute me prouver que cet homme était victime d'une lâche trahison ; qu'il voulait à tout prix recouvrer sa liberté ; que cette tuerie était son droit ; que ce féroce mépris de la vie d'autrui s'appelle courage, héroïsme ? Tout cela est possible, je suis mauvais juge peut-être. Je te dis seulement mon impression ; car, pendant ce récit, qui, je l'avoue, m'inspirait malgré moi une sorte de curiosité sinistre, je n'ai ressenti qu'aversion et horreur. Tiens, il y a une pensée, un mot, qui m'a surtout épouvantée par sa férocité.

— Quelle pensée ?

— Cet homme, après avoir tué deux de ces malheureux et blessé le troisième, n'a-t-il pas dit presque en raillant : « — Alors je me suis senti plus à mon aise, plus calme, après cette première explosion de ma colère, de ma rage ! » — Plus calme ! mon Dieu ! Ainsi, il lui fallait du sang, des meurtres, pour apaiser cette colère furieuse qui semble sa passion dominante, exécrable passion dont il semble invo-

quer le secours dans les moments désespérés, comme d'autres invoquent l'assistance de Dieu.

— Mais encore une fois, mon enfant, après tout, un corsaire est un corsaire, ce n'est pas un saint. Que voulez-vous? à chacun son métier.

— Eh! mon Dieu! ma tante, — s'écria Onésime, qui avait jusqu'alors gardé le silence, — le bourreau a pour métier de couper des têtes, et c'est un épouvantable métier que le sien.

— Ah! — dit vivement la jeune fille, — j'étais bien sûre que M. Onésime penserait comme moi.

— Lui, je le crois bien, — répondit la gouvernante en riant, — c'est une vraie femmelette. Est-ce qu'il peut parler de bataille?

— J'avoue en toute humilité, ma tante, que je n'ai rien de ce qui fait le héros, — reprit Onésime en souriant; — aussi je vous avoue que, si j'étais prisonnier, et qu'il me fallût acheter ma liberté par la mort de mon plus cruel ennemi, je renoncerais à la liberté.

— Bien, bien, monsieur Onésime, voilà le vrai, le bon courage; aussi n'est-ce pas celui des gens de guerre et de massacre, — répondit la jeune fille avec animation; car la répulsion qu'elle éprouvait pour les batailleurs venait peut-être aussi de ce qu'Onésime, et par son caractère et par son infirmité, ne pouvait être un homme d'action.

— Onésime courageux! — reprit la gouvernante en répondant aux dernières paroles de la protectrice du pauvre myope, — allons, cela n'est pas sérieux.

Et s'adressant à son neveu :

— Tu ne vois pas que mademoiselle se moque de toi, mon pauvre garçon! Mais, en attendant, mets mon tricot sur ce guéridon, mon vaillant héros, et passe-moi ma boîte à ouvrage sans faire de maladresse, s'il est possible.

En parlant ainsi, elle tendait à la fois les deux mains à Onésime; l'une tenait le tricot, l'autre s'ouvrait pour recevoir la boîte.

Le jeune homme fut donc obligé de tendre à son tour ses deux mains, l'une pour donner le coffret à ouvrage, l'autre pour prendre le tricot. La clarté de la lampe tombant en plein sur la table, l'impitoyable tante s'aperçut seulement alors de l'horrible brûlure dont Onésime avait été atteint, et s'écria :

— Mon Dieu! mon enfant! qu'as-tu donc à la main?

— Mais rien, ma tante, — répondit-il en retirant vivement sa main, pendant que la jeune fille, dont l'attention venait d'être attirée par l'exclamation de sa gouvernante, le regardait avec inquiétude.

Mais l'implacable tante s'était levée précipitamment, et, s'emparant de la main de son neveu presque malgré lui, l'avait examinée.

— Ah! le malheureux enfant! — s'écria-t-elle avec angoisse; — il est affreusement brûlé! Mais tu dois souffrir le martyre! cela est tout récent. A quel moment cela t'est-il donc arrivé?

Et se tournant vivement vers la jeune fille, qui s'approchait tout inquiète, elle lui dit:

— Ne regardez pas cela, pour l'amour de Dieu, mon enfant! cela vous ferait trop de mal à voir. — Et elle ajouta: — Ah! maintenant je devine. C'est tout à l'heure, n'est-ce pas, Onésime? lorsque tu as mis l'eau bouillante dans l'urne, ta mauvaise vue t'aura trompé, pauvre cher garçon, et, de crainte de te faire moquer de toi, tu as enduré, sans mot dire, une douleur atroce. Ah! mon Dieu! Et il a eu le courage de nous faire la lecture pendant tout ce temps-là encore.

Le silence d'Onésime, qui baissa la tête, fut significatif.

— Ah! — s'écria la jeune fille en s'adressant à sa gouvernante avec une indicible émotion et les yeux pleins de larmes, — je te le disais bien, moi, qu'il était courageux! Oui, voilà le vrai courage, non pas ce féroce courage qui, né de la colère, ne cherche que sang et massacre, mais ce courage des nobles cœurs qui, de crainte d'effrayer ceux qu'ils aiment, savent endurer sans plainte une douleur horrible.

L'émotion de la jeune fille, qui se trahissait dans l'accent de sa voix, récompensa divinement le digne garçon de son martyre; il eut même le souverain bonheur de distinguer parfaitement cette fois la touchante expression des traits de la jeune fille, car elle voulut obstinément aider sa gouvernante à panser la main d'Onésime; et, pour concourir à ce pansement, il lui fallut s'approcher bien près du pauvre myope; aussi, pendant quelques moments du moins, put-il s'enivrer de la contemplation de ces traits charmants, qu'il n'apercevait ordinairement que vagues et pour ainsi dire à demi voilés.

Le pansement s'achevait, et Onésime regrettait de n'avoir qu'une seule brûlure, lorsque la porte du salon s'ouvrit et une servante entra précipitamment en disant :

— Dame Robert!... dame Robert!...

— Eh bien ! que voulez-vous?

— Madame, c'est M. Segoffin qui vient d'arriver.

— Et mon père! — s'écria la jeune fille, le visage rayonnant d'une joie subite en courant à la porte, — mon père est là?

— Non, mademoiselle, M. Segoffin m'a dit que *monsieur* s'était arrêté un instant à la poste aux lettres, mais qu'il allait venir tout de suite.

— Ma chère amie, je descends, — dit la jeune fille à sa gouvernante. — Je vais dans l'antichambre attendre mon père, je l'embrasserai plus tôt. Quant à vous, monsieur Onésime, je vous en prie, soignez bien votre main.

Et la jeune fille se hâta d'aller au-devant de son père.

— Mon garçon, — dit dame Robert au jeune homme, — rentre dans ta chambre, et arrose toujours ta main avec de l'eau fraîche; j'irai te voir avant de me coucher et te faire part de ce que m'aura dit M. Cloarek à ton sujet, car il faut qu'il sache pourquoi et depuis quand je t'ai donné l'hospitalité chez lui. Du reste, je connais assez sa bonté pour être certaine qu'il approuvera ce que j'ai fait pour toi.

Onésime se retira chez lui, sous l'impression d'une triste et vague inquiétude.

Il venait à peine de quitter le salon, lorsque M. Segoffin vint y rejoindre dame Robert.

X

Ce serait douter de la pénétration du lecteur que de supposer qu'il n'a pas depuis longtemps reconnu dans la jeune fille, protectrice d'Onésime, mademoiselle de Cloarek, qui n'avait que cinq ans lors-

que sa mère était morte des suites d'une commotion terrible ; nous espérons aussi que la pénétration du lecteur n'a pas été non plus en défaut à l'endroit de la gouvernante, Suzanne Robert, autrefois nourrice de Sabine et femme de confiance de madame Cloarek.

Quant au capitaine l'*Endurci*, et à son fidèle maître canonnier... Mais nous nous arrêtons de crainte de blesser le lecteur dans sa sagacité.

M. Segoffin entra donc dans le salon que venaient de quitter mademoiselle Cloarek et Onésime, et où se trouvait dame Robert.

Segoffin, depuis environ douze ans que nous l'avons perdu de vue, était peu changé ; il avait toujours sa longue figure, blafarde et impassible comme celle de *Pierrot*, couronnée d'une petite perruque noire ressemblant à un serre-tête; les seules modifications que le temps, ou plutôt les événements eussent apportées à ces traits d'une gravité grotesque, étaient :

1° Une profonde cicatrice commençant à la tempe gauche et se terminant au bas de la joue (blessure occasionnée, affirmait-il, par sa chute malencontreuse sur un tesson de bouteille) ;

2° La perte toute récente d'un œil, perte douloureuse, annoncée par un large emplâtre noir (et causée, sans doute, par une autre malencontre).

Malgré ces graves atteintes portées à ses *avantages* naturels, M. Segoffin n'en tenait pas moins la tête haute ; autour de son cou de cigogne s'enroulait une longue cravate de mousseline blanche anglaise, à pois roses, dont les bouts retombaient sur son gilet de drap noir ; sa longue redingote à boutons de métal blanc était de couleur noisette comme son pantalon, qui caressait agréablement ses bas de filoselle noirs et ses gros souliers lacés ; de sa main droite (privée de deux doigts laissés, disait-il, par imprudence entre les dents d'une machine), il s'appuyait sur une grosse canne, car il boitait fort bas, par suite d'une autre inadvertance ; somme toute, à voir M. Segoffin, on l'eût pris (sauf la balafre) pour un vieux clerc de notaire ou pour un juge de province, pacifique apparence parfaitement en rapport d'ailleurs avec ses nouvelles fonctions de *commis* de M. Cloarek, *négociant en rouenneries*.

A l'aspect de Segoffin, dame Robert, malgré les sarcasmes dont elle avait l'habitude de le poursuivre depuis tant d'années, ne cher-

cha pas à cacher le contentement qu'elle éprouvait de le revoir; toute à l'affectueuse joie que lui causait ce retour, elle ne s'aperçut pas d'abord que Segoffin tâchait de manœuvrer de façon à n'être envisagé par elle que de profil ou au plus de trois quarts : il voulait ainsi reculer autant que possible l'heure des explications sur la perte récente de son œil; mais la gouvernante, en allant au-devant de son ancien commensal, remarqua bientôt que, parti avec ses deux yeux, sinon bien beaux et bien grands, du moins perçants et malins, le *commis* de M. Cloarek revenait avec un énorme emplâtre; aussi s'écria-t-elle :

— Ah ! mon Dieu ! qu'avez-vous donc sur l'œil, Segoffin?

— Où ça ?

— Comment ! où ça? mais sur l'œil droit.

— Sur l'œil droit, ma chère?

— Oui, ce large emplâtre noir.

— Ah! très-bien ! — dit flegmatiquement notre homme, — je sais ce que c'est.

— Je crois que vous le savez, et moi je crains de le deviner.

— Allez, devinez, ne vous gênez pas.

— Encore une blessure, suite de quelque maladresse?

— Peuh ! — fit Segoffin d'un air détaché, — un œil, un simple œil

— Il serait vrai ! Vous avez perdu un œil?

— Ce qui est fait est fait.

— Il ne vous manquait plus que cela. Ainsi, vous voilà borgne?

— Pour vous servir.

— Merci du cadeau !

— Vous ne direz pas toujours cela, ma chère : ce qui sera sera.

— Il y a longtemps que vous me rabâchez cette prédiction-là, mon pauvre Segoffin.

— Elle se réalisera.

— Jolie perspective, en vérité! car je voudrais bien savoir, si cela continue, ce qu'il vous restera de vous-même dans quelques années ? Car enfin, lors de presque tous les voyages de M. Cloarek, vous revenez ici avec quelque chose de moins. C'est vrai ! depuis que monsieur s'est mis dans le commerce et qu'il vous a pris commis

je suis sûre qu'il y a aux Invalides des militaires moins blessés que vous.

— A chacun son état et ses chances!

— Et c'est en faisant votre état que vous avez perdu un œil?

— Justement.

— Je serais curieuse de savoir comment?

— C'est bien simple. M. Cloarek me reprochait depuis longtemps quelques confusions dans mes chiffres. Le fait est que ma vue baissait terriblement; je me dis : A cela il y a un remède, c'est de porter lunettes; bien raisonné, n'est-ce pas, ma chère?

— C'est évident. Après?

— J'achète donc une paire de lunettes. C'était à Lyon. Ah! scélérat de marchand! — fit Segoffin en fermant les poings avec une expression de fureur rétrospective. — Ah! gredin! ah! pendard!

— Voyons, Segoffin, calmez-vous et continuez.

— Il faisait un soleil superbe; la boutique de cet opticien était en plein midi, sur le quai du Rhône, ma chère, en plein midi : notez bien cela!

— Qu'est-ce que cela fait?

— Cela fit énormément. Je demande donc des lunettes à essayer. Le scélérat m'en donne une paire, je l'ajuste sur mon nez. A ce moment, on entend des cris sur le quai, naturellement je cours à la porte par curiosité.

— Je vous reconnais bien là.

— Je cours donc à la porte, toujours avec les lunettes sur le nez. Retenez encore ceci.

— Ensuite, ensuite?

— Je regarde de côté et d'autre, en bas, en haut, pour savoir d'où partent ces cris, lorsque tout à coup, en regardant en haut, ah! ma chère.

— Achevez donc.

— Je sens à l'œil droit une douleur aussi aiguë que si j'avais eu la prunelle traversée par un fer rouge.

— Ah! mon Dieu! et qu'était-ce donc?

— Par une erreur de cet animal d'opticien, un des verres de mes lunettes était un verre horriblement grossissant, — dit Segoffin d'un

ton lamentable, — un verre de loupe, et, comme j'avais levé le nez en l'air, le soleil de midi, frappant en plein sur les lunettes, l'un des verres avait opéré sur mon œil comme on opère avec une loupe sur de l'amadou, j'avais l'œil brûlé, calciné, ma chère, ça a fait *frrrrr*. et j'étais borgne ! ! !

— Est-ce bien possible! — s'écria dame Robert avec stupeur, pouvant à peine croire à ce singulier effet d'optique, — c'est ainsi que vous avez perdu l'œil?

— Ce qui est fait est fait. Mais je dois dire à la décharge de l'opticien, que, depuis que je n'ai plus qu'un œil, le gaillard en vaut deux, j'ai mes yeux ou plutôt mon œil de quinze ans. Aussi je vous vois belle, oh! mais belle, comme vous l'étiez à quinze ans, ma chère.

— Malheureusement, mon pauvre Segoffin, moi qui n'ai que mes yeux de quarante ans bien sonnés, je vous vois comme vous êtes, mais parlons sérieusement. Je vous plains de ce nouvel accident. Ce sera, je l'espère, le dernier, car monsieur a dit à mademoiselle qu'il ne voyagerait probablement plus, et, par fatalité, il ne vous arrive jamais malheur que pendant ces voyages; enfin, sauf la perte de votre œil, comment tout s'est-il passé cette fois?

— Parfaitement.

— Monsieur a été content de ses affaires?

— Très-content; la vente a été à ravir.

— Et monsieur se porte?...

— Comme un charme.

— Et ses accès de tristesse, quand il vient à songer à la mort de cette pauvre madame?

— Il les a toujours. Alors il s'enferme, reste seul pendant quelheures, et, quand il sort, on voit qu'il a pleuré. Puis, ça passe, vient de temps en temps.

Et son caractère?

Je suis un salpêtre auprès de lui!

Ainsi, en voyage, pas plus d'accès de colère qu'ici?

Pas davantage.

En vérité, quand on pense à ce qu'était monsieur, il y a douze hein! Segoffin?

— C'est le jour et la nuit.

— Cela me fait penser qu'encore aujourd'hui cette chère mademoiselle Sabine a eu une de ses crises nerveuses en se rappelant la mort de sa pauvre mère. Enfin, dans un pareil malheur, il est du moins bien heureux qu'elle n'ait pas reconnu monsieur sous son costume breton, lors de cette terrible soirée où madame est morte! La pauvre enfant croit toujours que c'est un étranger qui a tué sa mère, et ce funeste souvenir la fait quelquefois délirer.

— Heureusement, ce secret, elle l'ignorera toujours, — dit Segoffin en soupirant. Triste nuit, en effet, que celle-là!

— Ah! qu'il s'est passé de choses depuis ce temps-là, Segoffin? Quelles inquiétudes pour cette chère enfant, pour monsieur!

— Ai-je jamais été inquiet, moi, ma chère?

— Est-ce que vous vous inquiétez jamais de quelque chose, vous?

— Enfin, ai-je jamais désespéré?

— Non, c'est vrai.

— Lorsque nous avons vu monsieur dans le désespoir d'avoir causé la mort de sa femme, puis destitué de sa place de juge, qui l'aidait à vivre, qu'est-ce que je vous ai dit, ma chère, quand vous étiez à gémir sur l'avenir? Je vous ai dit : *Au loup la forêt, au pigeon le colombier.*

— C'est encore vrai; mais, quant à ce beau rébus, comme je ne le comprends pas plus maintenant que je ne l'ai compris autrefois, vous avouerez qu'il ne devait pas me paraître suffisamment rassurant.

— C'est possible; mais moi je m'entendais, et je m'entends. Monsieur a donc réalisé le peu qui lui restait pour subvenir aux besoins de sa fille, qu'il vous a confiée, et lui et moi nous sommes partis.

— Oui, et pendant deux ans nous n'avons pas eu de vos nouvelles.

— Dame! M. Cloarek, malgré ses trente ans, est allé passer ce temps-là dans une maison de commerce pour apprendre le négoce, car il a toujours eu un goût naturel pour le négoce, — répondit Segoffin d'un air de malice contenue; — vous avez dû vous en apercevoir, ma chère.

— Ma foi non, et il fallait votre sagacité pour deviner cela, Segoffin.

— C'était pourtant comme j'ai l'honneur de vous l'affirmer, ma chère; monsieur s'est dit : — « Voilà ma magistrature au diable, ma fille a à peine de quoi vivre pendant quelques années. Je ne suis décidément pas bâti pour la judicature, j'ai du goût pour le négoce, soyons négociant ; » et il est devenu un fameux négociant; car il a fait pour sa fille une belle fortune, sans compter que lui, qui était colère comme un coq en amour, est à présent doux comme un mouton. Est-ce encore vrai ?

— C'est la pure vérité, Segoffin ; et, je vous l'avoue, ce n'est pas tant la fortune que monsieur a faite qui me surprend ; car, après tout, le commerce, c'est une loterie; ce qui m'étonne, c'est ce changement complet dans le caractère de monsieur.

— Peuh, — fit Segoffin d'un air narquois, — c'est l'effet du commerce!

— Qu'est-ce que vous me contez là, Segoffin ?

— Certainement, ma chère, — ajouta notre homme d'un ton sentencieux, — le commerce est le lien des hommes ; car vous sentez bien que si un négociant offrait sa marchandise à grands coups de poing sur la tête, ou qu'il reçût les acheteurs à grands coups de pied dans le ventre, ça ne rendrait pas les transactions excessivement coulantes.

— Pourtant, Segoffin, entendons-nous : l'état de juge demande un caractère au moins aussi conciliant que celui de négociant ; comment se fait-il alors que monsieur ait été calmé par le négoce, comme vous dites, lui qui était autrefois si violent, qui allait, vous vous en souvenez, Segoffin, jusqu'à jeter des présidents par les fenêtres ?

Cette question de haute psychologie parut un moment embarrasser notre homme ; cependant, comme on le prenait rarement *sans vert*, il répondit :

— C'est tout simple, vous allez comprendre cela tout de suite, ma chère, c'est simple comme bonjour.

— Voyons!

— Un enfant comprendrait cela.

— Enfin, voyons !

— Voici, — dit Segoffin d'un air capable : — *Au loup la forêt, au pigeon le...*

— Tenez, vous serez toujours le même, Segoffin, une insupportable créature ! — s'écria la gouvernante en interrompant son ancien commensal; — les années, les voyages et le négoce ne vous ont pas changé, vous, moralement j'entends, car au physique, c'est différent!

— Tenez, ingrate amie, — dit Segoffin en tirant de sa poche et offrant galamment à Suzanne une boîte de forme particulière (un homme quelque peu marin et canonnier eût reconnu cette boîte pour une *boîte à étoupilles*), — voici comment je me venge de vos duretés.

— Qu'est-ce que cela, Segoffin? — demanda Suzanne.

— Les petits cadeaux entretiennent l'amitié, et au fond vous en avez pour moi, méchante!

— Si j'ai de l'amitié pour vous? vous ne le savez que trop, vilain homme, — répondit la gouvernante en ouvrant la boîte et en développant un assez grand morceau de parchemin contenant le cadeau de Segoffin, qui d'avance souriait complaisamment à l'effet que son présent devait produire.

— Ah! mon Dieu! — s'écria Suzanne presque avec effroi, — ce parchemin est comme brûlé à un bout, et l'autre a été taché de sang!

— Ah! oui, — reprit imperturbablement le *commis* de M. Cloarek, — c'est le restant d'un morceau de... n'importe quoi qui m'avait servi à allumer ma chandelle, et, en enveloppant les boucles d'oreilles et l'épingle d'or qu'il renferme, je m'étais piqué le doigt, toujours maladroit, comme vous voyez. Aussi, je ne serais pas étonné que ces affiquets n'aient été aussi un peu ensanglantés, mais une goutte d'eau les lavera.

La gouvernante avait retiré du parchemin (il provenait, il faut le dire, d'un débris de gargousse) deux énormes boucles d'oreilles d'or simulant un câble noué, et une large épingle d'or ornée d'une ancre, surmontée d'une couronne royale. (Ajoutons comme renseignement significatif, qu'il y a trente ans beaucoup de matelots de la marine royale anglaise portaient encore des boucles d'oreilles, et qu'ils attachaient leur chemise de laine au moyen de larges épingles d'or ou d'argent.)

La gouvernante, encore plus reconnaissante du procédé que du

présent, car elle ne se sentait pas disposée à se faire distendre les oreilles par ces énormes anneaux, attacha du moins l'épingle à son corsage et dit à Segoffin :

— En vérité, vous êtes trop galant; ces anneaux et surtout cette épingle sont d'un goût parfait; et, comme nous habitons justement proche de la mer, le choix de cette épingle surmontée d'une ancre est rempli d'à-propos.

— C'est à quoi j'ai pensé, — répondit l'impassible Segoffin, — car ces petits affiquets proviennent de la femme d'un capitaine de vaisseau; elle a pris en échange quelques *rouenneries* dont monsieur m'avait gratifié.

— Tenez, monsieur le voyageur, — dit Suzanne en prenant sur la table le tricot de laine rouge auquel elle avait travaillé pendant la soirée, — vous voyez que vous n'êtes pas le seul qui pensiez aux absents.

— Comment, Suzanne, ce tricot...

— Est destiné à vous faire une longue et chaude cravate de laine pour l'hiver.

— Ah ! Suzanne ! — dit notre homme, réellement touché du bon souvenir de la gouvernante; — Suzanne, je n'oublierai jamais...

Malheureusement l'expression de la gratitude de Segoffin fut interrompue par l'entrée de M. Cloarek et de sa fille, qui se tenaient tendrement, bras dessus, bras dessous.

Les traits d'Yvon, alors âgé de quarante-deux ans, n'avaient pas beaucoup changé; seulement ses cheveux commençaient à grisonner et son teint était singulièrement bruni et hâlé ; du reste, il semblait avoir gagné en souplesse et en vigueur ; sa physionomie rayonnait, ses yeux étaient remplis de larmes de joie, et il s'écria en entrant :

— De la lumière, beaucoup de lumière, que je la voie au grand jour, ma fille chérie !

Se dégageant alors doucement des bras de Sabine, il se recula pour la contempler à la vive clarté de la lampe.

Alors debout, le cœur palpitant, les deux mains tendues en avant, il couva sa fille d'un regard rempli d'une anxieuse tendresse, afin de s'assurer si la frêle et chère santé de cette enfant adorée s'était altérée ou améliorée depuis qu'il était parti. Pendant cet examen, toutes les angoisses, toutes les espérances, toutes les idolâtries paternelles,

se révélèrent dans l'attitude, dans le geste, et jusque dans le tremblement convulsif des lèvres d'Yvon, car il était trop ému pour prononcer une seule parole.

Sabine, les traits colorés par la rougeur de l'allégresse, examinait aussi son père avec une tendre avidité. Elle s'aperçut bientôt, à l'expression de félicité croissante qu'elle remarqua sur les traits d'Yvon, qu'il confondait avec les roses de la santé le coloris éphémère que le bonheur et l'émotion mettaient aux joues de sa fille; aussi éprouva-t-elle un grand bonheur de voir son père rassuré sur les craintes qu'il avait sur elle, et puis enfin, quoique persuadée que Cloarek n'entreprenait jamais que les inoffensives pérégrinations nécessaires à son commerce de rouenneries, elle se sentait souvent inquiète en songeant, non pas aux périls, mais enfin aux accidents toujours possibles, même dans les voyages les plus pacifiques du monde; aussi était-elle heureuse de retrouver à son père cette vaillante santé qu'elle aimait tant à lui voir.

En suite de cette silencieuse contemplation de quelques instants, Yvon, appelant Sabine d'un signe de tête entre les bras qu'il lui tendait, s'écria en la serrant de nouveau contre sa poitrine :

— Viens, viens, mon enfant aimée, je vois que je peux t'embrasser en toute sécurité de cœur; je te trouve encore mieux portante que lors de mon départ.

S'adressant alors pour la première fois à dame Robert, il lui dit avec effusion en lui serrant affectueusement la main :

— Merci, merci du fond du cœur pour vos bons soins, Suzanne; je sais combien ils ont dû contribuer à l'amélioration de la santé de Sabine.

Regardant de nouveau sa fille, Cloarek lui tendit les bras en disant :

— Encore, mon enfant, encore!

Et le père et la fille volèrent de nouveau dans les bras l'un de l'autre.

— Ma chère, — dit tout bas Segoffin à la gouvernante. — les pères et les filles, c'est comme les amoureux après une longue absence, c'est content d'être seuls.

— Vous avez raison, Segoffin, — répondit la gouvernante en se dirigeant vers la porte.

— Ah! Suzanne, — dit le *commis* de M. Cloarek en suivant dame Robert dans la chambre voisine, — quelle belle occasion nous aurions là pour un tendre tête-à-tête... si nous avions besoin d'en avoir un!...

— Malheureusement, l'amour est aveugle, mon pauvre Segoffin, et vous ne l'êtes encore qu'à moitié.

— Ça n'empêche pas que vous serez madame Segoffin, — dit notre homme avec un accent de conviction profonde. — Ce qui sera sera.

Et ces deux personnages ayant doucement refermé la porte, Cloarek et sa fille restèrent seuls.

XI

Lorsque Yvon fut seul avec sa fille, il l'embrassa de nouveau et plus passionnément encore, comme si jusqu'alors il eût été gêné par la présence de dame Robert pour se livrer à toutes les folles tendresses de l'amour paternel.

Faisant ensuite asseoir Sabine sur une causeuse auprès de lui, et prenant ses deux mains entre les siennes :

— Voyons, ma fille chérie, d'abord les choses sérieuses. Pendant ces trois mois, qui m'ont paru d'une longueur infinie, comment t'es-tu portée?

— On ne peut mieux.

— Je te trouve en effet un air de santé meilleur, — dit Yvon en couvant sa fille des yeux. — Et puis... et puis...

— Quoi donc, bon père?

— Je ne sais comment te dire cela; mais, au fait, c'est peut-êtr une de ces idées de pères, comme ils en ont tant.

— Voyons cette idée!

— Il me semble que tu es encore plus jolie que lorsque je suis parti.

— Oh! c'est bien là une idée de père, comme vous dites. Et d'a-

bord, il faudrait supposer qu'avant votre départ je fusse déjà jolie.

— Et qui douterait de cela, mademoiselle ?

— Moi, d'abord.

— Toi, tu ne t'y connais pas, ou bien tu as de mauvais miroirs. Mais, plus je te regarde, oui, plus je te trouve... un je ne sais quoi qui me charme. Que veux-tu que je te dise ? tu as l'air moins fillette. Non, non, pardon de blesser ainsi la juste susceptibilité de vos dix-sept ans sonnés d'avant-hier, mademoiselle ; je veux seulement dire que vous avez l'air plus grande fille.

— Quelle folie, bon père ! et en quoi consiste ce changement ?

— Je ne sais, car tu as toujours les mêmes traits, Dieu merci ! mais ils ont une sorte de gravité douce et contente.

— En pourrait-il être autrement, lorsque je vous revois, mon père ? C'est mieux que de la joie, c'est du bonheur que j'éprouve, et c'est sérieux, le bonheur.

— Ah ! bon, si tu me parles ainsi, tu vas me faire venir les larmes aux yeux et je ne verrai plus rien du tout. Enfin j'en suis pour ce que j'ai dit. Mais passons. Tu t'es bien portée, c'est l'essentiel ; mais ne t'es-tu pas ennuyée ici, pauvre chère enfant ? ces mois d'hiver sont si tristes à la campagne. Après cela, que veux-tu ? on nous a conseillé pour ta santé l'air de la mer, et le fait est que tu t'en trouves beaucoup mieux. Cependant, ça n'est pas gai ici.

— Je ne me suis pas ennuyée un instant, mon père. Est-ce que je n'avais pas mes livres, mon piano, ma broderie, la promenade.

— Enfin, tu ne t'es pas ennuyée, bien sûr ?

— Oh ! bien sûr.

— Et Suzanne ? je n'ai pas besoin de te demander si, comme toujours, elle a été parfaite pour toi ?

— Vous la connaissez, c'est tout vous dire.

— Et...

Yvon s'arrêta court.

Il était sur le point de demander à Sabine si sa sensibilité nerveuse se calmait un peu, si ses vagues frayeurs étaient moins fréquentes ; mais il craignit d'attrister sa fille et préféra se renseigner à ce sujet auprès de la gouvernante.

Il reprit donc, afin de donner un prétexte à sa réticence :

— Et tu te plais toujours dans cette maison, dans ce pays? Tu sais, mon enfant, que tu n'as qu'à parler. Du nord au midi, les côtes de France sont étendues ; il y a du choix, Dieu merci! et si tu préférais changer de résidence...

— Non, mon père, ce pays me convient beaucoup, au contraire : les environs sont charmants; il est déjà comme un vieil ami pour moi, je serais ingrate de le quitter, à moins que vous ne le désiriez.

— Moi? un désir qui ne serait pas le tien? Je voudrais bien savoir comment je m'y prendrais pour cela?

— Tout ceci, bon père, est fort beau en paroles.

— Comment?

— Mais vos actions les démentent un peu, ces belles paroles.

— Quelles actions?

— Vous dites que tous mes désirs sont les vôtres.

— Je t'en fais juge.

— Combien de fois vous ai-je demandé de renoncer à vos voyages, qui vous tiennent toujours éloigné de moi?

— Ah! ça, c'était différent. Comme c'est pour toi, mon enfant chérie, que je voyageais, j'avais mes petites raisons d'agir à ma tête.

— Pauvre bon père, je le sais; c'est pour m'enrichir que vous vous donnez tant de peine dans votre commerce. Eh! mon Dieu! à quoi bon tant d'argent? Mais vous ne me parlez que de moi! Et vous, votre voyage, comment s'est-il passé?

— A merveille.

— Vous n'avez pas eu de trop mauvais chemins? vous n'avez pas eu trop froid en voiture? Il y a eu encore tant de neiges le mois passé! Aussi, — disais-je à Suzanne, pendant que nous étions là bien abritées, au coin d'un bon feu : « Mon pauvre père est peut-être en ce moment en route, grelottant de ce froid noir au fond de sa voiture, mettant une heure à faire une lieue, à cause de la neige, du verglas, que sais-je? »

— Rassure-toi, chère enfant, mon voyage s'est passé, je te le répète, le mieux du monde, et sans plus de fatigue qu'à l'ordinaire.

— Vrai, bien vrai?

— Certainement.

— Et pourquoi votre retour ici a-t-il été retardé, mon père? ce n'est pour aucune cause fâcheuse, n'est-ce pas?

— Non, mon enfant, une complication d'intérêts et d'affaires, voilà tout.

— Si vous saviez combien je suis inquiète pendant vos absences! Mais enfin, ces inquiétudes, ces craintes exagérées, je le veux bien, je ne les éprouverai plus désormais; car vous tiendrez votre promesse, n'est-ce pas?

— Quelle promesse?

— Vous ne voyagerez plus, vous ne me quitterez plus?

— Je te l'ai promis, à moins pourtant que quelque circonstance imprévue...

— Oh! je n'admets pas du tout les circonstances imprévues, c'est un prétexte.

— Allons, ne me gronde pas.

— Vous me resterez?

— Toujours.

— Vous me le jurez?

— Foi de père.

— Ah! — dit Sabine en se jetant au cou de Cloarek, — je comptais sur ce bonheur, et cependant, je ne peux vous dire combien vous me rendez heureuse. Aussi, pour vous récompenser...

— Eh bien! — dit Cloarek souriant et ému de la touchante expression des traits de sa fille; — voyons, pour me récompenser?

— Je vais vous demander quelque chose, puisque vous me reprochez toujours de ne vous demander jamais rien.

— Tu ne pouvais me faire plus de plaisir, chère enfant. Eh bien! voyons, qu'est-ce que c'est? qu'as-tu à me demander?

— Votre protection, votre appui.

— Et pour qui?

— Oh! pour une personne qui en est digne, et en faveur de qui Suzanne doit vous parler aussi. Mais voyez comme je suis jalouse, je désire être la première à vous recommander mon protégé.

— Votre protégé, à vous deux?

— A nous deux.

— Celui-là, par exemple, est bien sûr d'obtenir ce qu'il voudra de moi. Et que désire-t-il?

— Mon Dieu, lui, il n'ose rien désirer, il est si timide! mais moi

et Suzanne, nous vous demanderons pour lui. Sa position est si intéressante, si pénible !

— Pauvre enfant ! bon et tendre cœur, comme tu parais émue ! comme tu rougis ! Je suis sûr qu'il s'agit de quelqu'un de bien malheureux ?

— Oh ! oui, mon père ! et puis, que voulez-vous ? quand on voit une personne tous les jours, et qu'on peut ainsi la mieux apprécier, naturellement l'intérêt augmente.

— Mais, mon enfant, de qui veux-tu donc parler.

— De M. Onésime.

— Qu'est-ce que M. Onésime ? Attends donc, M. Onésime, ce nom ne m'est pas inconnu, ce me semble ?

— Le neveu de Suzanne.

— C'est cela. Elle m'en a souvent parlé ; son nom m'était vaguement resté dans la mémoire, c'est le fils de la sœur qu'elle a perdue il y a deux ans ?

— Oui, mon bon père, il est orphelin. Il vivait à Lille d'une petite place dans une administration, et il a été obligé d'y renoncer. Alors, comme il n'avait pas d'autres moyens d'existence que cette place, Suzanne, qui vous sait si bon, l'a fait venir ici en attendant.

— Ah ! il est ici ?

— Oui, mon père.

— Il habite la maison ?

— Oui, mon père, depuis deux mois.

— Allons, voilà que tu rougis encore !

— Moi, mon père ? mais non, je vous assure.

— Voyons, chère enfant, ne vas-tu pas croire que je trouverai mauvais que ta gouvernante, à qui nous devons tant, ait donné ici l'hospitalité à son neveu, qui doit être un garçon de bonne conduite et bien élevé, puisque Suzanne l'a fait venir ainsi près d'elle ?

— Oh ! mon bon père ! vous le verrez, vous le verrez, et vous l'aurez bien vite jugé.

— Ah çà ! et pourquoi a-t-il renoncé à sa place ?

— Il était expéditionnaire ; mais il a la vue si mauvaise, que cela ralentissait beaucoup son travail ; alors on l'a congédié. Vous concevez, mon bon père, combien cela a dû être pénible pour lui, car il

est plein de cœur, plein de courage, il a reçu une éducation excellente, et il se désole de son oisiveté. Sa mauvaise vue sera peut-être un obstacle à toute carrière ; aussi, mon bon père, j'ai compté, c'est-à-dire, Suzanne et moi, nous avons compté sur vous, pour venir en aide à M. Onésime dans cette triste circonstance, pour le conseiller, et puis, je vous le répète, vous le verrez, mon père, il est si doux, si bon ! et, quand vous le connaîtrez, vous ferez comme tout le monde, vous le plaindrez et vous l'aimerez.

Il est impossible d'exprimer avec quelle émotion naïve et touchante Sabine prononça ces dernières paroles en rougissant de nouveau, tandis que son sein palpitait doucement et trahissait le vif intérêt qu'elle portait à son protégé.

Cloarck était un instant resté muet et pensif; il commençait à s'expliquer le changement de physionomie qu'il remarquait chez sa fille. Celle-ci, surprise et inquiète du silence d'Yvon, reprit :

— Mon père, mon bon père, vous ne me répondez pas ?

— Dis-moi, mon enfant, depuis que le neveu de Suzanne habite ici, avec sa tante et toi, qu'a-t-il fait ? quelle a été sa vie ?

— Mon Dieu! mon père, sa vie a été la nôtre. Il sortait avec nous quand nous allions nous promener ; si nous restions à la maison, il y restait, nous faisait la lecture, il lit si bien, avec tant d'expression, tant d'âme ! ou bien, nous faisions de la musique, car il est très-bon musicien ; il sait aussi beaucoup de choses en histoire, et rien n'est plus instructif, plus intéressant, que de l'entendre, et puis enfin il tâchait de nous rendre mille petits services, et cela de son mieux, à quoi il ne réussissait pas toujours, car sa mauvaise vue lui fait parfois commettre des maladresses. C'est là son seul défaut, mon bon père, — ajouta Sabine avec une ingénuité charmante, — et pour ce défaut, bien involontaire pourtant, Suzanne se montre impitoyable ; elle se moque toujours de lui.

— Et toi, tu ne t'en moques pas, j'en suis sûr.

— Oh ! bon père, ce serait de la cruauté, car il tâche de rire le premier de ses mésaventures ; mais, au fond, il en est navré. C'est si triste d'être presque aveugle ! Tenez, ce soir encore (et cela vous prouvera comme il est courageux), il s'est brûlé la main à vif avec de l'eau bouillante. Vous verrez, mon père, quelle horrible blessure ! Eh bien ! M. Onésime a eu assez d'empire sur lui-même, assez de courage, non-seulement pour ne pas pousser un cri, mais pour conti-

nuer la lecture qu'il nous faisait, et ce n'est qu'au bout d'une heure, et par hasard encore, que nous nous sommes aperçues de ce malheur.

— Diable ! mais M. Onésime me paraît décidément un héros.

— Un héros ? non, père ; car, ainsi que nous le disions encore ce oir avec lui, ceux qu'on appelle des *héros* tuent et versent le sang, ndis que M. Onésime...

— Verse de l'eau bouillante !

— Ah ! mon père !

— Bon Dieu ! comme tu me regardes !

— C'est qu'aussi, vous qui êtes toujours si juste...

— Eh bien ! mon enfant, où est mon injustice?

— Vous plaisantez d'une chose si sérieuse, si triste, certainement, mon père, car Suzanne, en voyant la cruelle blessure de M. Onésime, en a pâli d'effroi, et pourtant Suzanne ne lui ménage pas les railleries! c'est toujours : *pauvre myope! pauvre conscrit invalide!* C'est tout simple, avec la grande admiration qu'elle ressent pour tout ce qui est militaire et batailleur, Suzanne n'est que trop disposée à se moquer de M. Onésime, et pourquoi cela ? parce qu'il a horreur de tout ce qui est méchant et sanguinaire. Tenez, justement ce soir, nous avons eu une grande discussion avec Suzanne, et M. Onésime était de mon avis, et il n'en est que lorsque j'ai raison. Aussi, je suis sûre d'avance que vous penserez comme nous.

— Quel était donc le sujet de cette discussion, mon enfant?

— M. Onésime nous lisait dans ce journal qui est là, sur la table, le récit de l'évasion d'un corsaire redouté, le capitaine l'*Endurci*. Vous avez peut-être lu cela aussi, mon père?

— Non, — dit Cloarek en contraignant un premier mouvement de surprise et d'inquiétude, — non, mon enfant. Eh bien ! que pensiez-vous de ce corsaire, M. Onésime et toi ?

— Sa cruauté nous épouvantait, mon bon père ; car figurez-vous que, pour recouvrer sa liberté, il a tué deux hommes et en a blessé un troisième. Suzanne, elle, bien entendu, approuvait le corsaire, disant qu'il s'était conduit en brave, en héros ; M. Onésime disait, lui, et cela prouve bien la générosité de son cœur....

— Et que disait M. Onésime?

— Il disait qu'il aimerait mieux rester prisonnier toute sa vie que

de devoir sa liberté à un meurtre. N'est-ce pas, mon bon père, que M. Onésime et moi nous avions raison, et que vous pensez comme nous?

— Dame, mon enfant, que veux-tu que je te dise? un bonhomme de négociant comme moi n'est pas très-bon juge en matière de guerre. Cependant il me semble que, M. Onésime et toi, vous êtes bien sévères pour ce pauvre corsaire.

— Oh! mon père, lisez cet effrayant récit, et vous verrez.

— A la bonne heure! mais, écoute donc, ce corsaire avait peut-être une famille qu'il aimait tendrement, qu'il espérait bientôt retrouver, et, ma foi! dans son désespoir de se voir prisonnier, il aura...

— Une famille! ces hommes qui ne vivent qu'au milieu du carnage, avoir une famille? l'aimer tendrement? Est-ce que c'est possible, mon bon père?

— Voyons, mauvaise tête, est-ce que les loups n'aiment pas au moins leurs petits?

— Je n'en sais rien, mais, s'ils les aiment, ils les aiment en loups, leur apportant un morceau de proie sanglante tant qu'ils sont petits, et, plus tard, ils les mènent sans doute attaquer et dévorer de pauvres agneaux.

Une émotion douloureuse, amère, passa comme un nuage sur le front de Cloarek.

Puis il reprit en souriant :

— Après tout, mon enfant, tu as peut-être raison, et M. Onésime aussi. Ah! si tu me parlais *rouenneries*, ou *soieries de Lyon*, je ne te céderais pas si facilement; mais, pour juger des corsaires, je me récuse.

— Oh! j'étais bien certaine que vous seriez de mon avis. Vous, si tendre pour moi, vous dont le cœur est si généreux, si compatissant, vous ne pouviez penser autrement, ou plutôt, bon père, c'est moi qui ne pouvais penser autrement que vous, car si j'ai horreur de ce qui est mal et méchant, si j'aime ce qui est bon, beau, eh bien! n'est-ce pas à vous, à votre exemple, que je le dois? n'est-ce pas aux premiers préceptes de ma pauvre mère, que vous aimiez si tendrement, car il ne se passe pas de jour que Suzanne ne me raconte des traits de votre affection pour elle?

L'entretien de Cloarek et de sa fille fut interrompu par la gouvernante.

Elle entra tenant un bougeoir à la main, et, s'adressant à Yvon, qui la regardait avec surprise, elle lui dit en souriant et d'un ton de familiarité autorisé par ses longs services :

— Monsieur, j'en suis bien fâchée, mais il est dix heures.

— Eh bien ! Suzanne?

— Eh bien ! monsieur, c'est l'heure où mademoiselle doit se coucher; le médecin a bien recommandé, vous le savez, qu'elle ne veille jamais tard, déjà l'émotion de cette soirée a été vive ; aussi je serai inexorable.

— Ma chère Suzanne, seulement un petit quart d'heure! — dit Sabine.

— Pas seulement une minute, mademoiselle.

— Comment, Suzanne! le jour de mon retour, vous ne permettez pas même ce petit excès?

— Dieu merci, mademoiselle aura maintenant, monsieur, le loisir de vous voir tout à son aise ; mais la laisser veiller passer dix heures, impossible ; demain, elle serait brisée de fatigue, vous la verriez toute malade.

— A cela je n'ai rien à dire, si ce n'est : Bonsoir, ma chère enfant, — reprit Cloarek en prenant entre ses deux mains la tête de sa fille et la baisant tendrement au front. — A demain matin, et dors bien, qu'à ton réveil je te trouve fraîche et reposée.

— Oh! soyez tranquille, mon bon père, je vous sais là, près de moi, je sais que je vous verrai demain, et après, et toujours. Je fermerai les yeux sur cette douce pensée; aussi je m'endormirai et je dormirai comme une *bienheureuse*, c'est le mot. Bonsoir, mon tendre père, à demain, à demain, — dit Sabine en embrassant à son tour Cloarek.

Puis elle lui dit tout bas :

— Suzanne va vous parler de M. Onésime. Que je suis contente de l'avoir devancée ! Bonsoir, bon père.

— Bonsoir, mon enfant, dors bien.

— Soyez tranquille, depuis longtemps je n'aurai passé une si bonne nuit. A demain ! père.

— A demain ! mon enfant.

Cloarek, s'adressant alors à la gouvernante, lui dit :

— Vous reviendrez tout à l'heure, n'est-ce pas, Suzanne? J'aurai à m'entretenir avec vous. — Très-bien, monsieur. J'avais moi-même à vous parler.

Resté seul, Cloarek se promena sombre et pensif dans le salon.

En allant et venant, le *Journal de l'Empire*, laissé sur la table, attira ses regards; il le prit, le parcourut, et dit avec une vive contrariété :

— Quelle indiscrétion à cet imbécile de M. Verduron, mon armateur, d'avoir rendu publique une lettre toute confidentielle, et sans me prévenir, encore! J'ai toujours craint la sottise et la cupidité de cet homme. Heureusement, je lui ai caché le lieu que j'habite lorsque je ne suis pas en mer. Ah! plus que jamais l'état moral de ma fille me fait un devoir sacré de cette dissimulation. Malheureuse enfant! une pareille découverte la tuerait!!!

A ce moment, la gouvernante, ayant quitté Sabine, vint dans le salon retrouver M. Cloarek.

XII

— Ma chère Suzanne, — dit M. Cloarek à la gouvernante lorsqu'il fut seul avec elle, — je veux d'abord vous remercier encore de vos excellents soins pour ma fille.

— Pauvre mademoiselle Sabine! est-ce que je ne l'ai pas nourrie? est-ce qu'elle n'est pas aussi un peu mon enfant?

— Vous avez été une seconde mère pour ma fille, je le sais. C'est donc au nom même du tendre attachement que vous lui avez toujours prouvé que je désire vous entretenir d'une chose fort grave.

— De quoi s'agit-il donc, monsieur?

— Vous avez appelé votre neveu auprès de vous; depuis deux mois environ il habite ici?

— Oui, monsieur, et c'est même au sujet de ce pauvre garçon que je désirais vous parler ce soir.

— C'est aussi de lui que je viens vous parler, Suzanne.

— Je vais, monsieur, vous expliquer pourquoi je...

— Sabine m'a tout dit.

— Mon Dieu ! monsieur, est-ce que vous êtes fâché ?

— Fâché, non, Suzanne, mais inquiet, alarmé.

— Alarmé ! mais de quoi donc, monsieur ?

— De la présence de votre neveu dans cette maison.

— Ah ! monsieur, si j'avais pu prévoir que cela vous fût désagréable, je me serais bien gardée de faire venir ce pauvre garçon auprès de moi. Mais il était si malheureux et je vous savais si bon, monsieur, que j'ai cru pouvoir prendre sur moi de...

— Vous m'avez rendu trop de services, Suzanne, pour que toutes les personnes de votre famille n'aient pas toujours droit à mon appui, à mon intérêt. Ce que je vous reproche, c'est une grave imprudence.

— Excusez-moi, monsieur, je ne vous comprends pas.

— Votre neveu est jeune ?

— Il vient d'avoir vingt-cinq ans.

— Il est bien élevé; son éducation a été cultivée ?

— Que trop pour sa position, monsieur; ma pauvre sœur et son mari avaient fait de grands sacrifices pour lui. Comme il a une vue si mauvaise, qu'il ne voit pas à dix pas, infirmité qui lui interdisait l'accès de bien des carrières, sa famille avait voulu, en lui donnant une excellente éducation, le mettre à même d'entrer dans le clergé; mais il n'y a pas eu moyen. Onésime n'avaït pas la vocation; alors il a bien fallu se rabattre sur les bureaux : il a obtenu une petite place, et...

— Je sais le reste; son extérieur, quel est-il ?

— Dame, monsieur, le pauvre garçon n'est ni beau ni laid; il a une figure très-douce, seulement sa myopie lui donne un regard un peu effaré. Du reste, c'est bien la meilleure créature qu'il y ait au monde ; vous n'avez, monsieur, qu'à parler de lui à mademoiselle, vous verrez ce qu'elle vous en dira.

— En vérité, Suzanne, un pareil aveuglement me confond.

— Quel aveuglement, monsieur?

— Comment! vous, vous, Suzanne, qui avez de l'expérience et beaucoup de bon sens, vous n'avez pas senti, je ne vous dirai pas l'inconvenance, mais la grave imprudence qu'il y avait à appeler votre neveu sous le même toit que ma fille, et à les exposer à vivre ainsi tous deux dans la complète intimité d'une vie retirée?

— Je sais bien, monsieur, que je ne suis qu'une domestique et que mon neveu...

— Est-ce qu'il s'agit de cela? Est-ce que ma fille et moi n'avons pas toujours tâché de vous prouver que vous étiez pour nous une amie et non une servante?

— Alors, monsieur, je ne vois pas la cause de vos reproches.

— Eh! malheureusement non, vous ne l'avez pas vue; car, si vous aviez été plus clairvoyante, vous vous seriez aperçue de ce qui est arrivé.

— Ah! mon Dieu! monsieur, et qu'est-il donc arrivé?

— Sabine aime votre neveu.

— Mademoiselle!!!

— Elle l'aime, vous dis-je.

— Mademoiselle, aimer Onésime! Monsieur ne parle pas sérieusement?

— Comment! quand il s'agit de ma fille?

— Si, si, monsieur, pardon, vous parlez sérieusement, je n'en doute pas; mais vous êtes dans l'erreur la plus profonde.

— Encore une fois, Sabine aime votre neveu.

— Monsieur, c'est impossible!

— Impossible, et pourquoi?

— Parce que ce pauvre garçon est timide comme une fille, parce qu'il n'est pas beau, parce qu'il n'y voit pas clair, et qu'à cause de cela il fait par jour vingt maladresses, dont mademoiselle est parfois la première à se moquer. Ah! si celui-là est jamais un héros de roman, par exemple! Non, non, monsieur, rassurez-vous. Sans doute mademoiselle s'est montrée pour Onésime bienveillante et bonne, parce qu'après tout c'est mon neveu, et qu'elle en a eu pitié, mais...

— Eh! femme aveugle que vous êtes, vous n'avez donc pas prévu que Sabine, avec son caractère, avec son extrême sensibilité, avec son

angélique bonté pour tout ce qui souffre, risquait d'éprouver pour votre neveu d'abord de la pitié, et ensuite un sentiment plus tendre? Et voilà ce qui est arrivé.

— En vérité, monsieur, est-ce possible? Mademoiselle jeter les yeux sur un pauvre garçon comme lui!

— Mais c'est justement parce qu'il est pauvre, parce qu'il est faible, timide; parce que son infirmité même le met dans une position exceptionnelle et pénible, que Sabine l'aura aimé. Vous qui la connaissez aussi bien que moi, comment n'avez-vous pas prévu cela? Fasse le ciel que votre aveuglement n'ait pas de suites funestes!

— Ah! monsieur, — reprit la gouvernante avec accablement, — vos paroles m'éclairent, mais trop tard. Oui, j'ai été bien imprudente, bien coupable. Mais, non, non, je ne puis croire encore ce que vous m'apprenez. Mademoiselle Sabine ne vous a pas avoué qu'elle aimait Onésime?

— Eh non, sans doute, elle ne m'a rien avoué; mais j'ai tout deviné. Pauvre enfant! elle est si candide, si sincère! On lit dans son cœur à livre ouvert; et d'ailleurs n'ai-je pas remarqué sa rougeur, les battements de son sein, lorsqu'elle parlait de lui? n'ai-je pas remarqué le dépit, la tristesse même qu'elle a montrés lorsque, voulant l'éprouver, j'ai hasardé une plaisanterie sur une brûlure qu'il s'est faite à la main, m'a dit Sabine? Elle l'aime; elle l'aime, vous dis-je, et cela renverse des projets que j'avais formés. Mais qu'avez-vous? pourquoi cette pâleur, ces sanglots? Suzanne, Suzanne, relevez-vous, — s'écria Cloarek en voyant la gouvernante se jeter à ses genoux, — quelle émotion! Mais qu'avez-vous donc à m'apprendre?

— Ah! monsieur, j'ai une crainte, et elle est horrible.

— Expliquez-vous.

— Mon Dieu! monsieur, si vous alliez supposer qu'en appelant mon neveu ici, et le rapprochant ainsi de mademoiselle, j'avais calculé, espéré un mariage?

— Ah! Suzanne, vous me faites injure de me croire capable de supposer une pareille infamie!

— Je vous en supplie, monsieur, dites, oh! dites que vous ne me croyez pas capable de cela!

— Je vous répète que vous avez été imprudente, irréfléchie, voilà tout, et c'est bien assez. Mais, quant à vous accuser d'une arrière-

pensée indigne, ce serait insensé. Je comprends même que certaines particularités de l'existence de votre neveu aient dû vous sembler une garantie suffisante, et que, le jugeant comme vous le jugiez, sans conséquence, vous n'ayez pas même soupçonné le danger qu'il pouvait y avoir à le rapprocher de ma fille.

— Hélas! monsieur, c'est la vérité; moi, je le regardais comme n'ayant pas plus de conséquence qu'un enfant.

— Je le crois, vous dis-je; mais enfin le mal est fait.

— Heureusement, monsieur, le mal peut se réparer. Demain matin, à la pointe du jour, Onésime aura quitté la maison pour n'y jamais remettre les pieds.

— Je ne le veux pas! — s'écria Cloarek; — et Sabine?

— Comment, monsieur?

— Mais ce départ peut la désoler, peut la tuer, faible, impressionnable, nerveuse comme elle l'est. Ah! c'est la sensibilité de sa malheureuse mère.

— Mon Dieu! mon Dieu! je le vois, je suis bien coupable, — dit la gouvernante en pleurant. — Que faire, monsieur, que faire?

— Eh! le sais-je moi-même?

Cloarek se promena pendant quelques moments en silence et d'un air agité.

Puis il dit soudain à Suzanne, plongée de son côté dans un douloureux accablement :

— Où est votre neveu?

— Ici près, dans la chambre bleue, monsieur; je lui avais dit d'aller m'y attendre, je devais lui faire connaître le résultat de l'entretien que je devais avoir avec vous à son sujet.

— Faites-le venir.

— Ici, monsieur?

— Oui.

— Ah! monsieur, pardon, pardon pour lui! — s'écria Suzanne en joignant les mains avec anxiété; car, bien qu'Yvon, pendant cet entretien, ne se fût laissé entraîner à aucun emportement, tout en s'exprimant avec chaleur et énergie, la gouvernante redoutait quelque soudain retour aux furieuses colères du passé; aussi reprit-elle :

— Je vous jure, monsieur, que ce n'est pas sa faute; le malheu-

reux enfant est innocent de tout, il ignore tout, j'en suis certaine. Ah ! de grâce ! ayez pitié de lui.

— Faites-le venir, vous dis-je.

— Monsieur, il quittera la maison cette nuit, à l'instant.

— Et ma fille ! Encore une fois, ma fille ! voulez-vous donc qu'elle meure de chagrin, peut-être ?

— Monsieur, un mot seulement. Il se peut encore que mademoiselle n'éprouve pour Onésime qu'un faible penchant que l'absence lui fera sans doute oublier.

— Et si elle n'oublie pas ? et si cet amour est vrai, profond, comme il doit l'être ? s'il est enraciné dans une âme telle que celle de Sabine ? Non, non, pauvre enfant, ce serait lui faire injure de la croire capable d'aimer légèrement. C'est sa mère, vous dis-je, sa mère, avec sa sensibilité pleine de dévouement et d'exaltation.

— Hélas ! monsieur, ce que vous dites me navre, me désespère, et, malgré moi, je suis forcée d'avouer que vous avez raison. C'est seulement à cette heure que je reconnais toutes les conséquences de ce fatal rapprochement ; car, malheureusement, ce n'est pas tout.

— Que voulez-vous dire ?

— Monsieur...

— Mais, parlez, parlez donc !

— Malheureux enfant ! il ne faudrait pourtant pas lui en vouloir.

— Lui en vouloir, mais de quoi ?

— Car, enfin, monsieur, et cela ne serait pas de sa faute, s'il était étranger à l'affection qu'il inspire à mademoiselle ? si cette affection, il ne la partageait pas ?

— Malédiction ! — s'écria Cloarek.

Puis, après un moment de silence, il dit à la gouvernante d'une voix brève :

— Faites venir votre neveu.

— Monsieur ! — s'écria Suzanne avec effroi, — ne me demandez pas cela.

— Obéissez !

— Vous me tuerez plutôt, monsieur, — répondit Suzanne avec résolution ; — non, il ne viendra pas, je vais lui faire quitter la maison, je ne l'exposerai pas...

— A quoi ?

— Monsieur...

— A mes emportements, n'est-ce pas ? à ma violence, à ma colère ?

— Je vous en supplie, monsieur, ne...

— Eh ! ne voyez-vous pas que l'amour que ma fille a pour lui le rend sacré pour moi ?

— Mais, s'il ne l'aime pas, lui, monsieur ?

— S'il ne l'aimait pas ! — s'écria Cloarek en devenant d'une effrayante pâleur.

Puis, sans ajouter un mot, et avant que la gouvernante, frappée de stupeur, eût pu faire un mouvement, il quitta le salon et arriva en deux minutes à la chambre bleue, occupée par Onésime.

Ouvrir la porte de cette chambre, la refermer sur lui à double tour, afin d'empêcher Suzanne d'entrer et Onésime de sortir, ce fut pour Cloarek l'affaire d'un moment, et il se trouva bientôt seul avec le neveu de Suzanne.

XIII

Onésime, au bruit que fit Cloarek en ouvrant et fermant violemment la porte, se leva surpris et inquiet ; il n'attendait plus que sa tante, et la pesanteur des pas de la personne qui venait d'entrer si impétueusement lui annonçait la présence d'un étranger.

Cloarek, revenu au calme dont il était un moment sorti, contemplait silencieusement Onésime avec une curiosité pleine d'angoisses ; d'abord ses traits lui parurent agréables et doux ; mais bientôt, oubliant l'infirmité du pauvre myope, qui, n'apercevant à quelques pas de lui qu'une forme vague, regardait fixement Yvon sans distinguer ses traits, celui-ci trouva qu'Onésime avait l'air souverainement insolent et audacieux.

Le neveu de Suzanne, d'autant plus surpris du silence de l'étranger que sa venue avait été bruyante, fit deux pas à l'encontre du vi-

siteur, afin de tâcher de distinguer sa figure, et dit doucement et en hésitant :

— Qui est là?

Cloarek, toujours oublieux de l'infirmité de ce jeune homme, trouva la question impertinente et lui répondit :

— Qui est là ? c'est le maître de cette maison, monsieur.

— Monsieur Cloarek ! — s'écria Onésime en reculant avec autant de timidité que de respectueuse déférence, et il baissa machinalement les yeux, comme s'ils avaient été, hélas ! assez clairvoyants pour risquer de rencontrer ceux du père de Sabine.

En effet, l'accent de Cloarek était trop significatif pour qu'Onésime, doué de beaucoup de tact et de pénétration, ne sentit pas, tout en ignorant le motif de la répulsion qu'il inspirait, que sa présence dans la maison déplaisait fort au père de Sabine ; aussi reprit-il d'une voix douce et tremblante :

— En me rendant aux désirs de ma tante, qui m'appelait ici, je croyais, monsieur, que son désir avait votre agrément, ou que, du moins, elle avait la certitude que vous ne désapprouveriez pas ses bontés pour moi ; sans cela, je ne me serais pas permis d'accepter ses offres.

— J'aime à le croire, monsieur.

— Je vous prierai seulement, monsieur, d'excuser une indiscrétion, dont je me suis rendu bien involontairement complice. Demain je quitterai cette maison.

— Et où irez-vous? que ferez-vous? — dit brusquement Cloarek, — que deviendrez-vous ensuite ?

— Ne sachant quel sentiment vous dicte ces questions, monsieur, — reprit Onésime avec une dignité douce, — vous ne serez pas surpris si j'hésite à vous répondre.

— Mes sentiments envers vous peuvent être bienveillants, comme ils peuvent être aussi tout le contraire de la bienveillance. Plus tard, je verrai ce que j'aurai à faire.

— Vous seriez l'arbitre absolu de mon sort, monsieur, — s'écria Onésime avec une respectueuse fermeté, — que c'est à peine si vous me parleriez ainsi !

— Et qui vous dit que votre sort n'est pas entre mes mains?

— Et de quel droit, monsieur?

— De quel droit? — s'écria Cloarek avec une impétuosité qui l'entraîna trop loin. — Vous vous êtes bien rendu l'arbitre de ma destinée, vous !

— Moi, moi? pardon, monsieur, je ne vous comprends pas !

— Osez donc, — s'écria Cloarek, — me regarder en face en me répondant ainsi !

Le pauvre myope, au lieu de se formaliser de ces mots, reprit avec une ingénuité navrante, en promenant autour de lui son vague et triste regard :

— Vous regarder en face, monsieur ! Hélas ! je le voudrais ; mais, à cette distance, je ne saurais distinguer vos traits.

— C'est vrai, monsieur, — répondit Cloarek moins brusquement ; — j'avais oublié votre infirmité. Mais, puisque vous ne pouvez me voir, soyez certain que j'ai, moi, un regard auquel rien n'échappe. C'est un avantage que j'ai sur vous, je vous le signale.

— Je vous remercie, monsieur ; mais cet avantage vous servira de peu avec moi ; de ma vie je n'ai rien eu à cacher à personne.

Ce mélange de douceur et de franchise, de mélancolie et de dignité, frappa et émut Cloarek ; néanmoins il se roidit contre cette impression, craignant de se laisser prendre aux apparences et de ne pas apprécier ainsi froidement et sûrement la valeur morale de l'homme dont sa fille s'était éprise.

— J'ai peu de pénétration, monsieur, — reprit Onésime ; — mais vos questions, l'accent dont vous les faites, quelques-unes de vos paroles, tout me fait croire que vous avez contre moi un grief dont j'ignore malheureusement la cause.

— Vous aimez ma fille, — lui dit Cloarek en tâchant de lire au plus profond de sa pensée.

Onésime pâlit et rougit tour à tour, tressaillit et se sentit si près de défaillir, que, dans son accablement, obligé de se rasseoir auprès de sa petite table, il mit son visage entre ses deux mains sans pouvoir trouver une parole.

Dans le mouvement que fit Onésime pour cacher sa figure, le mouchoir qui bandait sa plaie tomba et découvrit sa main, ainsi que l'horrible brûlure dont Sabine avait parlé à Cloarek ; celui-ci était depuis longtemps familiarisé avec la vue de bien des blessures, ce-

pendant, malgré la gravité de son entretien avec Onésime, il ne put s'empêcher de frémir et de se dire :

— Ah! le malheureux, qu'il doit souffrir! Il faut qu'il ait un grand courage pour supporter ainsi cette douleur. Ce courage, joint à la douceur de son caractère, à la fermeté digne que je crois reconnaître en lui, annonce du moins un vaillant cœur.

Voyant le muet abattement d'Onésime, Yvon reprit :

— Comment dois-je interpréter votre silence? vous ne répondez pas.

— Que puis-je vous dire, monsieur?

— Vous avouez donc?

— Oui, monsieur.

— Et ma fille ignore cet amour?

— Si elle l'ignore! Ah! monsieur, je serais mort plutôt que de lui en parler; j'ai toujours caché mon secret au plus profond de mon cœur. Aussi je ne sais, monsieur, par quelle fatalité, vous avez pu deviner ce que je tâchais de me dissimuler à moi-même.

— Et cet amour, qui l'a fait naître en vous?

— D'abord la reconnaissance, monsieur.

— Comment n'avez-vous pas cherché à vaincre un sentiment qui ne pouvait faire que votre malheur?

— Le croyant ignoré de tous, je m'y abandonnais avec délices. Jusqu'ici, je n'ai connu que l'infortune. Cet amour était le premier bonheur de ma vie, comme il sera l'unique consolation de la triste destinée qui m'attend.

— Vous deviez d'un jour à l'autre être séparé de ma fille, vous n'avez donc pas réfléchi à cela?

— Mon Dieu! non, je ne réfléchissais à rien, monsieur; j'aimais pour le bonheur d'aimer, j'aimais sans espérance, mais aussi sans crainte et sans remords.

— Ainsi vous n'étiez pas retenu par la crainte de me voir quelque jour instruit de cet amour?

— Je vous l'ai dit : je ne réfléchissais pas, je ne pensais qu'à aimer. Ah! monsieur, lorsque l'on est comme moi, par une infirmité fatale, presque entièrement isolé des objets extérieurs et à l'abri des distractions qu'ils causent, si vous saviez comme il est facile de s'ab-

sorber tout entier dans la solitaire jouissance d'un sentiment unique et profond !

— Mais, puisque votre vue est si mauvaise, vous ne connaissez donc qu'imparfaitement les traits de ma fille ?

— Depuis le temps que j'habite cette maison, c'est seulement ce soir que j'ai vu distinctement mademoiselle Sabine.

— Et pourquoi ce soir plutôt que les autres jours?

— Parce qu'elle a bien voulu aider ma tante à panser une blessure que j'ai à la main, et c'est en daignant me donner ses soins que mademoiselle Sabine s'est assez approchée de moi pour qu'il me fût permis de distinguer parfaitement ses traits.

— Alors qu'aimez-vous donc en elle, puisque c'est à peine si vous connaissiez ses traits?

— Ce que j'aime en elle! monsieur, — s'écria Onésime, — c'est son noble et généreux cœur, c'est la grâce de son esprit, l'aménité de son caractère. Ce que j'aime en elle, mon Dieu ! mais sa présence, sa voix, sa voix si touchante lorsqu'elle m'adresse quelques mots d'intérêt ou de consolation !

— Alors, jamais il ne vous est venu à la pensée que vous pourriez un jour devenir l'époux de Sabine ?

— Ah ! monsieur, je l'aime trop pour cela.

— Que voulez-vous dire ?

— Oubliez-vous donc, monsieur, que je suis à demi aveugle, que je suis, par cette infirmité, à jamais voué à la pitié, au ridicule, à la misère ou à une humiliante oisiveté? Moi qui ne puis jamais être qu'un fardeau pour ceux qui s'intéressent à moi, j'aurais osé... ah ! monsieur! je n'achève pas. Non, non, je vous le répète, je vous le jure, j'ai aimé, j'aime mademoiselle Sabine comme on aime le beau, le bien, sans autre espoir que la céleste félicité que porte en soi l'amour du beau et du bien. Voilà, monsieur, ce que j'ai éprouvé, voilà ce que j'éprouve encore. Maintenant, si ma franchise vous touche, daignez me promettre, monsieur, qu'en quittant cette maison j'emporterai du moins votre estime.

— Cette estime, vous l'avez acquise, vous la méritez, Onésime, — répondit Cloarck d'une voix émue, — et, après cette assurance, vous me permettrez, n'est-ce pas, de vous demander ce que vous comptez faire en sortant d'ici ?

— Je tâcherai, monsieur, de retrouver un emploi semblable à

celui que j'occupais; si modeste, si laborieuse que soit ma condition, pourvu qu'elle me permette de gagner ma vie, c'est tout ce que je désire.

— Mais ne craignez-vous pas que les mêmes motifs qui vous ont fait perdre votre emploi ne se reproduisent?

— Hélas! monsieur, si je songeais à toutes les déceptions, à toutes les douleurs qui sans doute m'attendent encore, je perdrais courage, — reprit Onésime avec accablement.

— Ce n'est ni pour vous décourager, ni vous attrister que je vous ai fait cette objection, vous devez en être certain. Je désire, au contraire, et j'espère trouver le moyen de vous aider à sortir d'une position dont je comprends toute l'amertume.

— Ah! monsieur, que de bontés! Comment ai-je mérité?...

L'entretien d'Onésime et de Cloarek fut interrompu par quelques coups précipitamment frappés à la porte de la chambre; bientôt l'on entendit la voix de Suzanne disant :

— Monsieur, ouvrez, ouvrez de grâce!

Cloarek s'empressa d'aller ouvrir.

A la vue de Suzanne pâle et effrayée, il pensa tout d'abord à Sabine et s'écria :

— Qu'y a-t-il? Est-ce que ma fille?...

— Rassurez-vous, monsieur, mademoiselle est endormie, je l'espère.

— Alors de quoi s'agit-il donc?

— Avant de venir vous déranger, j'étais allée frapper à la porte de Segoffin, mais il a le sommeil si dur! impossible de le réveiller.

— Mais, encore une fois, que s'est-il passé?

— Thérèse était allée comme d'habitude fermer les volets du rez-de-chaussée du côté du jardin; elle venait d'ouvrir une des fenêtres.

— Eh bien!

— Excusez-moi, monsieur. Je suis si émue!

Et Suzanne disait vrai; car, à l'émotion de son récit se joignait son inquiétude sur le résultat de l'entretien de Cloarek et d'Onésime. Elle reprit donc

— Thérèse venait d'ouvrir une des fenêtres de la salle à manger, — reprit la gouvernante, — lorsqu'elle a vu, à la clarté de la lune,

les têtes de deux hommes se dresser au-dessus du mur d'appui de la terrasse d'où l'on aperçoit la mer.

— Allons donc ! — reprit Cloarek en haussant les épaules, — Thérèse est une poltronne ; elle aura eu peur de son ombre.

— Je vous assure que non, monsieur, Thérèse a parfaitement bien vu les deux hommes. Ils avaient tous deux escaladé le talus du saut de loup, et certainement ils s'apprêtaient à entrer dans le jardin ; mais, au bruit qu'elle a fait en ouvrant la fenêtre, ils ont disparu.

— Bien que ces craintes me paraissent fort exagérées, — reprit Cloarek, — gardez-vous d'en rien dire demain à Sabine. La pauvre enfant serait dans une inquiétude mortelle ; aussi, je vous recommande la même discrétion envers ma fille, Onésime, — ajouta-t-il affectueusement en s'adressant au neveu de Suzanne.

L'accent d'Yvon était si bienveillant pour lui, qu'Onésime tressaillit de surprise.

Puisqu'il lui faisait cette recommandation au sujet de Sabine, quoiqu'il fût instruit de son amour pour elle, M. Cloarek admettait donc que les deux jeunes gens pourraient encore se voir, se parler ?

Suzanne, non moins étonnée, non moins heureuse que son neveu, faisait les mêmes réflexions que lui lorsque Cloarek reprit :

— Il fait un clair de lune superbe, je vais descendre au jardin et m'assurer par moi-même...

— Descendre au jardin ! — s'écria Suzanne effrayée, — y songez-vous, monsieur, lorsqu'il y a du danger, peut-être ?

— Vous êtes folle avec votre danger, ma chère Suzanne, — dit Cloarek en se dirigeant vers la porte ; — vous n'êtes pas plus vaillante que Thérèse.

— Monsieur, je vous en supplie, permettez-moi alors d'aller éveiller Segoffin ; je frapperai si fort, qu'il faudra bien cette fois-ci qu'il m'entende.

— Excellent moyen pour éveiller aussi ma fille et l'effrayer par ces allées et venues dans la maison, à une heure pareille !

— Vous avez raison, monsieur ; mais pourtant vous ne pouvez pas ainsi aller tout seul.

— Eh bien ! que faites-vous, Onésime ? — dit Cloarek en voyant, le jeune homme se diriger de son mieux vers la porte, dessein qu'il n'accomplit pas sans avoir heurté plus d'un meuble. — Où allez-vous donc ?

— Je vais sortir avec vous, monsieur, si vous le voulez bien.

— Et pourquoi faire?

— Ma tante parle de quelque danger, monsieur.

— Vous, mon digne garçon, — dit Yvon en souriant avec bonté, car le dévouement d'Onésime le touchait, — et de quel secours me seriez-vous?

— Il est vrai, monsieur, j'oubliais que je ne puis vous être bon à rien, — répondit le pauvre myope avec un soupir de résignation mélancolique; — mais enfin, s'il y a quelque danger, du moins je le partagerai, je serai là, près de vous, et si ma vue est détestable, heureusement, par une sorte de compensation, j'entends de fort loin. Cela pourrait peut-être servir à connaître la direction que ces hommes ont prise, s'ils sont restés dans les environs.

Cette offre naïve était faite avec tant de sincérité, que Cloarek, échangeant avec Suzanne un regard d'intérêt et de compassion pour Onésime, lui dit :

— Je vous remercie de votre proposition, mon digne garçon, et je l'accepterais de bon cœur si vous n'aviez pas besoin des soins de votre tante pour panser cette blessure que vous avez à la main; elle est à vif et à l'air; cela doit vous faire beaucoup souffrir. Ainsi donc, Suzanne, ne vous occupez pas de moi, mais de votre neveu.

Cloarek sortit de la chambre et se rendit au jardin.

La lune éclairait au loin les flots alors immobiles, car cette terrasse dominait la mer, que l'on apercevait au loin, à travers la large échancrure d'une falaise.

Cloarek, presque convaincu que la servante avait été dupe d'une illusion causée par quelque jeu d'ombre et de lumière, s'approcha du parapet de la terrasse.

Un saut de loup, large de vingt pieds et creux de douze, rompant la continuité de la muraille d'enceinte, clôturait le jardin à cet endroit du côté de la falaise. Ce saut de loup était maçonné à pic; mais, du côté de la terrasse, il s'abaissait en talus.

Yvon regarda au fond de cet énorme fossé; il ne vit rien, il tâcha de distinguer, à la faveur de la clarté de la lune, si l'herbe du talus était foulée en certains endroits, ce qui eût indiqué la trace de pas récents. Cette nouvelle investigation n'amena aucun résultat.

Il prêta attentivement l'oreille; il n'entendit au loin que le sourd murmure des grandes lames de l'Océan qui se déroulaient pesam-

ment sur la grève. Il crut définitivement à une folle peur de sa servante, car le pays était parfaitement tranquille, et, depuis que Sabine l'habitait, jamais on n'avait entendu parler d'un vol.

Cloarek allait quitter la terrasse pour regagner sa maison, lorsque tout à coup il vit derrière un grand massif d'arbres que l'on apercevait à mi-chemin de la falaise s'élever une de ces fusées qui, dans la marine, servent aux signaux de nuit.

La courbe lumineuse décrivit rapidement sa parabole, le sillon de feu se dessina pendant une seconde sur le bleu foncé du ciel, puis tout s'éteignit.

Cet incident parut d'abord étrange à Cloarek; revenant aussitôt sur ses pas, il jeta les yeux du côté de la mer pour examiner s'il ne se trouvait pas quelque bâtiment en vue pour répondre au signal qui venait de partir d'un point du littoral.

Aussi loin que put atteindre le regard de Cloarek, il ne découvrit aucun navire; il ne vit rien, rien que l'immensité de la mer, dont la nappe immobile et d'un sombre azur reflétait en une traînée de lumière tremblante la vive clarté de la lune.

Après avoir pendant quelques instants cherché à s'expliquer ce singulier incident, et croyant bientôt qu'il s'agissait de quelque signal convenu entre des contrebandiers qui, sans doute, correspondaient ainsi d'une falaise à l'autre, Cloarek rentra chez lui.

Cette alerte, qui, dans d'autres circonstances, eût peut-être donné beaucoup à penser au capitaine corsaire en la rapprochant de l'audacieux enlèvement dont il avait failli être victime, cette alerte fut bientôt oubliée pour les graves réflexions qui chez lui devaient succéder à l'entretien qu'il avait eu dans la soirée avec Onésime.

XIV

Cloarek, après avoir passé une partie de la nuit à réfléchir sur son entretien avec Onésime, entra la matin chez sa fille; il la trouva levée, souriante, heureuse; elle se jeta à son cou avec un redoublement de tendresse.

— Eh bien ! mon enfant, — lui dit Cloarek, — as-tu passé une bonne nuit?

— Excellente, mon père. J'ai fait des rêves d'or ; car vous me portez bonheur jusque dans mon sommeil.

— Voyons, mon enfant, ces beaux rêves, conte-les moi. Illusion ou réalité, je tiens à savoir tout ce qui te rend heureuse, — dit Cloarek, cherchant une transition pour arriver à l'entretien qu'il voulait avoir avec Sabine au sujet d'Onésime. — Allons, je t'écoute. Quelque brillant château en Espagne? quelque songe digne des *Mille et une Nuits?*

— Oh! père, je ne suis pas si ambitieuse, même en rêve. Mes désirs sont plus humbles.

— Eh bien ! ce songe ?

— Oh ! mon Dieu! c'est bien simple. Je rêvais que je passais ma vie avec vous.

— Il ne valait guère la peine de rêver pour cela, mon enfant.

— Avec vous et avec cette chère Suzanne.

— Bon, mais c'est tout simple.

— Et avec ce brave Segoffin, qui vous est si attaché.

— Et... — dit Cloarek, en remarquant une légère rougeur qui colora le gracieux visage de sa fille, — et c'est tout?

— J'oubliais...

— Tu oubliais, quelqu'un? cette bonne petite Thérèse, sans doute?

— Non, mon père, je n'avais pas songé à Thérèse.

— Eh bien ! cette personne oubliée, c'était?...

— M. Onésime.

— Comment ! M. Onésime? je ne comprends pas.

— Dame! mon bon père, vous me demandez mon rêve, je vous le raconte.

— Sans doute; mais enfin, dans ce rêve, à quel titre M. Onésime passait-il sa vie avec nous?

— C'était tout simple, bon père, nous étions mariés.

Sabine prononça ces mots avec un accent à la fois si ingénu, si enjoué, que Cloarek ne put avec raison douter de la sincérité du récit de sa fille; il se demanda s'il devait se féliciter ou non de ce rêve singulier; aussi reprit-il avec une certaine anxiété :

— Ah ! toi et M. Onésime vous étiez mariés?

— Oui, mon père.

— Et j'avais consenti à ce mariage?

— Certainement, puisque nous étions mariés. Mais mon rêve ne prenait que quelque temps après notre union. Nous étions dans le petit salon d'en haut, tous trois assis sur le grand canapé, vous, mon bon père, au milieu de nous deux, Suzanne, près de la fenêtre, travaillait à son tricot, tandis que Segoffin, à genoux devant la cheminée, soufflait le feu, et Suzanne, comme à son ordinaire, se moquait du pauvre homme. Vous, mon père, vous gardiez le silence depuis quelques moments. Soudain, prenant dans vos mains les mains de M. Onésime et les miennes, vous nous avez dit d'une voix tout émue : « Savez-vous, mes enfants, à quoi je pensais? — Non, mon père, — avons-nous dit, M. Onésime et moi (car naturellement il vous appelait aussi son père). — Eh bien! — avez-vous repris, — je pensais qu'il n'existe pas sur la terre un homme plus heureux que moi. Avoir auprès de soi deux enfants qui s'adorent, deux anciens serviteurs, ou plutôt deux vieux amis, et passer ainsi avec eux une vie paisible et fortunée. Il faut encore et toujours remercier Dieu, mes enfants. Et, en disant cela, mon bon père, vos yeux étaient pleins de larmes. Alors, Onésime et moi, nous vous avons serré dans nos bras en disant, car la même pensée nous venait : « Oh! oui, Dieu est bon pour nous. Merci, merci à Dieu! » Nous sommes restés ainsi un moment tous trois embrassés, et puis je me suis éveillée, pleurant comme dans le rêve.

Cloarek ne put cacher les larmes qui lui vinrent aux yeux à ce naïf récit, et il dit à Sabine :

— En réalité comme en songe, tu es et tu seras la meilleure et la plus tendre des filles. Mais, dis-moi, il y a dans ton rêve quelque chose qui me surprend beaucoup.

— Quoi donc?

— Tu permets?

— Je le crois bien, bon père. Et qu'est-ce donc qui vous surprend si fort?

— Ton mariage avec Onésime.

— Vraiment?

— Oui.

— C'est singulier, moi, j'ai trouvé cela si naturel, que je n'en ai été étonnée du tout.

— D'abord, mon enfant, et cela n'est pas, je l'avoue, le plus grand inconvénient, M. Onésime est sans fortune.

— Mais bien des fois vous m'avez dit, mon bon père, que tous ces voyages, pour votre commerce, toutes ces absences dont je m'affligeais tant, avaient pour unique but de m'amasser une belle dot.

— Sans doute.

— Alors vous voyez bien que, dans mon rêve, M. Onésime n'avait pas besoin de fortune.

— Soit, pour un mariage en songe, l'égalité des biens n'est pas nécessaire.

— Et dans les mariages vrais, elle est donc indispensable?

— Indispensable, non, mon enfant, mais du moins convenable. Enfin passons à autre chose.

— Encore!

— Oh! je ne suis pas au bout. Mais puisque tu permets.

— Allez, allez, bon père.

— M. Onésime n'a pas d'état, et par conséquent pas de position sociale.

— Pauvre jeune homme, il n'en est que plus à plaindre. Qui pourrait lui faire un crime de son oisiveté forcée? Est-ce le cœur, le bon vouloir, l'instruction, la capacité, qui lui manquent? non, sans doute. C'est cette fatale infirmité qui met obstacle à tout ce qu'il pourrait entreprendre.

— Tu as parfaitement raison, mon enfant, cette fatale infirmité est un obstacle insurmontable, qui malheureusement l'empêchera toujours de suivre une carrière quelconque, de se créer une position, et même de se marier, si ce n'est en songe, bien entendu.

— Ici, mon bon père, à mon tour, je ne vous comprends plus.

— Vraiment!

— Oh! mais plus du tout! du tout!

— Comment! mon enfant, tu ne comprends pas qu'il est impossible qu'une femme fasse jamais la folie de se marier avec un pauvre garçon à demi aveugle, qui voit à peine à dix pas devant lui, qui serait toujours, pour ainsi dire, comme un enfant en tutelle? tu ne comprends pas qu'ainsi les rôles seraient intervertis, et qu'au lieu de protéger sa femme, comme tout homme doit le faire, M. Onésime devrait être protégé par la femme qui serait assez folle pour l'épouser?

— N'est-il pas tout simple que celui qui peut protéger l'autre le protége?

— Sans doute; mais ce rôle, ce devoir, est celui de l'homme.

— Oui, quand il peut le remplir; mais, quand il ne le peut pas, il appartient à la femme.

— Si elle est assez folle, je le répète, mon enfant, pour s'exposer à une si triste existence.

— Folle?

— Archifolle! Allons, ne fais pas tes doux yeux si méchants.

— Voyons, père, écoutez-moi.

— Je t'écoute.

— Vous m'avez élevée avec une bonté adorable, vous avez été au-devant de tous mes désirs, vous m'avez entourée de tout le bien-être possible; enfin, pour moi, vous vous êtes exposé à tous les ennuis de vos longs voyages de commerce, n'est-ce pas?

— C'était pour moi, non-seulement un bonheur, mais un devoir, mon enfant.

— Un devoir?

— Le premier, le plus sacré de tous.

— De me protéger? d'être mon guide? mon soutien?

— L'on n'est père qu'à cette condition.

— Voilà où j'en voulais venir, — dit Sabine avec une naïveté triomphante. — Le rôle, le devoir du père est de protéger son enfant?

— Certainement.

— Maintenant, père, supposez que, dans l'un de vos voyages, vous ayez été aussi malheureux ou aussi maladroit que ce pauvre Segoffin, et ce qu'au ciel ne plaise, grand Dieu! vous ayez, par suite de je ne sais quel accident, perdu la vue, serais-je folle, archifolle, parce que j'emploierais toutes les forces de mon intelligence et de mon cœur à tâcher de vous rendre ce que vous avez fait pour moi, et d'être, à mon tour, votre guide, votre soutien, votre protectrice? Nos rôles seraient intervertis, comme vous dites. Et cependant, quelle est la fille qui ne serait pas heureuse et fière de faire pour son père ce que je ferais pour vous? Eh bien! ce dévouement d'une fille pour son père, pourquoi une femme ne l'aurait-elle pas pour son mari? Ah! ah! voyez-vous, j'étais bien sûre que vous n'auriez rien à répondre à cela, mon bon père.

— D'abord, chère et tendre enfant, je ne te réponds pas, parce que ce que tu me dis là m'émeut délicieusement et me prouve de nouveau la rare bonté de ton cœur; mais ne te hâte pas tant de triompher.

— Nous verrons bien.

— Tu vas sentir tout de suite que ta comparaison, si touchante qu'elle soit, n'est pas juste. J'admets que, par suite d'événements fâcheux, une fille soit obligée de devenir le soutien, la protectrice de son père, elle se dévoue à lui. C'est beau, c'est noble. Mais enfin, elle n'a pas choisi son père, elle accomplit un devoir sacré, tandis que la femme qui peut choisir son mari serait... je le répète (ne me fais pas de trop méchants yeux), serait folle, archifolle, d'aller justement choisir pour mari...

— Une pauvre créature qui ait justement besoin d'être entourée de la plus tendre sollicitude, — s'écria Sabine en interrompant son père. — Choisir ainsi, c'est faire acte de folie? Répétez-moi cela, mon bon père, je vous croirai. Oui, vous si généreusement dévoué à votre enfant, vous si compatissant pour ses faiblesses, vous qui pour elle avez accompli tous les sacrifices, dites-moi qu'il est insensé de mettre son bonheur à dévouer sa vie à un pauvre être que la destinée accable; dites-moi qu'il est insensé de venir à lui par cela même que son infortune doit éloigner tout le monde de lui! dites-moi cela, mon père, et je vous croirai.

— Non, ma noble et généreuse enfant, je ne dirai pas cela, je mentirais, — s'écria Cloarek entraîné par la généreuse animation de Sabine; — non, je ne doute pas du bonheur divin que l'on puise dans le dévouement lorsque l'on se dévoue, surtout pour une personne bien-aimée; non, je ne doute pas de l'attrait qu'éprouvent les âmes d'élite pour tout ce qui est à la fois souffrant, courageux et résigné.

— Vous voyez donc bien, bon père, mon rêve n'est pas si extraordinaire que vous le disiez, — reprit la jeune fille en souriant, — et j'ai, je l'espère, réponse à tout.

— Oh! tu es une rude jouteuse, et je m'avouerais tout à fait vaincu, ou plutôt convaincu, si tu pouvais répondre aussi victorieusement à une dernière objection. Je l'avais gardée en réserve, comme la plus forte.

— Voyons l'objection, j'en ferai justice comme des autres.

— Sais-tu que tu es terrible, au moins?

— Oui, oui, riez, je vous attends, et de pied ferme encore.

— Dis-moi, quand on pousse à ce point le dévouement pour quelqu'un, c'est qu'on l'aime beaucoup, n'est-ce pas?

— Nécessairement.

— Et il faut admettre que ce quelqu'un aime beaucoup aussi.

— Cela va sans dire.

— Qu'il aime corps et âme, que la présence de celle qui se dévoue si noblement pour lui le charme et l'enchante, qu'il éprouve enfin autant de bonheur à la voir qu'à l'entendre, car la contemplation du gracieux visage d'une épouse bien-aimée nous est aussi douce que la contemplation de ses mérites et de ses vertus? Eh bien! dans ton mariage, en rêve, ce qui me semble le plus étrange, c'est...

— Pourquoi vous interrompre, mon bon père?

— Tiens, pour mieux te rendre ma pensée, je vais te raconter un fait. Hier soir, selon ta recommandation, j'ai vu M. Onésime, et...

— Oh! n'est-ce pas qu'il est impossible de ne pas s'intéresser à lui, et de...

— D'accord; mais laisse-moi parler. J'ai fait naturellement causer M. Onésime, afin de juger un peu de son esprit, de ses sentiments. Or...

— Avouez qu'il n'est pas de sentiments plus élevés que les siens, d'esprit plus juste, de caractère plus...

— Mais, maudite petite bavarde, permets-moi donc d'achever. Somme toute, j'ai été satisfait de ce jeune homme; seulement...

— J'en étais bien sûre, je vous l'avais bien dit.

— Sabine, Sabine...

— Pardon, bon père, je vous écoute.

— Nous avons donc assez longuement causé avec M. Onésime, et, je ne sais plus comment cela est venu dans notre conversation, je lui ai demandé, à propos de sa mauvaise vue, s'il voyait distinctement à quelques pas. Il m'a répondu que non, et qu'ainsi, par exemple, depuis qu'il était ici, il ne t'avait vue, là, bien distinctement, bien complétement vue, qu'une seule fois, et c'était hier, lorsque tu as aidé Suzanne à panser la blessure qu'il avait à la main.

— Pauvre M. Onésime, c'est vrai; car, pour aider Suzanne, il m'a fallu m'approcher tout près, tout près de lui.

— Eh bien! s'il te faut tout dire, ce qui me paraît le plus inconce-

vable dans ton mariage en rêve, c'est un mari qui ne verrait jamais sa femme.

— Jamais, il faudrait donc qu'il devînt, hélas! tout à fait aveugle.

— D'accord, mais enfin, il passerait toute sa vie auprès de sa femme sans jamais la voir, pour ainsi dire, que par accident.

— Eh bien ! mon père, la part faite à ce qu'il y a de crue dans une infirmité pareille, moi, je trouverais cela charmant.

— Voilà qui est un peu fort!

— Et je vous le prouverai.

— Je t'en défie, par exemple !

— Tenez, mon bon père, je ne sais plus où j'ai lu qu'il n'y avait rien de plus sacrilége que de laisser toujours exposés à la vue les portraits destinés à vous rappeler des personnes aimées, car parfois les yeux finissaient par tellement s'habituer à ces images, que leur effet, au lieu d'être toujours vif et nouveau, allait ainsi en s'émoussant.

— Il y a du vrai dans cette observation, mais je ne devine pas le profit que tu en peux tirer pour ta cause.

— Si, au contraire, on renferme ces portraits dans un cadre à ventaux, je suppose; et que l'on ne l'ouvre que lorsque l'on se sent disposé à contempler avec recueillement une image chérie, l'impression qu'elle vous cause est d'autant plus puissante qu'elle a été plus ménagée, n'est-ce pas, bon père?

— Parfaitement raisonné, mademoiselle. Ensuite?

— Eh bien ! vous aimant comme je vous aime, mon bon père, je serais, je suppose, dans la position de M. Onésime, que je me consolerais en me disant : « Toutes les fois que j'embrasserai mon père, la vue de sa bienveillante et noble figure sera pour moi comme une apparition ineffable, puis ses traits se voileront pour ainsi dire de nouveau à mes regards, mais du moins je le saurai là, et... »

— Tais-toi, perfide, tu me donnerais envie de te voir myope.

— Ah! j'étais bien sûre de vous convaincre.

— Un moment, je ne me rends pas encore.

— Oh ! quel tenace adversaire vous faites, mon bon père!

— J'admets que notre myope, le myope de notre rêve, se console ainsi; j'admets qu'il trouve même une sorte de charme toujours nouveau dans ces apparitions de l'objet aimé; j'admets enfin qu'il en soit de l'original du plus charmant portrait du monde comme du portrait lui-même, et que, sans se blaser pour cela sur la vue incessante de

l'objet aimé, le regard finisse peut-être par trop s'habituer à être ravi.

— C'était absolument ma pensée.

— Et c'est justement là où je t'attendais et où je t'arrête, triomphante raisonneuse! C'est un horrible guet-apens que je te tendais, glorieuse!

— Voyons ce guet-apens, bon père!

— S'il en est ainsi, le myope sera parfaitement partagé, lui mais l'autre, c'est-à-dire le *clairvoyant*, ou plutôt la clairvoyante, elle n'aura donc pour ressource que de fermer les yeux, afin de se ménager, à son tour, des apparitions et de ne pas s'habituer à être trop continuellement enchantée?

— Comment! c'est sérieusement que vous me faites cette objection?

— Parbleu! c'est ma meilleure.

— En vérité, mon père, j'ai trop beau jeu.

— Vraiment?

— Mais, certainement; car enfin, si je me suis mise un instant à la place de M. Onésime, ce n'est pas du tout une raison pour que je renonce à mes excellents yeux; je ne crains pas que ma vue se blase jamais à regarder mon mari, je suis sûre du contraire. J'en prends à témoin le bonheur que j'ai toujours à vous voir, mon bon père (quoique, dans la prévision sans doute de mes idées sur les *rares apparitions*, vous vous soyez bien souvent dérobé à mes regards par vos fréquents voyages), mais il n'importe, allez, père, je resterais pendant cent ans mes yeux sur vos yeux, que je ne me rassasierais pas de lire sur vos nobles traits toute votre tendresse pour moi.

Et Sabine embrassa tendrement Yvon.

— Chère, chère enfant, — dit Cloarek en répondant aux caresses de sa fille, — tu as pour toi la logique de l'affection et la raison du cœur, comment veux-tu que je lutte contre cela? Allons, je m'avoue humblement vaincu. J'avoue qu'après tout ton rêve n'est pas si déraisonnable, et que l'on pourrait, à la rigueur, épouser un myope lorsqu'on l'aime, et qu'il est rempli de cœur et de dévouement.

— Ah! bon père, — dit vivement Sabine en pressant les mains de Cloarek entre les siennes.

— Seulement, — reprit Yvon, — malgré ta façon poétique d'envi-

sager la *mauvaise vue*, je préférerais que ce pauvre Onésime... Mais, au fait, j'y songe.

— A quoi donc pensez-vous, mon père?

— J'ai beaucoup connu, dans les voyages que j'ai faits pour mon commerce, un jeune chirurgien d'une grande habileté (il n'avait, par parenthèse, qu'un défaut : une gourmandise effrénée) ; il est allé s'établir à Paris, où sa réputation a grandi, et, à cette heure, il est l'une des célébrités du monde savant. Peut-être trouverait-il dans sa science le moyen de rendre la vue à ce pauvre garçon.

— Grand Dieu! — s'écria Sabine ravie, — il y aurait quelque espoir?

— Je n'en sais rien, mon enfant; mais je connais plusieurs cures merveilleuses du docteur Gasterini; je lui écrirai aujourd'hui même, et nous avons été assez liés pour que je puisse lui demander de venir voir Onésime, si toutefois ce célèbre docteur peut abandonner pendant vingt-quatre heures sa nombreuse clientèle.

— Ah! mon père, que de bontés! et puis aussi, que d'espérances! Car enfin, l'intérêt que vous portez à M. Onésime, le bien que vous pensez de lui...

— Voyons, achève.

— Vous songez à le guérir, parce que vous ne voudriez peut-être pas avoir un myope pour gendre? — dit Sabine en rougissant et en baissant les yeux avec embarras.

— Diable, comme tu y vas! Oh! je n'accorde pas si vite mon consentement. Allons, rassure-toi, je ne dis pas tout à fait non, et la meilleure preuve que je puisse te donner de mon bon vouloir, c'est que...

— C'est que?

— Embrasse-moi encore, — dit Yvon.

Puis, se dirigeant vers la porte, il ajouta .

— Attends-moi ici dans une heure.

— Vous sortez, mon père?

— Pour une affaire très-importante.

— Et vous ne m'en dites pas davantage?

— Pas un mot de plus. Je suis un terrible homme, comme tu vois. A bientôt; attends-moi et ne t'impatiente pas trop.

Cloarek, en sortant de chez Sabine, monta chez Onésime, et afin que leur conversation fût plus secrète et moins sujette à être trou-

blée, il pria le jeune homme de l'accompagner dans une promenade qu'il voulait faire sur la grève avant déjeuner.

Pendant l'absence d'Yvon, sa demeure recevait la visite d'un personnage aussi fâcheux qu'inattendu.

XV

Pendant que M. Cloarck s'éloignait avec Onésime, Segoffin, debout et immobile sur la terrasse du jardin, endroit d'où l'on découvrait la mer, braquait obstinément une vieille longue-vue recouverte en chagrin vert sur un objet qui semblait absorber toute son attention et exciter au plus haut degré sa surprise et sa curiosité.

Cet objet était un brick que l'on apercevait encore au loin, à travers la large échancrure des falaises; mais, comme ce bâtiment louvoyait depuis quelque temps, d'un moment à l'autre il devait, en poursuivant sa manœuvre, échapper aux regards de Segoffin, tandis qu'il s'abandonnait au monologue suivant :

— C'est incroyable ! Est-ce un rêve? est-ce lui ? Oui, ce doit être lui ! Voilà bien sa mâture, sa voilure, son air, sa démarche enfin, et pourtant, non, ce ne peut être lui, ce n'est pas sa coque, sa *façon*. Avec sa batterie barbette, il était bas sur l'eau comme une baleinière, tandis que celui-ci vous a des bastingages d'une hauteur ridicule, impossible; et puis enfin, je ne lui vois pas un sabord, pas le moindre petit canon ne montre le bout de son nez. Non, non, ce n'est pas lui ! Est-ce que cette peinture d'un gris de perruquier avec une lisse jaunâtre (ce qui est du plus pâteux, du plus piteux effet) a le moindre rapport avec cette peinture noire à lisse écarlate qui vous était d'un effet si crâne et si marin ? Encore une fois, ce n'est pas lui. Cependant, cette mâture démesurée, si gaillardement inclinée sur l'arrière, ce gréement fin comme des fils d'araignée, il n'y a au monde ou au diable que le *Tison-d'Enfer* capable de porter une pareille mâture qui lui donne la rapidité d'un alcyon. Mais quel âne je suis ! j'ai un excellent moyen de m'assurer de l'*identité que je cherche à constater*, ainsi qu'aurait dit M. Yvon lorsqu'il servait dans les

robes noires et qu'il se délectait à jeter des présidents par la fenêtre, c'est bien facile, le voilà qui vire de bord, je vais être certain de...

Segoffin fut interrompu dans son soliloque et dans ses observations nautiques par une tape qu'on lui donna familièrement sur le bras dont il tenait sa longue-vue. Il retourna vivement la tête, fort contrarié de cette inopportune agacerie, et se trouva face à face avec Suzanne; dans sa préoccupation, il ne l'avait pas entendue s'approcher.

— Ce qui est fait est fait; mais que le diable vous emporte, ma chère, de venir me déranger ainsi! — dit le *commis*, ou plutôt (avouons-le maintenant) le *maître canonnier* de M. Cloarek, en reprenant au plus tôt sa longue-vue et cherchant son point de mire.

Malheureusement il était trop tard : le brick avait viré de bord et disparu; ainsi devenait impossible la *constatation d'identité* dont Segoffin s'était flatté.

— Comment? que le diable m'emporte! grossier que vous êtes — reprit Suzanne, — tel est le bonjour que vous me souhaitez?

— Entre vieux amis comme nous, la franchise est un devoir, — reprit Segoffin en jetant sur la mer un dernier regard de regret et en faisant rentrer les uns dans les autres les tubes de sa longue vue. — J'étais là à m'amuser à voir passer *les petits bateaux qui vont sur l'eau*, comme je chantais dans mon jeune âge, et vous venez m'interrompre.

— Vous avez raison : la franchise est un devoir entre nous, Segoffin; aussi, je vous dirai que jamais sourd n'a dormi d'un sommeil plus insolent que le vôtre.

— Qu'en savez-vous? Malheureusement pour moi et pour vous, Suzanne, vous n'avez jamais été à même de voir de quelle manière je dors, — répondit le maître canonnier d'un air gaillard, — et surtout de voir de quelle manière je ne dors point! ma chère.

— Vous vous trompez, car hier soir j'ai été frapper à votre porte.

— Enfin! — s'écria Segoffin en faisant papilloter son œil unique d'un air étrangement libidineux et triomphant, — je vous avais bien dit, moi, que vous y arriveriez, et vous êtes arrivée.

— A quoi? — reprit la gouvernante sans vouloir comprendre l'audacieuse pensée de son compagnon; — à quoi suis-je arrivée?

— A venir seulette, sur la pointe du pied et sans chandelle, pour me conter fleurette et me lutiner dans ma chambrette.

— Monsieur Segoffin, vous êtes un impertinent!

— Je vous jure, ma chère, que je serai discret, et que, sans ce sommeil de plomb, vous eussiez été reçue, ah mais! reçue comme la reine des amours, et je vous promets qu'une autre fois...

— Comme vous êtes à moitié fou, et aussi borgne de l'esprit que du corps, je ne fais pas attention à vos sottises. Je veux seulement vous dire que j'étais allée frapper à votre porte pour vous demander aide et secours.

— Aide et secours! contre qui?

— Mais, comme vous êtes poltron comme un lièvre, vous vous êtes tenu coi, feignant de dormir et vous gardant bien de me répondre.

— Voyons, Suzanne, sérieusement, que s'est-il passé cette nuit? Est-ce que vraiment vous avez cru avoir besoin de moi?

— Cela m'eût avancé à grand'chose! Oh! mon Dieu! l'on aurait beau mettre la maison à feu et à sang, tant pis, M. Segoffin se trouve bien dans son lit, il y reste.

— La maison à feu et à sang! Encore une fois, qu'est-ce que cela veut dire?

— Cela veut dire que cette nuit deux hommes ont tenté de s'introduire ici. Rien que cela,

— Allons donc, ma chère, vous rêvez tout éveillée.

— Deux hommes ont tenté de s'introduire ici par ce saut de loup devant lequel nous sommes; m'entendez-vous Segoffin?

— Un instant ils étaient deux?

— Oui.

— Ils ont tenté de s'introduire ici?

— Par ce saut de loup, vous dis-je.

— Je sais ce que c'est, ma chère.

— Comment?

— C'étaient deux de vos amoureux.

— Segoffin!

— Il y avait sans doute eu de votre part erreur de date, ou double emploi dans vos circulaires, et alors...

Le maître canonnier s'interrompit brusquement et n'acheva pas sa mauvaise plaisanterie.

Ses traits, ordinairement impassibles, prirent soudain une indicible expression de stupeur d'abord, puis de crainte et d'anxiété; le

changement de ses traits fut si subit, si frappant, que dame Robert, oubliant les impertinences de son compagnon, s'écria :

— Mon Dieu ! Segoffin, qu'avez-vous? que regardez-vous donc ainsi

Et, suivant la direction de l'œil du vieux serviteur, elle vit s'avancer, du fond d'une allée qui conduisait à la terrasse, un nouveau personnage que précédait la peureuse servante.

La venue de ce personnage causait la stupeur et l'effroi du maître canonnier. Cependant, tant s'en fallait que ce nouvel arrivant eût un aspect terrifiant.

C'était un gros petit homme trapu, à ventre saillant; il portait un superbe habit bleu barbeau, une culotte de casimir noisette, des bottes à revers et un long gilet blanc au-dessous duquel se balançaient deux chaînes de montre en or, garnies de volumineuses breloques en graines d'Amérique.

Ce personnage tenait d'une main une petite badine dont il secouait cavalièrement la poussière de ses bottes, et, de son autre main, il tenait son chapeau, qu'il avait galamment ôté de loin, à la vue de dame Robert. On pouvait ainsi admirer l'élégant et léger crêpé de sa coiffure, poudrée à blanc, ainsi que ses épais favoris coupés en croissant; la blancheur de la poudre faisait ressortir davantage encore la couleur empourprée de la rubiconde et large figure de ce personnage : figure et coiffure que le maître canonnier s'était souvent plu à comparer ingénieusement à une grosse framboise à demi saupoudrée de sucre blanc.

Mais, à ce moment, Segoffin, loin de songer à plaisanter, éprouvait une frayeur qui augmentait pour ainsi dire à chaque pas que faisait à son encontre l'homme à la tête poudrée et aux bottes à revers.

Ce digne homme, nommé Floridor Verduron, était l'armateur du brick le *Tison-d'Enfer*, ordinairement commandé par le capitaine l'*Endurci*.

Or, jusqu'à cette époque et pour des motifs que l'on comprend du reste, Cloarek avait caché son véritable nom à son armateur, lui ayant surtout laissé ignorer dans quel endroit il allait se reposer en suite de ses croisières; un ami commun servait d'intermédiaire à la correspondance du capitaine et de M. Floridor Verduron.

On conçoit l'effroi du maître canonnier : il songeait que, ayant sans doute eu connaissance de la demeure et du véritable nom du capitaine corsaire, mais dans son ignorance du double rôle que jouait

M. Cloarek, l'armateur, dès ses premiers mots, allait révéler, sans penser à mal, un secret de la plus grave importance.

La présence de l'armateur expliquait aussi en partie l'arrivée du brick que Segoffin avait cru reconnaître quelques moments auparavant, sous une espèce de déguisement dont il ne pouvait deviner le mystère.

Pendant ces désolantes réflexions du maître canonnier, M. Floridor Verduron s'était approché de plus en plus, tandis que Suzanne disait au vieux serviteur :

— Quel peut être ce monsieur? Est-il rouge de figure! Je ne l'ai jamais vu ici. Mais répondez donc, Segoffin! Mon Dieu! quel air singulier vous avez ! En vérité, vous êtes encore plus blême que de coutume.

— C'est la rougeur de ce gros homme qui me fait paraître ainsi, ma chère, — dit notre homme en se voyant en face d'un danger qu'il ne savait comment conjurer.

La servante, qui précédait l'armateur de quelques pas, dit à Suzanne :

— Dame Robert, c'est un monsieur qui vient voir notre maître pour affaires très-importantes.

— Vous savez bien que monsieur est sorti.

— C'est ce que j'ai répondu à ce monsieur; mais il a dit qu'il attendrait, car il fallait absolument qu'il voie notre maître; alors, je vous l'ai amené, pour qu'il s'explique avec vous. Thérèse finissait d'expliquer ainsi la venue de M. Verduron, lorsque celui-ci, qui savait son monde, se piquait de bonne compagnie et avait été cité dans son bel âge comme un coryphée du menuet, s'arrêta à cinq pas de dame Robert et fit un premier et profond salut, ses bras gracieusement arrondis, les coudes en dehors, ses talons exactement joints et ses pieds formant le V.

Dame Robert, flattée de ce respectueux hommage rendu à son sexe, riposta par une cérémonieuse révérence en disant tout bas à Segoffin, d'un air de récrimination sardonique :

— Apprenez, par cet exemple, comment un galant homme doit aborder une femme.

— J'ai, mordieu! bien abordé autre chose, ainsi que va malheureusement le dire cet animal d'armateur, — murmura le maître canonnier entre ses dents et en rongeant ses ongles de désespoir.

M. Floridor Verduron, s'avançant de deux pas, accomplit sa seconde salutation ; Suzanne y répondit par une nouvelle révérence en disant tout bas à Segoffin, pour le vexer et le piquer d'émulation :

— Ce sont vraiment des façons de grand seigneur ! d'ambassadeur !

Le maître canonnier, au lieu de répondre, s'effaça le plus possible derrière le feuillage d'un arbre vert, comme s'il avait pu échapper au danger en l'ajournant.

Le troisième et dernier salut de l'armateur (les trois saluts étaient de rigueur) fut trop semblable aux deux premiers pour mériter une mention particulière, et il allait enfin s'adresser à Suzanne, lorsqu'il aperçut le maître canonnier.

— Tiens ! tu étais là? — lui dit l'armateur en lui faisant un signe de tête des plus affectueux. Je ne t'avais pas aperçu, vieux *loup de mer*.

— Peuh ! — reprit Segoffin, croyant sourire, tandis qu'il ne faisait qu'une horrible grimace ; — si l'on était *loup-marin* parce qu'on habite sur la côte, madame, — et il montra Suzanne, — serait, à ce compte, une *loup-marin*.

— Toujours plaisant ! — répondit l'armateur — Et ton œil, mon pauvre garçon !

— Comme vous voyez, mon bon monsieur Verduron : je n'y vois plus, mais ne parlons pas de cela, je vous en supplie. Ne parlons pas de cela, j'ai mes raisons.

— Je le crois bien, mon pauvre vieux, car, en vérité, c'est jouer de malheur, n'est-ce pas, madame ? — dit l'armateur en s'adressant à Suzanne ; — perdre ainsi un œil d'un coup de pique !

— Comment ! — s'écria dame Robert en regardant Segoffin avec ébahissement, — comment ! un coup de pique !

— C'est un calembour, — reprit héroïquement le maître canonnier avec une grimace encore plus compliquée que la première. — M. Verduron, qui est très-drôle, appelle l'ATOUT que j'ai reçu à l'œil un *coup* de PIC, parce que j'ai beaucoup de COEUR, mais que malheureusement je n'ai pas eu GARDE A CARREAU *avec ce gueux d'opticien de Lyon*.

Ces derniers mots, seulement à l'adresse de Suzanne, furent prononcés si bas, qu'elle seule les entendit, et d'ailleurs l'armateur s'étourdissait lui-même en riant à gorge déployée des calembours atroces qu'une position désespérée inspirait au malheureux Segoffin.

— Ah ! parbleu ! je ne le croyais pas si fort que cela. Ah ! ah ! ah !

C'est qu'il est très-plaisant! n'est-ce pas, madame? — disait M. Verduron. — Il n'y a que lui pour trouver cela. Un *coup de pic*, un *atout*, il a beaucoup de *cœur*, et il n'a pas eu *garde à carreau*. Eh! eh! C'est très-plaisant, très-plaisant!

— Le fait est, monsieur, — reprit dame Robert, qui trouvait le jeu de mots exécrable, mais qui heureusement ne pensait plus au *coup de pique*, ainsi expliqué, — le fait est que M. Segoffin, avec son air sérieux, est un *pince sans rire*, comme on dit, et, s'il n'est pas plaisant, ce n'est pas, du moins, l'intention qui lui manque. Mais, monsieur, la servante vient de m'apprendre que vous désiriez parler à M. Cloarek pour affaires pressantes?

— Oui, belle dame, très-pressantes, — reprit galamment l'armateur. — C'est sans doute à madame son épouse que j'ai l'honneur de parler; dans ce cas, je...

— Pardon, monsieur, je ne suis que la gouvernante de mademoiselle Cloarek.

— Comment, le cap...

Cette première syllabe du mot *capitaine* n'était pas sortie de la bouche de l'armateur, que le maître canonnier s'écriait soudain de tous ses poumons, en frappant brusquement sur le bras de Suzanne :

— Ah! *nom d'un petit poisson!* regardez donc! voyez donc!

La gouvernante fut si saisie et de l'éclat de voix et du geste de Segoffin, qu'elle jeta un cri perçant et n'entendit pas même la syllabe si redoutée prononcée par l'armateur. Aussi, à peine remise de cette alerte, elle dit au vieux serviteur avec beaucoup d'aigreur :

— C'est insupportable! vous m'avez fait une peur horrible. J'en suis toute tremblante.

— Mais regardez donc là-bas, — reprit le maître canonnier en étendant son long bras dans la direction des falaises. — C'est à n'y pas croire, ma parole d'honneur, c'est surnaturel.

— Quoi donc? — dit l'armateur en suivant des yeux la direction indiquée par Segoffin, — que voyez-vous donc?

— Non, l'on m'aurait juré que cela était possible, — reprit notre homme, — que j'aurais donné ma tête à couper que cela ne pouvait pas être.

— Mais, quoi donc? — reprit Suzanne, qui, malgré sa mauvaise humeur, sentait sa curiosité s'éveiller, — de quoi parlez-vous?

— Ça tient du prodige! — poursuivit le maître canonnier avec une sorte d'accablement admiratif; — c'est à ce demander si l'on veille ou si l'on rêve.

— Encore une fois, qu'y a-t-il? — s'écria l'armateur, non moins impatienté que la gouvernante; — de quoi parlez-vous? où faut-il regarder?

— Tenez! — dit Segoffin imperturbable, — vous voyez bien cette falaise, à gauche?

— A gauche, — dit ingénument l'armateur, — à gauche de quoi?

— Parbleu, à gauche de l'autre, — fit Segoffin.

— Quelle autre? — demanda Suzanne à son tour, — quelle autre?

— Comment! quelle autre? — reprit notre homme; — vous ne voyez pas là-bas cette grande falaise blanche, qui a l'air d'un dôme?

— Si, je la vois, — dit l'armateur.

— Eh bien! après? dit Suzanne.

— Vous ne voyez pas là, tout à fait en haut.

— Tout à fait en haut, Segoffin?

— Oui, sur le côté.

— Sur le côté?

— Oui, vous ne voyez pas comme une espèce de lueur bleue?

— Une lueur bleue! — répéta l'armateur en écarquillant les yeux et mettant sa main gauche au-dessus de ses sourcils en guise d'abat-jour; — une lueur bleue, sur la falaise?

— Oui, là-bas, et même tenez; ah! *nom d'un petit poisson!* la voilà qui devient rouge! — s'écria Segoffin. — Voyez-vous? hein? est-ce étonnant, étourdissant! Mais venez, monsieur Verduron, allons voir la chose de près, — ajouta Segoffin en saisissant l'armateur par le bras et cherchant à l'entraîner. — Venez, venez.

— Un instant donc! — reprit M. Verduron en se dégageant des mains du maître canonnier, — pour voir la chose de près il faudrait d'abord l'avoir vue de loin, et, du diable! si je vois quelque chose. Et vous, madame?

— Je n'aperçois rien de rien, monsieur.

Segoffin eût peut-être tâché de prolonger l'illusion de ses victimes et de leur faire voir encore, ainsi que l'on dit, *de toutes les couleurs;* mais l'approche d'un nouveau danger vint éteindre sa verve d'invention.

A deux pas de lui, il entend la voix de Sabine.

En effet, n'apercevant pas M. Verduron caché par Segoffin et Suzanne, la jeune fille accourait, disant à sa gouvernante :

— Que regardes-tu donc là, ma bonne Suzanne?

— Mademoiselle Sabine, — pensa Segoffin avec désespoir, — tout est perdu. Malheureuse enfant! cette révélation peut la tuer.

XVI

M. Floridor Verduron, l'armateur, à la vue de Sabine, recommença ses révérencieuses évolutions. La jeune fille lui rendit ses saluts en rougissant ; car elle ne s'attendait pas à rencontrer un étranger dans le jardin.

Segoffin, songeant avec effroi que le secret de Cloarek allait être, d'un moment à l'autre, révélé en présence de Sabine, se résolut à un parti désespéré. Voulant à tout prix éloigner l'armateur, il l'interrompit au milieu de ses saluts et lui dit :

— Maintenant, monsieur Verduron, venez avec moi ; je vais vous conduire auprès de monsieur.

— Mais, Segoffin, — dit Sabine, — vous ignorez donc que mon père est sorti?

— Soyez tranquille, mademoiselle, je sais bien où le trouver.

Et, se mettant en marche, le maître canonnier fit un signe de tête significatif à l'armateur en lui disant :

— Venez, venez.

— Monsieur ferait mieux d'attendre mon père ici, — reprit obligeamment la jeune fille ; — il m'a dit qu'il ne tarderait pas à rentrer, vous risqueriez de vous croiser avec lui, Segoffin, et de faire faire ainsi à monsieur une promenade inutile.

— Non, non, mademoiselle, soyez tranquille, il fait un temps superbe. Je sais un très-joli petit chemin, et certainement votre père reviendra par là.

— Et s'il revient d'un autre côté? — dit Suzanne, parfaitement

disposée en faveur de l'armateur par ses galanteries, — vous exposez monsieur à une course très-fatigante.

— Mais, encore une fois, — reprit Segoffin avec impatience, — je vous répète que...

— Mon brave, dit M. Verduron en interrompant le maître canonnier, — tu conçois que je suis trop galant ou plutôt trop égoïste, — ajouta-t-il avec un sourire coquet, — pour ne pas me rendre aux obligeantes observations de ces belles dames et attendre ici ce cher...

— Très-bien ! — s'écria vivement Segoffin, — très-bien ! n'en parlons plus, je croyais faire pour le mieux ; mais, pendant que j'y pense, monsieur Verduron, — ajouta-t-il en se reculant assez loin de Sabine et de Suzanne et faisant signe à l'armateur de venir auprès de lui, — écoutez-moi donc, j'ai quelque chose de particulier à vous communiquer.

— Ah çà ! mon brave, — reprit l'armateur en céladonnant, — tu veux donc absolument m'éloigner de ces belles dames ? C'est donc un complot que tu trames contre ma satisfaction ?

— Parole d'honneur, monsieur Verduron, — s'écria Segoffin, craignant de voir cette nouvelle tentative inutile, — j'ai quelque chose de très-important à vous dire, je ne vous demande que deux minutes.

— Deux minutes ! vous l'entendez, belles dames, — reprit en riant l'armateur, — il ne demande que cela, comme si deux minutes passées loin d'une si aimable société n'étaient pas deux siècles !

— Ah ! monsieur, — dit Suzanne, enchantée de cette nouvelle gracieuseté, — c'est trop aimable.

— Vous le voyez, mon pauvre Segoffin, — dit à son tour Sabine, qui commençait à trouver M. Verduron fort amusant, — il faut vous résigner.

— Mais, monsieur, — s'écria le maître canonnier, véritablement alarmé, — je vous dis, moi, qu'il faut que je vous parle en secret, et à l'instant même.

M. Verduron tenait beaucoup trop à coqueter auprès de deux femmes pour se rendre au désir de Segoffin, désir dont il ne pouvait d'ailleurs soupçonner l'importance. Aussi lui répondit-il du ton le plus folâtre :

— Allons, mon brave, ne prends pas cette grosse et terrible voix,

tu ferais peur à ces belles dames; je te promets une audience particulière lorsqu'elles nous priveront de leur tout aimable présence.

— Eh bien ! alors écoutez au moins que je vous dise, — s'écria le malheureux Segoffin, poussé à bout, en s'approchant pour parler bas à l'armateur.

Mais celui-ci se recula et dit en riant aux éclats :

— Se chuchoter à l'oreille devant des dames ; ah çà ! tu me prends donc pour un malappris, pour un sauvage, pour un cannibale? Ah ! décidément, belles dames, ce gaillard-là veut me perdre dans votre esprit.

— Oh ! c'est que vous ne connaissez sans doute pas l'entêtement de M. Segoffin ! — ajouta Suzanne ; — quand il a quelque chose dans la tête, il est impossible de le faire changer d'idée.

Le maître canonnier ne répondit rien, et se rapprocha des trois personnages, avec la physionomie d'un homme qui s'abandonne à toutes les chances d'une position désespérée.

— Ainsi, — reprit galamment l'armateur en s'adressant à Sabine, — c'est à mademoiselle Cloarek que j'ai l'honneur de parler ?

— Oui, monsieur, — répondit la jeune fille, — et vous êtes, sans doute, un des amis de mon père?

— Il n'en a pas de plus dévoué que moi, mademoiselle, et je serais bien ingrat s'il en était autrement, je lui dois tant !

— Mon père a donc été assez heureux pour vous rendre quelques services, monsieur?

— Quelques services, mademoiselle ! il a fait ma fortune, rien que cela !

— Votre fortune ! — reprit Sabine avec surprise, — et comment donc, monsieur?

— Mais, ma belle demoiselle, c'est tout simple. Le...

— Oui, mademoiselle, — se hâta de dire Segoffin en interrompant l'armateur, — c'est pour le compte de monsieur que votre digne père s'est mis tant de fois en voyage, *en course* (1).

— C'est la vérité, — mademoiselle, — répondit l'armateur ; — et chaque *course* m'amenait presque toujours une riche aubaine. Mais la meilleure aubaine que je devrai à votre cher père aura été celle de pouvoir vous présenter mes hommages, ma belle demoiselle.

(1) En langage maritime, un corsaire *fait la course*, et quand il prend la mer, il *se met en course*.

Pendant que Sabine répondait de son mieux aux galanteries surannées de M. Verduron, Segoffin, avançant la tête entre Sabine et Suzanne, leur dit tout bas :

— C'est un gros fabricant. Nous placions ses étoffes dans nos voyages, et ça l'a énormément enrichi.

— Alors, monsieur, — reprit Sabine, — vous êtes à moitié coupable des inquiétudes que me causait chaque absence de mon père.

— Et Dieu sait, monsieur, combien mademoiselle était peu raisonnable à ce sujet-là ! — ajouta Suzanne. — Figurez-vous qu'elle était alors dans des transes continuelles, comme si son digne père avait eu à courir le moindre danger !

L'armateur, regardant à son tour Suzanne avec ébahissement, lui dit :

— Quelque danger ? Ah çà ! vous croyez donc, belle dame, que...

— Mais non, c'est étonnant, — s'empressa de dire Segoffin en interrompant encore M. Verduron avec une excessive volubilité, — c'est étonnant comme on s'abuse sur certaines choses. On s'imagine que tout est roses dans notre métier ; et, parce qu'il rapporte beaucoup, on croit qu'il n'y a qu'à se baisser et à en prendre, comme si nous ne rencontrions jamais de pratiques récalcitrantes ; mais, comme dit le proverbe : *A corsaire, corsaire et demi*, car souvent nous avons affaire à des *marchands* (1) qui, avec leur air bonasse, nous donnent fièrement du fil à retordre.

— C'est la vérité, ma belle demoiselle, — dit l'armateur à Sabine ; — on n'a pas idée comme ces gaillards-là ont souvent la mine trompeuse.

— Aussi, — répondit la jeune fille en souriant, — ne faut-il pas se fier aux apparences.

— Voilà donc, — reprit ironiquement Suzanne, — voilà donc à quoi se bornent les grands dangers dont M. Segoffin vient de nous parler d'un air si matamore.

— Ma foi, belle dame, il n'a pas tort, et je vous assure que le dernier combat...

— Un combat ? — dit vivement la jeune fille en interrompant l'armateur et le regardant avec stupéfaction, — un combat ?

(1) Les corsaires appellent les bâtiments marchands des *marchands*, et souvent des navires armés en guerre se donnent l'apparence de navires de commerce, afin de tromper les corsaires et de les attirer à leur poursuite.

— Comment, — reprit à son tour Suzanne non moins stupéfaite, — un combat? de quel combat parlez-vous, monsieur?

— D'un combat, d'une lutte à outrance, — reprit Segoffin en coupant encore la parole à l'armateur, — d'une lutte désespérée entre nous et un scélérat d'acheteur qui ne trouvait pas nos *rouenneries* de son goût; mais M. Cloarek et moi, nous l'avons si bien endoctriné, qu'il nous a pris nos cent dernières pièces d'étoffes, et...

— Ah çà! belles dames, que diable nous chante-t-il là, avec ses rouenneries et ses ballots? — dit M. Verduron, qui, plusieurs fois, avait en vain tenté d'interrompre Segoffin. — Voyons, perdez-vous la tête, mon brave?

— Comment, je perds la tête! — s'écria Segoffin d'une voix tonnante.

Et, changeant soudain de physionomie, il s'avança sur M. Verduron et lui dit d'un ton menaçant :

— Vous me traitez de fou, vieux drôle que vous êtes!

Le fait est que le maître canonnier, se voyant à bout de ressources imaginatives et désespérant de pouvoir soutenir plus longtemps cette conversation à double entente, venait de se résoudre à un moyen héroïque pour tâcher de sauver le secret de son maître. Aussi, profitant alors du silence de stupeur où restait l'armateur, tout étourdi de ce brusque changement de manières, Segoffin reprit d'une voix plus éclatante encore :

— Oui, vous êtes un insolent, monsieur Verduron, et, si vous m'échauffez les oreilles, je vous secouerai les vôtres.

— Segoffin, — s'écria Sabine toute tremblante, — au nom du ciel! que dites-vous?

— Comment! — s'écria enfin l'armateur, — tu as l'audace de me traiter ainsi devant ces dames?

— Emmenez vite mademoiselle, — dit tout bas Segoffin à Suzanne; — ça va devenir affreux, elle aurait une crise, vite, vite, emmenez-la.

Puis, faisant de nouveau quelques pas à l'encontre de l'armateur, il ajouta en le forçant de reculer jusqu'au parapet du saut de loup :

— Vieux papillon poudré à la bergamotte, je ne sais qui m'empêche de te faire faire le plongeon dans ce fossé.

Et il prit au collet M. Verduron, qui s'écria en tâchant en vain de se dégager :

— Mais ce malheureux est devenu fou à lier ! A-t-on vu un pareil forcené? à qui en a-t-il?

— Au nom de Dieu ! emmenez donc mademoiselle ! ça lui sera désobligeant de voir *plonger* ce vieux drôle, — reprit Segoffin en s'adressant à la gouvernante.

Celle-ci n'avait pas attendu le conseil du maître canonnier pour tenter de reconduire Sabine chez elle, en la voyant pâlir et trembler de tous ses membres à cette scène de violence ; mais la jeune fille, malgré son effroi et les prières de sa gouvernante, ne voulut pas s'éloigner, regardant comme une lâcheté de laisser un ami de son père en butte aux mauvais traitements du *commis ;* aussi, se dégageant de l'étreinte de Suzanne, elle se rapprocha des deux hommes, et indignée, s'écria :

— Segoffin votre conduite est déplorable; au nom de mon père, je vous ordonne de mettre un terme à un pareil scandale.

— Au secours ! il m'étrangle, — murmurait d'une voix affaiblie M. Floridor Verduron, acculé au parapet du saut de loup. — Ah ! vieux misérable, le capitaine te...

Ce dernier mot : — le *capitaine,* — prononcé d'un accent si étouffé qu'heureusement Sabine n'entendit pas, fut la condamnation de l'armateur.

Segoffin saisit M. Verduron à bras-le-corps, le renversa brusquement en arrière, par-dessus le parapet élevé de trois pieds au plus, et les deux lutteurs, tombant sur le talus gazonné, roulèrent jusqu'au fond du saut de loup sans se faire d'ailleurs le moindre mal, tandis que Sabine, ne pouvant plus maîtriser l'épouvante dont la frappait ce dernier incident, s'évanouissait entre les bras de Suzanne.

— Thérèse, au secours ! Mademoiselle se trouve mal, — cria la gouvernante, — au secours !

La jeune servante accourut bientôt, et, avec son aide, Sabine fut transportée dans la maison.

Cet appel de secours, adressé par la gouvernante à Thérèse, était arrivé aux oreilles de Segoffin, alors étendu au fond du saut de loup et tenant sous lui l'armateur, qui commençait à sortir du premier étourdissement causé par la rapidité *rotatoire* de sa chute.

— Mademoiselle Sabine se trouve mal, il n'y a plus rien à craindre, notre secret est sauvé, — se dit Segoffin.

S'asseyant alors sur le revers du talus, le maître canonnier se mi

a contempler avec un flegme imperturbable M. Floridor Verduron; celui-ci suant, haletant, soufflant, décoiffé, dépoudré, débraillé, se releva péniblement, et s'adossa, encore tout chancelant, au mur du saut de loup. La surprise, la colère de l'armateur étaient telles, qu'il ne put d'abord trouver une parole; ses joues se gonflaient et se dégonflaient tour à tour, selon les aspirations de sa poitrine oppressée par la fureur; mais, s'il était muet, son regard parlait et semblait vouloir foudroyer Segoffin. Celui-ci, profitant de ce silence, dit à l'armateur avec un accent de bonhomie parfaite, et comme s'ils continuaient paisiblement un entretien :

— Maintenant, mon digne monsieur Verduron, je vas vous expliquer pourquoi je vous ai prié de me suivre dans ce petit réduit écarté.

— Misérable! — s'écria l'armateur exaspéré par le sang-froid du maître canonnier, — oser m'injurier... porter la main sur moi!

— Dame! c'est votre faute, mon bon monsieur Verduron.

— Quelle audace!

— Je vous ai demandé un moment d'entretien pour affaire particulière, vous m'avez refusé. Il m'a bien fallu manœuvrer de façon à obtenir de vous la commodité du colloque intime dont nous jouissons en ce moment.

— Bien, bien! ajoute la raillerie à la violence; le capitaine me fera justice de toi, vieux bandit! — s'écria l'armateur avec une rage concentrée.

Puis, avisant la pente rapide du talus, il ajouta :

— Je ne pourrai jamais, gros comme je suis, remonter là-haut : je serai obligé d'appeler au secours, de demander une échelle ou de me faire hisser avec des cordes. Ah! misérable Segoffin! me mettre dans cette position d'un ridicule atroce, et devant des dames encore!

Le maître canonnier s'était plu, pendant un moment, à savourer son triomphe, se disant avec complaisance qu'il n'avait pas manqué d'adresse pour sortir du très-mauvais pas; mais, cette glorieuse satisfaction assouvie, il dit sérieusement cette fois à l'armateur :

— Tenez, monsieur Verduron, je vous demande excuse de ce que j'ai fait; mais, sur l'honneur, j'y ai été forcé.

— Comment! tu oses encore...

— Ecoutez-moi donc : M. Cloarek avait jusqu'ici, pour de graves motifs, caché à sa fille qu'il était corsaire et qu'il faisait la course.

— Il serait vrai! — s'écria l'armateur en passant de la colère à la surprise; — c'est donc pour cela qu'il m'avait caché son véritable nom et sa résidence, que j'ai eu tant de peine à découvrir?

— Justement, et, afin de pouvoir s'absenter d'ici de temps à autre, il donnait pour prétexte à sa fille qu'il faisait la commission des rouenneries et autres marchandises.

— Est-il possible?

— Aussi, vous comprenez mon embarras et ma crainte quand je vous ai vu tomber ici comme une bombe!

— C'était donc pour me prier de garder le secret?

— Que je voulais vous parler en particulier.

— Je n'en reviens pas. Quel bonheur de n'avoir pas compromis le secret du capitaine! Il ne me l'eût jamais pardonné. Maintenant que je me rappelle cet entretien à double entente, je comprends tout.

— Mais, comme c'était marcher sur des charbons ardents ou sur des lames de rasoir que de continuer une conversation pareille, j'ai pris le parti de vous introduire au fond de ce saut de loup, afin de vous éloigner de mademoiselle Cloarek et de sa gouvernante; le moyen était brutal, mais ce qui est fait est fait.

— Segoffin, je te pardonne, — dit M. Verduron avec magnanimité; — je reconnais même que tu n'as pas manqué d'adresse, car...

L'entretien des interlocuteurs souterrains fut interrompu par un bruit de pas précipités et par la voix de M. Cloarek, qui s'écriait :

— Où cela? où sont-ils?

— Hélas! mon Dieu! ils sont tombés tous deux dans le saut de loup, monsieur, — répondait la voix de Thérèse.

Bientôt Yvon apparut au-dessus du parapet.

A la vue de son armateur, il resta frappé de stupeur; puis, songeant que la présence de M. Verduron pouvait compromettre un secret qu'il avait tant d'intérêt à garder, il s'écria, en pâlissant de crainte et de colère :

— Malédiction! vous ici, monsieur, vous avez osé!...

En trois bonds, Segoffin, encore fort agile, malgré sa boiterie, gravit le talus rapide et vint dire à Cloarek :

— Monsieur Yvon, rassurez-vous, mademoiselle Sabine et Suzanne ignorent tout.

— Ah! merci Dieu! — dit Cloarek, soulagé d'une appréhension terrible; — je respire, ma fille ne sait rien.

XVII

Cloarek, rassuré sur les conséquences possibles de la visite de son armateur, voulut s'enquérir de l'objet de sa venue; il fallait d'abord aviser aux moyens de le retirer du saut de loup. Segoffin alla chercher une corde, jeta l'un de ses bouts à M. Floridor Verduron, qui le saisit et parvint, grâce à cette aide, à gravir le talus.

— Venez chez moi, — lui dit Cloarek sans cacher son mécontentement; — il faut que je sache, monsieur, pourquoi vous vous êtes permis, malgré l'incognito que je voulais garder, de venir me chercher jusqu'ici, au risque d'occasionner les plus grands malheurs?

— Vous saurez tout, mon cher capitaine, — répondit Floridor Verduron.

Et, tandis que ce fâcheux réparait de son mieux le désordre de sa toilette, singulièrement compromise par sa chute au fond du saut de loup, Segoffin racontait à son maître tout ce qui s'était passé depuis l'arrivée de l'armateur.

—Toujours intelligent et dévoué, mon bon Segoffin! — dit Cloarek avec émotion après ce récit. — Par ta présence d'esprit et par ton adresse, tu as sauvé notre secret.

— Et mademoiselle, comment se trouve-t-elle, monsieur Yvon? Je suis bien fâché de lui avoir causé une telle peur. Impressionnable comme elle l'est. Mais de deux maux il fallait choisir le moindre.

— Elle va beaucoup mieux ; lorsque je suis arrivé, son évanouissement avait cessé depuis quelques instants, elle était encore très-faible; c'est Suzanne qui, tout indignée contre toi, m'a raconté qu'après un entretien fort paisible avec un négociant de mes amis, tu t'étais soudain jeté sur lui comme un fou furieux, et que vous aviez roulé tous deux dans le saut de loup. Ne comprenant rien à ce récit, je suis accouru, et je sais maintenant que tu m'as rendu un nouveau et grand service.

— Mon cher capitaine, — dit l'armateur en finissant de se rajuster de son mieux, — je vous en supplie, ne me faites pas paraître aux yeux de vos belles dames, je suis hideux ; le fond du saut de loup était rempli de boue, et j'aurais honte d'affronter les regards de votre charmante fille.

— Soyez tranquille, — dit Cloarek avec humeur, — je n'ai pas envie de vous remettre en sa présence.

Et Cloarek, faisant passer M. Verduron par un corridor de dégagement, l'introduisit dans son cabinet.

Segoffin se disposait à se retirer, lorsque l'armateur lui dit :

— Avec l'autorisation du capitaine, il faut rester, mon brave, ton avis nous peut être fort utile.

— Qu'est-ce que cela signifie? — demanda Cloarek.

— Priez le vieux Segoffin de bien fermer la porte, mon cher capitaine, et vous allez tout savoir.

Yvon, aussi surpris qu'impatienté, fit signe à son maître canonnier de rester et dit à l'armateur :

— M'expliquerez-vous enfin pourquoi vous êtes venu me réclamer jusqu'ici, et pourquoi vous n'avez pas respecté l'incognito qu'il me convenait de garder?

— Je vais répondre à toutes vos questions, mon cher capitaine, — répondit M. Verduron, qui reprenait peu à peu son air guilleret et dégagé. — Or donc, pour entrer en matière, je vous dirai que nous allons tenir ici tout bonnement un petit conseil de guerre.

— Un conseil de guerre? — dit Cloarek, — est-ce que vous êtes fou?

— Pas si fou, mon brave capitaine, car je viens vous proposer une aubaine d'au moins quatre à cinq cent mille francs pour votre part.

— Me remettre en mer! — dit Cloarek en secouant la tête. J'ai renoncé à faire la course.

— Hélas! oui, vous m'avez annoncé cette triste résolution, mon cher capitaine, et, au lieu de rester le roi des armateurs de Dieppe, parce que j'avais l'honneur et l'avantage d'armer pour le célèbre capitaine l'*Endurci*, je ne suis que...

— Un mot en passant, — dit Cloarek en interrompant M. Verduron, — de quel droit avez-vous pris sur vous de faire imprimer une lettre confidentielle dans laquelle je vous faisais part de mon enlèvement et de mon évasion?

— Comment! mon brave capitaine, mais ç'a été une bonne fortune pour tous les lecteurs du *Journal de l'Empire*, qui, comme tant d'autres, sont très-friands de tout ce qui a trait au plus intrépide, au plus illustre de nos corsaires.

— Vous êtes beaucoup trop obligeant, car cette indiscrétion de votre part m'a fort contrarié.

— Puisque votre modestie s'est alarmée ainsi, mon cher capitaine, elle aura beaucoup à souffrir de l'article d'aujourd'hui.

— Comment! quel article?

— On parle encore de vous dans le *Journal de l'Empire* que j'ai vu ce matin.

— Et que dit-on? — s'écria Cloarek, craignant pour son secret et songeant que ce journal était reçu dans sa maison. — Mordieu! monsieur, est-ce une nouvelle indiscrétion de votre part?

— Rassurez-vous, mon cher capitaine; l'on n'y parle que de l'intrépide corsaire l'*Endurci*, de sa manière de combattre et d'aborder l'ennemi, etc.; enfin de simples détails sur le marin, mais rien sur l'homme privé.

— C'est déjà trop! — reprit Cloarek avec impatience, quoique rassuré. — En tout ceci, vous m'avez été parfaitement désagréable.

— Du moins, mon cher capitaine, je ne l'ai pas fait par mauvaise intention, et puis enfin, *ce qui est fait est fait*, comme dit ce vieux diable de Segoffin, et à tout péché miséricorde, n'est-ce pas?

— Soit, mais poursuivez, ou plutôt il est, je crois, inutile de poursuivre. Vous êtes venu ici pour me proposer de reprendre la mer; je ne veux pas la reprendre. Tout est dit.

— Non, certes, tout n'est pas dit, mon cher capitaine; prêtez-moi seulement deux minutes d'attention : Voici le fait. Il s'agit d'un trois-mâts de la compagnie des Indes chargé de lingots et d'espèces monnayées pour environ deux millions de francs. Vous entendez, *deux millions* de francs!

— Peu m'importe.

— Attendez. Ce navire a été très-avarié lors du dernier coup de vent; il est, à cette heure, en réparation à Jersey, et il doit en appareiller demain soir à la marée, sous l'escorte d'une corvette de guerre; je ne vous en dis pas davantage pour le moment.

— Et vous avez raison. Le trois-mâts, fût-il chargé de dix millions, je ne me remettrai pas en mer, je vous l'ai dit.

— Vous me l'avez dit, c'est vrai, mon cher capitaine, mais ce n'est pas votre dernier mot, et ce, pour plusieurs raisons.

— Je n'ai pas deux paroles, monsieur.

— Ni moi non plus, mon cher capitaine; mais enfin... souvent... malgré nous... les circonstances...

— Encore une fois, j'ai dit non, c'est non.

— Vous avez dit : Non, eh bien! vous direz : Oui ; voilà tout, mon cher capitaine, — reprit l'armateur, comme s'il eût été parfaitement sûr de son fait.

— Monsieur Verduron, — s'écria Cloarek en frappant du pied, — assez ! assez !

— Tenez, voyez-vous, n'agacez pas M. Yvon, — dit tout bas Segoffin à l'armateur; — je le connais, il y aurait de l'orage pour vous; et, comme vous n'êtes pas orné d'un paratonnerre, vous comprenez.

— Mon cher capitaine, — reprit M. Verduron, — tout ce dont je vous supplie, c'est de m'accorder cinq minutes d'attention, voilà tout.

— Allons, finissons.

— Vous pourrez voir, par le fragment ci-joint d'un journal anglais, et par ce rapport, qui est de bonne source, — ajouta l'armateur en remettant quelques papiers à Yvon, — vous pourrez voir que la corvette de guerre le *Vangard*, qui convoie ce riche et succulent navire, est commandé par le capitaine Blak.

— Le capitaine Blak ! — s'écria Cloarek.

— Lui-même, répondit l'armateur. — C'est, vous le savez, l'un des plus intrépides capitaines de la marine anglaise ; et, malheureusement pour nous, il a toujours été si heureux dans ses rencontres avec nos navires, qu'on l'a surnommé le *pourvoyeur des pontons*.

— Puisque c'est ce fameux capitaine Blak qui convoie ce riche navire, il m'eût été doux, quand même il m'en aurait coûté mon dernier œil, — dit Segoffin, — il m'eût été doux de proprement loger un boulet de dix-huit dans le ventre de ce *pourvoyeur de pontons;* mais, nom d'un petit poisson! je n'ai pas de chance.

— La chance viendra, mon vieux loup de mer.

— Je ne suis pas assez intime avec le bon Dieu pour ça, monsieur Verduron.

— Eh bien! mon cher capitaine, — reprit l'armateur, — votre silence me dit que vous acceptez ; j'en étais certain. Dame ! pensez donc, quel honneur et quel profit! quatre à cinq cent mille francs de part de prise[1] et ramener le *Vangard* à la remorque du *Tison-d'Enfer*, le tout en quarante-huit heures, ni plus ni moins, empocher un demi-million et coffrer le *pourvoyeur des pontons !*

Au nom du capitaine Blak, en effet, surnommé le *pourvoyeur des*

pontons, de ces sépulcres flottants où chaque fonctionnaire anglais était bourreau et chaque prisonnier français martyr, Cloarek avait frémi; tout son sang, affluant à son visage, l'avait empourpré; les artères de ses tempes, gonflées par l'engorgement du sang, battaient avec violence, et par deux fois ses poings convulsifs s'étaient contractés.

Segoffin, depuis longtemps adonné à de profondes études sur la physionomie de son maître, l'observa très-attentivement; puis il dit tout bas à l'armateur en secouant la tête :

— Ça mord un peu, mais pas assez; il bouillote, il ne bouillira pas.

Les pronostics de Segoffin se réalisèrent; le pourpre de la colère passa comme une nuée d'orage sur le front de Cloarek. Ses traits assombris et contractés se détendirent; il redevint calme et dit à M. Verduron en souriant à demi :

— Vous êtes un habile tentateur; mais j'ai un talisman contre vous : c'est la promesse faite à ma fille de ne plus jamais la quitter, vous l'avez vue, vous comprendrez que je tienne mon serment.

— Sans doute, mademoiselle Cloarek est charmante, mon cher capitaine, mais vous ne ferez pas la folie de perdre une si belle occasion. Vous mesurer avec le capitaine Blak et faire une prise de deux millions, ce sera le bouquet de votre carrière de corsaire.

— N'insistez pas.

— Capitaine, mon cher capitaine.

— Impossible! vous dis-je.

— Segoffin, mon brave loup de mer, joins-toi donc à moi; tu logeras ton petit boulet de dix-huit dans le ventre du capitaine Blak, je t'en réponds, vieux gourmet!

— Segoffin sait que je ne reviens pas sur ma parole, monsieur Verduron; encore une fois, j'ai dit : non, c'est non.

— Sacrebleu! il y a des gens d'un égoïsme intraitable! s'écria l'armateur, furieux du refus de Cloarek; — il y a des gens d'une personnalité révoltante! et vous êtes de ces gens-là, capitaine!

— Ah çà! monsieur Verduron, c'est une plaisanterie, — reprit Cloarek, ne pouvant s'empêcher de sourire de cette étrange sortie; — vous parlez, mordieu! de batailles bien à votre aise, et je vous prie de me dire de quel côté est l'égoïsme : vous, restant fort tranquille dans votre comptoir de Dieppe, pendant que les marins des bâtiments que vous armez vont s'exposer aux chances d'un combat terrible.

— Comment! Et n'ai-je pas aussi mes risques, moi, monsieur? — s'écria Verduron, — et les boulets que je reçois, monsieur.

— Ah! ah! — fit Segoffin, — foi de canonnier! j'ignorais que vous fussiez dans l'habitude de recevoir une grêle de boulets.

— Certes, monsieur! je les reçois, dans mon navire encore! Aussi les réparations, les avaries, qui les paye? votre serviteur, et les blessures, et les bras et les jambes de moins, ce n'est rien non plus cela, apparemment?

— Ah! ah! — continua Segoffin, — vous auriez aussi la mauvaise habitude de perdre comme cela toutes sortes de bras et de jambes, mon pauvre cher homme? Nom d'un petit poisson! c'est désastreux.

— Faites donc l'ignorant, vieux damné! Est-ce que, dans votre dernier et enragé combat, je n'en ai pas été pour cinq jambes et trois bras amputés? Mettez le tout l'un dans l'autre à cinquante écus de pension par membre, et comptez.

— Il faut dire que vous ne donnez pas un sou quand on perd la tête, — dit Segoffin.

— Il ne s'agit pas de plaisanter, mais de répondre! — s'écria l'armateur de plus en plus animé; — car enfin, est-ce que je ne fais pas tout ce que je peux, moi, pour vous créer d'excellents équipages? Croyez-vous donc, capitaine, que l'espoir d'une petite pension en cas d'avaries majeures ne donne pas du cœur au ventre à nos matelots et n'en fasse de vrais démons pour le feu? Et c'est quand je me saigne ainsi aux quatre membres que je suis payé par la plus noire ingratitude!

— Ce que vous dites est ridicule, — répondit Cloarek en haussant les épaules, — j'ai quadruplé votre fortune.

— Et parce que monsieur le capitaine l'*Endurci* a sa suffisance de richesses, — s'écria l'armateur, — il s'inquiète peu que les autres aient ou n'aient point la leur.

— Monsieur Verduron, — dit Cloarek, — tout à l'heure vous étiez ridicule, maintenant vous êtes amusant : c'est un progrès.

— Je trouve même, — ajouta sentencieusement Segoffin, — que, de même que l'on dit dans notre pays un *Breton... bretonnant,* on ourrait dire à l'endroit de monsieur : un *bouffon... bouffonnant!*

— Ah! c'est ainsi! — s'écria l'armateur exaspéré, — eh bien! bouffonnera fort, celui qui bouffonnera le dernier.

— Allons, mon cher Verduron, calmez-vous, — reprit Cloarek ; — il ne manque pas, Dieu merci ! de braves capitaines corsaires à Dieppe, et plus d'un est aussi capable que moi de vaillamment commander le *Tison d'Enfer*, d'aller à Jersey faire cette bonne capture et livrer un beau combat au capitaine Blak. Ce combat est, je vous l'avoue, la seule ose que je regrette.

— Ainsi, vous refusez, capitaine ?

— Pour la dixième fois, oui.

— Positivement ?

— Allons, assez.

— Eh bien donc ! — reprit résolûment l'armateur, — ce que j'aurais voulu obtenir de vous, capitaine, par la prière et par la persuasion, je l'obtiendrai autrement.

— Que veut-il dire ? — reprit Cloarek en regardant Segoffin.

— Quelque drôlerie, — répondit le maître canonnier ; — toujours *bouffon... bouffonnant.*

— Vous sentez, capitaine, — poursuivit Verduron avec un accent sardonique et menaçant, que l'on ne se résigne pas facilement à renoncer à l'éventualité d'une prise d'un demi-million. Aussi, quoique je fusse loin de m'attendre à votre refus, j'avais prudemment pris mes petites précautions.

— Vos précautions ?

— Le *Tison d'Enfer* est mouillé au Havre, où il est entré ce matin.

— C'était lui, — s'écria Segoffin, — je ne me trompais pas ; c'est lui que j'ai vu louvoyer il y a trois heures.

— Le brick ! — s'écria Cloarek, — le brick est au Havre ?

— Oui, monsieur Yvon, mais déguisé, oh ! déguisé à ne pas le reconnaître, puisque moi qui le connais comme si j'étais son père, j'ai douté, — reprit le maître canonnier. — Figurez-vous qu'ils vous l'ont barbouillé de gris perruquier, avec une large bande jaunâtre, c'est-à-dire que c'est bourgeois, c'est galiote, c'est patache ! enfin c'est ignoble ! Et avec cette belle dégaîne-là, pas l'apparence d'un canon, Dieu merci ! car ils en auraient rougi jusqu'à la gueule ces pauvres chéris.

— Ah çà ! monsieur, — dit Cloarek à l'armateur, — m'apprendrez-vous ce que tout cela signifie ?

— Le voici, capitaine, — répondit Verduron triomphant à son

tour : — j'ai changé la couleur du brick; j'ai fait exhausser ses bastingages au moyen de bordages volants, qui, dissimulant sa batterie, le rendent méconnaissable; excellente précaution, car le *Tison d'Enfer* a fait tant de mal à l'Angleterre, que son signalement est donné à tous les croiseurs britanniques. Aussi, capitaine, grâce au déguisement de votre brick, vous arriverez bien plus facilement à Jersey.

— Ah! — dit Cloarek en se contenant, — décidément vous y tenez?

— Beaucoup, capitaine, et je fais mieux, *je vous tiens*. Oui, et voici comment : l'équipage est dans l'enthousiasme; l'attente d'une nouvelle course sous vos ordres a mis le feu au ventre de ces démons incarnés. Ils vous attendent ce soir, et je vous préviens que si vous n'êtes pas au Havre dans une heure, ils seront ici dans deux.

Cloarek, stupéfait de la détermination de l'armateur, regarda Segoffin sans pouvoir d'abord trouver une parole; puis il balbutia d'une voix altérée par la colère :

— Comment! vous osez?

— Mon Dieu, ce n'est pas moi qui oserai, capitaine; ce seront vos matelots, et vous savez si les gaillards sont *oseurs*. Ainsi donc, si vous refusez, vous verrez arriver ici vos cent cinquante diables enragés, tambours et fifres en tête : ils sont déterminés à enlever de force l'intrépide capitaine l'*Endurci*. Aussi, je crains que les fifres et tambours de votre équipage n'ébruitent cette fois votre incognito.

— Misérable! — s'écria Cloarek désespéré, car il sentait combien le dessein de l'armateur était réalisable.

Aussi se précipitait-il sur Verduron, sans Segoffin, qui, craignant un danger pour l'armateur, lui fit un rempart de son corps en disant à Cloarek :

— Ah! monsieur Yvon, il a les cheveux blancs sous sa poudre à la bergamote.

— Assommez-moi, tuez-moi, si vous voulez, — reprit l'armateur, — vous n'empêcherez pas l'équipage du brick de venir vous trouver si vous n'allez pas à lui

— Monsieur, — dit vivement Segoffin à son maître en prêtant l'oreille du côté de la porte, — calmez-vous, pas si haut, j'entends quelqu'un.

— Ne laisse entrer personne! — s'écria Cloarek.

Segoffin courait à cette porte, lorsqu'elle s'ouvrit brusquement,

Suzanne, pâle, alarmée, y parut, et lui dit en joignant les mains :

— Ah ! monsieur, venez, venez vite.

— Qu'y a-t-il ?

— Mademoiselle...

— Ma fille ! qu'a-t-elle?

— Ah ! monsieur, je suis si émue, venez, venez.

Cloarek, oubliant tout, suivit précipitamment la gouvernante, laissant l'armateur et Segoffin.

— Monsieur Verduron, — lui dit le maître canonnier, — sans compliment, vous l'avez échappé belle. Je n'ai qu'un conseil à vous donner, c'est de filer votre nœud, et roide.

— Oui, — dit l'armateur en prenant à la hâte sa canne et son chapeau, — tu peux avoir raison.

— J'ai énormément raison.

— Écoute : tu le sais, au fond je suis bon homme, et après tout je regrette d'avoir mené les choses si loin pour cette nouvelle course, car j'ignorais que le capitaine eût une fille et tant d'intérêt à lui cacher qu'il était corsaire; mais maintenant, aucune puissance humaine, pas même celle du capitaine, ne serait capable d'empêcher ces endiablés marins de venir le chercher ici, s'il ne va pas à eux. Ils flairent une capture énorme et un combat acharné; ils seront intraitables; ce que je leur dirais ou rien, ce serait...

— Ce serait la même chose, je les connais. Aussi, en considération de tout ceci, je vous conseille, moi, de filer précipitamment votre nœud; vous avez fourré M. Yvon dans un affreux guêpier; je ne vois pas comment il en pourra sortir. Or, moi, malgré mon air bon enfant, ça me révolte, et quoique, sous votre poudre à la bergamote, il y ait des cheveux blancs, je pourrais, nom d'un petit poisson! me faire illusion et me livrer sur votre personne à toutes sortes de « *sévices graves et de voies de fait,* » comme disait autrefois mon maître, quand il était juge, et...

L'armateur n'en entendit pas davantage; car, malgré ses paroles doucereuses et son flegme habituel, Segoffin paraissait prêt à éclater. M. Verduron se hâta de sortir, et, du seuil de la porte, ajouta ces derniers mots :

— Je pars. Dis en tout cas au capitaine que l'état-major du brick et une partie de l'équipage l'attendent à la taverne de l'*Ancre-d'Or*, sur le quai.

Au bout de quelques instants, l'armateur eut quitté la maison de Cloarek.

Segoffin se dirigea du côté de la chambre de Sabine, afin d'avoir quelques nouvelles sur le dernier événement qui venait de motiver la brusque sortie du capitaine.

XVIII

Segoffin, depuis une demi-heure environ, se promenait avec une inquiétude croissante dans un couloir où donnait la porte d'un petit salon précédant la chambre à coucher de Sabine; de temps à autre, le maître canonnier prêtait l'oreille avec attention et n'entendait rien qu'un bruit confus.

Enfin il vit sortir Suzanne, qui s'essuyait les yeux.

— Eh bien! — lui dit-il vivement et avec anxiété, comment va mademoiselle? qu'est-ce qu'il y a encore, Suzanne? répondez, répondez donc.

— Vous me demandez ce qu'il y a, brutal que vous êtes, lorsque votre scène de violence de ce matin envers cet honnête négociant, qui est si poli, a jeté mademoiselle dans une horrible crise nerveuse!

— Admettons que j'aie eu tort; cette crise avait heureusement cessé. M. Yvon me l'a dit en venant me retrouver au jardin.

— Oui, cette crise avait cessé, mais mademoiselle était restée dans une prédisposition si nerveuse, que ce qui est arrivé ensuite l'a replongée dans un état très-alarmant.

— Eh morbleu! je sais l'affaire du saut de loup ; parlez-moi de ce qui est arrivé ensuite.

— Certes, vous devez savoir cette affaire, vieux forcené! Précipiter cet aimable homme au fond de ce fossé!

— Suzanne, — reprit Segoffin d'une voix grave et émue; — au nom de l'attachement que nous portons tous deux à nos maîtres, je vous en supplie, dites-moi ce qui est arrivé.

L'accent pénétré du vieux serviteur toucha Suzanne.

— Eh! mon Dieu! — reprit-elle, — vous savez bien que j'en suis

certaine de votre affection pour nos maîtres, seulement vous avez parfois de si sauvages façons d'agir, et ce matin encore... allons, n'en parlons plus. Il y a une heure, je suis donc venue chercher monsieur là-haut.

— Ensuite?

— Monsieur est accouru auprès de mademoiselle, elle a pleuré beaucoup, et cela, comme toujours, l'a un peu calmée. Monsieur a aussi beaucoup pleuré.

— Lui, que s'était-il donc passé?

— Hélas! le seul chagrin de sa vie, s'est ravivé plus douloureux que jamais.

— Comment?

— La mort de cette pauvre madame.

— Et qui l'a rappelée à M. Yvon?

— Sa fille!

— Mademoiselle Sabine?

— Oui. Jugez combien ce coup a été cruel pour lui!

— Que dites-vous là? — s'écria Segoffin avec effroi. — Mademoiselle Sabine sait donc ce malheureux secret?

— Elle? Dieu merci, elle l'ignore, elle l'ignorera toujours, je l'espère.

— Alors, Suzanne, je ne vous comprends plus.

— Tenez, — dit la gouvernante en tirant un papier de sa poche, — voici ce qui a causé tout le mal.

— Qu'est-ce que cela?

— Le journal de ce matin.

— Eh bien?

— Il contient de nouveaux détails sur ce fameux corsaire, le capitaine l'*Endurci*.

— C'est donc cela dont cet animal d'armateur nous parlait tantôt, — se dit Segoffin.

Et il ajouta tout haut :

— Mais quel rapport ce journal peut-il avoir...

— Écoutez ce passage, Segoffin; celui-là seul est important, et alors vous comprendrez tout.

Suzanne ouvrit le journal et lut le fragment suivant d'un article intitulé :

Nouveaux détails sur le célèbre capitaine corsaire l'*Endurci*.

« Il n'est pas jusqu'à l'extérieur du capitaine qui n'ajoute encore au prestige dont il est entouré, car chacun de ses matelots est un séide capable de se dévouer pour lui jusqu'à la mort.

« Cet intrépide corsaire est âgé de quarante ans environ; sa taille, moyenne, est à la fois svelte et robuste; sa physionomie mâle et expressive; son œil d'aigle, le port impérieux de sa tête, son allure décidée, tout décèle en lui l'homme né pour le commandement; l'on ignore son véritable nom et son origine : mais plusieurs pensent qu'il est Breton, si l'on en juge, disent les uns, d'après le costume qu'il porte invariablement pendant ses croisières; d'autres pensent, au contraire, que le capitaine l'*Endurci* est Méridional, et qu'il n'adopte le costume breton que parce qu'il est, par sa forme et par sa commodité, parfaitement approprié aux fonctions et aux habitudes du marin.

« Quoi qu'il en soit, nous croyons intéresser nos lecteurs en leur donnant, d'après un témoin oculaire, une description exacte du costume que ce célèbre corsaire a toujours porté à son bord, depuis qu'il fait la course; l'on dit même qu'il attache à l'usage de ce costume une idée superstitieuse.

« Le capitaine l'*Endurci* est habituellement vêtu d'une veste et d'un gilet noir, rehaussés de petits boutons d'argent; une large ceinture orange qui supporte aussi ses armes serre à sa taille d'amples *braies* de toile blanche semblables aux *morphs* des pêcheurs hollandais ou aux jupes des pilotes de l'île de Batz ; de grandes guêtres et un large chapeau, très-bas de forme, complètent ce costume à la fois commode, sévère et pittoresque. »

Puis, après avoir lu ce fragment, la gouvernante ajouta :

— Vous le voyez, Segoffin, le hasard veut que ce corsaire porte un costume breton pareil à celui que portait M. Cloarek lors de cette nuit funeste où madame est morte et...

— Ah! — s'écria Segoffin en interrompant la gouvernante, — je tremble de deviner. A cette lecture, mademoiselle Sabine a cru reconnaître dans ce corsaire le personnage mystérieux qu'elle croit être le meurtrier de sa mère.

— Hélas! oui, Segoffin; aussi, dans une sorte de délire, a-t-elle

dit à M. Cloarek : « Mon père, le meurtrier de ma mère existe, ne la vengerez-vous pas ? » Jugez du désespoir de M. Cloarek. Détromper sa fille, c'est pour ainsi dire s'accuser lui-même.

— Mais ce journal de ce matin, mademoiselle l'a donc lu aprè l'arrivée de M. Yvon?

— Mon Dieu, oui ; voici comme cela s'est passé : l'émotion que lui avait causée votre algarade de ce matin, soit dit sans reproche, Segoffin, était déjà calmée, mais la chère enfant éprouvait encore ces tremblements nerveux qui, chez elle, succèdent toujours à ses crises. Vers les onze heures, monsieur est rentré; il avait l'air rayonnant, mon neveu l'accompagnait, tout aussi joyeux. « Ma fille est chez elle ? me dit gaiement M. Cloarek ; j'ai une bonne nouvelle à lui apprendre. » Là-dessus, Segoffin, sans être rapporteuse, je suis bien obligée de raconter à monsieur votre affaire du saut de loup avec ce digne négociant poudré qui a des manières si gracieuses, et l'effroi que votre violence a causé à mademoiselle.

— Nécessairement ; mais continuez.

— Monsieur court chez sa fille, la trouve presque tout à fait remise, se rassure, lui recommande le calme, le repos, et va vous rejoindre ; il avait dit à mon neveu d'aller tout de suite s'occuper dans sa chambre de je ne sais quelle note qu'il lui avait demandée (et, par parenthèse, le pauvre garçon y est encore, dans sa chambre, je n'ai pas voulu l'attrister en allant lui conter ce qui vient d'arriver à mademoiselle). Mais cela ne fait rien à la chose ; je reste donc auprès de cette chère enfant. Thérèse, comme à l'ordinaire, apporte le journal ; alors, j'ai la malheureuse idée, pour distraire mademoiselle, de le lui donner à lire ; aussi, qu'est-il arrivé ? c'est qu'au passage où l'on décrit le costume de ce corsaire, elle a jeté un cri affreux, et... mais, tenez, — dit Suzanne en s'interrompant, — voilà monsieur.

En effet, Cloarek, pâle et les traits empreints d'un sombre désespoir, sortait de la chambre de sa fille.

— Suzanne, retournez près d'elle, je vous prie, — dit-il à la gouvernante d'une voix altérée ; — elle vous demande.

Puis, s'adressant à Segoffin :

— Toi, viens.

Le vieux serviteur suivit silencieusement son maître dans sa chambre à coucher.

Cloarek, se jetant alors dans un fauteuil, donna un libre cours à ses larmes, jusqu'alors contenues par la présence de Sabine ; il cacha sa figure entre ses mains et poussa de sourds gémissements, entrecoupés de sanglots déchirants.

A l'aspect de cette douleur poignante, Segoffin, qui s'émouvait rarement, sentit son œil devenir humide, et, debout près de son maître, il resta silencieux, abattu.

Au bout de quelques instants, Cloarek s'écria d'une voix entrecoupée :

— Oh ! que j'ai souffert ! oh ! que je souffre !

— Oui, je vous crois, monsieur Yvon, — dit tristement Segoffin, — Suzanne m'a tout dit. Ce journal, c'est bien malheureux !

— Non, vois-tu ! — s'écria Cloarek avec un redoublement de désespoir ; — non, il est impossible de se figurer combien le terrible souvenir de cette nuit funeste est resté présent à la pensée de cette malheureuse enfant ! Je frissonne encore en songeant avec quelle expression d'épouvante et d'horreur elle s'écriait, presque en délire, en me serrant convulsivement entre ses bras : — « Père ! père ! cet homme, ce meurtrier de ma mère, il existe. » — Et comme, dans ma stupeur, je la regardais sans lui répondre, elle m'a dit, avec l'énergie de la haine : — « Mais, père, il vit, celui qui a tué ma mère, celui qui a tué ta femme. Ce meurtre, il crie vengeance ! et cet homme vit encore ! » — Et, pour la première fois, sur la douce figure de ma fille, je lisais l'expression de la haine, et de cette haine, je suis l'objet. Ah ! tiens, cette scène horrible a rouvert ma plaie, ravivé mes remords, et tu sais pourtant si j'ai assez souffert, si j'ai assez expié un moment d'entraînement fatal.

— Tenez, monsieur Yvon, ce qu'il y a de pis, dans tout cela, — reprit Segoffin après un moment de silence, — c'est la trame de cet armateur, que l'enfer confonde.

— C'est à en devenir fou, car, si je reste auprès de ma fille, l'équipage du brick arrivera ici.

— C'est certain, vous connaissez nos hommes

— Oui, et Sabine alors apprendra ainsi que moi, le capitaine l'*Endurci*, et le meurtrier de sa mère, c'est tout un, et cette enfant, sur laquelle j'ai depuis tant d'années concentré toutes mes affections, cette enfant, qui est ma vie, ma seule consolation, mon seul espoir, cette enfant n'aura plus pour moi qu'aversion et horreur, et pour-

tant, tu le sais, toi, toi seul! le véritable et étrange secret de cette vie dont ma fille me fera un crime! et pourtant ce secret, s'il était révélé, me donnerait peut-être le droit d'être fier et glorieux! Mais, non, elle doit toujours ignorer ce mystère, elle!!! Et je n'aurai rien, rien, pour combattre l'aversion que ma vie passée doit inspirer à mon enfant! mais c'est affreux! — s'écria Cloarek avec un accent déchirant.

Et après quelques minutes de sinistres réflexions, l'œil égaré, les lèvres contractées par un sourire sardonique, il murmura, se parlant à lui-même :

— Bah! elle est riche, elle aime un honnête homme, elle en est aimée, Suzanne et Segoffin lui resteront. Au lieu de m'abhorrer, elle me pleurera, et, pour elle, ma mort sera environnée du même mystère que ma vie.

Cloarek, en disant ces mots, s'était avancé vers un meuble sur lequel était placée une paire de pistolets.

Segoffin n'avait pas perdu son maître du regard; sautant sur les pistolets avant que le capitaine eût pu s'en emparer, il profita d'un premier moment de surprise de celui-ci pour ouvrir les bassinets et répandre les amorces sur le plancher, puis il replaça froidement les armes à leur place.

— Malheureux! — s'écria Cloarek hors de lui-même, saisissant le vieux serviteur au collet, — tu payeras cher ton audace!

— Allons, monsieur Yvon, pas d'enfantillage. Revenez à vous.

— Ces pistolets, — poursuivit Cloarek, — pourquoi les as-tu désarmés?

Et il secoua vigoureusement Segoffin, qui répondit, tout en cédant aux brusques oscillations que lui imprimait le rude poignet de son maître :

— Monsieur Yvon, le temps presse et se passe. Vous avez mieux à faire qu'à secouer votre vieux Segoffin, comme un arbre dont on veut faire tomber les fruits, je vous le dis : le temps presse, et il est précieux!

Le sang-froid du maître canonnier rappela Cloarek à lui-même; il murmura en retombant sur son siége avec accablement :

— Tu as raison, je suis insensé. Tiens, Segoffin, aie pitié de moi.

— Allons, mordieu! monsieur! est-ce vous qui parlez ainsi?

— Eh! que veux-tu que je te dise? que veux-tu que je fasse? ma tête est en feu, j'ai le vertige!

— Est-ce mon avis que vous me demandez?

— Parle toujours.

— Il faut aller au Havre.

— Abandonner Sabine dans l'état où elle se trouve. Redoubler ses alarmes par un départ précipité, par une absence incompréhensibl pour elle après mes promesses! L'abandonner enfin au moment même où elle n'a jamais eu plus besoin de mes soins, de ma tendresse, au moment de la marier, peut-être.

— Mademoiselle Sabine?

— Oui, ce mariage m'avait d'abord déplu, et, à cette heure, j'y ai confiance pour l'avenir de ma fille; mais il faut pour cela que je puisse la guider, entourer ces deux faibles enfants d'une constante et paternelle sollicitude, et c'est dans un pareil moment que j'irais reprendre la mer, risquer encore ma vie, lorsque jamais elle n'a été plus nécessaire à Sabine! car maintenant je retrouve mon sang-froid, ma raison, et, je le sens, tout à l'heure j'étais fou de vouloir me tuer. Merci à toi, mon vieux et fidèle, c'est un crime que tu m'as épargné.

— Je voudrais vous épargner de même la visite de l'équipage du corsaire, monsieur Yvon; il ne faut pas oublier ce danger-là. Si vous n'allez pas à eux, ils viendront à vous.

— C'est moi qui vais aller à eux! — s'écria Cloarek, frappé d'une idée subite; — oui, je vais à l'instant partir pour le Havre et annoncer à mes matelots que j'ai renoncé à la mer, et ils ne m'imposeront pas leur volonté. Ils savent si mon caractère est énergique, si je cède aux clameurs. Tu m'accompagneras, tu as aussi sur eux de l'influence; elle me sera nécessaire. C'est le seul moyen de conjurer le péril qui me menace; il est deux heures, à trois heures nous serons au Havre, et à cinq heures, au plus tard, de retour ici. Ma fille repose un peu, elle ne se doutera seulement pas de mon absence. Allons, viens. Pour ne donner ici aucuns soupçons, nous prendrons un cabriolet à l'auberge.

Au moment où Cloarek se dirigeait vers la porte, le maître canonnier, qui n'avait pu l'interrompre, l'arrêta et lui dit d'un ton grave :

— Monsieur Yvon, vous faites fausse route.

— Que veux-tu dire?

— Si vous mettez le pied au Havre, vous ne serez de retour ici qu'après la croisière.

— Tu es fou.

— Je ne suis pas fou.

— Mon équipage m'enlèvera de force, n'est-ce pas?

— C'est probable.

— Et ma volonté ?

— C'est votre volonté que je crains.

— Finiras-tu tes énigmes ?

— Une fois en présence de nos matelots, vous n'aurez pas la force de leur résister.

— Moi ?

— Non.

— Après les raisons que je viens de te donner ?

— Rien n'y fera ! croyez-moi. Vous allez vous retrouver face à face, cœur à cœur, avec ces enragés qui, tant de fois ont, avec vous, bravé mer et tempête, feu, fer et plomb. Vous allez flairer le goudron et la poudre ; ces démons vont vous parler à leur manière : du capitaine Blak, le pourvoyeur des pontons ! !! et alors... je vous dis, moi, que, malgré vous, VOUS VOUS SENTIREZ, COMME VOUS SAVEZ, et, quand vous êtes comme ça, le diable n'est pas votre maître, et le bon Dieu encore moins.

— Je t'ai dit qu'à cinq heures je serai de retour ici, sans que ma fille se soit aperçue de mon absence. Tes craintes sont folles. Viens.

— Vous le voulez ?

— Suis-moi.

— Ce qui sera sera, — dit Segoffin en suivant son maître et en secouant la tête.

Après s'être informé auprès de Suzanne de l'état de Sabine, et avoir appris qu'elle continuait de reposer, Cloarek, accompagné de son maître canonnier, sortit de sa maison et partit pour le Havre.

XIX

Trois jours se sont écoulés depuis le moment où Yvon Cloarek a quitté sa demeure sans prévenir sa fille de son départ. Cette habitation, ordinairement si calme, si riante, offre presque partout des traces à peine effacées d'une dévastation récente.

L'un des pavillons attenant au bâtiment principal a été presque entièrement ravagé par l'incendie; des décombres noircis au feu, des poutres à demi carbonisées couvrent une partie du jardin.

La porte et plusieurs des fenêtres du rez-de-chaussée du bâtiment principal, brisées et défoncées à coups de hache, sont remplacées avec des planches; de larges taches rouges ensanglantent la muraille, et, à quelques endroits, plusieurs des croisées des étages supérieurs ont été criblées par la mousqueterie.

Il est minuit.

A la clarté d'une lampe éclairant une des chambres à coucher de la maison, on voit Onésime; les draps du lit où il est étendu sont çà et là tachés de sang.

Le neveu de Suzanne semble sommeiller; il est d'une grande pâleur; de temps à autre, une sorte de demi-sourire douloureux erre sur ses lèvres entr'ouvertes.

Une femme âgée, vêtue en paysanne, assise à son chevet, le veille avec sollicitude.

Le grand silence qui règne dans cette chambre est interrompu par le bruit de la porte, que l'on ouvre avec une extrême précaution. Bientôt dame Robert entre, et, recommandant d'un geste à la paysanne de ne pas se déranger, elle s'avance sur la pointe du pied jusqu'au lit de son neveu; dérangeant alors un peu l'un des rideaux, elle le contemple dans une muette anxiété.

En trois jours, les traits de Suzanne sont devenus presque méconnaissables : la douleur, les angoisses, les larmes, les ont marbrés et creusés.

Après avoir silencieusement regardé Onésime pendant quelques instants, Suzanne, se reculant doucement, fit signe à la garde de venir auprès d'elle et lui dit tout bas :

— Comment a-t-il été depuis que je suis venue?

— Il a paru moins souffrant, mais plus agité, madame.

— Il ne s'est pas plaint?

— Très-peu. Il m'a plusieurs fois demandé des détails sur ce qui s'est passé; mais, d'après vos ordres, je n'ai rien voulu dire.

— Grâce à Dieu, la connaissance lui revient?

— Oh! tout à fait, madame. On voit même qu'il parlerait davantage si on répondait à toutes ses questions.

— Il ne m'a pas demandée?

— Oh! si, madame; plusieurs fois il m'a dit: « Ma tante viendra, n'est-ce pas? Ne viendra-t-elle pas bientôt?» — Je lui ai répondu que vous veniez presque toutes les demi-heures. Il m'a fait signe de la tête qu'il me remerciait, et puis il s'est assoupi, mais il s'est plusieurs fois réveillé en sursaut.

— Et il n'a pas paru souffrir davantage de sa blessure?

— Non, madame, seulement, une ou deux fois il a eu comme de la peine à respirer.

— Pourvu, mon Dieu! — dit Suzanne en joignant les mains et le vant au ciel des yeux humides de larmes, — pourvu qu'il ne sur vienne pas d'accident mortel!

— Le chirurgien vous a pourtant rassurée à ce sujet, madame.

— Il m'a dit qu'il avait bon espoir; hélas! rien de plus!

— Madame, je crois qu'il s'éveille, dit la paysanne en écoutant.

Car Suzanne et elle s'étaient retirées derrière les rideaux du lit qui les cachaient.

En effet, Onésime fit un léger mouvement sur sa couche et poussa un profond soupir.

Suzanne avança la tête, s'aperçut qu'Onésime ne dormait pas, et dit à la paysanne :

— Descendez dîner, ma bonne, je vous sonnerai plus tard.

La garde sortit, Suzanne vint s'asseoir à sa place.

A la voix de sa tante, Onésime avait tressailli de contentement; il lui dit en la sentant assise auprès de lui :

— Vous voilà? oh! tant mieux!

— Cher, cher enfant, — dit la gouvernante avec une émotion difficilement contenue, — je viens de t'entendre soupirer, tu souffres donc toujours, ou davantage peut-être?

— Non, je vous assure, je me sens beaucoup mieux.

— Tu dis cela pour me rassurer?

— Tenez, prenez ma main. Vous savez combien elle était brûlante, voyez!

— Il est vrai, elle l'est moins. Et ta blessure, est-ce qu'elle t'élance encore beaucoup?

— J'ai un peu de difficulté à respirer, voilà tout; cela ne sera rien.

— Rien! mon Dieu! rien! un coup de poignard en pleine poitrine.

— Ma bonne tante.

— Que veux-tu?

— Et mademoiselle Sabine?

— Tout le monde va bien, très-bien, je te l'ai déjà dit.

Onésime secoua la tête d'un air d'incrédulité, et reprit :

— Et M. Cloarek?

— Tiens, mon enfant, ne parlons pas de ce qui s'est passé, ne me fais pas de questions, je ne saurais y répondre. Quand tu seras tout à fait sur pied, à la bonne heure !

— Écoutez, ma tante, vous refusez de me répondre, de crainte de trop m'agiter, mais je vous le jure, l'incertitude où je suis sur le sort de mademoiselle Sabine et de M. Cloarek me désole !

— Tout le monde va bien, je te le répète.

— Non, ma tante, non, tout le monde ne peut pas *aller bien*, après cet événement terrible et encore inexplicable pour moi !

— Mais, mon ami, je t'assure que... Allons, voilà que tu t'impatientes, que tu t'agites. Mon Dieu ! combien tu es peu raisonnable, Onésime ! Je t'en prie, calme-toi.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! est-ce ma faute ? Pourquoi me laissez-vous dans une pareille anxiété, au sujet de mademoiselle Sabine, de M. Cloarek ?

— Mais je me tue à te répéter que tout le monde va bien.

— Et moi je vous dis que c'est impossible! — s'écria le jeune homme avec une animation croissante. — Comment ! dans cette funeste soirée, l'on attaque cette maison de vive force, et au bruit de la fusillade, à la lueur de l'incendie, l'appartement où nous nous trouvions, mademoiselle Sabine, vous et moi, est envahi par une bande de gens furieux, et vous voulez que je croie que mademoiselle Sabine, qui tremblait au moindre bruit, n'a pas éprouvé dans cette soirée une commotion terrible, mortelle, peut-être !

— Onésime, au nom du ciel, écoute-moi.

— Et qui me dit qu'elle n'est pas morte ?

— Calme-toi.

— Morte ! — ajouta-t-il d'un air égaré, — et vous me le cachez. Morte ! Si cela était. Oh ! mon Dieu !

— Mon enfant, je t'en supplie.

— Et M. Cloarek, si sa fille est morte ! lui qui l'aimait tant ! où est-il ? qu'est-il devenu ? qu'aura-t-il fait après un pareil malheur ? Je vous dis, moi, qu'il règne dans cette maison un silence de tombe.

— Malheureux enfant ! mais c'est du délire.

— Non, ce n'est pas du délire! Hélas! j'ai maintenant ma raison, toute ma raison! avec elle me sont revenus les craintes, les pressentiments, et cela me tue. — murmura Onésime en retombant anéanti sur sa couche; car, dans son agitation, il avait eu la force de se dresser sur son séant.

Suzanne, effrayée, se pencha sur son neveu, souleva sa tête appesantie, lui fit respirer des sels; peu à peu sa faiblesse se dissipa, et il dit à Suzanne, qui sanglotait :

— Pardon, pardon, du chagrin que je vous cause. Mais, si vous saviez mes angoisses, si vous saviez ce qu'il y a d'affreux pour moi à penser que, le matin même de cette fatale journée, M. Cloarck m'avait fait espérer un bonheur si grand, si grand, que je ne pouvais y croire. Et maintenant tant d'espérances ne sont plus que larmes et cendres!

— Mais que veux-tu que je fasse à cela? mon Dieu!

— Vous croyez agir pour le mieux en me cachant tout, je le sais, pauvre et bonne tante, mais, je vous le jure, vous vous trompez, la réalité, si affreuse qu'elle soit, me ferait moins de mal que l'incertitude dont je suis torturé. Quand je ne dors pas, les pensées les plus sinistres m'assiégent, quand je ferme les yeux, ce sont des songes horribles, et je me réveille en sursaut pour retomber dans des doutes pleins d'alarmes. Non, non, je vous dis que ce n'est pas vivre. J'aime mieux cent fois la mort, c'est au moins une certitude.

Suzanne, effrayée de la croissante exaltation d'Onésime, et craignant qu'en effet les réticences dont elle s'entourait n'eussent un effet funeste, Suzanne s'écria :

— Eh bien! écoute, promets-moi d'être raisonnable, d'avoir du courage.

— Du courage, ah! je savais bien, moi, qu'il y avait de grands malheurs!

— Tu vois bien, que veux-tu que je fasse, que je dise? — s'écria la malheureuse femme; — voilà déjà qu'aux premiers mots tu te désespères.

— O mon Dieu! — s'écria Onésime avec terreur, — j'en avais le pressentiment! elle est morte!

— Non, non, elle vit, — reprit la gouvernante; — elle vit, je te le jure sur le salut de mon âme, elle vit, te dis-je. Elle a bien souffert, elle a été bien cruellement éprouvée, tu dois le penser; mais sa vie n'est plus en danger.

— Elle a donc été en danger?

— Pendant deux jours, oui, malheureusement; mais, tout à l'heure encore, j'ai causé avec elle. Son état est aussi satisfaisant que possible.

— Merci! mon Dieu! merci! — dit religieusement Onésime. — Merci à vous, ma bonne tante. Ah! si vous pouviez savoir le bien que vous me faites, l'adoucissement que j'éprouve, vous en seriez heureuse!

— Et j'en suis heureuse, mon enfant.

— M. Cloarek est-il ici?

— Non.

— Il n'est pas auprès de sa fille?

— Non, mon enfant, non.

— Où est-il donc?

— On l'ignore.

— Oh! mon Dieu! mais, dans cette nuit fatale...

— Il est venu, il a même été blessé légèrement.

— Et depuis?

— On ne l'a pas revu.

— Mais comment n'est-il pas resté auprès de sa fille? C'est inconcevable! elle doit mourir d'inquiétude.

— Elle est bien triste, assurément, — répondit la gouvernante avec embarras.

— Et cette sanglante attaque, et ces mots effrayants, inexplicables, de mademoiselle Sabine, qu'il me semble avoir entendus comme dans un rêve sinistre, lorsque je croyais sentir ma vie s'écouler avec mon sang! oh! parlez! parlez! il y a là des choses qui confondent ma raison. Comment, encore une fois, M. Cloarek n'est-il pas ici, auprès de sa fille?

— Mon pauvre cher enfant, c'est à grand'peine que je cède à ton désir; mais, dans l'état d'agitation où je te vois, un refus de ma part serait peut-être dangereux.

— Oui, oui, bien dangereux.

— Je te crois, écoute-moi donc, je te le répète, du courage, car les blessures de l'âme sont, hélas! souvent plus cruelles que les blessures du corps, et c'est surtout à l'âme, au cœur, que cette pauvre mademoiselle et son père ont été frappés.

— Ma tante, vous le voyez, je suis calme; j'aurai du courage.

— Tu te rappelles, n'est-ce pas, que, dans l'après-midi de cette funeste soirée, M. Cloarek, qui avait quitté la maison sans qu'on le sût,

pour se rendre au Havre, envoya de cette ville un exprès à sa fille pour lui recommander de n'être pas inquiète; une affaire qui l'intéressait elle-même devant le retenir dehors pendant la soirée; tu te rappelles bien cela, n'est-ce pas?

— Oui, — répondit Onésime avec un soupir. — Mademoiselle Sabine avait même un moment pensé qu'il s'agissait de quelques préliminaires relatifs à cette union, qui me semblait un songe! Hélas! oui, c'était trop beau, trop inespéré, cela ne devait être qu'un songe.

— Tu m'as promis, mon pauvre enfant, d'avoir du courage.

— J'en aurai. Continuez, je vous prie.

— Tu te souviens aussi de l'alerte qui avait eu lieu pendant la soirée même de l'arrivée de M. Cloarek?

— Oui, ces deux hommes que Thérèse croyait avoir vus...

— La pauvre fille n'avait que trop bien vu. Deux hommes, en effet, ainsi qu'on l'a su plus tard, s'étaient introduits dans le jardin, non pour attaquer la maison, mais pour reconnaître le passage.

— Ces deux hommes faisaient donc partie de cette bande armée?

— L'un d'eux en était le chef, mon enfant.

La paysanne, en rentrant, interrompit l'entretien d'Onésime et de sa tante, et fit signe à celle-ci de venir lui parler.

— Qu'y a-t-il? demanda tout bas Suzanne.

— M. Segoffin vient d'arriver.

— Et monsieur?

— M. Segoffin est seul; il a demandé à parler tout de suite à mademoiselle. Thérèse est allée la prévenir, et elle a fait dire à M. Segoffin d'entrer.

— Et il n'a donné aucune nouvelle de monsieur?

— Aucune.

— Dites à Thérèse de prévenir mademoiselle que, si elle a besoin de moi, je descendrai à l'instant.

— Oui, madame Robert.

La garde sortit.

Suzanne revint auprès de son neveu afin de poursuivre son entretien avec lui.

XX

— Mon cher enfant, — dit Suzanne en revenant s'asseoir auprès d'Onésime, — maintenant que je t'ai rappelé quelques faits indispensables à l'intelligence de ce que j'ai à te raconter, je poursuis.

— Ce que l'on est venu vous dire là, tout bas, ma tante, n'était pas une mauvaise nouvelle?

— Non, mon ami, il s'en faut, et, d'ailleurs, je te le dirai plus tard; mais, pour en revenir à mon récit, tu te souviens qu'aux premières lueurs de l'incendie et aux premiers coups de hache donnés à la porte de la maison, Thérèse est accourue épouvantée nous dire que le pavillon au fourrage était en feu et qu'une troupe armée attaquait la maison. Tu te rappelles notre mortelle épouvante?

— Oui. Oh! quelle nuit! quelle nuit!

— Mais aussi, moi, je me rappelle avec un mélange de terreur et d'admiration l'intrépidité que tu as montrée pendant cette nuit affreuse.

— A quoi bon parler de cela?

— A quoi bon! Mais parce que cela me fait battre le cœur de fierté! Cher et brave enfant, je t'entends encore nous dire : « Ils viennent; la fuite nous est impossible, je ne peux vous préserver du danger, car, hélas! mon infirmité m'empêche de le voir, mais je peux du moins vous faire un rempart de mon corps. » Et, t'armant au hasard de la barre de fer de l'un des volets, tu t'es précipité à la porte au moment où elle allait être envahie, et là, pauvre ami, seul, pendant quelques instants, tu as défendu l'entrée de notre chambre avec un courage et une force surnaturels.

— Je vous en prie, ma bonne tante, assez, assez à ce sujet.

— Assez! comment! lorsque ma seule consolation, en te voyant blessé, est de me souvenir de ta bravoure, de ton dévouement! Non, non, j'aime à répéter, moi, que la vaillance des plus déterminés aurait pâli auprès de la tienne. Retranché dans l'embrasure de la porte que tu défendais, la barre de fer que tu avais saisie était devenue entre tes mains une arme terrible, et, quoique ta mauvaise vue t'empêchât de bien diriger tes coups, tous ceux qui s'approchaient à portée de ton bras tombaient à tes pieds.

— Ah! pendant cette lutte de peu d'instants, quelle devait être l'é-

pouvante de mademoiselle Sabine! Un tel spectacle, pour elle, si craintive, c'était mourir mille fois.

— Tu te trompes, mon ami.

— Que dites-vous?

— Sa fermeté était inconcevable, oui, et, à cette heure encore, je me demande par quel prodige elle, qu'un rien effrayait, a pu montrer dans cette terrible soirée une pareille force de caractère.

— Mademoiselle Sabine?

— C'est incroyable, te dis-je; pendant que tu défendais si vaillamment notre refuge, cette pauvre et chère enfant (il me semble la voir encore) était debout, pâle, mais résolue. Ses premiers mots ont été — Merci, mon Dieu! je mourrai seule, mon père est absent.

— Oh! c'est bien d'elle. Toujours son noble et grand cœur.

— Puis, te regardant d'un coup d'œil assuré, presque glorieux, elle m'a dit avec exaltation en te montrant à moi: — « Le crois-tu brave, maintenant? Il va se faire tuer pour nous; mais au moins nous périrons avec lui. »

— Tant de résignation, — dit Onésime en portant la main à ses yeux humides, — tant d'énergie chez elle! cela me confond.

— Peut-être ces cœurs timides, qu'un rien effraye habituellement s'exaltent-ils au contraire dans les grands dangers! Ce qu'il y a de certain, c'est que Sabine s'est montrée héroïque; elle t'a vu tomber. Lorsque enfin, accablé par le nombre et frappé d'un coup presque mortel, tu as été renversé sans connaissance au seuil de sa porte, quatre de ces bandits, dont le chef avait un bras en écharpe, un grand homme pâle à cheveux roux, se sont alors précipités dans la chambre. — « Onésime est mort pour nous! A notre tour, maintenant. Adieu, Suzanne, » — m'a dit Sabine en m'enlaçant de ses bras et en murmurant tout bas: — « Adieu! bon père, adieu! »

— Aimante et courageuse jusqu'à la fin! — dit Onésime en essuyant ses larmes.

— Je me sentais moins résignée qu'elle. Je venais de te voir tomber sanglant au seuil de la porte; je me jetai aux pieds du chef de ces meurtriers en criant: « Grâce! grâce! » Il étendit sa main comme pour ordonner à ses hommes de s'arrêter, et me dit d'une voix menaçante: — Où est le capitaine l'*Endurci*?

— Le capitaine l'*Endurci!* — reprit Onésime en regardant Suzanne avec une surprise extrême, — ce corsaire dont il y a quel-

ques jours encore nous lisions l'évasion? Pourquoi venait-on le demander ici, au milieu d'un tel désastre? Et d'ailleurs, ces hommes étaient Anglais, je me le rappelle maintenant.

— Tout à l'heure, je t'apprendrai ce que je sais à ce sujet, mon ami. Je te disais donc que l'homme au bras en écharpe, qui paraissait le chef, m'avait demandé où était le capitaine l'*Endurci*. Je me jetai aux pieds de cet homme en m'écriant : — « Cette maison est celle de M. Cloarek, monsieur; il est absent. Voici sa fille, ayez pitié d'elle !

« Sa fille ! — dit cet homme avec un éclat de rire féroce; — c'est sa fille ! ah ! tant mieux ! Et toi, — me dit-il, — tu es sa femme?

« — Non, monsieur, je suis la gouvernante.

« — Ah ! c'est sa fille ! » — reprit-il encore.

— Et il s'approcha de cette pauvre mademoiselle, dont le courage semblait augmenter avec le danger. Les deux mains croisées sur sa poitrine, comme une sainte, elle regardait fièrement le chef de ces bandits.

« — Où est ton père ? — lui dit-il.

« — Loin d'ici, grâce à Dieu ! — répondit bravement la pauvre enfant.

« — Ton père est arrivé hier; il se trouvait encore tantôt dans cette maison. Où est-il? où est-il? » — s'écria ce misérable en la menaçant.

Sabine restait muette; il reprit avec un affreux sourire .

« — J'ai manqué ton père, mais en t'emmenant, toi, je l'aurai. Tu lui écriras d'Angleterre, où je vais te conduire. Tu lui diras où tu es; il bravera tout pour venir te délivrer. C'est là que je l'attends, et je l'aurai. Allons, suis-moi.

« — Vous suivre? — s'écria Sabine, — vous me tuerez plutôt !

« — L'on ne te tuera pas; tu viendras de gré ou de force : choisis.

« — Jamais ! » — s'écria la malheureuse enfant.

— Alors, il se tourna vers ses hommes, leur dit quelques mots, et ces bandits se jetèrent sur Sabine. Je voulus la défendre ; on me renversa, et, malgré ses larmes, ses cris, elle fut garrottée.

— Mais c'est horrible ! Et quel était donc le sujet de cette haine acharnée contre M. Cloarek ?

— Ecoute encore. On venait de garrotter Sabine, lorsque soudain des coups de feu retentissent au loin avec un grand tumulte et des

cris forcenés. Deux hommes du dehors accourent, disent un mot à leur chef, qui les suit et s'élance hors du salon ; il n'y reste que les gens qui tenaient Sabine garrottée. Alors seulement, pauvre enfant, je pus m'approcher de toi. Je te relevai.

Et Suzanne, tremblante encore à ce souvenir, se pencha sur le lit de son neveu pour le serrer entre ses bras.

— Pauvre ami ! — reprit-elle, — d'abord je te crus mort ; aussi, oubliant Sabine, oubliant tout, je sanglotais sur toi, désespérant de te rappeler à la vie, lorsque tout à coup...

Et Suzanne s'arrêta un moment, vaincue par l'émotion.

— Oh ! parlez ! parlez !

— Oh ! jamais, jamais je n'oublierai ce spectacle ! Au fond du salon, deux de ces misérables tâchaient d'entraîner Sabine, malgré ses cris déchirants. Les deux autres hommes, effrayés du tumulte qui croissait au dehors, s'élançaient à la porte, lorsque tous deux, frappés tour à tour à coups de hache, roulent sur le plancher. L'un de ceux qui entraînaient Sabine a le même sort.

— Mais qui donc les avait frappés ?

— Qui ? — reprit Suzanne en frémissant et baissant la voix, — un homme vêtu d'un costume étrange, il portait un chapeau à larges bords, une longue veste noire et d'amples braies blanches. Une hache à la main, il venait de se précipiter dans le salon, suivi de quelques marins.

— O mon Dieu ! — s'écria Onésime en cherchant à rappeler ses souvenirs ; — mais il me semble que mademoiselle Sabine, dans ses accès de terreur, parlait parfois d'un homme aussi vêtu de cette manière étrange, et qui, était, disait-elle, le meurtrier de sa mère ?

— Hélas ! hélas ! — dit Suzanne en pleurant, — ce souvenir n'était que trop présent à sa pensée.

— Mais, quel était cet homme, qui, vêtu de la sorte, venait ainsi au secours de mademoiselle Sabine ?

— Cet homme, — répondit Suzanne avec accablement, — était le capitaine corsaire l'*Endurci*, cet homme était M. Cloarek.

— Lui ! — s'écria Onésime en se dressant sur son lit, malgré sa faiblesse. — Quel mystère ! c'était lui, M. Cloarek ?

— Oui, il tenait une hache à la main, ses vêtements étaient ensanglantés, sa figure, oh ! jamais, non, jamais je n'ai vu de figure si terrible, si effrayante ! Il entre ,Sabine, ne distinguant pas d'abord

ses traits, pousse un cri d'épouvante en disant : *L'homme noir! l'homme noir!* M. Cloarek s'élance vers sa fille, elle recule avec horreur en s'écriant : — Mon père ! ah ! c'est vous qui avez tué ma mère ! — Et la malheureuse enfant tombe inanimée.

— Oui, oui, ces mots : « Mon père, vous avez tué ma mère ! » je les avais vaguement entendus en me sentant mourir. Ah ! c'est affreux ! affreux ! Quelle horrible découverte ! que de larmes ! que de désespoir pour l'avenir ! Lui, un père si tendre, elle, une fille si aimante, entre eux et pour jamais un abîme. O mon Dieu ! vous avez raison, il faut du courage, pour supporter une pareille révélation. Et mademoiselle Sabine, depuis, qu'est-elle devenue ?

— La malheureuse enfant, je te l'ai dit, a été pendant deux jours entre la vie et la mort.

— Et M. Cloarek ?

— Hélas ! on ne sait rien de lui ; on dit qu'en entendant sa fille lui reprocher la mort de sa mère, il a poussé un grand cri, s'est enfui comme un insensé, et on ne l'a pas revu.

— Oh ! que de malheurs, mon Dieu ! que de malheurs ! Mais comment M. Cloarek avait-il été prévenu de cette attaque ? et ces Anglais, d'où venait leur haine contre lui ?

— Déjà, dit-on, sur deux ou trois points de la côte, ils ont fait de semblables descentes, portant le ravage dans quelques bourgades isolées, puis, regagnant leurs vaisseaux, ils espéraient s'emparer de M. Cloarek, qui a, sous le nom du capitaine l'*Endurci*, fait le plus grand mal à la marine anglaise.

— M. Cloarek, lui, corsaire ! Mais comment a-t-il embrassé cette carrière de luttes et de périls ? pourquoi ce mystère à ce sujet envers sa fille ?

— Je l'ignore comme toi, mon ami ; depuis cette terrible soirée, il n'a pas reparu, je te l'ai dit ; les marins de son bâtiment, à la tête desquels il est venu et parmi lesquels se trouvait Segoffin, ont emmené prisonniers les Anglais qu'ils n'avaient pas tués. Revenue de ma première épouvante, j'ai partagé mes soins entre Sabine et toi, pendant que Segoffin et plusieurs marins éteignaient le feu du pavillon et tâchaient de faire disparaître les traces les plus visibles de ce désastre.

— Segoffin lui-même n'a pas eu de nouvelles de M. Cloarek ?

— Je l'ignore ; mais l'on est venu me dire tout à l'heure que Segoffin, parti depuis hier matin, était de retour ; en ce moment, il a

un entretien avec mademoiselle. Peut-être lui apporte-t-il des nouvelles de son père.

— Dieu le veuille ! Mais si M. Cloarek survit à son désespoir, quel éternel sujet de douleurs et de larmes la révélation de ce fatal secret n'aura-t-elle pas apporté entre sa fille et lui.

— Que veux-tu que je te dise, mon pauvre enfant ? De quelque côté que j'envisage l'avenir, partout il me paraît sombre et désolé.

— Ah ! vous aviez raison, ma tante, du courage, du courage ! Oh ! oui, il en faut davantage encore pour voir souffrir ceux que nous aimons que pour souffrir nous-mêmes.

La garde-malade, entrant dans ce moment, dit à Suzanne :

— Madame Robert, M. Segoffin voudrait vous parler, ainsi qu'à M. Onésime, s'il se trouve assez bien pour l'entendre.

— Certainement, — répondit vivement le jeune homme en se levant sur son séant.

Bientôt le vieux serviteur parut dans la chambre.

Ce n'était plus cette blême et longue figure sérieusement narquoise, cette physionomie froidement railleuse, qui provoquait tour à tour l'impatience ou la moquerie de Suzanne ; le visage du digne homme était profondément triste et accablé ; son petit œil, ordinairement si malin, était rougi par des larmes récentes, et l'on voyait aussi quelques traces humides au-dessous de son large emplâtre noir, car si l'œil qu'il avait perdu en bataillant aux côtés de son maître, était fermé à la lumière, il ne l'était pas aux pleurs.

Dame Robert n'accueillit plus son vieux compagnon comme par le passé, la malice aux lèvres et l'ironie dans le regard, elle alla au-devant de lui avec un mélancolique et affectueux empressement.

— Eh bien ! mon pauvre Segoffin, — lui dit-elle, — quelles nouvelles ? bonnes ou mauvaises ?

— Je n'en sais trop rien, ma chère Suzanne, — dit le maître canonnier en soupirant, — cela va dépendre de ceci.

Et il tira de sa poche une enveloppe cachetée assez volumineuse.

— Qu'est-ce que cela ? — demanda Suzanne.

— Une lettre de M. Cloarek.

— Grâce à Dieu, il vit ! — s'écria Onésime.

— Et sa santé ? — demanda Suzanne.

— Que voulez-vous ? loin de sa fille, et après tout ce qui s'est passé, il est comme un corps sans âme, — répondit Segoffin. — En-

fin sa dernière espérance est dans cette lettre, et cette lettre est pour vous, monsieur Onésime.

— Pour moi?

— Et je vais vous dire ce que vous en devez faire. Mais d'abord êtes-vous capable de vous lever?

— Oui, — s'écria le jeune homme en faisant un mouvement, — oh ! oui.

— Et moi, je dis que non, Onésime, — reprit Suzanne ; — ce serait d'une horrible imprudence.

— Permettez, ma chère Suzanne, — dit Segoffin, — je suis autant que vous ennemi des imprudences, mais (je puis vous avouer cela maintenant), comme depuis une douzaine d'années j'ai été à même de voir par-ci par-là des blessures de tout calibre, il m'en est resté une certaine expérience.

— Hélas ! oui, et à vos dépens, mon pauvre vieux ami ; et moi qui vous raillais sur vos blessures lorsqu'elles prouvent votre grand courage et votre dévouement à notre maître !

Et Suzanne se rappelait, non sans attendrissement, avec quelle patiente discrétion le maître canonnier du corsaire avait si longtemps supporté les moqueries dont elle l'accablait au sujet de sa prétendue maladresse qui lui faisait perdre tantôt deux doigts, tantôt un œil.

— Eh bien ! Suzanne, — reprit-il, — ne craignez rien, je vais tâter le pouls de votre neveu, examiner attentivement son *facies* comme disait notre chirurgien-major, et, si je trouve notre brave garçon en état de se lever et de descendre pour une heure dans le salon où il trouvera mademoiselle Sabine, je... Ah ! non ! mais non ! un instant, — ajouta Segoffin, en arrêtant d'une main robuste Onésime qui, au nom de Sabine, voulait se jeter hors de son lit, — permettez, je n'ai point encore passé ma visite de médecin; faites-moi le plaisir de rester tranquille, ou sinon, j'emporte ma lettre, et je vous enferme ici à double tour.

Onésime soupira, se tut et subit avec une impatience haletante l'examen attentif de Segoffin, qui, à l'aide de la lampe approchée du lit par Suzanne, s'assura que le jeune homme pouvait, en effet, sans inconvénient, demeurer levé pendant une heure.

— Mais, Segoffin, — dit dame Robert toujours inquiète, — vous me répondez au moins qu'il n'y a aucun danger?

— Aucun, fiez-vous à moi.

— Pourquoi ne pas remettre cet entretien?

— Pourquoi? — reprit le maître canonnier d'une voix profondément émue, — ah! c'est que, voyez-vous, non loin d'ici, il y a quelqu'un qui compte les heures, les minutes.

— Que dites-vous? — s'écria Suzanne; — est-ce de M. Cloarek, que vous parlez?

— Je vous disais, — reprit Segoffin sans répondre à cette question, — je vous disais que, non loin d'ici, il y a quelqu'un qui attend la vie ou la mort.

— Grand Dieu! — s'écria à son tour Onésime, — la vie ou la mort!

— Ou plutôt l'espoir, ou le désespoir, — reprit Segoffin d'une voix grave, — et cet espoir ou ce désespoir dépendra de la lecture de cette lettre; voilà pourquoi, Suzanne, je demande à votre neveu de rassembler toutes ses forces pour descendre au salon, car, s'il faut tout dire, — ajouta Segoffin d'une voix de plus en plus altérée, — avant une heure, le sort de M. Yvon sera décidé.

— D'après la lecture de cette lettre? — demanda Suzanne avec autant de surprise que d'anxiété.

— Oui, — répondit Segoffin en tressaillant, — et cette lettre, c'est M. Onésime qui doit la lire à mademoiselle, en présence de vous et de moi, Suzanne, car j'aurai à donner quelques explications dont M. Yvon m'a chargé. Allons, monsieur Onésime, du calme, du courage, mademoiselle est prévenue, *ce qui est fait est fait, ce qui sera sera.* Vous, Suzanne, allez nous attendre auprès de mademoiselle; je vais aider votre neveu à s'habiller.

. . . .

Dix minutes après, Onésime, dont la faiblesse était extrême, entrait, appuyé sur le bras de Segoffin, dans le salon où l'attendait Sabine.

XXI

Lorsque Onésime, accompagné de Suzanne et de Segoffin, entra dans le salon où l'attendait Sabine, il la trouva pâle, accablée, mais grave, presque solennelle; sa faiblesse l'obligeait de rester à demi étendue sur une chaise longue.

— Monsieur Onésime, — dit-elle, — veuillez vous asseoir, vous aussi, ma bonne Suzanne, vous aussi, Segoffin.

Les acteurs de cette scène s'assirent en silence et dans une profonde tristesse.

— Avant de commencer cet entretien, — reprit Sabine avec un sourire navrant, — je dois vous prévenir que je suis très-changée. Ces peurs vagues, involontaires, souvent puériles, dont j'étais obsédée, je ne les ressens plus. Une réalité terrible m'a guérie. Devant elle, tous les fantômes qui depuis mon enfance assiégeaient mon imagination se sont évanouis. Je vous dis cela, mes amis, pour que vous ne gardiez envers moi aucun ménagement, pour que vous me disiez ou plutôt pour que vous me confirmiez toute la vérité, si affreuse qu'elle soit. Maintenant, j'ai le courage et la force de tout entendre. Un mot encore. Je vous adjure, Suzanne, et vous aussi, Segoffin, au nom de votre attachement si éprouvé, pour moi, et pour... ma famille, de répondre loyalement à mes questions, me le promettez-vous?

— Je vous le promets, — dit Suzanne.

— Je vous le promets, — dit Segoffin.

Il y eut ensuite un moment de silence.

La gouvernante, le vieux serviteur, et surtout Onésime, étaient frappés de l'accent résolu avec lequel s'exprimait Sabine ; tout présageait que, quelle que fût sa détermination en suite de cet entretien, cette détermination serait invariable.

La jeune fille reprit :

— Suzanne, vous m'avez vue naître, vous avez été, par votre dévouement et vos soins, l'amie de ma mère; c'est au nom de cette amitié que je vous adjure de me dire si les souvenirs de mon enfance ne me trompent pas; si mon père, il y a douze ans, vêtu comme je l'ai revu avant-hier, n'a pas... n'a pas... causé la mort de ma mère?

— Hélas ! mademoiselle...

— Au nom de la mémoire sainte et bénie de ma mère, Suzanne, dites-moi la vérité.

— La vérité est, mademoiselle, — répondit la gouvernante d'une voix tremblante, — la vérité est que, après une scène violente que madame a eue avec monsieur, elle est morte; mais...

— Assez, ma bonne Suzanne, — dit Sabine en l'interrompant.

Et, passant sa main sur son front brûlant, elle garda un moment le silence.

Triste silence, que personne n'osa rompre.

La jeune fille poursuivit :

— Segoffin, vous avez été le serviteur, le digne serviteur de mon grand-père, vous avez vu naître mon père, vous vous êtes, en tout temps, en toute circonstance, aveuglément dévoué à lui. Est-il vrai que mon père, au lieu de se livrer au commerce, ainsi qu'il le disait, était corsaire et courait les mers sous le nom du capitaine l'*Endurci?*

— Oui, mademoiselle, c'est vrai, — répondit Segoffin en étouffant un soupir.

Après un nouveau silence, Sabine reprit :

— Monsieur Onésime, je me dois à moi-même, je vous dois à vous de vous faire connaître ma détermination. Dans un temps plus heureux, des projets d'union ont été formés pour nous ; mais, après ce qui s'est passé, après ce que vous savez et ce que vous venez d'apprendre, je ne vous surprendrai pas, je l'espère, en vous disant que ma vie ne doit plus être de ce monde.

— Grand Dieu ! mademoiselle, — s'écria Onésime, — que dites-vous ?

— Je suis décidée à me retirer dans un couvent, où je désire terminer mes jours.

Onésime ne prononça pas une seule parole, sa tête se pencha sur sa poitrine, ses larmes le suffoquaient.

— Mademoiselle, non, non, c'est impossible, — s'écria Suzanne en pleurant; — non, vous ne vous ensevelirez pas ainsi toute vivante.

— Ma résolution est prise, — répondit Sabine d'une voix ferme ; — mais si ce séjour ne vous paraît pas trop triste, ma bonne Suzanne, je serai heureuse de vous voir m'accompagner.

— Jamais je ne pourrai me séparer de vous, mademoiselle, vous le savez bien; mais vous ne ferez pas cela, vous ne...

— Suzanne, — dit Sabine en interrompant la gouvernante, — depuis deux jours j'ai réfléchi au parti que je devais prendre, il ne m'en reste pas d'autre: je vous le dis, ma résolution est irrévocable.

— Et votre père, mademoiselle ? — dit Segoffin, — avant de vous séparer de lui pour toujours, — et Segoffin appuya sur ce mot — *pour toujours,* — le verrez-vous au moins une fois ?

Sabine parut en proie à une lutte aussi cruelle que violente; puis elle répondit d'une voix altérée :

— Non...

— Ainsi, reprit Segoffin, — ainsi, de ce jour, vous êtes morte pour lui, il est mort pour vous?

Sabine sembla faire de nouveau un violent effort sur elle-même et reprit :

— Je ne dois revoir mon père que lorsque nous serons pour jamais réunis à ma mère.

— Ah ! mademoiselle, — murmura le vieux serviteur désespéré, — vous n'aurez pas cette cruauté.

— Non, ce n'est pas de la cruauté, — répondit la jeune fille avec une résignation poignante, — j'accomplis un devoir filial; un enfant ne peut s'approcher de son père que le cœur rempli de tendresse et de vénération, il doit être pour elle ce qu'elle aime, ce qu'elle respecte le plus au monde; il en a été ainsi jusqu'à présent entre mon père et moi. Cette pensée sera la consolation d'une vie qu'il me faut passer loin de lui.

— Ah ! mademoiselle, si vous saviez sa douleur...

— Segoffin, — répondit Sabine en dominant son émotion, — je ne puis que vous répéter ce que j'ai dit à Suzanne : depuis deux jours, j'ai réfléchi au parti que je devais prendre, ma résolution est irrévocable !

Un silence morne, désespéré, accueillit cette déclaration de Sabine.

Pendant quelques instants, l'on n'entendit que des sanglots étouffés.

Segoffin reprit le premier la parole et dit à Sabine :

— Vous ne vous refuserez pas du moins, mademoiselle, à entendre la lecture d'une lettre de M. Cloarek. C'est la dernière chose qu'il attende de vous, car il prévoyait bien l'éloignement que vous devez maintenant avoir pour lui.

— De l'éloignement ! — s'écria Sabine avec une mortelle angoisse.

Puis, se contenant, elle ajouta :

— La fatalité seule a tout fait.

— Enfin, — dit le vieux serviteur en soupirant, — c'est toujours la même chose. M. Cloarek ne vous verra plus, veuillez du moins entendre la lecture de la lettre que j'ai remise à M. Onésime.

— Je vous l'ai dit tout à l'heure, Segoffin, c'est pour moi un de-

voir de me rendre à cette volonté de mon père. M. Onésime, je vous écoute.

Le jeune homme décacheta l'enveloppe que Segoffin lui avait remise.

La lettre que Cloarek écrivait à sa fille était accompagnée d'un billet ainsi conçu :

« Je vous prie de lire à Sabine la lettre ci-jointe, mon cher Onésime; c'est une dernière preuve d'estime et d'affection que je désire vous donner.

« Puisse ce récit sincère écrit par un père au désespoir et lu par une voix amie aller au cœur de sa fille.

« Votre affectionné,

« Y. CLOAREK. »

Après avoir donné connaissance de ce billet à Sabine, Onésime lui demanda s'il pouvait commencer sa lecture.

La jeune fille répondit par un signe de tête affirmatif.

Le jeune homme lut ce qui suit :

A MA FILLE.

« La *fatalité* le veut; je dois me séparer à jamais de toi, mon enfant, car maintenant tu ne saurais supporter ma vue.

« Ce terrible secret, un événement imprévu te l'a fait découvrir.

« Oui, cet homme au costume étrange, qui est resté dans ton souvenir comme le meurtrier de ta mère, c'était moi.

« Ce corsaire, dont les aventures t'inspiraient tant d'effroi, tant d'horreur, c'était moi.

« Ta mère était grosse d'un second enfant, nous avons eu une vive discussion, la première et la seule de notre vie, je te le jure ! ! je me suis emporté, ma colère est devenue si effrayante, que, dans la position où se trouvait ta malheureuse mère, elle est morte d'épouvante.

« Mon crime a été double : cette terreur qui a frappé ta mère, pauvre enfant, tu l'as aussi ressentie. Cette douloureuse impression de ton jeune âge a influé sur ta santé, sur toute ta vie.

« Voilà quel a été mon crime.

« Je dois te dire, à cette heure où il me faut, sans doute, me séparer pour toujours de toi, quelle a été l'expiation de ce crime.

« Lorsque je t'ai vue orpheline, je me suis demandé ce que tu deviendrais.

« Le peu de fortune personnelle que nous possédions, ta mère et moi, avait été presque entièrement perdu par suite du malheur des temps et d'un procès ruineux ; ma place de magistrat, notre principale ressource, m'était retirée ; l'on punissait ainsi le scandale causé par mes emportements.

« Je réalisai le peu que je possédais; cela se montait à six mille francs environ.

« Suzanne Robert t'avait nourrie. Cette excellente femme, par ses qualités, par son dévouement, avait mérité de ta mère la plus affectueuse estime. Je dis à Suzanne :

« — Voici cinq mille francs, c'est de quoi suffire pendant cinq ans, bien modestement, il est vrai, à votre existence et à celle de ma fille; je vous la confie; si, à l'expiration de ces cinq années, vous ne m'avez pas revu, vous ferez parvenir à son adresse une lettre que je vous laisse.

« Cette lettre, mon enfant, était écrite par moi à un homme d'une grande et ancienne famille de France, retiré en Allemagne; je lui avais sauvé la vie pendant la Révolution. J'étais certain que cet homme, ou, à défaut de lui, sa famille, dont la richesse était encore grande, te traiterait comme un enfant d'adoption. Mais je ne voulais t'exposer qu'à la dernière extrémité à recevoir le pain amer de la pitié.

« Ces dispositions prises, je t'embrassai une dernière fois pendant ton sommeil, pauvre et chère enfant, et je partis, emportant avec moi mille francs pour toute fortune.

« Segoffin, fidèle et ancien serviteur, voulut courir les hasards de ma destinée : il me suivit.

« Pendant les quelques jours qui précédèrent mon départ, j'avais douloureusement médité sur l'avenir et sur le passé.

« Je m'étais interrogé, étudié, jugé avec une inexorable sévérité.

« La cause de mes malheurs et de mon crime envers ta mère était l'impétuosité de mon caractère. Tout ce qui blessait mes sentiments ou mes convictions, tout ce qui mettait obstacle à ma volonté, faisait bouillir mon sang, exaltait tout mon être, et cette exubérance de forces ne trouvait son expansion que dans la fureur et la violence.

« En un mot, mon vice capital était la COLÈRE.

« En m'étudiant ainsi moi-même, je me rappelai l'incroyable puis-

sance morale et physique dont je me sentais doué lorsque je cédais à mes emportements.

« Souvent, révolté de certains faits iniques, de certaines oppressions cruelles, j'avais, dans l'effervescence même de ma *colère*, trouvé des forces presque surhumaines pour défendre les faibles et châtier les oppresseurs : ainsi, un jour, j'ai eu seul raison de trois misérables très-résolus qui violentaient une pauvre créature sans défense; et pourtant, dans mon état normal, c'est à peine si j'aurais pu lutter avec avantage contre un seul de ces trois bandits.

« C'est encore dans un de ces moments d'exaspération que j'ai pu arracher à une mort atroce le grand seigneur sur l'appui duquel j'avais autrefois compté pour toi.

« Dans l'ordre moral, la lâcheté, la perfidie, l'improbité, m'inspiraient le même courroux, la même indignation; mais ce courroux me poussait presque toujours à la violence contre ceux que je trouvais lâches, perfides ou improbes.

« Hélas! mon enfant, en poursuivant cette inexorable étude sur moi-même, je reconnus aussi que ma colère n'avait pas toujours eu des causes excusables! une contradiction légitime me jetait aussi dans des emportements fougueux. La mort de ta pauvre mère en est un terrible exemple.

« Enfin, mon enfant, après ces longues et poignantes observations sur moi-même, après cette minutieuse évocation du passé, j'en suis venu à me résumer ainsi :

« La *colère* est chez moi une passion d'une telle énergie, que ses accès ont toujours décuplé ma vaillance physique et morale.

« L'effervescence du sang, l'impétuosité du caractère, exaltés jusqu'à leur dernière puissance, la *colère*, en un mot, est donc une *force?*

« Quand cette *force* a été mise en jeu par des motifs généreux, elle m'a poussé à des actions dont je pourrais m'enorgueillir.

« Quand cette *force* a été, au contraire, mise en jeu par des motifs misérables, elle m'a poussé à des actes dégradants ou criminels, comme celui qui sera l'éternelle douleur de ma vie.

« La *colère* a été ma ruine, ma perte, mon désespoir; elle a tué ma femme; il faut, me suis-je dit, que la *colère* soit mon salut et celui de ma fille.

« Ces mots doivent te sembler étranges, mon enfant, écoute-moi encore.

« Dans ma position de magistrat, ma propension à la colère et les violences qu'elle entraînait, me nuisaient, me déconsidéraient ; mon caractère, mon esprit, mon tempérament, étaient en désaccord continu avec mes fonctions.

« Je devais donc chercher une carrière dans laquelle le vice ou plutôt la force radicale de ma nature pût trouver sa libre expansion et s'utiliser ainsi pour moi, pour les miens, pour autrui.

« Cette carrière, je la trouvai.

« Mon grand-père avait été marin, comme nous le sommes presque toujours, nous autres Bretons du bord de la mer.

« La faible santé de mon père lui interdisant la rude profession de mon aïeul, il était entré dans la magistrature. Mais je fus élevé au bord de nos grèves solitaires ; et la vue de la mer, les mœurs de nos pêcheurs, leur vie dure, aventureuse et indépendante, laissèrent dans mon cœur des souvenirs impérissables.

« Une circonstance puérile les réveilla, et la seconde phase de ma destinée s'accomplit.

« Voici comment :

« Segoffin, ce serviteur fidèle qui t'a vue naître, a, tu le sais, l'habitude de citer deux ou trois proverbes de notre pays, et de les appliquer à presque toutes les circonstances de sa vie ou de celle d'autrui ; l'un de ces dictons qu'il affectionne est celui-ci :

« *Au loup, la forêt; au pigeon, le colombier.*

« Le sens traditionnel que l'on attache à ces mots dans notre pays, et qui me semble juste, est celui-ci :

« *A chacun le milieu où il doit et peut vivre d'après son organisation.*

« Alors que je cherchais l'emploi de mes facultés, et que, faisant un triste retour vers le passé, je songeais à mon enfance écoulée au bord de la mer, auprès de mon aïeul, vieux et brave marin, Segoffin qui, dans l'état désespéré où il me voyait, ne me quittait jamais, prononça, je ne me souviens plus à quel propos, son dicton favori :

« *Au loup, la forêt; au pigeon, le colombier.*

« Ces mots me firent profondément réfléchir et me mirent sur la voie de la vérité.

« Corsaire ! être corsaire ! Lorsque cette idée surgit de mes réflexions, je tressaillis d'espoir.

« C'était une révélation soudaine.

« C'était l'emploi de cette ardeur oisive qui me dévorait.

« Que voulais-je, avant tout? te sauvegarder de la misère, ma pauvre enfant! t'assurer une existence heureuse, et pour le présent et pour l'avenir ! enfin te conquérir une fortune qui te mît à même de te marier un jour selon ton cœur, et d'assurer l'indépendance et le bonheur de l'homme de ton choix !

« Que voulais-je encore? Trouver un milieu où toutes mes forces vives eussent leur libre essor.

« Corsaire! être corsaire! Pouvais-je avoir une idée meilleure?

« Les prises que font les corsaires leur rapportent souvent des sommes considérables. Il m'était donc possible de t'enrichir un jour, mon enfant.

« La vie de corsaire est une vie de luttes, de dangers; une vie dans laquelle il faut surtout que la furie du courage, que l'exaltation du caractère supplée au nombre, car presque toujours le corsaire est obligé d'attaquer des ennemis qui lui sont de beaucoup supérieurs.

« Encore une fois, pouvais-je mieux rencontrer?

« La lutte, le combat, c'est mon fait; la résistance m'exaspère jusqu'à la rage, le péril m'irrite comme un insolent défi, et je le brave comme une menace; à l'aspect du danger, mon sang bouillonne, je ne sais quelle frénésie s'empare de moi, et, ainsi que mes forces, elle semble s'augmenter en proportion du nombre de mes ennemis.

« Ce n'est pas tout; je te l'ai dit, mon enfant, dans l'ordre moral, l'oppression, la perfidie, la cruauté, soulevaient en moi les plus violentes colères, et contre qui avais-je à me battre comme corsaire? Contre un pays abhorré qui, depuis nos terribles guerres, suscitées par sa haine, par son or, par son impitoyable ambition, poursuivait la France avec acharnement, employant tout pour nous combattre: trahison, perfidie, mensonge, atrocités; ne reculant devant rien, hier faussaire pour nous ruiner par de faux assignats, aujourd'hui geôlier, bourreau, pour martyriser, jusqu'à la folie, jusqu'à la mort, nos plus braves soldats dans ses horribles pontons; l'*Angleterre*, enfin!!

« Oh! l'*Angleterre!* Tiens, à cette heure où je t'écris, malgré le désespoir qui m'accable, rien qu'au nom de ce pays, que je hais jusqu'à l'exécration depuis un dernier attentat dont tu as failli être victime, le feu de la colère brûle ma joue, tout se révolte, tout se soulève en moi, mon courroux se rallume, et...

« Mais pardon! pardon, ma pauvre enfant! pardon d'affliger par

ces emportements ton âme douce et tendre, ton âme aimante et ingénue, incapable de toute haine, ou plutôt n'ayant d'aversion que pour le mal !

« Il me fallait du moins te faire comprendre toutes les raisons qui m'engagèrent à entrer dans la seule voie qui me fût ouverte, parce que, dans cette voie seulement, je pouvais donner une libre carrière à mon impétuosité naturelle.

« Ma résolution bien arrêtée, je t'embrassai une dernière fois pendant ton sommeil, je te baignai de mes larmes, et je partis avec Segoffin... »

La lecture d'Onésime fut interrompue par un sanglot déchirant que Sabine ne put contenir.

XXII

Sabine, aux premières lignes de la lettre de son père, lue et accentuée par Onésime avec la plus touchante émotion, s'était sentie profondément remuée.

Les aveux simples et sincères de Cloarek, ses remords de l'emportement dont la violence avait causé la mort de sa femme, sa résolution d'expier ses fautes ou plutôt d'utiliser, en vue du bonheur à venir de sa fille, la fougue invincible qu'il sentait en lui, la tendresse paternelle qui toujours avait dominé ses résolutions, tout concourait à remplir le cœur de Sabine de commisération pour des malheurs auxquels la fatalité du tempérament avait eu tant de part.

En voyant la jeune fille si vivement impressionnée, Segoffin, Suzanne et Onésime eurent une lueur d'espoir.

Le maître canonnier et la gouvernante échangèrent un regard d'intelligence et se rencontrèrent dans cette pensée : qu'il ne fallait pas prononcer une parole pendant cette interruption, et laisser silencieusement Sabine sous l'empire de ses réflexions.

Aussi, au bout de quelques instants, Suzanne, se penchant à l'oreille de son neveu, lui dit à voix basse :

— Tout n'est pas désespéré. Continue, continue, mon cher enfant.

Onésime continua ainsi :

« Segoffin et moi nous nous sommes rendus à Dieppe. De là partaient, à cette époque, les corsaires les plus aventureux ; et nous nous sommes tous deux engagés comme simples matelots. Il me fallait faire le rude apprentissage de cette profession.

« Nous avons ainsi entrepris plusieurs courses. Dans nos moments de repos ou de relâche, j'étudiais assidûment les mathématiques et la théorie de l'art nautique, afin de pouvoir, lorsque j'aurais acquis assez d'expérience pratique, commander à mon tour un corsaire.

« Cet apprentissage a duré deux ans, pendant lesquels nous avons livré de bien sanglants combats.

« Ce que j'avais prévu arriva.

« Cette vie de lutte, de périls, était mon élément. A l'approche d'un abordage avec les Anglais, je ressentais tous les symptômes d'une sourde *colère*. Une fois le combat engagé, cette furie éclatait comme la foudre et décuplait mes forces.

« Une chose te paraîtra étrange, mon enfant, et pourtant elle est explicable.

« Après avoir ainsi donné un libre essor à ma fougue, et lorsque j'avais ainsi dépensé cette exubérance de vie qui débordait en moi, je me sentais pendant longtemps plus calme et comme apaisé.

« C'est à ce point que, dans les relations habituelles de la vie, ces contrariétés, ces oppositions souvent puériles, qui autrefois me mettaient hors de moi, me trouvaient alors presque toujours indifférent et paisible ; aussi, bien des fois, mon enfant, je t'ai entendu, depuis quelques années, louer la patiente et conciliante facilité de mon caractère.

« Faut-il attribuer ce changement au progrès de l'âge? Je ne sais ; peut-être, au contraire, en est-il de certaines natures violentes comme de ces coursiers pleins de sang et d'ardeur que l'inaction rend farouches, indomptables, dangereux, tandis qu'ils deviennent sans pareils à la chasse ou à la guerre, parce qu'ils trouvent à y déployer l'énergie dont ils sont dévorés.

« Loin de moi, mon enfant, la pensée de t'attrister par le récit de ce que d'autres ont appelé les *exploits* de ton père.

« Je te dirai seulement qu'après deux années de service comme matelot, on m'offrit d'être second à bord d'un célèbre corsaire.

« Après dix-huit mois passés dans ce grade subalterne, mon renom

était tel, qu'un armateur me proposa le commandement de l'un de ses corsaires, nommé le Tison d'Enfer. Depuis ce temps, j'ai toujours servi comme capitaine, et le nom bizarre du premier bâtiment que j'avais commandé a été conservé par mon armateur à tous les navires que j'ai montés.

« Le hasard a voulu que je n'aie jamais été blessé ; j'ai reçu l'autre soir ma première blessure en venant à ton secours.

« Je n'ose t'avouer à quelle cause j'attribue, par une superstition étrange, la chance d'avoir été jusqu'ici épargné au milieu de tant de combats sanglants... Il me faudrait prononcer encore le nom de ta mère, et cela raviverait tes douleurs.

« Le bon Segoffin ne m'a jamais quitté : son courage, son sang-froid naturel, me l'ont rendu précieux comme maître canonnier, car il faut, pour ce métier, conserver au milieu des périls et du tumulte du combat un calme inaltérable, une main ferme et un coup d'œil d'une justesse infaillible.

« Malheureusement le sort inconcevable qui m'avait toujours protégé n'a pas été aussi favorable à Segoffin : il a réçu plusieurs blessures graves, et, à notre denier combat, sautant avec moi à l'abordage, il a perdu un œil d'un coup de pique. Te dire, mon enfant, l'admirable dévouement de ce digne homme serait impossible ; ce n'est plus un serviteur pour moi, c'est un ami.

« Pendant ces années où j'ai fait presque continuellement la guerre, mes prises ont été très-considérables ; j'ai pu, ainsi que je l'avais espéré, assurer ton sort, et t'entourer de tout le bien-être possible.

« Une dernière explication, mon enfant :

« Je connais ta tendresse pour moi ; je m'étais, hélas ! aperçu, au retour de ma première absence, que, par suite de la terreur dont tu avais été saisie lors de la mort de ta pauvre mère, tu avais contracté une sorte de maladie nerveuse; cela te rendait sujette à des accès de frayeur involontaire ; je te savais enfin douée, comme ma pauvre Jenny, d'une sensibilité aussi rare qu'excessive ; je résolus donc, d'accord avec Segoffin, de te cacher mon dangereux et aventureux métier ; car, pour toi, chère enfant, ce n'eût pas été vivre que d'être sans cesse en proie aux inquiétudes, aux alarmes que ta tendresse filiale se fût encore exagérées, en songeant aux périls que je pouvais courir loin de toi

« Il fut convenu avec Segoffin qu'à tes yeux et à ceux de Suzanne nous serions censés nous occuper du commerce de rouenneries et du placement de ces marchandises; nos fréquentes absences s'expliquaient ainsi; je m'étais arrangé de façon à ce que les lettres que tu m'adressais des endroits convenus entre nous me fussent envoyées à Dieppe : lorsque j'y revenais après une croisière, je les recevais, et je datais mes réponses des divers lieux d'où je les faisais ensuite parvenir, grâces à quelques mesures facilement organisées.

« Telles étaient, mon enfant chéri, les minutieuses précautions que je devais prendre, afin de te laisser dans l'erreur et de ne pas éveiller tes soupçons.

« Pardonne-moi ces mensonges ; leur nécessité sera mon excuse auprès de toi.

« Il y a deux ans, les médecins m'avaient assuré que l'air de la mer, salubre et fortifiant, serait bon pour ta santé; je te fis venir d'Orléans; j'achetai cette maison et je t'y établis. Ce bourg se trouvant à une assez grande distance de Dieppe, où je m'embarque ordinairement, mon secret avait été fidèlement gardé jusqu'ici, grâce à mon nom de guerre de capitaine l'*Endurci;* jamais ni toi, ni Suzanne, n'aviez soupçonné que ce redoutable corsaire dont les sanglants exploits te causaient tant d'épouvante fût ton père, M. Yvon Cloarek, commerçant en rouenneries.

« Maintenant, chère et tendre enfant, tu connais ma vie, toute ma vie; je ne te fais pas ces aveux pour changer ta résolution. Ma présence, je le prévois, te serait désormais trop pénible; mais je ne veux pas te quitter sans t'avoir dévoilé le mystère dont ma conduite a été jusqu'ici enveloppée.

« Maintenant, adieu et pour toujours; adieu, ma bien chérie et tendre enfant!

« Ma dernière consolation sera de te laisser des chances de bonheur certain. Tu aimes dignement, et tu es dignement aimée; le cœur que tu as choisi est noble et généreux. Suzanne sera pour toi une seconde mère, et je te laisse mon bon et fidèle Segoffin.

« Mon notaire a reçu mes ordres pour tout ce qui concerne ton mariage.

« Je désire qu'il soit célébré le *premier du mois prochain,* afin que de loin, mes vœux puissent s'associer à ton bonheur

« Adieu encore, et pour toujours adieu, ma fille idolâtrée, les larmes tombent de ma vue. Je ne puis t'écrire davantage.

« Ton père, qui t'aime comme il t'a toujours aimée,

« Yvon Cloarek.

« Segoffin te dira la cause de mon départ précipité pour le Havre, et comment j'ai pu revenir assez à temps pour te délivrer des misérables qui t'entraînaient. »

Après la lecture de cette lettre, dont la dernière partie fut souvent interrompue par les pleurs d'Onésime et de ses auditeurs, Sabine, pâle, profondément attendrie, cacha sa figure entre ses mains et fit entendre des gémissements étouffés.

Segoffin échangea de nouveau un regard d'intelligence avec Suzanne, et reprit en domptant son émotion :

— Maintenant je vais, si vous le voulez, mademoiselle, vous apprendre en deux mots comment M. Yvon est revenu ici à temps pour vous sauver.

Sabine n'ayant pas répondu, le maître canonnier poursuivit :

— Le monsieur poudré que vous avez vu l'autre jour, mademoiselle Sabine, était notre armateur. Il venait engager M. Yvon à une nouvelle course; il s'agissait d'une prise de deux millions et d'un combat bien tentant ; mais M. Yvon vous avait promis de ne plus vous quitter, il a refusé; alors, l'armateur a signifié à votre père que l'équipage viendrait ici le chercher de gré ou de force. Afin d'éviter ce malheur, qui vous eût tout appris, nous sommes partis pour le Havre; notre brick s'y trouvait; une partie de l'équipage était réunie dans une taverne. M. Yvon est accueilli avec une joie, un enthousiasme !!! Enfin, mademoiselle, c'était du délire, comme toujours, d'ailleurs, lorsqu'on le revoyait à bord. Car il est, voyez-vous, aussi tendrement aimé de ces endiablés corsaires qu'il est aimé dans sa maison. C'est qu'aussi s'il est sévère, il est juste, bon et humain. Il y a plus d'un capitaine marchand en Angleterre, allez, mademoiselle, que M. Yvon a pris et qu'il a renvoyé libre et avec tout ce qu'il possédait personnellement; savez-vous pourquoi? parce que la première question que votre père faisait à un prisonnier était celle-ci :

— « *Avez-vous une fille?* »

— S'il répondait : *oui*, — continua Segoffin, sans paraître remar-

quer un mouvement de Sabine, — s'il répondait *oui*, son compte était bon, et M. Yvon me disait :

— « *J'aime trop ma petite Sabine pour garder prisonnier un homme qui a une fille!* »

— Aussi, mademoiselle Sabine, vous avez, sans vous en douter, rendu des filles et des pères bien heureux en Angleterre. Mais, pardon, il ne s'agit pas de cela. Voici donc M. Yvon au milieu de nos corsaires, fous de joie de le revoir; mais bientôt si furieux, quand ils ont appris qu'il ne voulait pas reprendre la mer, qu'il était impossible de leur faire entendre raison. Ils criaient tous : — « Nous abandonnerons nos parts de prise au capitaine. Ce n'est pas pour de l'argent que nous voulons nous battre, c'est pour aborder ce brigand de *pourvoyeur des pontons.* » (On appelait ainsi un intrépide capitaine anglais commandant l'escorte du bâtiment que l'on voulait enlever). Aussi, tenez, mademoiselle Sabine, j'ai vu M. Yvon dans de bien grands dangers; une fois, entre autres, où il avait à lutter contre l'ennemi, contre la tempête et contre le feu que nous avions à bord ; eh bien! il ne s'est jamais montré plus courageux que l'autre soir, où il a refusé la plus glorieuse entreprise de toute sa vie de marin, et cela, parce qu'il vous avait promis de ne plus jamais vous quitter. — « Oui, — m'a-t-il dit : — j'ai donné à ma fille ma parole de père. C'est encore plus sacré, s'il est possible, qu'une parole d'honneur. » — Et ce n'est pas tout. Le refus de M. Yvon a tellement exaspéré l'équipage, que les plus enragés ont été jusqu'à dire à votre père que, s'il refusait la course, ils croiraient qu'il *avait peur de se battre* avec ce fameux capitaine anglais. Lui! M. Yvon, peur ! lui !... Et là-dessus, savez-vous, mademoiselle Sabine, ce qu'il m'a dit tout bas, avec un sourire triste que je n'oublierai de ma vie :

— « Pour la première fois de ma vie, ma tendresse pour ma fille vient d'être mise à l'épreuve ; maintenant, je le jure, il n'y a pas un père qui aime son enfant plus que moi. »

— Oh! non, — s'écria Onésime avec enthousiasme, — il n'existe pas au monde un père plus courageux et plus tendre.

— Continuez, oh! continuez, Segoffin, — dit Sabine, dont l'attendrissement et l'émotion devenaient inexprimables.

— A ce reproche de lâcheté, qui, au fond, poignardait M. Yvon, il a répondu froidement que sa résolution était prise; alors, autre

scène. Les corsaires s'écrient : « Emmenons de force le capitaine à bord, le lieutenant fera la route, et une fois en vue du pourvoyeur des pontons, le capitaine se décidera, nous en répondons. »

Malgré mes efforts et ceux de deux ou trois autres pour faire entendre raison à ces furieux, je ne sais ce qui serait arrivé, tant l'équipage était monté, si un officier du port, sachant que le capitaine du *Tison d'Enfer* était à la taverne, n'était accouru annoncer à M. Yvon qu'un bateau pêcheur venait de donner la nouvelle qu'un grand schooner, d'une apparence suspecte, louvoyait en vue des falaises, comme s'il voulait tenter un débarquement sur la côte, ainsi que cela était arrivé depuis quelques jours sur d'autres points. L'officier du port venait engager le capitaine du *Tison d'Enfer*, en l'absence de tout bâtiment de guerre, à appareiller à l'instant afin d'aller attaquer le schooner s'il voulait en effet tenter un débarquement. M. Yvon devait obéir : c'était défendre le pays. Nous courons aux canots, nous arrivons à bord du brick; le vent était bon, nous filons notre câble, et nous longeons la côte pour découvrir le schooner. Ici, mademoiselle Sabine, je dois vous parler d'une chose que M. Yvon n'a pas osé vous avouer dans sa lettre, lorsqu'en vous rappelant qu'il n'a jamais été blessé il vous parle d'une idée superstitieuse : il faut bien vous le dire, mademoiselle Sabine, la vie de votre pauvre père a été partagée comme qui dirait en deux parties : l'une, toute de bonheur, c'était quand il était ici ou qu'il me parlait de vous; l'autre, toute de désolation, c'est quand il pensait à votre chère mère, qu'il aimait autant qu'il vous aime, Suzanne vous l'a cent fois dit comme moi. Enfin, toujours est-il que, dans cette soirée où il l'a perdue, le hasard avait voulu qu'il fût costumé à la mode de notre pays breton pour aller à un bal déguisé.

Aussi, étant toute petite, vous ne l'avez pas reconnu. Lorsqu'après le malheur, nous nous sommes engagés comme matelots sur des corsaires, où chacun s'habille à sa guise, M. Yvon m'a dit : « Puisque je m'embarque pour expier un malheur que je pleurerai toute ma vie, je veux toujours porter en mer le costume de notre pays ; il est devenu sacré pour moi, car je le portais dans cette nuit funeste où j'ai, pour la dernière fois, serré entre mes bras ma pauvre femme expirante. » — Depuis, M. Yvon n'a jamais manqué à sa parole, et cela malgré mes prières, car le bruit s'étant répandu en Angleterre que le fameux corsaire l'*Endurci* portait le costume breton, une fois bord à

bord avec nous, c'est surtout sur M. Yvon, si reconnaissable à ses habits, que l'on tirait avec acharnement. Eh bien! mademoiselle Sabine, quoique votre père payât de sa personne mieux que pas un de nous, il n'a jamais été blessé; or, comme l'on devient toujours un peu superstitieux dans notre métier, M. Yvon a presque fini par croire qu'il y avait comme un charme protecteur attaché à notre costume national. De leur côté, nos marins s'imaginaient aussi que ce costume portait bonheur à l'équipage; ils auraient eu moins de confiance si M. Yvon les eût commandés sous un autre habit que celui sous lequel ils l'avaient vu tant de fois les conduire au feu; voilà pourquoi M. Yvon, en arrivant à bord pour aller combattre le schooner, avait revêtu son costume comme il aurait mis son uniforme, ne croyant pas avoir à débarquer chez lui.

Nous étions en mer depuis trois quarts d'heure lorsque nous voyons tout à coup une grande flamme s'élever sur la côte, au-dessus des falaises. M. Yvon s'oriente. Plus de doute, sa maison, où vous êtes restée, est en feu. Presque aussitôt le lieutenant, à l'aide d'une longue-vue de nuit, aperçoit le schooner en panne et toutes ses grandes embarcations au pied de la falaise de Bara, où elles venaient sans doute de débarquer les Anglais. Cette falaise, on la voit d'ici; épouvanté pour vous, M. Yvon fait mettre la chaloupe à la mer, s'y jette avec moi et vingt de nos hommes. Un quart d'heure après, nous étions ici. M. Yvon recevait sa première blessure en abattant à ses pieds le chef de ces bandits, un capitaine Russell, qui avait déjà machiné contre M. Yvon l'enlèvement que vous avez lu dans les journaux; blessé par votre père et resté prisonnier à Dieppe, il avait trouvé moyen de s'évader et de monter ce nouveau coup. Voilà, mademoiselle Sabine, toute la vérité sur M. Yvon. Il a bien souffert, allez! depuis trois jours, et cela n'est rien, auprès de ce qu'il aura à souffrir, jusqu'au jour de votre mariage, car, après cela, comme il vous saura heureuse, je crains bien qu'à bout de forces pour souffrir....

— Mon père!... — s'écria Sabine palpitante de douleur, d'angoisses et de tendresse, — où est mon père?

— Mademoiselle, — dit Segoffin en tressaillant d'espoir, — je ne sais, si je dois...

— Mon père!... — répéta la jeune fille, — il est ici?

— Peut-être n'est-il pas loin, — répondit Segoffin presque fou de joie; — mais, s'il revenait, ce serait pour ne plus s'en aller.

— Oh! qu'il me pardonne seulement d'avoir un moment méconnu sa tendresse et sa courageuse expiation. Qu'il me pardonne, et ma vie entière lui sera consacrée. Mon Dieu! vous vous taisez, vous pleurez tous, vos regards se tournent de ce côté, il est là! joies du ciel! mon père est là! — s'écria Sabine dans une exaltation radieuse en courant à la porte d'une chambre voisine.

Cette porte s'ouvrit soudain. Le père et la fille s'embrassèrent dans une indicible étreinte.

Un mois après, sous les auspices de M. Yvon Cloarek, un double mariage unissait Suzanne et Segoffin, Sabine et Onésime.

Une cure merveilleuse du célèbre docteur Gasterini, ancien ami du corsaire, et aussi grand médecin que grand gourmand, avait rendu la vue à Onésime.

En revenant de la messe, Segoffin dit à Suzanne d'un air triomphant:

— Eh bien! ma chère, avais-je tort de vous dire : *Ce qui sera sera*. Vous serez madame Segoffin. L'êtes-vous, oui ou non?

— Que voulez-vous, méchant homme, — répondit dame Segoffin avec un soupir railleur, quoiqu'elle fût aussi fière d'être au bras de son mari que s'il eût été l'un de ces *héros de la Grande armée*, qu'elle avait tant admirés, — il faut bien se résigner, *ce qui est fait est fait.*

FIN DE LA COLÈRE.

LA LUXURE

LES

SEPT PÉCHÉS CAPITAUX

LA LUXURE

MADELEINE

I

Le palais de l'Élysée-Bourbon (ancien hôtel de la marquise de Pompadour), situé au milieu du faubourg Saint-Honoré, était, dans ces derniers temps (1), ainsi qu'on le sait, l'hôtel garni des altesses royales étrangères, catholiques, protestantes ou mulsumanes, depuis les princes de la confédération germanique jusqu'à Ibrahim-Pacha.

Vers la fin du mois de juillet de l'une des années passées, vers les onze heures du matin, plusieurs jeunes secrétaires et gentilshommes de la suite de S. A. R. l'archiduc Léopold-Maximilien, qui habitait

(1) Ce récit a été écrit avant la révolution de février. E. S.

l'Élysée depuis six semaines, étaient réunis dans l'un des salons de service du palais.

« La revue donnée au Champ de Mars en l'honneur de Son Altesse Royale se prolonge, — disait l'un. — L'audience du prince sera encombrée ce matin. — Le fait est, reprit un autre, qu'il y a déjà cinq à six personnes qui attendent depuis une demi-heure. — Et monseigneur, dans sa rigoureuse ponctualité militaire, regrettera fort cette inexactitude forcée. »

Une des portes de la salle s'ouvrit alors ; un jeune homme de vingt ans au plus, commensal de la maison, traversa le salon et entra dans une pièce voisine, après avoir salué, avec un mélange de bienveillance et de timidité, les personnes dont nous avons parlé, et qui s'étaient levées à son aspect, lui témoignant ainsi une sorte de déférence que son âge et sa position ne semblaient pas d'ailleurs commander.

Lorsqu'il eut disparu, l'un des gentilshommes reprit en faisant allusion au très-jeune homme qui venait de traverser le salon :

— Pauvre comte Frantz, toujours aussi timide ! une jeune fille de quinze ans sortant du couvent aurait plus d'assurance que lui... Qui croirait, à le voir si virginal, qu'il a fait pendant trois ans la guerre du Caucase avec une rare bravoure ?... Et qu'il a eu à Vienne un duel acharné dont il est vaillamment et brillamment sorti ? Moi, messieurs, je me figure que le comte Frantz devait toujours baisser candidement les yeux en allongeant ses coups de sabre aux Circassiens.

— Du reste, je crois que Son Altesse Royale s'accommode fort de l'ingénuité de son...

— Diable ! pas d'indiscrétion, mon cher !

— Laissez-moi donc achever. Je dis que monseigneur s'accommode fort de la persistante ingénuité de son filleul.

— A la bonne heure. Et je pense, comme vous, que le prince n'avait pas vu sans quelque crainte ce beau garçon exposé aux tentations de ce diabolique Paris. Mais qu'avez-vous à sourire, mon cher ?

— Rien.

— Est-ce que vous pensez que le comte Frantz, malgré son apparente innocence, a eu quelque amourette ?

— Voyez un peu, messieurs, toutes les belles choses que peut signifier un sourire ; car, je vous en prends à témoins, je me suis contenté de sourire.

— Sérieusement, mon cher, pensez-vous que le comte Frantz?...

— Je ne pense rien, je ne dis rien, je serai muet comme un diplomate qui a intérêt à se taire, ou comme un jeune officier des gardes nobles lorsqu'il passe pour la première fois sous l'inspection de monseigneur.

— Le fait est que le prince a un de ces regards qui imposent aux plus hardis. Mais pour en revenir au comte Frantz...

Cet entretien fut interrompu par un collègue des personnages réunis dans le salon de service.

Ce nouveau venu fit oublier le comte Frantz, et deux ou trois voix lui demandèrent à la fois :

— Eh bien! votre merveille? Cette fameuse usine du faubourg Saint-Marceau? Cela valait-il au moins la peine d'être vu?

— Pour moi, messieurs, qui suis très-curieux de ces constructions de machines, répondit celui qui venait d'entrer, cette matinée a été du plus grand intérêt, et je déclare M. Charles Dutertre (le propriétaire de cette usine) un des plus habiles et des plus savants mécaniciens que je connaisse, en ajoutant qu'il est peu d'hommes plus avenants; je compte même engager monseigneur à aller visiter ses ateliers.

— A la bonne heure, vous, mon cher; on ne vous accusera pas de perdre votre temps à des futilités : moi, j'ai de moins hautes prétentions, et ma prétention n'est même encore qu'à l'état d'espérance.

— Et cette espérance?

— Est d'être invité à dîner chez le célèbre docteur Gasterini.

— Le plus illustre, le plus profond gourmand de l'Europe.

— On dit en effet que sa table est un échantillon du Paradis des gourmands.

— Je ne sais, hélas! s'il sera pour moi de ce paradis comme de l'autre, mais j'espère.

— Moi, j'avoue ma faiblesse. De tout ce que j'ai vu à Paris, ce qui m'a le plus charmé, fasciné, ébloui, ravi, je dirai même instruit...

— C'est? voyons.

— Eh bien! c'est (dût ce blasphème faire rougir notre pudique et fière Germanie), c'est...

— Achevez donc!

— C'est le bal Mabille.

Les rires, les exclamations, provoqués par ce franc aveu, duraient

encore lorsqu'un des secrétaires de l'archiduc entra, tenant deux lettres à la main et s'écria gaiement :

— Messieurs, des nouvelles toutes fraîches de Bologne et de Venise!

— Bravo, mon cher Ulrik, et quelles nouvelles?

— Les plus curieuses, les plus extraordinaires du monde.

— Vraiment?

— Vite, contez-nous cela, cher.

— Bologne d'abord, et Venise ensuite, ont été, pendant plusieurs jours dans une agitation incroyable, par suite d'événements non moins incroyables.

— Une révolution?

— Un mouvement de la jeune Italie?

— Ou bien un nouveau mandement du pape libérateur?

— Non, messieurs, il s'agit d'une femme.

— D'une femme!

— Oui, à moins que ce ne soit le diable, et j'inclinerais à le croire.

— Ulrik, vous nous mettez au supplice, expliquez-vous donc.

— Vous rappelez-vous, messieurs, avoir entendu parler en Allemagne, l'an passé, de cette jeune veuve mexicaine, la marquise de Miranda?

— Parbleu! c'est elle que notre poëte Moser-Hartmann a chantée en vers si magnifiques et si passionnés sous le nom de la moderne Aphrodite.

— Ah! ah! ah! quelle plaisante erreur, dit un des interlocuteurs en riant aux éclats; Moser-Hartmann, le poëte religieux et spiritualiste par excellence! le poëte chaste, pur et froid comme la neige immaculée, aller chanter Aphrodite en vers brûlants! J'ai entendu, en effet, citer ces vers vraiment admirables, mais ils sont évidemment d'un autre Hartmann.

— Et moi, je vous assure, mon cher, et Ulrik vous le confirmera, que ce poëme, que l'on place avec raison à la hauteur des plus belles odes de Sapho, est bien de Moser-Hartmann.

— Rien de plus vrai, reprit Ulrik; j'ai entendu Moser-Hartmann réciter lui-même ses vers, dignes de l'antiquité.

— Alors, je vous crois; mais comment expliquer cette transformation soudaine, inconcevable?

— Eh! mon Dieu! cette transformation qui a changé un homme d'un talent estimable, mais correct et froid, en un homme de génie,

plein de fougue et de puissance, dont le nom est à cette heure européen; cette transformation a été opérée par la femme que le poëte a chantée, par la marquise de Miranda.

— Moser-Hartmann ainsi changé, j'aurais cru la chose impossible!

— Bah! reprit Ulrik, la marquise en a fait bien d'autres, et voici un de ses meilleurs tours, que l'on m'écrit de Bologne. Il y avait là un certain cardinal légat, la terreur et l'aversion du pays.

— C'est nommer Orsini, homme aussi détestable que détesté.

— Et il a bien l'extérieur de son emploi: je l'ai vu en Lombardie. Quelle figure cadavéreuse et sinistre! Je me suis toujours ainsi représenté le type de l'inquisiteur.

— Eh bien! la marquise l'a conduit au bal du Casino de Bologne, masqué et déguisé en cavalier *Pandour*.

— Le cardinal légat en cavalier *Pandour!* s'écria-t-on tout d'une voix.

— Allons donc, Ulrik, c'est un conte bleu!

— Vous lirez cette lettre, et, quand vous verrez de qui elle est signée, vous ne douterez plus, incrédules que vous êtes, reprit Ulrik. Oui, la marquise s'est fait accompagner de l'Orsini ainsi déguisé; puis en plein bal, elle lui a arraché son masque en lui disant à haute voix: « Bonsoir, cardinal Orsini », et, riant comme une folle, elle a disparu, laissant le légat exposé aux huées de la foule exaspérée. Il eût couru quelque danger, sans la force armée qui vint le protéger; le lendemain, Bologne se soulevait pour demander le renvoi de l'Orsini, qui, après deux jours d'agitation, a été forcé de quitter nuitamment la ville. Le soir, toutes les maisons ont été illuminées en signe d'allégresse : sur plusieurs transparents, on voyait, m'écrit-on, deux M. entrelacées, le chiffre de la marquise.

— Et elle, qu'est-elle devenue?

— On ne l'a plus revue; elle était partie pour Venise, reprit Ulrik en montrant une seconde lettre; là, m'écrit-on, ç'a été bien autre chose.

— Quelle femme! quelle femme!

— Comment est-elle?

— L'avez-vous vue?

— Non.

— Ni moi.

— Ni moi.

— On dit qu'elle est très-grande et très-mince.

— On m'avait dit à moi qu'elle était d'une taille plus qu'ordinaire.

— Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle est brune, car Moser-Hartmann parle de ses yeux noirs et de ses noirs sourcils.

— Tout ce que je puis dire, reprit Ulrik, c'est que dans cette lettre de Venise, d'où la marquise est partie tout récemment pour la France, assure-t-on, on appelle assez poétiquement cette femme singulière la *blonde étoile*, ce qui donnerait à penser qu'elle est blonde.

— Mais à Venise qu'a-t-elle fait? que s'est-il passé?

— Ma foi, répondit Ulrik, c'est une aventure qui tient à la fois des mœurs de l'antiquité païenne, et de celles du moyen âge en Italie.

Malheureusement pour la curiosité des auditeurs d'Ulrik, le bruit soudain d'un tambour battant aux champs ayant annoncé le retour de l'archiduc Léopold, chaque personne de la maison du prince regagna son poste ; on se tint prêt à recevoir l'Altesse Royale.

En effet, le factionnaire de l'Élysée-Bourbon, ayant vu de loin venir rapidement plusieurs voitures à la livrée du roi des Français, avait poussé le cri : Aux armes ! Les soldats de garde, leur officier en tête, s'étaient alignés, et au moment où les voitures de la cour entraient successivement dans l'immense cour de l'Elysée, le tambour battit aux champs, la troupe présenta les armes.

La première des voitures s'arrêta devant le palais; les valets de pied à grande livrée rouge ouvrirent la portière, et S. A. R. l'archiduc Maximilien-Léopold monta lentement les degrés du perron en s'entretenant avec un colonel, officier d'ordonnance, chargé de l'accompagner; à quelques pas du prince venaient ses aides de camp, vêtus de brillants uniformes étrangers, et déposés à leur tour au pied du perron par les voitures royales.

L'archiduc, âgé de trente-neuf ans, était d'une taille à la fois robuste et élancée; il portait, avec une roideur martiale, le grand uniforme de feld-maréchal, habit blanc à épaulettes d'or ; culotte de casimir écarlate, sur laquelle tranchait le noir luisant de ses grandes bottes à l'écuyère, un peu poudreuses, car il avait assisté à cheval à une revue de troupes commandée en son honneur; le grand cordon rouge, le collier de la Toison d'or, et cinq ou six plaques d'ordres différents, ornaient sa poitrine; ses cheveux étaient d'un blond pâle comme sa longue moustache militairement retroussée, qui rendait plus rude encore l'expression de ses traits, qu'accusaient fortement

la carrure du menton et l'arête proéminente du nez ; l'œil bleu, pénétrant et froid, à demi couvert par la paupière, s'enchâssait sous un sourcil très-relevé ; aussi, le prince avait-il toujours l'air de regarder de très-haut ; ce regard sévère, dédaigneux, joint à une attitude impérieuse, à un port de tête inflexible, donnait à l'ensemble de la personne de l'archiduc un remarquable caractère d'altière et glaciale autorité.

Depuis un quart d'heure environ, le prince était rentré à l'Elysée, lorsque la voiture d'un ministre français et celle d'un ambassadeur d'une grande puissance du Nord, s'arrêtant successivement devant le perron, l'homme d'Etat et le diplomate entrèrent dans le palais.

Presque à ce moment, l'un des principaux personnages de cette histoire arriva pédestrement dans la cour de l'Elysée-Bourbon.

M. Pascal (notre héros s'appelait ainsi) paraissait avoir environ trente-six ans ; il était de taille moyenne, très-brun, et portait une assez longue barbe, rude et noire comme ses sourcils, sous lesquels luisaient deux petits yeux gris, très-clairs, très-fins et très-perçants ; il marchait légèrement voûté, non par suite d'une déviation de sa taille, mais par une sorte de nonchaloir ; ayant d'ailleurs coutume de tenir presque toujours sa tête basse et ses deux mains plongées dans les goussets de son pantalon, cette attitude arrondissait forcément ses larges épaules ; ses traits étaient surtout remarquables par une expression de dureté sardonique, à laquelle se joignait cet air d'inexorable assurance, particulier aux gens convaincus et vains de leur toute-puissance ; une étroite cravate noire nouée, comme on dit, *à la Colin*, un long gilet de coutil écossais, un léger paletot d'été de couleur blanchâtre, un chapeau gris assez râpé, et un large pantalon de nankin, dans les goussets duquel M. Pascal tenait ses mains enfoncées ; tel était son costume, d'une propreté douteuse, et parfaitement en harmonie avec l'extrême chaleur de la saison et le *sans-gêne* habituel de ce personnage.

M. Pascal, lorsqu'il passa devant la porte du suisse, fut interpellé par ce fonctionnaire de la *loge*, qui, du fond de son fauteuil, lui cria :

— Eh !... dites donc ! monsieur, où allez-vous ?

Soit que M. Pascal n'entendît pas le suisse, soit qu'il ne voulût pas se donner la peine de lui répondre, il continua sans mot dire de se diriger vers le perron.

Le suisse, quittant alors forcément son fauteuil, courut après le muet visiteur, et lui dit impatiemment :

— Encore une fois, monsieur, où allez-vous donc ? On répond, au moins !

M. Pascal s'arrêta, toisa dédaigneusement son interlocuteur, haussa les épaules, et répondit en se remettant en marche vers le perron :

— Je vais... chez l'archiduc.

M. le suisse savait son monde ; il ne put s'imaginer que ce visiteur en paletot d'été et en cravate à la Colin eût réellement une audience du prince, et surtout osât se présenter devant lui dans un costume si impertinemment négligé, car toutes les personnes qui avaient l'honneur d'être reçues au palais étaient ordinairement vêtues de noir ; aussi, M. le suisse, prenant M. Pascal pour quelque fournisseur égaré ou mal appris, le suivit en lui disant à haute voix :

— Mais, monsieur..., les marchands que Son Altesse royale fait venir ne passent pas par le grand escalier ; voilà, là-bas, à droite, la porte du fournisseur et des communs, par laquelle vous devez entrer.

M. Pascal n'aimait pas les paroles inutiles, il haussa de nouveau les épaules, et continua de s'avancer vers le perron, sans répondre au suisse.

Celui-ci, exaspéré par ce silence et cette opiniâtreté, saisit alors M. Pascal par le bras, et, élevant la voix, s'écria :

— Encore une fois, monsieur, ce n'est pas par là que vous devez entrer...

— Qu'est-ce à dire, drôle? s'écria M. Pascal avec un mélange de courroux et de stupeur, comme si l'attentat du suisse lui eût paru aussi audacieux qu'inconcevable ; sais-tu bien à qui tu parles ?...

Il y eut dans ces mots, dans leur accent, une expression d'autorité si menaçante, que le pauvre suisse, un moment effrayé, balbutia :

— Monsieur... je... je... ne sais.

La grande porte du vestibule s'ouvrit alors brusquement ; l'un des aides de camp du prince ayant vu, de l'une des fenêtres du salon de service, s'élever l'altercation du suisse et du visiteur, descendit précipitamment les degrés du perron, s'avança avec empressement vers M. Pascal, et, s'adressant à lui en excellent français, il lui dit d'un ton pénétré :

— Ah ! monsieur, Son Altesse royale sera, j'en suis sûr, aux regrets de ce malentendu. Veuillez me faire l'honneur de me suivre...

je vais vous introduire à l'instant... J'ai reçu tout à l'heure des ordres de monseigneur à votre sujet, monsieur...

M. Pascal baissa la tête en manière d'assentiment, et suivit l'aide de camp, laissant le suisse ébahi et désolé de sa maladresse.

Lorsque M. Pascal et son guide furent arrivés dans le salon d'attente où se trouvaient d'autres aides de camp, le jeune officier reprit :

— L'audience de Son Altesse royale est encombrée ce matin, car la revue a retenu monseigneur plus longtemps qu'il ne le pensait ; aussi, désirant vous faire attendre le moins possible, monsieur, il m'a ordonné de vous conduire, dès votre arrivée, dans une pièce voisine de son cabinet. Son Altesse royale ira vous rejoindre aussitôt après la conférence qu'elle a en ce moment avec M. le ministre des affaires étrangères.

M. Pascal fit de nouveau un signe d'assentiment, et, précédé de l'aide de camp, il traversa un couloir assez obscur et arriva dans un salon donnant sur le magnifique jardin de l'Elysée.

Au moment de se retirer, l'aide de camp, distrait jusqu'alors par la malencontreuse altercation du suisse et de M. Pascal, remarqua le négligé de ce dernier. Habitué aux sévères formalités de l'étiquette, le jeune courtisan fut étrangement choqué de l'irrespectueux costume du personnage qu'il venait d'introduire ; il hésita entre la crainte d'indisposer un homme tel que M. Pascal et l'envie de protester contre l'inconvenance de sa tenue, espèce d'injure faite à la dignité du prince, inexorable pour tout ce qui touchait aux égards dus à son rang : mais la première crainte l'emporta, et l'aide de camp, réfléchissant d'ailleurs qu'il était trop tard pour engager notre homme à aller se vêtir plus révérencieusement, lui dit en se retirant :

— Dès que M. le ministre des affaires étrangères sera sorti du cabinet de Son Altesse royale, je la préviendrai, monsieur, que vous êtes à ses ordres.

Ces derniers mots, « que vous êtes à ses ordres, » parurent mal sonner aux oreilles de M. Pascal ; un demi-sourire sardonique plissa ses lèvres ; mais faisant bientôt, ainsi qu'on dit, *comme chez lui*, et trouvant sans doute la température du salon trop élevée, il ouvrit une des fenêtres, s'accouda sur la balustrade, et, gardant son chapeau sur sa tête, se mit à examiner le jardin.

II

Tout le monde connaît le jardin de l'Elysée, ce petit parc ravissant, planté des plus beaux arbres du monde, et dont les frais gazons sont arrosés par une rivière anglaise; une allée en terrasse, qu'abritent des ormes séculaires, borne ce parc du côté de l'avenue de Marigny ; une allée semblable, en parallèle, le limite du côté opposé ; un mur très-bas le sépare des jardins voisins.

Cette dernière allée dont nous parlons aboutissait à peu de distance de la fenêtre du salon où se tenait alors M. Pascal ; bientôt son attention fut pour plusieurs motifs vivement éveillée.

Le jeune homme qui avait traversé le salon des secrétaires et des gentilshommes, et par sa timidité avait été l'objet de plusieurs remarques, se promenait alors lentement dans l'allée ombreuse. Il était d'une taille élégante et svelte ; de temps à autre, il s'arrêtait, baissait la tête, restait un moment immobile, puis il recommençait sa promenade; lorsqu'il eut atteint l'extrémité de l'allée, il s'approcha presque furtivement du mur limitrophe du jardin voisin, et comme à cet endroit ce mur n'avait guère plus de quatre pieds de haut, il s'y appuya, et parut absorbé, soit dans la réflexion, soit dans l'attente.

Jusqu'alors ce promeneur avait tourné le dos à M. Pascal, qui se demandait avec curiosité ce que pouvait regarder ou attendre ce personnage, dont il n'avait pas encore pu distinguer les traits ; mais lorsque, n'ayant pas sans doute vu ce qu'il semblait chercher du regard, le jeune homme se retourna et revint sur ses pas, il fit ainsi face à M. Pascal.

Le comte Frantz de Neuberg, nous l'avons dit, passait pour être le filleul de l'archiduc, dont il était tendrement aimé. Selon les bruits de cour, Son Altesse royale, n'ayant pas eu d'enfants depuis son mariage avec une princesse de Saxe-Teschen, ne manquait pas de raisons pour traiter *paternellement* Frantz de Neuberg, fruit secret d'un premier et mystérieux amour.

Frantz, âgé de vingt ans à peine à l'époque de ce récit, offrait le type accompli de la beauté mélancolique du Nord : ses longs cheveux

blonds, séparés au milieu de son front candide et blanc comme celui d'une fille, encadraient un visage d'une régularité parfaite ; dans ses grands yeux, d'un bleu céleste, au regard doux et rêveur, semblait se réfléchir la pureté de son âme ; une barbe naissante, estompant de son duvet soyeux et doré son menton et sa lèvre supérieure, accentuait virilement cette charmante figure.

A mesure qu'il s'avançait dans l'allée, Frantz attirait de plus en plus l'attention de M. Pascal, qui le contemplait avec une sorte de surprise admirative, car il était difficile de ne pas remarquer la rare perfection des traits de Frantz ; lorsqu'il fut à peu de distance de la fenêtre, il rencontra le regard fixe et obstiné de M. Pascal, parut non moins embarrassé que contrarié, rougit, baissa les yeux, et, se retournant brusquement, continua sa promenade, hâtant un peu le pas jusque vers le milieu de l'allée ; là, il recommença de marcher lentement, et sans doute gêné par la pensée qu'un étranger observait tous ses mouvements. A peine osa-t-il d'abord se rapprocher des limites du jardin voisin ; mais soudain, oubliant toute préoccupation, il courut vers le mur à la vue d'un petit chapeau de paille qui apparut de l'autre côté de la muraille et qui encadrait dans sa passe doublée de soie rose le plus frais, le plus délicieux visage de quinze ans que l'on puisse rêver.

— Mademoiselle Antonine, dit Frantz vivement et à voix basse, on nous regarde.

— A ce soir, murmura une voix douce.

Et le petit chapeau de paille disparut comme par enchantement, la jeune fille ayant, sans doute, prestement sauté d'un banc sur lequel elle avait dû monter de l'autre côté du mur.

Mais, comme compensation sans doute à cette brusque retraite, une belle rose tomba aux pieds de Frantz, qui, la ramassant aussitôt, ne put s'empêcher de la porter ardemment à ses lèvres ; puis, cachant la fleur dans son gilet, le jeune homme disparut au milieu d'un massif, au lieu de continuer sa promenade dans la longue allée.

Malgré la rapidité de cette scène, malgré la disparition instantanée du petit chapeau de paille, M. Pascal avait parfaitement distingué les traits enchanteurs de la jeune fille et vu Frantz baiser passionnément la rose tombée à ses pieds.

Les traits durs et sardoniques de M. Pascal devinrent alors étrangement sombres. On y lisait un courroux violent mêlé de jalousie,

de douleur et de haine; pendant quelques instants, sa physionomie, devenue presque effrayante, trahit l'homme qui, habitué à voir tout plier devant soi, est capable de sentiments et d'actions d'une méchanceté diabolique, lorsqu'un obstacle imprévu vient contrarier sa volonté de fer.

— Elle ! elle ! dans ce jardin voisin de l'Elysée, se disait-il avec une rage concentrée; qu'y venait-elle faire ?... Triple sót que je suis ! elle venait coqueter avec ce fluet et blond jouvenceau. Peut-être habite-t-elle l'hôtel mitoyen. Misère de Dieu ! apprendre, et apprendre de la sorte où elle demeure, après avoir en vain tout fait pour le découvrir depuis que ce damné minois de quinze ans m'a pris par les yeux et m'a rendu fou, moi, moi qui me croyais mort à ces caprices subits et frénétiques, auprès desquels ce qu'on appelle les plus violentes passions de cœur sont de la glace ; car, pour avoir rencontré trois fois cette petite fille, je me sens, comme en mes plus beaux jours, capable de tout pour la posséder, à cette heure surtout que la jalousie m'irrite et me dévore. Misère de Dieu ! c'est niais, c'est stupide, mais je souffre.

Et, en disant ces mots, la figure de M. Pascal exprima, en effet, une douleur haineuse et farouche ; puis, tendant son poing du côté où avait paru le petit chapeau de paille, il murmura avec un accent de rage concentrée :

— Tu me le payeras, va, petite fille, et, quoi qu'il puisse m'en coûter, tu m'appartiendras.

Et, accoudé à la balustrade, ne pouvant détacher ses regards irrités de l'endroit où il avait vu Frantz échanger un mot avec la jeune fille, M. Pascal était encore plongé dans cette sombre contemplation lorsqu'une des portes du salon s'ouvrit doucement, et l'archiduc entra.

Le prince croyait si évidemment se trouver face à face avec le personnage dont il se savait attendu, que, d'avance, il avait donné à ses traits, ordinairement d'une hauteur glaciale, l'expression la plus avenante possible ; aussi entra-t-il dans le salon le sourire aux lèvres.

Mais M. Pascal, à demi penché hors de la fenêtre, n'ayant pas entendu ouvrir la porte et ne se doutant pas de la présence du prince, continua de lui tourner le dos en restant accoudé sur l'appui de la croisée.

Un physionomiste, témoin de cette scène muette, aurait pu cu-

rieusement étudier la réaction des sentiments du prince sur son visage.

A l'aspect de M. Pascal, penché à la fenêtre, vêtu de son paletot d'été, et gardant incongrûment son chapeau sur sa tête, l'archiduc s'arrêta court; son sourire emprunté s'effaça de ses lèvres, et, se cambrant sur ses hanches plus fièrement encore que de coutume, il se roidit dans son grand uniforme, devint pourpre de colère, fronça les sourcils, et ses yeux lancèrent un éclair d'indignation courroucée. Mais bientôt, la réflexion venant sans doute apaiser cet orage intérieur, les traits du prince prirent soudain une expression de résignation amère, douloureuse, et il baissa la tête comme s'il eût fléchi sous le poids d'une nécessité fatale.

Étouffant alors un soupir de fierté révoltée, tout en jetant un regard de vindicatif mépris sur M. Pascal, toujours penché à la fenêtre, le prince reprit, si cela se peut dire, son sourire affable là où il l'avait laissé, s'avança vers la croisée en toussant assez fort afin d'annoncer sa présence et de s'épargner la dernière humiliation de toucher l'épaule de notre familier personnage pour attirer son attention.

Aux *hum! hum!* sonores de l'Altesse royale, M. Pascal se retourna subitement. A la sombre expression de ses traits succéda une sorte de satisfaction cruelle et sardonique, comme si l'occasion lui eût amené une victime sur laquelle il pourrait se venger de ses tourments et de ses colères contenues.

M. Pascal s'avança donc vers le prince, le salua d'un air dégagé, en tenant son chapeau d'une main et plongeant l'autre dans son gousset :

— Mille pardons, monseigneur, dit-il, je ne savais vraiment pas ue vous fussiez là...

— J'en suis persuadé, monsieur Pascal, répondit le prince avec une hauteur difficilement déguisée.

Puis il ajouta :

— Veuillez me suivre dans mon cabinet, monsieur, j'ai quelques pièces officielles à vous communiquer.

Et il se dirigeait vers son cabinet, lorsque M. Pascal lui dit avec un calme apparent, car cet homme avait, lorsqu'il le fallait, un rare empire sur lui-même.

— Monseigneur, me permettez-vous une question?

— Parlez, monsieur, répondit le prince en s'arrêtant et se retournant assez surpris.

— Monseigneur, qu'est-ce donc qu'un jeune homme d'une vingtaine d'années tout au plus, portant de longs cheveux blonds, que je viens de voir se promener dans cette allée que l'on aperçoit de cette fenêtre? Tenez, monseigneur.

— Vous voulez sans doute parler, monsieur, du comte Frantz de Neuberg, mon filleul?

— Ah! ce jeune homme est votre filleul, monseigneur? Je vous en fais mon sincère compliment, on ne peut voir un plus joli garçon.

— N'est ce pas? reprit le prince, sensible à cet éloge, même dans la bouche de M. Pascal; il a une charmante figure?

— C'est ce que tout à l'heure je remarquais à loisir, monseigneur.

— Et le comte Frantz a mieux qu'une charmante figure, ajouta le prince; il a de rares qualités de cœur et une grande bravoure.

— Je suis enchanté, monseigneur, de vous savoir un filleul si accompli. Et il y a longtemps qu'il est à Paris?

— Il y est arrivé avec moi.

— Et il repartira sans doute avec vous, monseigneur, car il doit vous être pénible de vous séparer d'un si aimable jeune homme?

— En effet, monsieur; j'espère bien emmener le comte Frantz avec moi en Allemagne.

— Mille pardons, monseigneur, de mon indiscrète curiosité; mais votre filleul est de ces personnes auxquelles on s'intéresse malgré soi. Maintenant je suis tout à vous.

— Veuillez donc me suivre, monsieur.

Pascal fit un signe de tête d'assentiment, et, marchant parallèlement à l'archiduc, il arriva avec lui jusqu'à la porte de son cabinet; là, s'arrêtant avec un geste de déférence qui n'était qu'une impertinence de plus, il s'inclina légèrement et dit au prince, comme si celui-ci avait hésité à passer le premier :

— Après vous, monseigneur, après vous.

Le prince sentit l'insolence, la dévora, et entra dans son cabinet en faisant signe à M. Pascal de le suivre.

Celui-ci, quoique peu habitué au cérémonial des cours, avait trop d'esprit, trop de pénétration, pour ne pas sentir la portée de ses actes et de ses paroles; non-seulement il avait conscience de son insolence qu'exaspéraient encore des ressentiments récents et contenus;

mais cette insolence, il la calculait, il l'étudiait, et, dans cette circonstance même, il avait, à part soi, agité la question de savoir s'il n'appellerait pas tout simplement l'Altesse Royale *monsieur*; mais, par un raffinement d'intelligente impertinence, il pensa que l'appellation cérémonieuse de *monseigneur* rendrait ses familiarités plus blessantes encore pour le prince en contrastant avec une apparence d'étiquette.

Nous reviendrons d'ailleurs sur l'expression du caractère de M. Pascal, caractère moins excentrique qu'il ne le paraîtra peut-être tout d'abord. Disons seulement que, pendant dix années de sa vie, cet homme, né dans une position humble, précaire, et d'abord *homme de peine*, avait subi et dévoré les humiliations les plus dures, les dominations les plus insolentes, les dédains les plus outrageants. Ainsi, de haineuses et implacables rancunes s'étaient amassées dans son âme; et, le jour venu où il fut puissant à son tour, il s'adonna sans scrupule, sans remords, à la féroce volupté des représailles, peu soucieux de se venger sur des innocents.

L'archiduc, à défaut d'un esprit supérieur, possédait une longue pratique des hommes, acquise par l'exercice d'un emploi suprême dans la hiérarchie militaire de son pays; aussi, à sa seconde entrevue avec M. Pascal (entrevue à laquelle nous assistons), il avait compris la portée de l'insolence étudiée de ce personnage, et lorsque, en entrant avec lui dans son cabinet, il le vit, presque sans attendre l'invitation, familièrement s'asseoir dans le fauteuil occupé un instant auparavant par un premier ministre qu'il avait trouvé rempli de déférence et de respect, le prince éprouva un nouveau et cruel serrement de cœur.

Le regard pénétrant de M. Pascal surprit cette impression sur le front de l'archiduc, et il se dit avec un triomphant dédain :

— Voilà un prince né sur les marches d'un trône, un cousin, pour le moins, de tous les rois d'Europe, un généralissime d'une armée de cent mille soldats; le voilà dans tout l'éclat de son uniforme de bataille. paré de tous ses insignes d'honneur et de guerrre; cette Altesse, cet homme, me méprise dans son orgueil de race souveraine. Il me hait parce qu'il a besoin de moi, et qu'il sait bien qu'il faut qu'il s'abaisse; et pourtant, cet homme, malgré son mépris, malgré sa haine, je le tiens en ma puissance, et je vais le lui faire rudement sentir, car aujourd'hui j'ai le cœur noyé de fiel.

III

M. Pascal s'étant établi dans un fauteuil doré, de l'autre côté de la table où se tenait le prince, s'empara tout d'abord d'un couteau à papier en nacre de perles qu'il trouva sous sa main, et qu'il commença de faire incessamment évoluer en disant :

— Monseigneur, si vous le voulez bien, parlons d'affaires; car je dois être à une heure précise au faubourg Saint-Marceau, chez un manufacturier de mes amis.

— Je vous ferai remarquer, monsieur, répondit le prince en se contraignant à peine, que j'ai bien voulu renvoyer à demain toutes les audiences que je devais donner aujourd'hui, afin de pouvoir vous consacrer tout mon temps.

— C'est trop aimable à vous, monseigneur; mais venons au fait.

Le prince prit sur la table une longue feuille de papier-ministre, et, la remettant à M. Pascal, lui dit :

— Cette note vous prouvera, monsieur, que toutes les parties intéressées à la cession que l'on me propose, non-seulement m'autorisent formellement à l'accepter, mais encore m'y engagent vivement, et sauvegardent même toutes les éventualités de mon acceptation.

M. Pascal, sans bouger de son fauteuil, tendit sa main d'un côté à l'autre de la table, pour recevoir la note, et la prit en disant :

— Il n'y avait absolument rien à faire sans cette garantie.

Et il se mit à lire lentement, tout en mordillant le bout du couteau de nacre dont il ne se dessaisissait point.

Le prince attachait un regard inquiet, pénétrant, sur M. Pascal, tâchant de deviner à l'expression de ses traits s'il trouvait dans la note les garanties qu'il devait y chercher.

Au bout de quelques instants, M. Pascal s'interrompit de lire, disant entre ses dents, d'un air fâché et comme se parlant à soi-même :

— Hon! hon!... voilà un article 7 qui ne me va point du tout, mais du tout!...

— Expliquez-vous, monsieur! s'écria le prince avec angoisse.

— Pourtant, continua M. Pascal en reprenant sa lecture, sans répondre à l'archiduc et en affectant toujours de se parler à lui-même,

cet article 7 se trouve corrigé par l'article 8... oui... Et, au fait, c'est assez bon, c'est très-bon, même.

Le front du prince s'éclaircit; car, vivement préoccupé des puissants intérêts dont M. Pascal devenait forcément l'arbitre, il oubliait l'impertinence et la méchanceté calculées de ce personnage, qui trouvait, lui, une âpre jouissance à faire passer lentement sa victime par toutes les perplexités de la crainte et de l'espoir.

Au bout de quelques instants, nouvelles anxiétés du prince; M. Pascal s'écriait :

— Impossible, cela ! impossible !... Pour moi, tout serait annulé par ce premier article supplémentaire. C'est une dérision.

— Mais enfin, monsieur, s'écria le prince, parlez clairement !

— Pardon, monseigneur, en ce moment je lis pour moi. Tout à l'heure, si vous le voulez, je lirai pour nous deux.

L'archiduc baissa la tête, rougit d'indignation contenue, parut découragé, et appuya son front dans l'une de ses mains.

M. Pascal, tout en poursuivant sa lecture, jeta à la dérobée un regard sur le prince, et reprit quelques moments après, d'un ton de plus en plus satisfait :

— Voilà du moins une garantie certaine, incontestable.

Et, comme le prince semblait renaître à l'espérance, M. Pascal ajouta bientôt :

— Malheureusement cette garantie est isolée de...

Il n'acheva pas, et continua silencieusement sa lecture.

Non, jamais solliciteur aux abois venant implorer un hautain et distrait protecteur, jamais emprunteur désespéré s'adressant humblement à un prêteur rogue et fantasque, jamais accusé cherchant à lire sa grâce ou sa condamnation dans le regard de son juge, n'éprouvèrent les tortures que ressentit le prince pendant que M. Pascal lisait la note dont il devait prendre connaissance, et qu'il remit bientôt sur la table.

— Eh bien ! monsieur, lui dit le prince en dévorant son impatience, que décidez-vous?

— Monseigneur, voudriez-vous, s'il vous plaît, me prêter une plume et du papier.

Le prince poussa un encrier, une plume et du papier devant M. Pascal. Celui-ci commença une longue série de chiffres, tantôt le-

vant les yeux au plafond, comme pour calculer de tête, tantôt murmurant à mi-voix des phrases incomplètes, telles que :

— Non... je me trompais, car... mais j'oubliais le... C'est évident... la balance serait égale si...

Après une longue attente de la part du prince, M. Pascal rejeta la plume sur la table, replongea ses deux mains dans les goussets de son pantalon, renversa sa tête en arrière en fermant les yeux comme pour faire mentalement une dernière supputation, puis, se redressant bientôt, il dit d'une voix brève, tranchante :

— Impossible, monseigneur.

— Comment, monsieur ! s'écria le prince consterné, vous m'aviez affirmé, lors de notre premier entretien, l'opération faisable?

— Faisable, monseigneur, non point faite.

— Mais cette note, monsieur, cette note jointe aux garanties que je vous ai offertes ?

— Ce que propose cette note complète, je le sais, les sûretés indispensables à une opération pareille.

— Alors, monsieur, d'où vient votre refus?

— De raisons particulières, monseigneur.

— Mais, encore une fois, est-ce que je ne vous offre pas toutes les garanties désirables?

— Si, monseigneur. Je vous dirai même que je regarde l'opération non-seulement comme faisable, mais encore comme sûre et avantageuse pour celui qui voudrait la tenter. Ainsi, je ne doute pas, monseigneur, que vous ne trouviez...

— Eh ! monsieur, s'écria le prince en interrompant Pascal, vous savez qu'en ce moment de crise financière, et pour d'autres raisons dont vous êtes aussi bien instruit que moi, vous êtes le seul qui puissiez vous charger de cette opération.

— La préférence de Votre Altesse royale m'honore et me flatte infiniment, dit M. Pascal avec un accent de reconnaissance ironique, aussi je regrette doublement de ne pouvoir y correspondre.

Le prince sentit le sarcasme, et reprit en feignant de s'offenser de voir sa bienveillance méconnue :

— Vous êtes injuste, monsieur. La preuve que je tenais à traiter cette affaire avec vous, c'est que j'ai refusé d'entendre les propositions de la maison Durand.

— Je suis presque certain que c'est un mensonge, pensa M. Pascal;

mais il n'importe, j'éclaircirai la chose; d'ailleurs, cette maison m'inquiète et parfois me gêne. Heureusement, grâce à ce fripon de Marcelange, j'ai un excellent moyen de parer à cet inconvénient pour l'avenir.

— Une autre preuve que je tenais à traiter cette affaire directement, personnellement avec vous, monsieur Pascal, continua le prince avec un accent de déférence, c'est que je n'ai voulu aucun intermédiaire entre nous, certain que nous nous entendrions, que nous devions nous entendre. Oui, ajouta l'archiduc d'un ton de plus en plus insinuant, j'espérais que ce juste hommage rendu à votre capacité financière, si universellement reconnue...

— Ah ! monseigneur...

— A votre caractère aussi honorable qu'honoré...

— Monseigneur... en vérité, vous me comblez.

— J'espérais, dis-je, mon cher monsieur Pascal, qu'en venant franchement à vous pour proposer, quoi? une opération dont vous reconnaissez vous-même les avantages et la solidité, vous seriez sensible à ma démarche, car elle s'adressait non moins au financier qu'à l'homme privé. J'espérais enfin pouvoir vous assurer, en outre des avantages pécuniaires, des témoignages plus particuliers de mon estime et de ma reconnaissance.

— Monseigneur...

— Je le répète, mon cher monsieur Pascal, *de ma reconnaissance*, puisque, tout en faisant une excellente opération, vous m'auriez rendu un immense service; car vous ne sauriez croire quelles peuvent être pour mes intérêts de famille les plus chers les conséquences de l'emprunt que je sollicite de vous.

— Monseigneur, j'ignorais...

— Et, quand je vous parle d'intérêts de famille, s'écria le prince en interrompant M. Pascal, qu'il espérait de plus en plus ramener, quand je vous parle d'intérêts de famille, ce n'est pas assez : une haute question d'État se rattache à la cession du duché que l'on m'offre et que je ne puis acquérir sans votre puissant secours financier. Ainsi, en me rendant un service personnel, vous seriez encore grandement utile à ma nation, et vous savez, mon cher monsieur Pascal, comment les grands empires s'acquittent des services d'Etat.

— Excusez mon ignorance, monseigneur, mais j'ignore complétement la chose.

Le prince sourit, garda un moment le silence et reprit avec un accent qu'il crut irrésistible :

— Mon cher monsieur Pascal, connaissez-vous le célèbre banquier Tortolia?

— Je le connais de nom, monseigneur.

— Savez-vous qu'il est prince du Saint-Empire?

— Prince du Saint-Empire, monseigneur! reprit Pascal avec ébahissement.

— Je tiens mon homme, pensa le prince, et il reprit tout haut : Savez-vous que le banquier Tortolia est grand dignitaire des ordres les plus enviés?

— Il serait possible, monseigneur?

— Cela n'est pas seulement possible, mais cela existe, mon cher monsieur Pascal. Or, je ne vois pas pourquoi l'on ne ferait pas pour vous ce que l'on a fait pour M. Tortolia.

— Plaît-il, monseigneur?

— Je dis, répéta le prince en appuyant sur les mots, je dis que je ne vois pas pourquoi un titre éclatant, de hautes dignités, ne vous récompenseraient pas aussi.

— Moi, monseigneur?

— Vous.

— Moi, monseigneur, je deviendrais le *prince Pascal ?*

— Pourquoi non?

— Allons, allons, monseigneur veut rire de son pauvre serviteur.

— Personne n'a jamais douté de mes promesses, monsieur, et c'est presque m'offenser que de me croire capable de rire de vous.

— Alors, monseigneur, c'est moi qui rirais de moi-même, et très-fort, et très-haut, et toujours, si j'étais assez bête pour avoir la velléité de me déguiser en *prince*, en *duc* ou en *marquis*, dans le carnaval nobiliaire de l'Europe! Voyez-vous, monseigneur, je ne suis qu'un pauvre diable de plébéien (mon père était colporteur, et j'ai été homme de peine). J'ai mis quelques sous de côté en faisant mes petites affaires, je n'ai pour moi que mon gros bon sens; mais ce bon sens-là, monseigneur, m'empêchera toujours de m'affubler en *marquis de la Janotière* (c'est un très-joli conte de Voltaire, il faut lire cela, monseigneur!), et ce, à la plus grande risée de ces malignes gens, qui s'amusent comme ça à *emmarquiser* ou à *emprinciser* le pauvre monde.

L'archiduc était loin de s'attendre à ce refus et à cette amère boutade; cependant il fit bonne contenance, et reprit d'un ton pénétré :

— Monsieur Pascal, j'aime cette rude franchise, j'aime ce désintéressement. Grâce à Dieu ! il est d'autres moyens de vous prouver ma reconnaissance, et un jour mon amitié...

— Votre amitié, à moi, monseigneur ?

— C'est parce que je sais ce qu'elle vaut, ajouta le prince avec une imposante dignité, que je vous assurais de mon amitié, si...

— Votre amitié, à moi, monseigneur, reprit M. Pascal en interrompant le prince, votre amitié, à moi, qui ai, disent les méchants, centuplé mon petit avoir par des moyens hasardeux, quoique je sois sorti blanc comme une jeune colombe de ces accusations calomnieuses?

— C'est parce que vous êtes, ainsi que vous le dites, monsieur, sorti pur de ces odieuses calomnies dont on poursuit tous ceux qui s'élèvent par leur travail et par leur mérite, que je vous assurerais de mon affectueuse reconnaissance, si vous me rendiez l'important service que j'attends de vous.

— Monseigneur, je suis on ne peut plus touché, on ne peut plus flatté de vos bontés, mais malheureusement les affaires sont des affaires, dit M. Pascal en se levant, et cette affaire-ci, voyez-vous, ne me va point. C'est dire à Votre Altesse royale combien il m'en coûte de renoncer à l'amitié dont elle a bien voulu m'offrir l'assurance.

A cette réponse d'une amère et humiliante ironie, le prince fut sur le point d'éclater; mais, songeant à la honte et à l'inutilité d'un pareil emportement, il se contint, voulut tenter un dernier effort, et reprit d'un ton pénétré :

— Ainsi, monsieur Pascal, il sera dit que je vous aurai prié, supplié, imploré en vain.

Ces mots, accentués avec une poignante sincérité : *prié, supplie, imploré,* parurent, aux yeux du prince, impressionner M. Pascal, et l'impressionnèrent en effet; jusqu'alors, pour lui, l'archiduc n'était pas encore descendu assez bas; mais, en voyant ce royal personnage après de si durs refus, s'abaisser jusqu'à la prière, jusqu'à une humble supplication, M. Pascal éprouva une de ces âpres jouissances qu'il savourait alors doublement.

Le prince, le voyant garder le silence, le crut ébranlé, et ajouta vivement :

— Allons, mon cher monsieur Pascal, ce n'est pas en vain que j'aurai fait appel à la générosité de votre cœur.

— En vérité, monseigneur, répondit le bourreau, qui, sachant l'opération bonne, était au fond disposé à la faire, mais qui voulait y trouver profit et plaisir, en vérité, vous avez une manière de dire les choses! Les affaires, je le répète, ne devraient être que des affaires, et voilà que, malgré moi, je me laisse, comme un enfant, prendre au sentiment. Je suis d'une faiblesse...

— Vous consentez? s'écria le prince radieux; et, dans son premier moment de joie, il saisit avec effusion les deux mains du financier dans les siennes. Vous consentez, mon digne et bon monsieur Pascal?

— Comment vous résister, monseigneur?

— Enfin! s'écria l'archiduc en respirant avec une joie profonde, et comme s'il eût été, dès lors, dégagé d'une cruelle obsession. Enfin!!!

— Seulement, monseigneur, reprit M. Pascal, je mettrai une petite condition.

— Oh! qu'à cela ne tienne; quelle qu'elle soit, j'y souscris d'avance.

— Vous vous engagez peut-être plus que vous ne le pensez, monseigneur.

— Que voulez-vous dire? s'écria le prince avec une légère inquiétude, de quelle condition voulez-vous parler?

— Dans trois jours d'ici, monseigneur, jour pour jour, je vous la ferai connaître.

— Comment, dit le prince stupéfait et atterré, encore des retards? Comment, vous ne me donnez pas votre parole définitive?

— Dans trois jours, monseigneur, je vous la donnerai, si vous acceptez ma condition.

— Mais cette condition, dites-la-moi maintenant?

— Impossible, monseigneur.

— Mon cher monsieur Pascal...

— Monseigneur, reprit l'autre d'une voix grave et sardonique, je n'ai point l'habitude de m'attendrir deux fois de suite dans une séance. Voici l'heure de mon rendez-vous au faubourg Saint-Marceau; j'ai l'honneur de présenter mes respectueux devoirs à Votre Altesse royale.

M. Pascal, laissant le prince plein de dépit et d'anxiété, allait atteindre la porte lorsqu'il se retourna et dit :

— C'est aujourd'hui lundi, ce sera donc jeudi à onze heures que

j'aurai l'honneur de revoir Votre Altesse royale, pour lui soumettre ma petite condition.

— Soit, monsieur, à jeudi.

M. Pascal salua profondément et sortit.

Lorsqu'il passa dans le salon de service où se tenaient les aides de camp, tous se levèrent respectueusement, connaissant l'importance du personnage que le prince venait de recevoir. M. Pascal fit à ces officiers un salut de tête protecteur, et quitta le palais comme il y était entré, les deux mains dans ses goussets, se donnant le plaisir (cet homme ne perdait rien) de s'arrêter un instant devant la loge du suisse, et de lui dire :

— Eh bien ! monsieur le drôle, me reconnaîtrez-vous une autre fois ?

Le fonctionnaire de la loge, tout décontenancé, salua profondément et balbutia :

— Oh ! je reconnaîtrai monsieur, maintenant. Je supplie monsieur de vouloir bien m'excuser.

— Il me supplie, dit à mi-voix M. Pascal avec un sourire amer et sardonique, ils ne savent tous que supplier, depuis l'Altesse royale jusqu'au portier.

M. Pascal, en sortant de l'Élysée, retomba dans ses cruelles préoccupations au sujet de la jeune fille dont il avait surpris le secret accord avec le comte Frantz de Neuberg. Voulant savoir si elle demeurait dans la maison contiguë au palais, il allait tenter de se renseigner, lorsque, réfléchissant que c'était peut-être compromettre ses projets, il résolut d'arriver, sans imprudence, au but qu'il se proposait, et d'attendre le soir.

Avisant alors une citadine qui passait à vide, il fit signe au cocher de s'arrêter, monta dans la voiture et lui dit :

— Faubourg Saint-Marceau, 15, à une grande usine dont on voit la cheminée de la rue.

— L'usine de monsieur Dutertre? Je sais, bourgeois, je sais; tout le monde connaît ça.

Le fiacre s'éloigna.

IV

M. Pascal, nous l'avons dit, avait passé une partie de sa vie dans une position plus que subalterne et précaire, dévorant les plus outrageants dédains avec une patience pleine de rancune et de haine.

Né d'un père colporteur, qui s'était amassé quelque pécule à force de privations et de trafics illicites ou douteux, il avait commencé par être homme de peine chez une espèce d'usurier de province, auquel M. Pascal père confiait le soin de faire valoir son argent.

Les premières années de notre héros s'écoulèrent donc dans une domesticité aussi dure qu'humiliante. Néanmoins, comme il était doué de beaucoup d'intelligence, d'une grande finesse, et que sa rare opiniâtreté de volonté savait, au besoin, se plier et disparaître sous des dehors d'insinuante bassesse, dissimulation forcément née de l'état de servilité où il vivait, Pascal, à l'insu de son maître, apprit presque tout seul à lire, à écrire, à compter; la faculté des chiffres et des calculs financiers se développa presque spontanément en lui d'une manière merveilleuse. Pressentant sa valeur, il se demanda s'il pouvait, en la cachant, s'en faire un avantage pour lui, et une arme dangereuse contre son maître qu'il abhorrait.

Après mûres réflexions, Pascal crut de son intérêt de révéler l'instruction qu'il avait secrètement acquise; l'usurier, frappé de la capacité de son homme de peine, le prit alors pour son teneur de livres au rabais, augmenta quelque peu son infime salaire, et continua de le traiter avec un mépris brutal, cherchant même à le ravaler davantage encore que par le passé, afin de ne pas lui laisser soupçonner le cas qu'il faisait de ses nouveaux services.

Pascal, ardent, infatigable au travail, impatient d'augmenter son instruction financière, continua de subir impassiblement les outrages dont on l'abreuvait, redoublant de servilité à mesure que son maître redoublait de dédains et de dureté.

Au bout de quelques années passées ainsi, il se sentit assez fort pour abandonner la province et venir chercher un théâtre plus digne de lui; il était entré au nom de son patron en correspondance d'affaires avec un banquier de Paris auquel il offrit ses services; celui-ci, ayant depuis longtemps pu apprécier Pascal, accepta sa proposition,

et il quitta sa petite ville au grand regret de son premier maître, qui tenta, mais trop tard, de le retenir en l'intéressant à ses affaires.

Le nouveau patron de notre homme était chef d'une de ces riches maisons, moralement tarées, mais (et cela n'est pas rare) regardées commercialement parlant, comme irréprochables, car, si ces maisons se livrent à des opérations qui touchent parfois au vol, à la fraude, si elles se sont impunément engraissées par d'ingénieuses faillites, elles font, comme on dit, *honneur à leur signature*, signature pourtant déshonorée dans l'estime des gens de bien.

Fervents adeptes de ce bel axiome qui résume toute notre époque (1) : ENRICHISSEZ-VOUS ! ! ils siégent fièrement à la Chambre, prennent héroïquement le sobriquet d'*honorables*, et visent au ministère. Pourquoi non ?

Le luxe tant vanté des anciens fermiers généraux n'était que misère auprès de la magnificence de M. Thomas Rousselet.

Pascal, transplanté dans cette maison d'une impudente et folle opulence, éprouva des humiliations bien autrement amères et poignantes que chez son bon vieux coquin d'usurier de province, qui le traitait comme un vil mercenaire, mais avec qui, du moins, il avait des rapports de travail fréquents et presque familiers.

Or, l'on chercherait en vain, dans la fierté nobiliaire la plus altière, dans la vanité aristocratique la plus ridiculement féroce, quelque chose qui pût approcher de l'impérieux et écrasant dédain avec lequel M. et madame Rousselet traitaient leurs subalternes, qu'ils tenaient à une distance incommensurable. Parqués dans leurs sombres bureaux, d'où ils voyaient resplendir les somptuosités de l'hôtel Rousselet, les employés de cette maison ne connaissaient que par manière de tradition féerique ou de légende fabuleuse les fantastiques merveilles de ces salons et de cette salle à manger d'où ils étaient souverainement exclus de par la dignité de madame Rousselet, au moins aussi hautaine, aussi grande dame que la première femme de chambre d'une princesse de Lorraine ou de Rohan.

Quoique d'un ordre nouveau, ces humiliations n'en furent pas moins terriblement sanglantes pour Pascal ; il sentit là, plus que partout ailleurs, son néant, sa dépendance : et le joug de l'opulent banquier le blessa bien plus à vif, bien plus profondément, que celui de l'usu-

(1) Nous rappelons que ceci fut écrit avant la révolution de 1848.

rier; mais notre homme, fidèle à son système, cacha ses plaies, sourit aux coups, lécha la botte vernie qui parfois daignait s'amuser à le crosser; redoubla de travail, d'étude, de pénétration, et apprit enfin dans la pratique de cette maison ce qu'il regardait comme la vraie science des affaires, en un mot :

« Gagner, avec le moins d'argent possible, le plus d'argent possible, par tous les moyens possibles, en se sauvegardant rigoureusement de la police correctionnelle et des assises. »

La marge est grande; on pouvait, on le voit, y évoluer fort à l'aise.

Cinq ou six ans se passèrent encore ainsi; l'esprit recule effrayé, lorsqu'on songe à ce qui dut s'amasser de rancunes, de haines, de colères, de fiel, de venin, dans les abîmes de cette âme froidement vindicative; toujours calme au dehors, comme la noire et morne surface d'un marais fangeux.

Un jour M. Pascal apprit la mort de son père.

Les économies du colporteur, considérablement grossies par de savantes manipulations usuraires, avaient atteint un chiffre fort élevé; une fois maître de ce capital, et fort de son activité, de son audace, de son rare *savoir-faire*, ou plutôt de son *savoir-prendre*, Pascal se jura sur l'honneur d'arriver à une grande fortune, dût-il, pour parvenir plus vite (il faut bien risquer quelque chose), sortir un peu, si besoin était, de l'étroit et droit chemin de la légalité.

Notre homme se tint à soi-même son serment. Il quitta la maison Rousselet; puis l'habileté, le hasard, la fraude, le bonheur, la ruse et la probité de l'époque aidant, il gagna des sommes importantes, paya comptant l'amitié d'un ministre, qui, le renseignant avec une tendre sollicitude, le mit à même de jouer, à coup sûr, au trente-et-quarante de la bourse, et d'encaisser ainsi près de deux millions. Peu de temps après, un courtier d'affaires anglais, très-aventureux mais très-intelligent, lui fit entrevoir la possibilité de réaliser d'immenses bénéfices en se jetant avec audace dans les opérations de chemins de fer, alors toutes nouvelles en Angleterre. Pascal se rendit à Londres, sut profiter d'un engouement qui prit bientôt des proportions inouïes, joua toute sa fortune sur ce coup de dé, et, réalisant à temps, il revint en France avec une quinzaine de millions. Alors, aussi prudent, aussi froid qu'il avait été aventureux, et doué d'ailleurs de grandes facultés financières, il ne songea plus qu'à continuellement augmenter cette fortune inespérée; il y parvint, profi-

tant de toute occasion avec une rare habileté, vivant d'ailleurs largement, comfortablement, satisfaisant à tout prix ses nombreux caprices sensuels, mais n'affichant aucun luxe extérieur ou intérieur, et dînant au cabaret. De la sorte, il dépensait à peine la cinquième partie de ses revenus, qui, se capitalisant chaque année, augmentaient incessamment sa fortune, que d'habiles opérations accroissaient encore.

Alors, nous l'avons dit, vint pour Pascal le grand et terrible jour des représailles.

Cette âme, endurcie par tant d'années d'abaissement et de haines, devint implacable, et trouva mille voluptés cruelles à faire sentir aux autres la pesanteur de ce joug d'argent qu'il avait si longtemps porté.

Ce dont il avait surtout souffert, c'était de la dépendance, du servage, de l'annihilation complète du *moi*, où il avait été tenu si longtemps, obligé de subir sans murmurer les rudesses, les dédains de ses opulents patrons.

Ce fut cette dure dépendance qu'il prit plaisir à imposer aux autres. A ceux-ci, en exploitant leur servilité naturelle; à ceux-là, en les soumettant à une implacable nécessité, symbolisant ainsi en lui la toute-puissance de l'*argent*, dans ce siècle vénal, tenant ainsi en sa dépendance presque absolue, depuis le petit marchand qu'il commanditait, jusqu'au prince du sang royal qui s'humiliait pour obtenir un emprunt.

Ce despotisme effrayant, que l'homme qui *prête* peut exercer sur l'homme que les besoins du moment forcent à l'*emprunt*, M. Pascal l'exerçait et le savourait avec des raffinements et des délicatesses de barbarie incroyables.

On a parlé du pouvoir de *Satan* sur les âmes. Satan accepté, M. Pascal pouvait perdre ou torturer autant et plus d'âmes que Satan.

Une fois dans sa dépendance, par un crédit, par un emprunt ou par une commandite, accordés d'ailleurs avec une parfaite bonhomie et souvent même offerts avec un perfide semblant de générosité (mais toujours sur de solides garanties morales ou matérielles), l'on ne s'appartenait plus, on avait, comme on dit, *vendu son âme à Satan-Pascal.*

Il procédait à ces marchés avec une infernale habileté.

Un moment de crise commerciale arrivait-il, les capitaux devenaient ou introuvables, ou d'un intérêt si exorbitant, que des commerçants très-solvables, très-probes d'ailleurs, se voyaient dans un embarras extrême, souvent à la veille d'une faillite. M. Pascal, parfaitement renseigné, certain d'être couvert de ses avances par les marchandises ou le matériel de l'exploitation, accordait ou proposait ses services à un intérêt d'une modération incroyable pour la circonstance, mais déjà fort lucratif pour lui ; seulement il mettait à ce prêt la condition expresse d'un remboursement *à sa volonté*, se hâtant d'ajouter qu'il n'userait pas de ce droit, son avantage étant de n'en pas user, puisque le placement lui offrait évidemment des bénéfices; sa grande fortune garantissait, d'ailleurs, le peu de besoin qu'il avait d'une rentrée immédiate de cinquante ou de cent mille écus; mais, par habitude, par bizarrerie, si l'on voulait, ajoutait-il, il tenait expressément à ne prêter qu'à cette condition : *de rembourser à sa volonté.*

L'alternative était cruelle pour les malheureux que tentait Satan-Pascal : d'un côté, la ruine d'une industrie jusqu'alors prospère; de l'autre, un secours inespéré et si peu onéreux, qu'il pouvait passer pour un généreux service, la presque impossibilité de trouver ailleurs des capitaux, même à un taux ruineux, et puis la confiance que savait inspirer M. Pascal, rendaient la tentation bien puissante; elle était achevée par la bonhomie insinuante de l'archimillionnaire, si jaloux, disait-il, de venir, en manière de providence financière, à l'aide de gens laborieux et honnêtes.

Tout concourait, en un mot, à étourdir ces imprudents ; ils acceptaient.

Pascal, dès lors, *les possédait.*

Une fois sous le coup d'un remboursement considérable, qui pouvait à chaque instant les rejeter dans la position désespérée pont ils étaient sortis, ils n'avaient plus qu'un but, complaire à M. Pascal; qu'une crainte, déplaire à M. Pascal, qui ainsi disposait en maître de leur sort.

Souvent notre Satan n'usait pas tout d'abord de son pouvoir, et par un raffinement de méchanceté sardonique, il commençait par jouer au *bonhomme*, au bienfaiteur, se complaisant, avec une satisfaction ironique, au milieu des bénédictions dont on le comblait, laissant ainsi longtemps ses victimes s'habituer à leur erreur; puis, per

à peu, selon son humeur, son caprice du moment, il se révélait progressivement, n'employant jamais les menaces, la rudesse ou l'emportement, affectant au contraire une doucereuse perfidie, qui parfois, en raison même du contraste, devenait effrayante.

Les circonstances en apparence les plus insignifiantes, les plus puériles, lui offraient mille moyens de tourmenter les personnes qu'il tenait dans sa redoutable dépendance.

Ainsi, par exemple, il arrivait chez un de ses *vassaux;* celui-ci allait partir avec sa femme et ses enfants, pour se rendre gaiement à quelque fête de famille longtemps préparée à l'avance.

— Je viens dîner sans façon avec vous, mes bons amis, disait Satan.

—Mon Dieu ! monsieur Pascal, quels regrets nous avons ! C'est aujourd'hui la fête de ma mère, et, vous le voyez, nous partons pour aller dîner chez elle; c'est un anniversaire que jamais nous ne manquons de célébrer.

— Ah ! c'est très-contrariant; moi qui espérais passer ma soirée avec vous.

— Et pour nous, donc, monsieur Pascal, croyez-vous que la contrariété soit moins vive?

— Bah ! vous me sacrifierez bien votre fête de famille ! Après tout, votre mère ne mourra point de n'être point fêtée.

— Oh ! mon bon monsieur Pascal, c'est impossible ! Ce serait la première fois depuis notre mariage que nous manquerions à cette petite solennité de famille.

— Allons, vous ferez bien cela pour moi ?

— Mais, monsieur Pascal...

— Je vous dis, moi, que vous ferez cela pour votre bon M. Pascal, n'est-ce pas?

— Nous le voudrions de tout cœur; mais...

— Comment? vous me refusez cela, *à moi*, pour la première chose que je vous demande?

Et M. Pascal mettait une telle expression dans ce mot *à moi*, que toute cette famille tressaillait soudain; *elle sentait*, comme on dit vulgairement, *son maître*, et, tout en ne concevant rien à l'étrange caprice du capitaliste, elle s'y soumettait tristement, afin de ne pas indisposer l'homme redoutable dont elle dépendait. On se résignait donc; on improvisait un dîner. On tâchait de sourire, d'avoir l'air

joyeux, et de ne pas regretter cette fête de famille à laquelle on renonçait. Mais bientôt une crainte commençait de resserrer les cœurs; le dîner devenait de plus en plus triste, contraint. M. Pascal s'étonnait doucereusement de cet embarras et s'en plaignait en soupirant :

— Allons, disait-il, je vous aurai contrariés ; vous me gardez rancune, hélas! je le vois.

— Ah ! monsieur Pascal ! s'écriaient les malheureux de plus en plus inquiets ; pouvez-vous concevoir une pareille pensée!

— Oh ! je ne me trompe pas; je le vois, je le *sens*, car mon cœur me le dit. Eh ! mon Dieu ! ce que c'est !.. C'est toujours un grand tort de mettre les amitiés à l'épreuve, même pour les plus petites choses, car elles servent quelquefois à mesurer les grandes. Moi, moi qui comptais sur vous comme sur de vrais et bons amis !... Encore une déception peut-être !

Et Satan-Pascal passait sa main sur ses yeux, se levait de table, et sortait de la maison d'un air contrit, affligé, laissant ces malheureux dans de terribles angoisses; car, s'il ne croit plus à leur amitié, s'il les croit ingrats, il peut d'un moment à l'autre les replonger dans l'abîme, en leur redemandant un argent si généreusement offert... La reconnaissance qu'il attendait d'eux pouvait seule leur assurer son appui continu.

Nous avons insisté sur ces circonstances, qui sembleront puériles peut-être, et dont le résultat est pourtant si cruel, parce que nous avons voulu montrer, pour ainsi dire, le premier échelon des tourments que M. Pascal faisait subir à ses victimes.

Que l'on juge, d'après cela, de tous les degrés de torture auxquels il était capable de les exposer, lorsqu'un fait si insignifiant en soi qu'une fête de famille manquée offrait tant de pâture à sa barbarie raffinée.

C'était un monstre, soit.

Il est malheureusement des Nérons de tout étage et de toute époque; mais qui oserait dire que Pascal eût jamais atteint ce degré de perversité sans des exemples pernicieux, sans les terribles ressentiments depuis si longtemps amassés dans son âme irritée par la dépendance la plus dégradante?

Le mot *représailles* n'excuse pas la férocité de cet homme ; elle l'explique. L'homme ne devient presque jamais méchant sans cause. Le mal a toujours son générateur dans *le mal*.

. . . .

M. Pascal ainsi posé, nous le précéderons d'une heure environ chez M. Charles Dutertre.

V

L'usine de M. Dutertre, destinée à la fabrication des machines pour les chemins de fer, occupait un immense emplacement dans le faubourg Saint-Marceau, et les hautes cheminées de briques, incessamment fumantes, la désignaient au loin.

M. Dutertre et sa famille habitaient un petit pavillon séparé des bâtiments d'exploitation par un vaste jardin.

Au moment où nous introduisons le lecteur dans cette modeste demeure, un air de fête y régnait; l'on semblait s'y occuper de préparatifs hospitaliers, une jeune et active servante achevait de dresser le couvert au milieu de la petite salle à manger dont la fenêtre ouvrait sur le jardin, et qui avoisinait une cuisine assez exiguë, séparée seulement du palier par un vitrage de carreaux dépolis; une vieille cuisinière allait et venait d'un air effaré au milieu de ce laboratoire culinaire, d'où s'échappaient des bouffées de vapeurs appétissantes qui se répandaient parfois jusque dans la salle à manger.

Au salon, garni de meubles de noyer recouverts de velours d'Utrecht jaune et de rideaux de calicot blanc, l'on faisait d'autres préparatifs. Deux vases de porcelaine blanche, ornant la cheminée, venaient d'être remplis de fleurs fraîches; entre ces deux vases, et remplaçant la pendule, on apercevait sous un globe de verre une petite locomotive en miniature, véritable chef-d'œuvre de mécanique et de serrurerie; sur le socle noir de ce bijou de fer, de cuivre et d'acier, on voyait ces mots gravés :

A MONSIEUR CHARLES DUTERTRE,

Ses ouvriers reconnaissants.

Téniers ou Gérard Dow auraient fait un charmant tableau d'un groupe de figures alors réunies dans ce salon.

Un vieillard aveugle, à figure vénérable et mélancolique, encadrée par de long cheveux blancs tombant sur ses épaules, était assis dans un fauteuil, et tenait deux enfants sur ses genoux : un petit garçon de trois ans et une petite fille de cinq ans, deux anges de gentillesse et de grâce.

Le petit garçon, brun et rose, avec de grands yeux noirs veloutés, n'était pas sans jeter de temps à autre un regard satisfait et méditatif sur sa jolie blouse de casimir bleu clair, sur son frais pantalon blanc; mais il semblait surtout se délecter dans la contemplation de certains bas de soie blancs rayés de cramoisi, et encadrés par des souliers de maroquin noirs à bouffettes.

La petite fille, nommée Madeleine, en souvenir d'une amie intime de sa mère, qui avait servi de marraine à l'enfant; la petite fille, disons-nous, blonde et rose, avait de charmants yeux bleus, et portait une jolie robe blanche; ses épaules, ses bras étaient nus, ses jambes seulement à demi couvertes par de mignonnes chaussettes écossaises. Dire combien il y avait de fossettes sur ces épaules, sur ces bras, sur ces joues potelées, d'une carnation si fraîche et si satinée, une mère seule en saurait le compte, à force de les baiser souvent, de ces fossettes, et la mère de ces deux charmants enfants devait le savoir.

Debout et appuyée au dossier du fauteuil du vieillard aveugle, madame Dutertre écoutait, avec la gravité qu'une mère apporte toujours en pareil cas, le ramage des deux oiseaux gazouilleurs que le grand-père tenait sur ses genoux, et qui, sans doute, l'entretenaient de quelque chose de bien intéressant, car ils parlaient tous deux à la fois, dans ce jargon enfantin que les mères traduisent avec une rare sagacité.

Madame Sophie Dutertre avait au plus vingt-cinq ans; quoiqu'elle fût légèrement marquée de petite vérole, que l'on pût rencontrer des traits plus réguliers et beaucoup plus beaux que les siens, il était impossible d'imaginer une physionomie plus gracieusement ouverte et plus attrayante, un sourire plus avenant et plus fin; c'était l'idéal du charme et de la bienveillance. De superbes cheveux, des dents de perles, une peau éblouissante, une taille élégante, complétaient cet aimable ensemble; et lorsqu'elle levait ses grands yeux bruns, limpides et brillants vers son mari, alors debout de l'autre côté du fauteuil du vieillard aveugle, l'amour et la maternité donnaient à ce beau regard une expression à la fois touchante et passionnée, car le

mariage de Sophie et de Charles Dutertre avait été un mariage d'amour.

Le seul reproche, est-ce un reproche que l'on avait pu adresser à Sophie Dutertre, car elle n'avait de coquetterie que pour la mise de ses enfants, c'était la complète inintelligence de sa toilette. Une robe d'étoffe mal choisie et mal faite déparait sa taille élégante ; son petit pied n'était pas irréprochablement chaussé, et ses superbes cheveux bruns auraient pu être disposés avec plus de goût et de soin.

Franchise et résolution, intelligence et bonté, tel était le caractère des traits de M. Dutertre, alors âgé de vingt-huit ans environ ; son œil vif et plein de feu, sa stature robuste et svelte, annonçait une nature active, énergique. Ancien ingénieur civil, homme de haute science et d'application, aussi capable de résoudre avec la plume les problèmes les plus ardus, que de manier dextrement la lime, le tour et le marteau de fer, sachant commander, parce qu'il savait exécuter, honorant, rehaussant le travail manuel, en le pratiquant parfois, soit comme exemple, soit comme encouragement, probe jusqu'au scrupule, loyal et confiant jusqu'à la témérité, paternel, ferme et juste avec ses nombreux ouvriers; de mœurs d'une simplicité antique, ardent au labeur, amoureux de ses *créatures* de fer, de cuivre et d'acier, sa vie s'était jusqu'alors partagée entre les trois plus grands bonheurs de l'homme : — *l'amour, — la famille, — le travail.*

Charles Dutertre n'avait qu'un chagrin : la cécité de son père ; et encore cette infirmité était le prétexte de dévouements si tendres, de soins si délicats et si variés, que Dutertre et sa femme tâchaient de se consoler en disant qu'au moins il leur était donné de prouver doublement leur tendresse au vieillard. Malgré les apprêts de la fête, Charles Dutertre avait remis au lendemain le soin de se raser, et avait gardé son habit de travail, blouse de toile grise, çà et là noircie, brûlée ou maculée par les accidents de la forge. Son front noble et élevé, ses mains à la fois blanches et nerveuses, étaient quelque peu noircies par la fumée des ateliers. Il oubliait enfin, dans sa laborieuse et incessante activité, ou dans les moments de repos réparateur qui succédaient, ce soin, sinon cette recherche de soin auxquels certains hommes, et avec raison, ne renoncent jamais.

Tels étaient les personnages rassemblés dans le modeste salon de la fabrique.

Les deux enfants gazouillaient toujours, tous deux à la fois, tâchant

de se faire comprendre du grand-père ; il y mettait d'ailleurs la meilleure volonté du monde, et leur demandait en souriant doucement :

— Voyons, que dis-tu, mon petit Auguste, et toi, ma petite Madeleine?

— Madame l'interprète veut-elle nous faire la grâce de nous traduire ce gentil ramage en langue vulgaire ? dit gaiement Charles Dutertre à sa femme.

— Comment, Charles, tu ne comprends pas?

— Pas du tout.

— Ni vous, mon cher père? demanda la jeune femme au vieillard.

— J'avais bien cru d'abord entendre quelque chose comme dimanche et habit, répondit le vieillard en souriant, mais cela s'est ensuite tellement compliqué, que j'ai renoncé à comprendre, ou plutôt à deviner.

— C'était pourtant à peu près cela ; allons, il n'y a que les mères et les grands-pères pour comprendre les petits enfants, dit Sophie d'un air triomphant.

Puis, s'adressant aux deux enfants :

— N'est-ce pas, chers petits, que vous dites à votre grand-père : « C'est aujourd'hui dimanche, puisque nous avons de beaux habits neufs ? »

Madeleine la blondinette ouvrit ses grands yeux bleus tout grands et baissa sa tête frisée d'un air affirmatif.

— Tu es le Champollion des mères ! s'écria Charles Dutertre, tandis que le vieillard disait aux deux enfants :

— Non, ce n'est pas aujourd'hui dimanche, mes enfants, mais c'est un jour de fête.

Ici Sophie fut obligée d'intervenir de nouveau, et de traduire encore

— Ils demandent pourquoi c'est fête, mon bon père.

— Parce que nous allons voir un ami, reprit le vieillard avec un sourire un peu contraint, et, quand un ami vient, c'est toujours fête mes amis.

— A propos, et la bourse? dit Dutertre à sa femme.

— Tenez, monsieur, répondit gaiement Sophie à son mari en lui indiquant du geste sur la table une petite boîte de carton entourée d'une faveur rose, croyez-vous que j'oublie plus que vous notre bon monsieur Pascal, notre digne bienfaiteur ?

Le grand-père, s'adressant à la petite Madeleine, lui dit en la baisant au front :

— On attend M. Pascal ; tu sais, M. Pascal.

Madeleine ouvrit de nouveau ses grands yeux ; sa figure prit une expression presque craintive, et, secouant tristement sa petite tête bouclée, elle dit :

— Il est méchant.

— M. Pascal ? dit Sophie.

— Oh ! oui, bien méchant ! répondit l'enfant.

— Mais, reprit la jeune mère, pourquoi penses-tu, ma petite Madeleine, que M. Pascal est méchant ?

— Allons, Sophie, dit Charles Dutertre en souriant, ne vas-tu pas t'arrêter à ces enfantillages au sujet de notre digne ami ?

Chose assez singulière, la physionomie du vieillard prit une vague expression d'inquiétude, et, soit qu'il crût à la sûreté de l'instinct ou de la pénétration des enfants, soit qu'il obéît à une autre pensée, loin de plaisanter, comme son fils, des paroles de Madeleine, il lui dit en se penchant vers elle :

— Dis-nous, mon enfant, pourquoi M. Pascal est méchant.

La blondinette secoua la tête, et répondit naïvement :

— Sais pas. Mais, bien sûr, il est méchant.

Sophie, qui pensait un peu comme le grand-père au sujet de la singulière sagacité des enfants, ne put s'empêcher de tressaillir légèrement ; car il est des rapports secrets, mystérieux, entre la mère et es créatures de son sang ; un indéfinissable pressentiment contre lequel Sophie lutta pourtant de toutes ses forces, car elle le trouvait injustifiable, insensé, lui disait que l'instinct de sa petite fille ne la trompait pas peut-être à l'endroit de M. Pascal, quoique jusqu'alors la jeune mère, loin d'avoir le moindre soupçon sur cet homme, le regardât, au contraire, en le jugeant d'après ses actes, comme un homme d'un caractère rempli de noblesse et de générosité.

Charles Dutertre, ne se doutant pas des impressions de sa femme et de son père, reprit en riant :

— C'est moi qui vais faire à mon tour la leçon à ce grand-père et cette mère qui se prétendent si entendus au jargon et aux sentiments des enfants. Notre excellent ami a l'écorce rude, les sourcils épais, la barbe noire, la figure brune, la parole brusque ; c'est, en un mot, une sorte de bourru bienfaisant. Il n'en faut pas davantage pour

mériter le titre de méchant de par l'autorité du jugement de cette blondinette.

A ce moment la jeune servante entra et dit à sa maîtresse :

— Madame, mademoiselle Hubert est là avec sa domestique, et

— Antonine? quel bonheur! dit Sophie en se levant vivement pour aller au-devant de la jeune fille.

— Madame, ajouta mystérieusement la servante, Agathe demande si M. Pascal aime les pois au sucre ou au lard?

— Charles! dit gaiement Sophie à son mari, c'est grave; qu'en penses-tu?

— Il faut faire un plat de pois au sucre et un plat de pois au lard, répondit Charles d'un air méditatif.

— Il n'y a que les mathématiciens pour résoudre les problèmes, reprit Sophie; puis, emmenant ses deux enfants par la main, elle ajouta : Je veux faire voir à Antonine comme ils sont embellis et grandis.

— Mais j'espère bien, dit M. Dutertre, que tu prieras mademoiselle Hubert de monter ici, sinon j'irais la chercher.

— Je vais conduire les enfants à leur bonne et je remonte avec Antonine.

— Charles, dit le vieillard en se levant, lorsque la jeune femme eut disparu, donne-moi ton bras, je te prie.

— Volontiers, mon père; mais M. Pascal ne peut tarder à arriver.

— Et tu tiens à ce que je sois là, mon ami?

— Vous savez, mon père, tout le respect que notre ami a pour vous, et combien il est heureux de vous le témoigner.

— Après un moment de silence, le vieillard reprit :

— Sais-tu que, depuis que tu l'as chassé, ton ancien caissier Marcelange est souvent allé voir M. Pascal?

— Voilà, mon père, la première nouvelle que j'en apprends.

— Cela ne te paraît pas singulier?

— En effet.

— Ecoute-moi, Charles, je....

— Pardon, mon père, reprit Dutertre en interrompant le vieillard, maintenant, j'y songe : rien de plus naturel : je n'ai pas vu notre ami depuis que j'ai renvoyé Marcelange; celui-ci n'ignore pas mon amitié

pour M. Pascal, et il sera peut-être allé le voir pour le prier d'intercéder auprès de moi.

— Cela peut s'expliquer ainsi, dit le vieillard en réfléchissant. Cependant...

— Eh bien ! mon père...

— L'impression de ta petite fille m'a tout à l'heure frappé.

— Allons, mon père, reprit Dutertre en souriant, vous dites cela pour faire votre cour à ma femme. Malheureusement elle ne peut pas vous entendre. Mais je lui rapporterai votre coquetterie pour elle.

— Je dis cela, Charles, reprit le vieillard d'un ton triste, parce que, si puérile qu'elle te paraisse, l'impression de ta petite fille me semble d'une certaine gravité, et quand je la rapproche de quelques circonstances qui me viennent à cette heure à l'esprit, quand je songe enfin aux fréquentes entrevues de Marcelange et de M. Pascal, malgré moi, je te l'avoue, je ressens à son égard une vague défiance.

— Mon père, mon père, reprit Charles Dutertre avec émotion, sans le vouloir, et par tendresse pour moi, vous m'affligez beaucoup. Douter de M. Pascal, douter de notre généreux bienfaiteur. Ah ! tenez, mon père, vrai, voilà le premier chagrin que j'aie ressenti depuis longtemps. Se défier sans preuves, subir l'influence de la fugitive impression d'un enfant, ajouta Dutertre avec la chaleur de son généreux naturel, cela est injuste aussi.

— Charles, dit le vieillard blessé de la vivacité de son fils.

— Pardon, pardon, mon bon et excellent père, s'écria Dutertre en prenant les mains du vieillard entre les siennes. J'ai été vif, excusez-moi ; mais un moment l'amitié a parlé plus haut que mon respect pour vous.

— Mon pauvre Charles, répondit affectueusement le vieillard, fasse le ciel que tu aies raison contre moi, et, loin de me plaindre de ta vivacité, j'en suis heureux. Mais j'entends quelqu'un, viens, reconduis-moi.

Au moment où M. Dutertre refermait la porte de la chambre où il avait ramené l'aveugle, mademoiselle Antonine Hubert entrait dans le salon, accompagnée de madame Dutertre.

VI

Que l'on nous pardonne la *mythologie* de cette comparaison surannée, mais jamais l'Hébé qui servait d'échanson à l'Olympe païen n'a pu réunir plus de fraîcheur, d'éclat dans sa beauté surhumaine, que n'en réunissait, dans sa modeste beauté terrestre, mademoiselle Antonine Hubert, dont M. Pascal avait surpris le secret et amoureux accord avec Frantz.

Ce qui charmait le plus dans cette jeune fille, c'était surtout cette beauté de quinze ans et demi, à peine épanouie, qui tient de l'enfant par la candeur, par la grâce ingénue, et de la jeune fille par les charmes voluptueusement naissants; âge enchanteur encore plein de mystères et de chastes ignorances, aube encore pure, transparente et blanche, que les premières palpitations d'un cœur innocent vont nuancer d'un coloris vermeil.

Tel était l'âge d'Antonine, et elle avait le charme et tous les charmes de cet âge.

Afin d'humaniser notre Hébé, nous la ferons descendre de son piédestal antique, et, voilant modestement son joli corps de marbre rosé, aux formes si délicates, si virginales, nous la vêtirons d'une élégante robe d'été; un mantelet de soie noire cachera son buste d'une finesse de contour toute juvénile, tandis qu'un chapeau de paille, doublé de taffetas rose comme ses joues, laissant apercevoir ses bandeaux de cheveux d'un châtain très-clair, encadrera l'ovale de cette ravissante petite tête, d'une carnation aussi fraîche, aussi blanche, aussi satinée, que celle des enfants que la jeune fille venait d'embrasser.

En entrant dans le salon avec Sophie, mademoiselle Hubert rougit légèrement, car elle avait la timidité de ses quinze ans; puis, mise à l'aise par le cordial accueil de Dutertre et de sa femme, elle dit à celle-ci avec une sorte de déférence puisée dans leurs anciennes relations de petite et de mère, ainsi qu'on disait au pensionnat où elles avaient été élevées ensemble, malgré leur différence d'âge :

— Vous ne savez pas la bonne fortune qui m'amène, ma chère Sophie?

— Une bonne fortune ! tant mieux, ma petite Antonine.

— Une lettre de *Sainte-Madeleine*, reprit la jeune fille en tirant une enveloppe de sa poche.

— Vraiment ! s'écria Sophie, rougissant de surprise et de joie en tendant impatiemment la main vers la lettre.

— Comment, mademoiselle Antonine, reprit gaiement Charles Dutertre, vous êtes en correspondance avec le paradis ? Cela, il est vrai, ne doit pas m'étonner, cependant...

— Taisez-vous, monsieur le railleur, reprit Sophie, et ne plaisantez pas de notre meilleure amie, à Antonine et à moi.

— Je m'en garderai bien. Pourtant, ce nom de *Sainte-Madeleine?*

— Comment, Charles, est-ce que je ne t'ai pas mille fois parlé de mon amie de pension, mademoiselle Madeleine Silveyra, qui, vu son absence, a été, par procuration, marraine de notre chère petite? A quoi songes-tu donc ?

— J'ai très-bonne mémoire, au contraire, ma chère Sophie, reprit Dutertre, car je n'ai pas oublié que cette jeune Mexicaine était d'une beauté si singulière, si étrange, disais-tu, qu'elle inspirait au moins autant de surprise et d'attrait que d'admiration.

— C'est d'elle-même qu'il s'agit, mon ami ; après moi, Madeleine a servi de petite mère à Antonine, ainsi que nous disions à la pension, où l'on confiait aux soins de chaque grande un enfant de dix ou onze ans. Ainsi, en quittant notre maison d'éducation, j'ai légué cette chère Antonine à l'affection de *Sainte-Madeleine*.

— C'est justement le surnom qui a causé mon erreur, reprit Dutertre, surnom qui, je l'avoue, me semble très-ambitieux ou très-humble pour une si jolie personne, car elle doit être à peu près de ton âge.

— On a donné à Madeleine le surnom de *sainte* à la pension, parce qu'elle le méritait, monsieur Dutertre, reprit Antonine avec son grand sérieux de quinze ans ; et pendant qu'elle a été ma *petite mère*, on a continué à l'appeler *Sainte-Madeleine* comme du temps de Sophie.

— C'était donc une bien austère dévote que mademoiselle *Sainte-Madeleine*? demanda Dutertre.

— Madeleine, comme presque toutes les personnes de son pays (nous avions francisé son nom de Magdalena), s'adonnait à une dévotion particulière. Elle avait choisi le Christ ; et son adoration pour le Sauveur allait parfois jusqu'à l'extase, reprit Sophie. Du reste, elle al-

liait à cette dévotion ardente le caractère le plus affectueux, le cœur le plus chaleureux et l'esprit le plus piquant, le plus enjoué du monde. Mais je t'en prie, Charles, laisse-moi lire sa lettre; je suis d'une impatience! Tu juges? La première lettre après deux ans de séparation! Nous voulions, Antonine et moi, lui garder rancune de son silence, mais, au premier souvenir de cette méchante *Sainte-Madeleine*, nous voici, tu le vois, désarmées.

En prenant la lettre que mademoiselle Hubert venait de lui remettre, Sophie reprit avec émotion, à mesure qu'elle lisait .

— Chère Madeleine, toujours affectueuse et tendre, toujours spirituelle et gaie, toujours sensible aux chers souvenirs du passé. Après quelques jours de repos à Marseille, à son arrivée à Venise, d'où elle vient, elle part pour Paris, presque en même temps que sa lettre, et elle ne pense qu'au bonheur de revoir Sophie, son amie, et Antonine notre petite fille, à qui elle écrit en hâte pour nous deux, et elle signe comme à la pension : *Sainte-Madeleine*.

— Elle n'est donc pas encore mariée ? demanda Charles Dutertre.

— Je n'en sais rien, mon ami, reprit sa femme, puisqu'elle signe seulement son nom de baptême.

— Au fait, reprit Charles en souriant, pouvais-je faire une pareille question ? Une sainte, se marier !

A cet instant, la jeune servante entra, et, restant au seuil de la porte, fit un signe d'intelligence à sa maîtresse; mais celle-ci répondit :

— Vous pouvez parler, Julie : mademoiselle Antonine n'est-elle pas de la famille?

— Madame, dit la servante, Agathe demande si elle peut toujours mettre le poulet à la broche, quoique M. Pascal n'arrive pas.

— Certainement, dit madame Dutertre, M. Pascal est un peu en retard, mais, je n'en doute pas, il sera ici d'un instant à l'autre.

— Vous attendez donc quelqu'un, Sophie ? dit Antonine lorsque la servante se retira ; alors, au revoir, ajouta la jeune fille avec un léger soupir; je ne venais pas seulement pour vous apporter la lettre de *Sainte-Madeleine*, je désirais longuement causer avec vous; je reviendrai demain, ma chère Sophie.

— Mais pas du tout, ma petite Antonine ; j'use de mon autorité d'ancienne mère pour retenir ma chère fille à déjeuner avec nous. C'est

une espèce de fête de famille. Est-ce que ta place n'y est pas marquée, mon enfant?

— Allons, mademoiselle Antonine, dit Charles, faites-nous ce sacrifice.

— Vous êtes mille fois bon, monsieur Dutertre; mais, en vérité, je ne puis accepter.

— Alors, reprit-il, je vais employer les grands moyens de séduction; en un mot, mademoiselle Antonine, si vous nous faites le plaisir de rester, vous verrez l'homme généreux qui, de lui-même, est venu à notre secours il y a aujourd'hui un an; car c'est l'anniversaire de cette noble action que nous fêtons.

Sophie ayant oublié l'espèce de pressentiment éveillé en elle par les paroles de sa petite fille, ajouta :

— Oui, ma petite Antonine, lors de ce moment de crise désastreuse et de si pénible gêne dans les affaires, M. Pascal a dit à Charles : « Monsieur, je ne vous connais pas personnellement, mais je sais que vous êtes aussi probe qu'intelligent et laborieux. Vous avez besoin de cinquante mille écus pour faire face à vos affaires ; je vous les offre en ami, acceptez-les en ami : quant aux conditions d'intérêts, nous les réglerons plus tard et encore en ami. »

— En effet, reprit Antonine, c'était noblement agir.

— Oui, reprit M. Dutertre avec une émotion profonde, car ce n'est pas seulement mon industrie qu'il sauvait, qu'il assurait, c'était le travail des nombreux ouvriers que j'emploie, c'était le repos de la vieillesse de mon père, le bonheur de ma femme, l'avenir de mes enfants. Oh! restez, restez, mademoiselle Antonine. C'est si rare, c'est si doux, la contemplation d'un homme de bien ; mais tenez, le voilà, ajouta M. Dutertre en voyant passer M. Pascal devant la fenêtre du salon.

— Je suis bien touchée de ce que Sophie et vous venez de m'apprendre, monsieur Dutertre, et je regrette de ne pouvoir me trouver avec l'homme généreux à qui vous devez autant; mais le déjeuner me mènerait trop loin; il faut que je rentre de bonne heure. Mon oncle m'attend; il a été cette nuit encore très-souffrant; dans ses moments de crise douloureuse, il désire toujours que je sois près de lui, et cette crise peut revenir d'un moment à l'autre.

Puis, tendant la main à Sophie, la jeune fille ajouta :

— Je pourrai bientôt vous revoir, n'est-ce pas?

— Demain ou après-demain, ma chère petite Antonine, j'irai chez toi, et nous causerons aussi longuement que tu le désireras.

La porte s'ouvrit : M. Pascal entra.

Antonine embrassa son amie, et celle-ci dit au financier avec une affectueuse cordialité :

— Vous me permettez, n'est-ce pas, monsieur Pascal, de reconduire mademoiselle ! Je n'ai pas besoin de vous dire combien j'ai hâte de revenir.

— Pas de façons, je vous prie, ma chère madame Dutertre, balbutia M. Pascal, malgré son assurance, stupéfait qu'il était de rencontrer encore Antonine, qu'il suivit d'un sombre et ardent regard jusqu'à ce qu'elle eût quitté la chambre.

VII

M. Pascal, à l'aspect d'Antonine, qu'il voyait pour la seconde fois dans la matinée, était, nous l'avons dit, resté un instant stupéfait de surprise et d'admiration devant cette beauté si candide, si pure.

— Enfin ! vous voilà donc! dit Charles Dutertre avec expansion en tendant ses deux mains à M. Pascal lorsqu'il se trouva seul avec lui. Savez-vous que nous commencions à douter de votre exactitude? Toute la semaine, ma femme et moi, nous nous faisions une joie de cette matinée, car, après l'anniversaire de la naissance de nos enfants, le jour que nous fêtons avec le plus de bonheur, c'est celui d'où a daté, grâce à vous, la sécurité de leur avenir. C'est si bon, si doux de se sentir, par la reconnaissance et par le cœur, à la hauteur d'un de ces actes généreux qui honorent autant celui qui offre que celui qui accepte.

M. Pascal ne parut pas avoir entendu ces paroles de M. Dutertre, et lui dit :

— Quelle est donc cette toute jeune fille qui sort d'ici?

— Mademoiselle Antonine Hubert.

— Est-ce qu'elle serait parente du président Hubert, qui a été dernièrement si malade ?

— C'est sa nièce.

— Ah! fit Pascal en réfléchissant.

— Vous savez que si mon père n'était pas des nôtres, reprit M. Dutertre en souriant, notre petite fête ne serait pas complète. Je vais l'avertir de votre arrivée, mon bon monsieur Pascal.

Et comme il faisait un pas vers la porte de la chambre du vieillard, M. Pascal l'arrêta d'un geste et lui dit :

— Le président Hubert ne demeure-t-il pas...

Et comme il hésitait, Dutertre ajouta :

— Rue du Faubourg-Saint-Honoré: le jardin touche à celui de l'Élysée-Bourbon.

— Et y a-t-il longtemps que cette jeune fille habite chez son oncle?

Dutertre, assez surpris de l'insistance de M. Pascal au sujet d'Antonine, reprit :

— Il y a trois mois environ que M. Hubert est allé chercher mademoiselle Antonine à Nice, où elle était restée après la mort d'une de ses parentes.

— Et madame Dutertre est fort liée avec cette jeune personne?

— A la pension, où elles étaient ensemble, Sophie lui servait de mère, et elles sont restées dans les termes de la plus tendre affection.

— Ah!... fit encore Pascal, et de nouveau il parut réfléchir profondément pendant quelques instants.

Cet homme possédait une grande et rare faculté, qui avait contribué à sa prodigieuse fortune; ainsi que l'on ouvre et que l'on ferme à volonté certains casiers, M. Pascal pouvait momentanément se détacher à son gré des plus profondes préoccupations pour entrer froidement dans un ordre d'idées complétement opposé à celles qu'il venait de quitter. Ainsi, après l'entrevue de Frantz et d'Antonine, qu'il avait surpris, et dont il s'était trouvé si terriblement ému, il retrouvait toute sa liberté d'esprit pour causer d'affaires avec l'archiduc et le torturer.

De même, après cette dernière rencontre avec Antonine chez Dutertre, il ajourna, pour ainsi dire, ses violents ressentiments, ses projets au sujet de la jeune fille, et, s'occupant de toute autre chose, il dit au mari de Sophie avec bonhomie :

— En attendant le retour de votre chère femme, mon ami, j'ai à vous demander un petit service.

— Enfin, s'écria Dutertre radieux en se frottant joyeusement les mains; enfin, vaut mieux tard que jamais!

— Vous avez eu pour caissier un nommé Marcelange :

— Malheureusement pour moi.

— Malheureusement?

— Il a commis ici, non pas un acte d'improbité, à aucun prix je ne lui aurais épargné la punition de sa faute; mais il a commis un acte d'indélicatesse dans des circonstances telles, qu'il m'a été démontré que cet homme était un misérable, et je l'ai chassé.

— Marcelange m'a dit qu'en effet vous l'aviez renvoyé.

— Vous le connaissez? reprit Dutertre très-surpris en se rappelant les paroles de son père.

— Il y a quelques jours, il est venu chez moi. Il désirait entrer dans la maison Durand.

— Lui? chez des gens si honorables?

— Pourquoi pas? Il a bien été employé chez vous!

— Mais, ainsi que je vous l'ai dit, mon bon monsieur Pascal, je l'ai chassé dès que sa conduite m'a été connue.

— Bien entendu! Seulement, comme il se trouve sans place, il faudrait, pour entrer dans la maison Durand, qui est prête à accepter ses services, il faudrait, dis-je, à ce pauvre garçon, une lettre de recommandation de votre part; avec cette garantie, il est accepté d'emblée; or, cette lettre, mon cher Dutertre, je venais tout bonnement vous la demander

Après un moment de brusque étonnement, Dutertre ajouta en souriant :

— Après tout, cela ne doit pas m'étonner, vous êtes si bon! Cet homme est rempli de finesse et de fausseté, il aura surpris votre bonne foi.

— Je crois, en effet, Marcelange très-fin, très-madré; mais cela ne peut vous empêcher de me donner la lettre dont je vous parle.

Dutertre crut avoir mal entendu ou s'être mal fait comprendre de M. Pascal, il reprit :

— Pardon, je vous ai dit que...

— Vous avez à vous plaindre d'un acte d'indélicatesse de la part de ce garçon; mais, bah! qu'est-ce que cela fait?

— Comment, monsieur Pascal, qu'est-ce que cela fait? Sachez donc

qu'à mes yeux l'action de cet homme était plus condamnable encore peut être qu'un détournement de fonds.

— Je vous crois, mon brave Dutertre, je vous crois; il n'est pas de meilleur juge que vous en matière d'honneur ; le Marcelange me semble, il est vrai, un rusé compère, et, s'il faut tout vous dire, c'est à cause de cela que je tiens, je tiens beaucoup à ce qu'il soit recommandé par vous.

— Franchement, monsieur Pascal, je croirais agir en malhonnête homme en favorisant l'entrée de Marcelange dans une maison respectable à tous égards.

— Allons! faites cela pour moi, voyons!

— Ce n'est pas sérieusement que vous me parlez ainsi, monsieur Pascal?

— C'est très-sérieusement.

— Après ce que je viens de vous confier tout à l'heure?

— Eh ! mon Dieu, oui.

— Vous! vous ! l'honneur et la loyauté même!

— Moi, l'honneur et la loyauté en personne, je vous demande cette lettre.

Dutertre regarda d'abord M. Pascal avec stupeur ; puis, ensuite d'un moment de réflexion, il reprit d'un ton d'affectueux reproche :

— Ah ! monsieur, après une année écoulée, cette épreuve était-elle nécessaire ?

— Quelle épreuve?

— Me proposer une action indigne, afin de vous assurer si je méritais toujours votre confiance.

— Mon cher Dutertre, je vous répète qu'il me faut cette lettre. Il s'agit pour moi d'une affaire fort délicate et fort importante.

M Pascal parlait sérieusement, Dutertre ne pouvait plus en douter; il se souvint alors des paroles de son père, dès pressentiments de sa petite fille, et, saisi d'un vague effroi, il reprit d'une voix contrainte:

— Ainsi, monsieur, vous oubliez la grave responsabilité qui pèserait sur moi, si je faisais ce que vous désirez.

— Eh! mon Dieu, mon brave Dutertre, si l'on ne demandait à ses amis que des choses faciles!

— C'est une chose impossible que vous me demandez, monsieur.

— Allons donc, vous me refusez cela, à moi?

— Monsieur Pascal, dit Dutertre d'un accent à la fois ferme et pénétré,

je vous doit tout. Il n'est pas de jour où mon père, ma femme et moi, nous nous rappellions qu'il y a un an, sans votre secours inespéré, notre ruine et celle de tant de gens que nous faisons vivre était immanquable. Tout ce que la reconnaissance peut inspirer d'affection, de respect, nous le ressentons pour vous. Toutes les preuves de dévouement possible, nous sommes prêts à vous les donner avec joie, avec bonheur, mais...

— Un mot encore, et vous me comprendrez, reprit M. Pascal en interrompant Dutertre. Puisqu'il faut vous le dire, j'ai un intérêt puissant à avoir quelqu'un à moi, *tout à moi*, vous entendez bien? tout à moi, dans la maison Durand. Or, vous concevez, en tenant ce Marcelange par la lettre que vous me donnerez pour lui, et par ce que je sais de ses antécédents, je me fais de lui une créature, un instrument aveugle. Ceci est tout à fait entre nous, mon cher Dutertre, et, comptant sur votre discrétion absolue, j'irai même plus loin, je vous dirai que...

— Pas un mot de plus à ce sujet, monsieur, je vous en conjure, s'écria Dutertre avec une surprise et une douleur croissantes, car il avait cru jusqu'alors M. Pascal un homme d'une extrême droiture. Pas un mot de plus. Il est des secrets dont on n'accepte pas la confidence.

— Pourquoi?

— Parce qu'ils peuvent devenir très-embarrassants, monsieur.

— Vraiment! les confidences d'un vieil ami peuvent devenir gênantes! Soit, je les garderai. Alors, donnez-moi cette lettre, sans plus d'explications.

— Je vous répète que cela m'est impossible, monsieur.

M. Pascal brida ses lèvres et plissa imperceptiblement ses sourcils; aussi surpris que courroucé du refus de Dutertre, il avait peine à croire, dans l'ingénuité de son cynisme, qu'un homme qu'il tenait en sa dépendance eût l'audace de contrarier sa volonté ou le courage de sacrifier le présent et l'avenir à un scrupule honorable.

Cependant, comme M. Pascal avait un intérêt véritablement puissant à obtenir la lettre qu'il demandait, il reprit avec un accent d'affectueux reproche:

— Comment! vous me refusez cela, mon cher Dutertre, à moi, votre ami?

— Je vous le refuse surtout à vous, monsieur, qui avez eu assez

de foi dans ma sévère probité pour m'avancer, presque sans me connaître, une somme considérable.

— Allons, mon cher Dutertre, ne me faites pas plus aventureux que je ne le suis. Est-ce que votre probité, votre intelligence, votre intérêt même (et en tout cas, le matériel de votre usine), ne me garantissaient pas mes capitaux? Est-ce que je ne me trouve pas toujours dans une excellente position, par la faculté que je me suis réservée d'exiger le remboursement à ma volonté? faculté dont je n'userai pas d'ici à bien longtemps, que je sache... je m'intéresse trop à vous pour cela, se hâta d'ajouter M. Pascal, en voyant la stupeur et l'angoisse se peindre soudain sur les traits de Dutertre; car enfin, supposons, et ce n'est là, Dieu merci! qu'une supposition; supposons que, dans l'état de gêne et de crise excessive où se trouve à cette heure encore une fois l'industrie, je vous dise aujourd'hui : Monsieur Dutertre, j'ai besoin de mon argent avant un mois, et je vous ferme mon crédit!

— Grand Dieu! s'écria Dutertre, consterné, épouvanté à la seule supposition d'un pareil désastre; mais je tomberais en faillite! mais ce serait ma ruine, la perte de mon industrie; il faudrait travailler de mes mains peut-être, si je trouvais un emploi, afin de faire vivre mon père infirme, ma femme et mes enfants!...

— Voulez-vous bien vous taire, méchant homme, et ne pas me mettre de si affligeantes idées sous les yeux! Vous allez me gâter toute ma journée! s'écria M. Pascal avec une bonhomie irrésistible et en prenant les deux mains de Dutertre avec les siennes. Parler ainsi, aujourd'hui, et moi qui, comme vous, me faisais une fête de cette matinée! Eh bien! qu'avez-vous? vous voici tout pâle... maintenant...

— Pardon, monsieur, dit Dutertre en essuyant les gouttes de sueur froide qui coulaient de son front, mais à la seule pensée d'un coup si inattendu, qui frapperait ce que j'ai de plus cher au monde, mon honneur, ma famille, mon travail!... Ah! tenez, monsieur, vous avez raison, éloignons cette idée, elle est trop horrible.

— Eh! mon Dieu! c'est ce que je vous disais, n'attristons pas cette charmante journée. Aussi, pour en finir, reprit allégrement M. Pascal, bâclons de suite les affaires, vidons notre sac, comme on dit. Donnez-moi cette lettre, et n'en parlons plus.

Dutertre tressaillit, une affreuse angoisse lui serra le cœur, il répondit :

— Une pareille insistance m'étonne et m'afflige, monsieur. Je vous le répète, il m'est absolument impossible de faire ce que vous désirez.

— Mais, grand enfant que vous êtes! mon insistance même vous prouve l'importance que j'attache à cette affaire.

— Il se peut, monsieur!

— Et pourquoi y attachai-je autant d'importance, mon brave Dutertre? c'est parce que cette affaire vous intéresse autant que moi.

— Que dites-vous, monsieur?

— Eh! sans doute. Ma combinaison de la maison Durand manquant, puisque votre refus m'empêcherait d'employer ce coquin de Marcelange selon mes vues (vous ne voulez pas de mes secrets, je suis bien forcé de les garder), peut-être serais-je obligé, pour certaines raisons, ajouta M. Pascal en prononçant lentement les mots suivants et en attachant sur sa victime son regard clair et froid; peut-être serais-je obligé, et cela me saignerait le cœur, de vous redemander mes capitaux et de vous fermer mon crédit.

— Oh! mon Dieu! s'écria Dutertre en joignant les mains et devenant pâle comme un spectre.

— Voyez un peu, vilain homme, dans quelle atroce position vous vous mettriez! Me forcer à une action qui, je vous le répète, me déchirerait l'âme.

— Mais monsieur... tout à l'heure encore... vous m'assuriez que...

— Eh! parbleu! mon intention serait de vous les laisser le plus longtemps possible, ces malheureux capitaux. Vous m'en payiez les intérêts avec une ponctualité rare... le placement était parfait, et, grâce à l'amortissement convenu, vous étiez libéré dans dix ans, et j'avais fait une excellente affaire en vous rendant service.

— En effet, monsieur, murmura Dutertre anéanti, telles avaient été vos promesses, sinon écrites, du moins verbales, et la générosité de votre offre, la loyauté de votre caractère, tout m'avait donné la confiance la plus entière. Dieu veuille que je n'aie pas à dire la plus téméraire, la plus insensée, dans votre parole!...

— Quant à cela, mon cher Dutertre, mettez-vous en paix avec vous-même; à cette époque de crise commerciale, au moins aussi

terrible que celle d'aujourd'hui, vous n'eussiez trouvé nulle part les capitaux que je vous ai offerts à un taux si modéré.

— Je le sais, monsieur !

— Vous avez donc pu, vous avez même dû, forcé par la nécessité, accepter la condition que je mettais à cet emprunt.

— Mais, monsieur, s'écria Dutertre dans un effroi inexprimable, j'en appelle à votre honneur ! vous m'aviez formellement promis de ..

— Eh ! mon Dieu, oui, je vous avais promis ! sauf la force majeure des événements; et malheureusement votre refus, à propos de cette pauvre petite lettre, crée un événement de force majeure, qui me met dans la pénible... dans la douloureuse nécessité... de vous redemander mon argent.

— Mais, monsieur, c'est une action indigne que vous me proposez là, songez-y donc !

A ce moment on entendit au dehors le rire doux et frais de Sophie Dutertre qui s'approchait.

— Ah ! monsieur ! s'écria son mari, pas un mot de cela devant ma femme, car ce ne peut être là votre dernière résolution, et j'espère que...

Charles Dutertre ne put achever, car Sophie entra dans le salon.

Le malheureux homme ne put faire qu'un geste suppliant à Pascal, qui y répondit par un signe d'affectueuse intelligence.

VIII

Lorsque Sophie Dutertre entra dans le salon où se trouvaient son mari et M. Pascal, le gracieux visage de la jeune femme, plus vivement coloré que de coutume, le léger battement de son sein, ses yeux humides, témoignaient de son récent accès d'hilarité.

— Ah ! ah ! madame Dutertre, dit gaiement M. Pascal, je vous ai bien entendue, vous étiez là à rire comme une folle.

Puis, se tournant vers Dutertre, qui tâchait de dissimuler ses horribles angoisses et de se rattacher à une dernière espérance, il ajouta :

— Comme le bonheur les rend gaies, ces jeunes femmes! Rien qu'à les voir, ça met la joie au cœur, n'est-ce pas, mon brave Dutertre?

— Je viens de rire, et bien malgré moi, je vous assure, mon bon monsieur Pascal, reprit Sophie.

— Malgré vous? dit notre homme, comment! est-ce que quelque chagrin?...

— Un chagrin? oh! non, Dieu merci! Mais j'étais plus disposée à l'attendrissement qu'à la gaieté. Cette chère Antonine, si tu savais, Charles, ajouta la jeune femme avec une douce émotion en s'adressant à son mari, je ne puis te dire combien elle m'a émue, quel aveu à la fois touchant et candide elle m'a fait, car le cœur de la pauvre petite était trop plein, et elle n'a pas eu la force de s'en aller sans tout me dire.

Et une larme d'attendrissement vint mouiller les beaux yeux de Sophie.

Au nom d'Antonine, M. Pascal, malgré son rare empire sur lui-même, avait tressailli; ses préoccupations au sujet de la jeune fille, un instant ajournées, revinrent plus vives, plus ardentes que jamais, et, pendant que Sophie essuyait ses yeux, il jeta sur elle un regard pénétrant, tâchant de deviner ce qu'il pouvait espérer d'elle, pour une combinaison qu'il formait.

Madame Dutertre reprit bientôt, en s'adressant à son mari :

— Mais, Charles, je te conterai cela... plus tard : toujours est-il que j'étais encore sous l'impression de mon entretien avec cette chère Antonine, lorsque ma petite Madeleine est venue à moi et m'a dit, dans son gentil jargon, de si drôles de raisons, que je n'ai pu m'empêcher de rire aux éclats. Mais pardon, monsieur Pascal, votre cœur comprendra et excusera, n'est-ce pas, toutes les faiblesses maternelles?

— C'est à moi que vous demandez cela, reprit cordialement Pascal, à moi... un bonhomme?

— C'est vrai, ajouta Sophie avec une affectueuse expansion, si l'on vous aime tant ici, c'est que vous êtes, voyez-vous, comme vous le dites si bien, *un bonhomme*... Tenez, demandez à Charles, s'il me démentira?

Dutertre répondit par un sourire contraint, et il eut la force et le courage de se contenir assez devant sa femme pour que celle-ci,

tout occupée de M. Pascal, n'eût pas d'abord le moindre soupçon des anxiétés de son mari. Aussi, se dirigeant vers la table et prenant la bourse qu'elle avait brodée, elle la présenta à M. Pascal, en lui disant d'une voix touchante :

— Mon bon monsieur Pascal, cette bourse est le fruit du travail de mes meilleures soirées, celles que je passais ici, avec mon mari, son excellent père et mes enfants. Si chacune de ces petites perles d'acier pouvait parler, ajouta Sophie en souriant, elle vous dirait combien de fois votre nom a été prononcé parmi nous, avec tout l'attachement et la reconnaissance qu'il mérite.

— Ah ! merci, merci, ma chère madame Dutertre, répondit Pascal, je ne peux pas vous dire combien je suis sensible à ce joli cadeau, à cet aimable souvenir ; seulement, voyez-vous, il m'embarrasse un peu.

— Comment cela ?

— Vous venez de me donner, et moi, je vais vous demander encore.

— Quel bonheur ! Demandez, demandez, mon bon monsieur Pascal.

Puis s'adressant à son mari, avec surprise :

— Charles, que fais-tu donc là, assis, devant ce bureau ?

— Monsieur Pascal voudra bien m'excuser ; je viens de me rappeler que j'ai négligé de revoir quelques notes relatives à un travail très-pressé, répondit Dutertre en feuilletant au hasard quelques papiers afin de se donner une contenance et de cacher à sa femme, à qui il tournait ainsi le dos, l'altération de ses traits.

— Mon ami, dit Sophie d'un ton de tendre reproche, ne pouvais-tu donc pas remettre ce travail et attendre que...

— Madame Dutertre, je m'insurge si vous dérangez votre mari à cause de moi, s'écria M. Pascal ; est-ce que je ne connais pas les affaires ? Allez, allez, heureuse femme que vous êtes ! c'est grâce à cette ardeur du travail que ce brave Dutertre est aujourd'hui à la tête de son industrie.

— Et cette ardeur pour le travail, qui l'a encouragée, qui l'a récompensée, n'est-ce pas vous, monsieur Pascal ? Si Charles est, à cette heure, comme vous dites, à la tête de son industrie, si notre avenir et celui de nos enfants est maintenant à jamais assuré, n'est-ce pas grâce à vous ?

— Ma chère madame Dutertre, vous allez me confusionner, et alors je ne saurai plus comment vous demander le petit service que j'attends de vous.

— Et moi qui l'oubliais, reprit Sophie en souriant ; heureusement, c'était pour vous parler de services bien autrement importants, sans doute, que vous nous aviez rendus ; aussi vous m'excuserez, n'est-ce pas ? Mais, voyons vite, vite, de quoi s'agit-il ? ajouta la jeune femme avec un empressement plein de charme.

— Ce que je vais vous dire va bien vous surprendre, peut-être ?

— Tant mieux, j'adore les surprises.

— Eh bien ! l'isolement de la vie de garçon me pèse, et...

— Et ?

— J'ai envie de me marier.

— Vraiment !

— Cela vous étonne ? J'en étais sûr.

— Vous vous trompez tout à fait, car, selon moi, vous deviez en arriver là.

— Comment donc ?

— Mon Dieu, souvent je me disais : Tôt ou tard, ce bon M. Pascal, qui vit tant par le cœur, voudra goûter les chères et douces joies de la famille, et s'il faut vous avouer mon orgueilleuse présomption, ajouta Sophie en souriant, je me disais même, à part moi : Il est impossible que la vue du bonheur dont nous jouissons, Charles et moi, ne donne pas quelque jour à M. Pascal l'idée de se marier. Maintenant, jugez un peu si je suis heureuse d'avoir pressenti votre projet !

— Triomphez donc, ma chère madame Dutertre, car, en effet, séduit par votre exemple et par celui de votre mari, je désire faire, comme vous deux, un mariage d'amour.

— Est-ce qu'il y a d'autres mariages possibles? dit Sophie en haussant les épaules par un mouvement plein de grâces, et sans réfléchir tout d'abord aux trente-huit ans de M. Pascal, puis elle ajouta :

— Et vous êtes aimé?

— Mon Dieu, cela peut dépendre de vous.

— De moi?

— Absolument.

— De moi ? reprit Sophie avec une surprise croissante, tu entends, Charles, ce que dit M. Pascal ?

— J'entends, répondit Dutertre, qui, non moins étonné que sa femme, écoutait avec une anxiété involontaire.

— Comment, monsieur Pascal, reprit Sophie, je puis faire, moi, que vous soyez aimé?

— Vous pouvez cela, ma chère madame Dutertre.

— Quoique ceci me semble incompréhensible, que Dieu soit béni! Si j'ai la puissance magique que vous m'attribuez, mon bon monsieur Pascal, reprit Sophie avec un doux sourire; alors vous serez aimé comme vous méritez de l'être.

— Comptant sur votre promesse, je n'irai donc pas par quatre chemins, et je vous avouerai tout bêtement, ma chère madame Dutertre, que je suis fou de mademoiselle Antonine Hubert.

— Antonine! s'écria Sophie avec stupeur, pendant que Dutertre, toujours assis devant son bureau, se tournait brusquement vers sa femme dont il partageait l'étonnement extrême.

— Antonine! reprit Sophie, comme si elle n'avait pu croire à ce qu'elle venait d'entendre; c'est Antonine que vous aimez!

— C'est d'elle que je suis fou. C'est chez vous, tout à l'heure, que je l'ai rencontrée pour la quatrième fois; seulement, je ne lui ai jamais parlé, et pourtant ma résolution est prise, car je suis de ces gens qui se décident vite et par instinct. Ainsi, quand il s'est agi de venir en aide à ce brave Dutertre, en deux heures la chose a été faite. Eh bien! la ravissante beauté de mademoiselle Antonine, la candeur de son visage, un je ne sais quoi qui me dit que cette jeune personne doit avoir les meilleures qualités du monde, tout a contribué à me rendre amoureux fou et à vouloir chercher, dans un mariage d'amour comme le vôtre, ma chère madame Dutertre, ce bonheur intérieur, ces joies du cœur, que vous me croyez à juste titre digne de connaître et de goûter.

— Monsieur, dit Sophie avec un pénible embarras, permettez-moi de...

— Un mot encore, c'est un amour de première vue, direz-vous, soit, mais il y a vingt exemples d'amours aussi soudains que profonds! D'ailleurs, ainsi que je vous l'ai dit, je suis tout bonnement un homme d'instinct, de pressentiments; d'un seul coup d'œil j'ai toujours jugé une affaire bonne ou mauvaise: pourquoi ne suivrais-je pas pour me marier une méthode qui jusqu'ici m'a parfaitement réussi? Je vous ai dit qu'il dépendait de vous que mademoiselle Antonine

m'aimât. Je m'explique : à quinze ans, et elle ne me paraît avoir guères que cet âge, les plus jeunes filles n'ont pas de volonté à elles ; vous avez servi de mère à mademoiselle Antonine, à ce que m'a dit Dutertre; vous possédez sur elle un grand empire, puisqu'elle vous choisit pour confidente ; rien ne vous sera plus facile, en lui parlant de moi d'une certaine façon, lorsque vous m'aurez présenté à elle (et ce, pas plus tard que demain, n'est-ce pas ?) : il vous sera, dis-je, très-facile de l'amener à partager mon amour et à m'épouser. Si je vous devais ce bonheur, ma chère madame Dutertre, tenez, ajouta M. Pascal d'un ton sincère et pénétré, vous parlez de reconnaissance? eh bien! celle que vous dites avoir pour moi serait de l'ingratitude auprès de ce que je ressentirais pour vous.

Sophie avait écouté M. Pascal avec autant de trouble et de chagrin que de surprise, car elle croyait, et elle avait raison de croire à la réalité de l'amour ou plutôt de l'irrésistible ardeur de possession qu'éprouvait cet homme ; aussi reprit-elle d'un ton pénétré, car il lui coûtait de renverser des espérances qui lui semblaient honorables :

— Mon pauvre monsieur Pascal, vous me voyez désolée de ne pouvoir vous rendre le premier service que vous me demandez ; je n'ai pas besoin de vous dire combien je le regrette.

— Qu'y a-t-il donc d'impossible?

— Croyez-moi, ne songez pas à ce mariage.

— Mademoiselle Antonine ne mérite-t-elle pas...

— Antonine est un ange, je la connais depuis son enfance. Il n'est pas au monde de cœur, de caractère meilleur.

— Ce que vous me dites là, ma chère madame Dutertre, suffirait pour augmenter mon désir, s'il pouvait l'être.

— Encore une fois, ce mariage est impossible.

— Mais enfin, pourquoi?

— Dabord, songez-y, Antonine a quinze ans et demi à peine, et vous...

— Et moi j'en ai trente-huit. Est-ce cela?

— La différence d'âge est bien grande, avouez-le, et comme je ne conseillerais ni à ma fille, ni à ma sœur un mariage aussi disproportionné, je ne puis le conseiller à Antonine, car je ne voudrais à aucun prix son malheur et le vôtre.

— Oh ! soyez tranquille, je vous réponds de mon bonheur à moi.

— Et de celui d'Antonine?

— Bah! bah! pour quelques années de plus ou de moins...

— Je me suis mariée par amour, mon bon monsieur Pascal; je ne comprends pas d'autres mariages. Peut-être est-ce un tort; mais enfin, je pense ainsi, et je dois vous le dire puisque vous me consultez.

— Selon vous, je ne suis donc pas capable de plaire à mademoiselle Antonine ?

— Je crois qu'elle apprécierait comme Charles et moi, comme tous les cœurs généreux, la noblesse de votre caractère, mais...

— Encore une fois, ma chère madame Dutertre, permettez, un enfant de quinze ans n'a pas d'idées arrêtées au sujet du mariage; mademoiselle Antonine a en vous une confiance aveugle. Présentez-moi à elle, dites-lui toute sorte de bien du *bonhomme* Pascal. L'affaire est sûre, si vous le voulez, vous le pouvez.

— Tenez, mon cher monsieur Pascal, cet entretien m'attriste plus que je ne saurais vous le dire. Pour y mettre un terme, je confierai un secret à votre discrétion et à votre loyauté.

— Eh bien! ce secret?

— Antonine aime et elle est aimée. Ah! monsieur Pascal, rien n'est à la fois plus pur, plus touchant que cet amour; et, pour bien des raisons, je suis certaine qu'il assurerait le bonheur d'Antonine; la santé de son oncle est chancelante: que la pauvre enfant le perde, elle est obligée d'aller vivre chez des parents qui, non sans raison, lui inspirent de l'éloignement. Une fois mariée, au contraire, selon son cœur, elle peut espérer le plus heureux avenir; car sa vive affection est noblement placée. Vous le voyez donc bien, mon bon monsieur Pascal, vous n'auriez même, avec mon appui, aucune chance de réussir, et cet appui, en mon âme et conscience, puis-je vous l'accorder lorsque, en dehors même d'une disproportion d'âge selon moi inadmissible, je suis certaine, et je n'affirme jamais rien légèrement, je suis certaine que l'amour que ressent et qu'inspire Antonine doit la rendre à jamais heureuse?

A cette affirmation de l'amour d'Antonine pour Frantz, secret déjà à demi pénétré par M. Pascal, celui-ci éprouva un cruel sentiment de rage et de douleur, encore exaspéré par le refus de madame Dutertre, qui ne voulait en rien servir des projets qui lui semblaient irréalisables; mais il se contint, afin de tenter un dernier effort, et, s'il échouait, de rendre sa vengeance plus terrible encore.

Il reprit donc avec un calme apparent :

— Ah ! mademoiselle Antonine est amoureuse, soit ; mais nous connaissons ces *grandes* passions de petites filles, ma chère madame Dutertre ; un vrai feu de paille. Or, vous soufflerez dessus, il s'éteindra ; ce bel amour ne résistera pas à votre influence.

— D'abord, je n'essayerai pas d'influencer Antonine à ce sujet, monsieur Pascal; puis ce serait inutile.

— Vous croyez?

— J'en suis certaine.

— Bah ! essayez toujours.

— Mais je vous dis, monsieur, qu'Antonine...

— Est amoureuse ! c'est entendu ; de plus, le bonhomme Pascal a trente-huit ans, et n'est pas beau, c'est évident; mais aussi, en revanche, il a de beaux petits millions; et lorsque ce soir (car vous irez ce soir, n'est-ce pas ? j'y compte) vous aurez fait comprendre à cette ingénue que si l'amour est une bonne chose, l'argent vaut encore mieux, car l'amour passe et l'argent reste, elle suivra vos conseils, congédiera dès demain son amoureux, et je n'aurai plus qu'à dire : Gloire et merci à vous, ma chère madame Dutertre !

Sophie regarda M. Pascal avec autant d'étonnement que d'inquiétude; sa délicate susceptibilité de femme était cruellement froissée, son instinct lui disait qu'un homme parlant comme M. Pascal n'était pas l'homme de cœur et de droiture qu'elle avait cru jusqu'alors trouver en lui.

A ce moment aussi, Dutertre se leva, dans une douloureuse perplexité; pour la première fois sa femme remarqua l'altération de ses traits, et s'écria en faisant un pas vers lui .

— Mon Dieu ! Charles, comme tu es pâle ! tu souffres donc?

— Non, Sophie, je n'ai rien, une légère migraine.

— Moi, je te dis que tu as autre chose. Cette pâleur n'est pas naturelle. Monsieur Pascal, regardez donc Charles.

— En effet, mon brave Dutertre, vous ne paraissez pas à votre aise.

— Je n'ai rien, monsieur, répondit Dutertre d'un ton glacial qui augmenta la vague appréhension de Sophie.

Elle regardait tour à tour et en silence son mari et M. Pascal, tâchant de pénétrer la cause du changement qu'elle remarquait et dont elle se sentait effrayée.

— Voyons, mon cher Dutertre, reprit M. Pascal, vous avez entendu notre entretien, joignez-vous donc à moi pour faire comprendre à

votre chère et excellente femme que mademoiselle Antonine, malgré son fol amour de petite fille, ne peut trouver un meilleur parti que moi!

— Je partage en tout, monsieur, la manière de voir de ma femme à ce sujet.

— Comment! méchant homme! vous aussi?

— Oui, monsieur.

— Réfléchissez donc que...

— Ma femme vous l'a dit, monsieur; nous avons fait un mariage d'amour, et, comme elle, je crois que les seuls mariages d'amour sont heureux.

— Marchander Antonine, dit Sophie avec amertume; moi, lui conseiller de faire un acte de révoltante bassesse, un mariage d'intérêt, se vendre, en un mot, lorsque tout à l'heure encore elle m'a avoué son pur et noble amour. Ah! monsieur, je me croyais plus dignement connue de vous.

— Allons, voyons, mon cher Dutertre, vous homme de bon sens, avouez que ce sont là des raisons de roman; aidez-moi donc à convaincre votre femme.

— Je vous le répète, monsieur, je pense comme elle.

— Ah! s'écria M. Pascal, je ne m'attendais pas à trouver ici des amis si froids, si indifférents à ce qui me touche.

— Monsieur, s'écria Sophie, ce reproche est injuste.

— Injuste!... Hélas! je le voudrais; mais enfin je n'ai que trop raison. Tout à l'heure, votre mari accueillait par un refus une de mes demandes; maintenant, c'est vous. Ah! c'est triste, triste! Sur quoi compter désormais!

— Quel refus? dit Sophie à son mari, de plus en plus inquiète; de quel refus s'agit-il, Charles?

— Il est inutile de te parler de cela, ma chère Sophie.

— Je crois, moi, au contraire, reprit Pascal, qu'il serait bon de tout dire à votre femme, mon cher Dutertre, afin d'avoir son avis.

— Monsieur! s'écria Dutertre en joignant les mains avec effroi.

— Allons! est-ce que dans un mariage d'amour, reprit Pascal, l'on a des secrets l'un pour l'autre?

— Charles, je t'en supplie, explique-moi ce que cela signifie. Ah! j'avais bien vu, moi, que tu souffrais. Mais, monsieur, il s'est donc

passé quelque chose entre vous et Charles? dit-elle à Pascal d'une voix suppliante; répondez-moi de grâce!

— Mon Dieu! il s'est passé quelque chose de fort simple. Vous allez en juger, ma chère madame...

— Monsieur! s'écria Dutertre, au nom de la reconnaissance que nous vous devons, au nom de la pitié, pas un mot de plus, je vous en supplie; car je ne croirai jamais que vous persistiez dans votre résolution. Et alors, à quoi bon donner à ma femme des inquiétudes inutiles?

Puis, s'adressant à madame Dutertre, il ajouta :

— Rassure-toi, Sophie, je t'en conjure.

Le père Dutertre, qui, de sa chambre, avait entendu les voix s'élever de plus en plus, ouvrit soudain sa porte, fit vivement deux pas dans le salon en étendant ses mains devant lui, et s'écria, la figure bouleversée :

— Charles! Sophie! mon Dieu! qu'y a-t-il?

— Mon père! murmura Dutertre avec accablement.

— Le vieux! dit Pascal. Bon! ça me va!

IX

Un moment de silence suivit l'entrée du vieillard aveugle dans le salon.

Dutertre s'avança vivement au-devant de son père, prit une de ses mains tremblantes, et, la serrant avec émotion, lui dit :

— Rassurez-vous, mon père, ce n'est rien, une simple discussion d'affaires, un peu vive; permettez-moi de vous reconduire chez vous.

— Charles, dit l'aveugle en secouant tristement la tête, ta main est froide, tu frissonnes, ta voix est altérée, il se passe ici quelque chose que tu veux me cacher.

— Vous ne vous trompez pas, monsieur, dit Pascal au vieillard, votre fils vous cache quelque chose, et, dans son intérêt, dans le

vôtre, dans celui de votre belle-fille et de ses enfants, vous ne devez rien ignorer.

— Mais, monsieur, rien ne peut donc vous toucher? s'écria Charles Dutertre; vous êtes donc sans pitié, sans entrailles?

— C'est parce que j'ai pitié de votre folle opiniâtreté et de celle de votre femme, mon cher Dutertre, que j'en veux appeler au bon sens de votre respectable père.

— Charles! s'écria Sophie, quelque cruelle que soit la vérité, dis-la. Ce doute, cette angoisse est au-dessus de mes forces.

— Mon fils, ajouta le vieillard, sois franc comme toujours, et nous aurons tous du courage.

— Vous le voyez, mon cher Dutertre, reprit M. Pascal, votre digne père lui-même désire connaître la vérité.

— Monsieur, reprit Dutertre d'une voix navrante en attachant sur Pascal un regard humide de larmes à peine contenues, soyez bon, soyez généreux comme vous l'avez été jusqu'ici. Votre pouvoir est immense, je le sais; d'un mot vous pouvez nous plonger tous dans le deuil, dans le désastre; mais d'un mot aussi vous pouvez nous rendre au repos et au bonheur que nous vous avons dû. Je vous en supplie, ne soyez pas impitoyable.

A la vue des larmes qui, malgré ses efforts, coulèrent des yeux de Dutertre, cet homme si énergique, si résolu, Sophie pressentit la grandeur du péril, et s'adressant à M. Pascal d'une voix déchirante :

— Mon Dieu ! je ne sais pas le danger dont vous nous menacez, mais j'ai peur! oh! j'ai peur, et je vous implore aussi, monsieur Pascal.

— Après avoir été notre sauveur, s'écria Dutertre en essuyant les pleurs qui s'échappaient malgré lui, vous ne pouvez pourtant pas être notre bourreau !

— Votre bourreau ! reprit Pascal; à Dieu ne plaise, mes pauvres amis ; ce n'est pas moi, c'est vous qui voulez être les bourreaux de vous-mêmes ! Ce mot que vous attendez de moi, ce mot qui peut assurer votre bonheur, dites-le, mon cher Dutertre, et notre petite fête sera aussi joyeuse qu'elle devait l'être; sinon ne vous plaignez pas du mauvais sort qui vous attend. Hélas ! vous l'aurez voulu.

— Mais enfin, Charles, si cela dépend de toi, s'écria Sophie dans une angoisse inexprimable, ce mot que demande M. Pascal, dis-le donc, mon Dieu ! puisqu'il s'agit du salut de ton père et de celui de tes enfants.

— Vous entendez votre femme, mon cher Dutertre, reprit Pascal, serez-vous aussi insensible à sa voix ?

— Eh bien donc ! s'écria Dutertre, pâle, désespéré, puisque cet homme est impitoyable, sache donc tout, mon père, et toi aussi Sophie. J'ai chassé d'ici Marcelange. M. Pascal a un intérêt, que j'ignore, à ce que cet homme entre dans la maison Durand, et il me demande de garantir à cette maison la probité d'un misérable que j'ai jeté hors d'ici comme un fourbe insigne.

— Ah ! monsieur, dit le vieillard révolté en se tournant du côté où il supposait Pascal, cela est impossible : vous ne pouvez attendre de mon fils une indignité pareille !

— Et si je me refuse à cette indignité, reprit Dutertre, M. Pascal me retire les capitaux que j'ai si témérairement acceptés, il me ferme son crédit, et, dans la crise où nous sommes, c'est notre perte, notre ruine.

— Grand Dieu ! murmura Sophie avec épouvante.

— Ce n'est pas tout, mon père, ajouta Dutertre, il faut aussi que ma femme paye son tribut de honte. M. Pascal est, dit-il, amoureux de mademoiselle Antonine, et Sophie doit servir cet amour, qu'elle sait impossible ; cet amour que, pour d'honorables raisons, elle désapprouve ; ou sinon, encore une menace suspendue sur nos têtes. Voici la vérité, mon père. Subir une ruine aussi terrible qu'imprévue, ou commettre une action indigne, telle est l'alternative où me réduit l'homme que nous avons si longtemps cru généreux et loyal.

— C'est bien cela, toujours cela ! Ainsi va le monde, reprit M. Pascal en soupirant et en haussant les épaules. Tant qu'il s'agit de recevoir des services sans en rendre, oh ! alors, on vous flatte, on vous exalte ; c'est toujours mon *noble bienfaiteur !* mon *généreux sauveur !* on vous appelle *bon homme*, on vous comble de prévenances, on vous brode des bourses, on vous fête. Les petits enfants vous récitent des compliments ; puis vient le jour où ce pauvre *bonhomme* de bienfaiteur se hasarde, à son tour, à demander un, ou deux malheureux petits services ; alors on crie au gueux, à l'indigne, à l'infâme !

— Tous les sacrifices compatibles avec l'honneur, vous me les eussiez demandés, monsieur, s'écria Dutertre d'une voix navrée, je vous les aurais faits avec joie.

— Alors, que voulez-vous ? reprit Pascal sans répondre à Dutertre,

si *bonhomme*, si bonasse qu'on le suppose, le bienfaiteur, à la fin pourtant, se lasse; l'ingratitude surtout lui fend le cœur, car il est né sensible, trop sensible.

— L'ingratitude, s'écria Sophie en fondant en larmes; nous, nous, ingrats! Oh! mon Dieu!

— Et comme le bonhomme voit un peu tard qu'il s'est trompé, continua Pascal sans répondre à Sophie, comme il reconnaît avec douleur qu'il a eu affaire à des gens incapables de mettre leur reconnaissante amitié au-dessus de quelques susceptibilités puériles, il se dit qu'il serait aussi par trop *bonhomme* en continuant d'ouvrir sa bourse à de si tièdes amis. Aussi leur retire-t-il argent et crédit, comme je le fais, étant amené d'ailleurs à cette résolution par certaines circonstances dérivant du refus de ce cher Dutertre, que j'aimais tant, et que j'aimerais encore tant à appeler ainsi. Un dernier mot, monsieur, ajouta Pascal en s'adressant au vieillard, je viens de vous exposer franchement ma conduite envers votre fils, et la sienne envers moi; mais comme il coûterait trop à mon cœur de renoncer à la foi que j'avais dans l'affection de ce cher Dutertre, comme je sais les maux terribles qui peuvent l'accabler, par sa faute, lui et sa famille, je lui accorde encore un quart d'heure pour réfléchir et s'amender. Qu'il me donne la lettre en question, que madame Dutertre me fasse la promesse que j'attends d'elle, et tout redevient comme par le passé, et je demande à grands cris le déjeuner et je porte un toste à l'*amitié*. Vous êtes le père de Dutertre, monsieur, vous avez sur lui une grande influence, jugez et décidez.

— Charles, dit le vieillard à son fils d'une voix émue, tu as agi en honnête homme. C'est bien; mais il te reste une chose à faire : refuser de garantir la moralité d'un misérable, ce n'est pas assez...

— Ah! ah! fit Pascal, et qu'y a-t-il donc à faire de plus?

— Si M. Pascal, continua le vieillard, donne suite à son pernicieux dessein, tu dois, mon fils, écrire à la maison Durand que, pour des raisons que tu ignores, mais dangereuses peut-être, M. Pascal a intérêt à faire entrer ce Marcelange chez ces honnêtes gens, et qu'ils aient à se tenir sur leurs gardes, car se taire sur un projet indigne, c'est s'en rendre complice.

— Je suivrai votre conseil, mon père, répondit Dutertre d'une voix ferme.

— De mieux en mieux, reprit Pascal en soupirant. A l'ingratitude,

on ajoute un odieux abus de confiance. Allons, je boirai le calice jusqu'à la lie. Seulement, mes pauvres *ci-devant amis*, ajouta-t-il en jetant sur les acteurs de cette scène un regard étrange et sinistre, seulement je crains, voyez-vous, qu'après boire il ne me reste au cœur beaucoup d'amertume, beaucoup de fiel, et alors, vous savez, quand à la plus tendre amitié succède une haine légitime, malheureusement elle devient terrible, cette haine.

— Oh ! Charles, il me fait peur, murmura la jeune femme en se rapprochant de son mari.

— Quant à vous, ma chère Sophie, ajouta le vieillard avec un calme imperturbable et sans répondre à la menace de M. Pascal, vous devez non-seulement ne favoriser en rien, ainsi que vous l'avez fait, des vues de mariage que vous désapprouvez; mais, si M. Pascal persiste dans ses intentions, vous devez encore éclairer mademoiselle Antonine et ses parents sur le caractère de l'homme qui la recherche. Pour cela, vous n'avez qu'à faire connaître à quel prix infâme il met la continuation des services qu'il a rendus à votre mari.

— C'est mon devoir, répondit Sophie d'une voix altérée, je l'accomplirai, mon père.

— Vous aussi, ma chère madame Dutertre ! Abuser d'une confidence loyale, répondit M. Pascal d'un air doucement féroce, me frapper dans ma plus chère espérance, ah ! c'est peu généreux ! Dieu veuille que je ne me laisse pas aller à de cruelles représailles ! Après deux années d'amitié se quitter avec de pareils sentiments. Il le faut donc ? hein ! ajouta Pascal en regardant alternativement Dutertre et sa femme ; tout est donc fini entre nous ?

Sophie et son mari gardèrent un silence rempli de résignation et de dignité.

— Allons, dit Pascal en prenant son chapeau, encore une preuve de l'ingratitude des hommes ; hélas !

— Monsieur, s'écria Dutertre, exaspéré par l'affectation d'ironique sensibilité de Pascal, en présence du coup affreux dont vous nous écrasez, cette raillerie continue est atroce. Laissez-nous, laissez-nous.

— Me voici donc chassé de cette maison par des gens qui ont la conscience de m'avoir dû si longtemps leur bonheur, leur salut, reprit Pascal en se dirigeant lentement vers la porte; chassé d'ici, moi ! Ah ! cet humiliant chagrin me manquait.

Puis, s'arrêtant, il fouilla dans sa poche et en retira la petite bourse que Sophie Dutertre lui avait donnée peu d'instants auparavant, et, la tendant à la jeune femme, il reprit avec son impitoyable accent de contrition sardonique :

— Heureusement, elles sont muettes, ces petites perles d'acier, qui devaient me dire, à chaque instant, combien mon nom était béni dans cette maison d'où l'on me chasse.

Mais, ayant l'air de se raviser, il remit la bourse dans sa poche, après l'avoir contemplée avec un sourire mélancolique, en disant :

— Non, non, je te garderai, pauvre petite bourse innocente. Tu me rappelleras le peu de bien que j'ai fait, et la cruelle déception qui m'a récompensé.

Ce disant, M. Pascal mit la main sur le bouton de la porte, l'ouvrit et sortit au milieu du morne silence de Sophie, de son mari et de son père.

Ce silence accablant durait encore lorsque M. Pascal, revenant et ouvrant à demi la porte, dit à travers un des ventaux entre-bâillés :

— Au fait, j'ai réfléchi. Ecoutez, mon cher Dutertre...

Une lueur de folle espérance illumina la figure de Dutertre ; un moment il crut que, malgré la sardonique et froide cruauté que venait d'affecter M. Pascal, il ressentait enfin quelque pitié.

Sophie partagea le même espoir ; ainsi que son mari, elle attendit avec une indicible angoisse les paroles de l'homme qui disposait souverainement de leur sort, et qui reprit :

— C'est samedi prochain votre jour d'échéance et de paye, n'est-ce pas, mon cher Dutertre ? laissez-moi vous appeler ainsi, malgré ce qui s'est passé entre nous.

— Dieu soit béni ! il a pitié, pensa Dutertre, et il reprit tout haut : Oui, monsieur.

— Je ne voudrais point, vous concevez, mon cher Dutertre, reprit M. Pascal, vous mettre dans un embarras mortel. Je connais la *place* de Paris, et, dans l'état de crise des affaires, vous ne trouveriez pas un liard de crédit, surtout si l'on savait que je vous ai fermé le mien ; et comme, après tout, vous aviez compté sur ma caisse pour faire face à vos engagements, n'est-ce pas ?...

— Charles, nous sommes sauvés, murmura Sophie d'une voix palpitante, c'était une épreuve.

Dutertre, frappé de cette idée, qui lui parut d'autant plus vraisem-

blable qu'il l'avait d'abord partagée, ne douta plus de son salut; son cœur battit violemment; ses traits contractés se détendirent, et il répondit en balbutiant, tant son émotion était grande :

— En effet, monsieur, aveuglément confiant dans vos promesses, j'ai compté comme à l'ordinaire sur votre crédit.

— Eh bien ! mon cher Dutertre, afin que vous ne vous trouviez pas dans l'embarras, ainsi que je viens de vous le dire, et comme il vous reste d'ailleurs une huitaine de jours, vous ferez bien de vous précautionner ailleurs et de ne compter ni sur la place de Paris ni sur moi.

Et M. Pascal ferma la porte et se retira.

La réaction de cet espoir si horriblement déçu fut tellement violente chez Dutertre, qu'il tomba sur une chaise, pâle, inanimé, sans forces, et il s'écria, en cachant sa figure dans ses mains et en dévorant ses sanglots .

— Perdu ! perdu !

— Oh ! nos enfants, s'écria Sophie d'une voix déchirante en se jetant aux genoux de son mari; nos pauvres enfants!

— Charles, dit à son tour le vieillard en étendant les mains et se dirigeant à tâtons vers son fils, mon Charles, mon fils bien-aimé, du courage !

— Mon père, c'est la ruine, c'est la faillite, disait le malheureux au milieu de sanglots convulsifs. La misère, oh! mon Dieu! la misère pour vous tous.

Un contraste cruel vint porter cette douleur à son comble : les deux petits enfants, bruyants, joyeux, se précipitèrent dans le salon en criant :

— C'est Madeleine ! c'est Madeleine !

X

A la vue de Madeleine (qui n'était autre que la marquise de Miranda), le bonheur de madame Dutertre fut si grand, que, pendant

un moment, tous ses chagrins, toutes ses terreurs pour l'avenir furent oubliés ; son gracieux et doux visage rayonnait de joie ; elle ne pouvait que prononcer ces mots d'une voix entrecoupée :

— Madeleine ! chère Madeleine ! après une si longue absence ! enfin, te voilà !

Ces premiers embrassements échangés entre les deux jeunes femmes, Sophie dit à son amie, en lui indiquant tour à tour du regard Dutertre et le vieillard :

— Madeleine, mon mari, son père, notre père, car il m'appelle sa fille.

La marquise, entrant soudainement, s'était élancée au cou de Sophie avec tant d'impétueuse affection, que Charles Dutertre n'avait pu distinguer les traits de l'étrangère ; mais lorsque celle-ci, aux dernières paroles de madame Dutertre, se tourna vers lui, il éprouva une impression subite, étrange ; impression si vive, que, pendant quelques minutes, il oublia ainsi que sa femme les paroles vindicatives de M. Pascal.

Ce que ressentit Charles Dutertre à la vue de Madeleine fut un singulier mélange de surprise, d'admiration et presque d'inquiétude, car il avait comme un remords confus d'être accessible, dans un moment si critique, à d'autres pensées que celle de la ruine dont lui et les siens étaient menacés.

La marquise de Miranda ne semblait cependant pas, au premier abord, devoir causer une impression si brusque et si vive. D'une stature assez élevée, sa taille et son corsage disparaissaient complétement sous un large mantelet d'une étoffe printanière, pareille à celle de sa robe, dont les longs plis traînants laissaient à peine apercevoir le bout de son brodequin ; il en était de même de ses mains, presque entièrement cachées sous l'extrémité des manches de sa robe, qu'elle portait, contre son habitude, longues et presque flottantes ; une petite capote de crêpe, d'un blanc de neige, encadrait son visage d'un ovale allongé, et faisait ressortir la nuance de son teint, car Madeleine avait la carnation pâle et mate d'une femme extrêmement brune, et de très-grands yeux du bleu le plus vif, frangés de cils noirs comme ses sourcils de jais, tandis que, par un contraste piquant, sa chevelure, disposée en une foule de petites boucles à la Sévigné, était de ce blond charmant, vaporeux et cendré, dont Rubens fait ruisseler les ondes sur les épaules de ses blanches Naïades.

Ce teint pâle, ces yeux bleus, ces sourcils noirs et ces cheveux blonds, donnaient à Madeleine une physionomie saisissante ; ses cils d'ébène se pressaient si drus, si fournis, qu'on eût dit qu'à l'instar des femmes d'Orient, qui donnent ainsi à leur regard une expression de volupté à la fois brûlante et énervée, elle teintait de noir le dessous de ses paupières, presque toujours demi-closes sur leur large prunelle d'azur ; ses narines roses, mobiles, nerveuses, se dilataient de chaque côté d'un nez grec du plus fin contour ; tandis que ses lèvres, d'un rouge si chaud que l'on croyait voir circuler un sang vermeil sous leur derme délicat, étaient charnues, nettement découpées, un peu proéminentes, comme celles de l'Erigone antique, et parfois laissaient voir entre leurs rebords pourprés une ligne de l'émail des dents.

Mais pourquoi continuer ce portrait ? N'y aura-t-il pas toujours, entre notre description si fidèle, si colorée qu'elle soit, et la réalité, l'incommensurable distance qui existe entre une peinture et un être animé ? Ce serait tenter l'impossible que de vouloir rendre perceptible l'atmosphère d'attraction irrésistible, magnétique peut-être, qui semblait émaner de cette singulière créature. Ainsi, ce qui, chez tout autre, eût produit un effet négatif, semblait centupler chez elle les moyens de séduction : nous voulons parler de l'ampleur et de la longueur de ses vêtements, qui, ne trahissant pas le moindre contour, laissaient à peine entrevoir le bout de ses doigts et de son brodequin ; en un mot, si la chaste draperie qui tombe aux pieds d'une Muse antique, à la figure sévère et pensive, ajoute au caractère imposant de son aspect, un voile jeté sur le corps charmant de la Vénus Aphrodite ne fait qu'irriter et enflammer encore l'imagination.

Telle était donc l'impression que Madeleine avait causée sur Charles Dutertre, que, muet et troublé, il resta quelques instants à la contempler.

Sophie, ne pouvant soupçonner la cause du silence et de l'émotion de son mari, le crut absorbé par l'imminence de sa ruine ; et, cette pensée la ramenant elle-même à sa position, un moment oubliée, elle dit à la marquise en tâchant de sourire :

— Il faut excuser la préoccupation de Charles, ma chère Madeleine. Au moment où tu es entrée, nous causions d'affaires, et d'affaires fort graves.

— En effet, madame, veuillez m'excuser, reprit Dutertre en très-

saillant et se reprochant doublement l'impression étrange que lui causait l'amie de sa femme; heureusement tout ce que Sophie m'a dit de votre bienveillance habituelle me fait compter, madame, sur votre indulgence.

— Mon indulgence? Mais c'est moi qui ai grand besoin de la vôtre, monsieur, reprit la marquise en souriant, car, dans mon impérieux désir de revoir ma chère Sophie, accourant ici à l'improviste, je lui ai sauté au cou, sans songer à votre présence, ni à celle de M. votre père. Mais il voudra bien aussi me pardonner d'avoir traité Sophie en sœur, lui qui la traite comme sa fille.

Et Madeleine, en disant ces mots, se tourna vers le vieillard.

— Hélas ! madame, reprit-il involontairement, jamais mes pauvres enfants n'ont eu plus besoin de l'attachement de leurs amis. C'est peut-être le ciel qui vous envoie...

— Mon père, prenez garde, dit à demi-voix Dutertre au vieillard, comme pour lui reprocher affectueusement de mettre une étrangère au courant de leurs peines domestiques, car Madeleine avait soudain jeté sur Sophie un regard surpris et interrogatif.

Le vieillard comprit la pensée de son fils et répondit tout bas :

— Tu as raison, j'aurais dû me taire; mais la douleur est si indiscrète ! Allons, viens, Charles, reconduis-moi dans ma chambre, je me sens accablé.

Et il reprit le bras de son fils. Au moment où Dutertre allait quitter le salon, la marquise fit un pas vers lui, en disant :

— A bientôt, monsieur Dutertre, car je vous en préviens, je suis résolue, pendant mon séjour à Paris, de venir souvent, oh ! bien souvent, voir ma chère Sophie. J'aurai d'ailleurs un service à réclamer de vous, et, pour être certaine de votre consentement, je chargerai Sophie de vous le demander. Vous le voyez, j'agis sans façon, en amie, en ancienne amie, car mon amitié pour vous, monsieur Dutertre, date du bonheur que Sophie vous doit. A bientôt donc et au revoir ! ajouta la marquise en tendant sa main à Dutertre avec un mouvement de gracieuse cordialité.

Le mari de Sophie eut, pour la première fois, honte de ses mains noircies par le travail; c'est à peine s'il osa presser le bout des petits doigts roses de Madeleine; à ce contact, il frissonna légèrement; une rougeur brûlante lui monta au front, et, pour dissimuler son

trouble et son embarras, il s'inclina profondément devant la marquise et sortit avec son père.

Depuis le commencement de cette scène, les deux petits enfants de Sophie, se tenant par la main et à demi cachés par leur mère, auprès de laquelle ils restaient, ouvraient des yeux énormes, contemplant silencieusement *la dame* avec une grande curiosité.

La marquise, s'apercevant alors de leur présence, s'écria en regardant son amie :

— Tes enfants ? Mon Dieu qu'ils sont jolis ! Dois-tu être fière !

Et elle se mit à genoux devant eux, afin de se placer pour ainsi dire à leur *niveau;* puis, écartant d'une main les boucles blondes qui cachaient le front et les yeux de sa filleule, dont la tête était à demi baissée, la marquise, lui relevant doucement le menton de son autre main, contempla un instant cette délicieuse petite figure, si rose, si fraîche, et baisa les joues, les yeux, le front, les cheveux, le cou de l'enfant, avec une tendresse toute maternelle.

— Et toi, gentil chérubin, ne sois pas jaloux, ajouta-t-elle ; et, rapprochant la tête brune du petit garçon de la tête blonde de la petite fille, elle partagea entre eux deux ses caresses.

Sophie Dutertre, attendrie jusqu'aux larmes, souriait mélancoliquement à ce tableau, lorsque la marquise, toujours à genoux, leva les yeux vers elle, et ajouta, en tenant toujours les deux enfants enlacés :

— Tu ne croirais pas, Sophie, qu'en embrassant ces petits anges, je comprends, je ressens presque le bonheur que tu éprouves lorsque tu les manges de caresses, et il me semble que je t'en aime davantage encore, de te savoir si heureuse, si complétement heureuse.

En entendant ainsi vanter son bonheur, Sophie, ramenée de nouveau à sa situation présente, un moment oubliée, baissa la tête, pâlit, et ses traits exprimèrent soudain une si pénible angoisse, que Madeleine se releva vivement et s'écria :

— Mon Dieu ! Sophie, tu pâlis, qu'as-tu donc ?

Madame Dutertre étouffa un soupir, secoua tristement la tête et répondit :

— Je n'ai rien, Madeleine, l'émotion, la joie de te revoir après une si longue absence.

— L'émotion, la joie ? reprit la marquise d'un air de doute péni

ble; non, non! tout à l'heure c'était de l'émotion, de la joie; mais, à cette heure, tu as l'air navrée, ma pauvre Sophie.

Madame Dutertre ne répondit rien, cacha ses larmes, embrassa ses enfants, et leur dit tout bas :

— Allez retrouver votre bonne, mes chers petits.

Madeleine et Auguste obéirent, et quittèrent le salon non sans s'être retournés plusieurs fois pour regarder encore *la dame* qu'ils trouvaient des plus avenantes.

XI

A peine les deux enfants furent-ils sortis du salon, que Madeleine dit vivement à son amie :

— Nous voici seules, Sophie. Je t'en conjure, réponds-moi; qu'as-tu? D'où vient cet accablement soudain? L'absence, l'éloignement m'ont-ils donc fait perdre ta confiance?

Sophie eut assez de courage pour surmonter son accablement et cacher, sans mentir cependant, un pénible secret qui n'était pas le sien. N'osant avouer, même à sa meilleure amie, la ruine prochaine et probable de Dutertre, elle répondit à Madeleine, avec un calme apparent :

— S'il faut te dire ma faiblesse, mon amie, je partage parfois, en me les exagérant, quelques-unes des préoccupations de mon mari au sujet de la crise, passagère sans doute, où se trouve l'industrie, car, ajouta Sophie en tâchant de sourire, madame la marquise ignore sans doute que nous autres, modestes industriels, nous éprouvons un moment de crise !

— Mais cette crise, ma chère Sophie, n'est que passagère, n'est-ce pas? Elle n'a rien de grave, ou, si elle le devient, qu'y a-t-il à faire pour la rendre moins pénible pour toi et ton mari? Sans être très-riche, je vis dans l'aisance ; est-ce que je ne pourrais pas ?...

— Bonne, excellente amie! dit Sophie en interrompant Madeleine

avec émotion; toujours le même cœur! Rassure-toi : ce moment de crise ne sera, je l'espère, que passager; ne parlons plus de cela, laisse-moi être toute à la joie de te revoir.

— Mais enfin, si tes inquiétudes...

— Madeleine, reprit Sophie en souriant avec douceur et en interrompant de nouveau son amie, d'abord, parlons de toi.

— Egoïste!

— C'est vrai, à ta façon; mais, dis-moi, tu es heureuse, n'est-ce pas? car, toute marquise que tu sois, tu as sans doute fait comme moi un mariage d'amour? et ton mari?

— Je suis veuve.

— Oh! mon Dieu, déjà!

— Je l'étais la veille de mes noces, ma chère Sophie.

— Que veux-tu dire?

— Si extraordinaire que cela te semble, c'est pourtant bien simple. Ecoute-moi : en sortant de pension, et de retour au Mexique, où j'avais été mandée, tu le sais, par mon père; je n'ai plus trouvé qu'un parent de ma mère, le marquis de Miranda, mortellement atteint des suites de l'épidémie qui venait de ravager Lima; il m'avait vue toute petite, il n'avait pas d'enfants, il savait la fortune de mon père presque entièrement perdue par de ruineux procès. Il fut pour moi d'une bonté paternelle. Presque à son lit de mort, il me proposa sa main. « Accepte, ma chère Magdalena, ma pauvre orpheline, me dit-il. Mon nom te donnera une position sociale, ma fortune assurera ton indépendance, et je mourrai content de te savoir heureuse. »

— Noble cœur! dit Sophie.

— Oui, reprit Madeleine avec émotion, c'était le meilleur des hommes. L'isolement où je me voyais, les instances me firent accepter son offre généreuse. Le prêtre vint auprès de son lit consacrer notre union, et la cérémonie se terminait à peine, que la main de M. de Miranda se glaçait dans la mienne.

— Madeleine, pardon, dit madame Dutertre involontairement, je t'ai attristée en te rappelant de pénibles souvenirs.

— Pénibles? non; c'est avec une douce mélancolie que je songe à M. de Miranda. L'ingratitude seule est amère au cœur.

— Et si jeune encore, ta liberté ne te gêne pas? Seule, sans famille tu t'es habituée à cette vie d'isolement?

— Je me crois la plus heureuse des femmes, après toi, bien entendu, reprit Madeleine en souriant.

— Et il ne t'est pas venu à la pensée de te remarier, ou plutôt, ajouta Sophie en souriant à son tour, ou plutôt de te marier? Car, enfin, malgré ton veuvage, tu es toujours demoiselle...

— A toi, bonne Sophie, je ne cache rien. Eh bien ! si. Une fois j'ai eu envie de me marier, comme tu dis : ça a été une grande passion, tout un roman, reprit gaiement Madeleine.

— Libre, comme tu es, qui a empêché ce mariage?

— Hélas ! je n'ai vu mon héros que pendant cinq minutes, et de mon balcon encore.

— Cinq minutes seulement?

— Pas davantage.

— Et tu l'as aimé tout de suite?

— Passionnément.

— Et tu ne l'as jamais rencontré depuis?

— Jamais. Il est sans doute remonté au ciel parmi ses frères les archanges, dont il avait l'idéale beauté.

— Madeleine, parles-tu sérieusement?

— Ecoute. Il y a six mois, j'étais à Vienne; j'habitais une campagne située près des faubourgs de la ville. Un matin, je me trouvais dans un kiosque dont la fenêtre s'ouvrait sur la campagne. Soudain mon attention est attirée par le bruit d'un piétinement sourd et d'un choc d'épées. Je cours à ma fenêtre : c'était un duel.

— Oh ! mon Dieu !

— Un jeune homme de dix-neuf à vingt ans au plus, gracieux et beau comme on peint les anges, se battait avec une sorte de géant d'une figure féroce. Mon premier vœu fut que le blond archange (car ma passion est blonde) triomphât de l'horrible démon, et, quoique le combat n'ait duré devant moi que deux minutes à peine, j'eus le temps d'admirer l'intrépidité, le calme et l'adresse de mon héros; sa blanche poitrine demi-nue, ses longs cheveux blonds flottant au vent, le front serein, les yeux brillants, le sourire aux lèvres, il semblait braver le péril avec une grâce charmante, et, à ce moment, je te l'avoue, sa beauté me parut surhumaine; soudain, au milieu de l'espèce d'éblouissement que me causait le scintillement des épées, je vis le colosse chanceler et s'affaisser sur lui-même. Aussitôt mon beau héros, jetant son épée au loin, joignit les mains et, tombant à

genoux devant son adversaire, leva vers le ciel sa figure enchanteresse, où se peignit tout à coup une expression si touchante, si ingénue, qu'à le voir douloureusement penché vers son ennemi vaincu, on eût dit une jeune fille désolée de voir sa colombe blessée, si toutefois il est permis de comparer à une colombe ce gros vilain colosse qui, du reste, ne semblait pas blessé mortellement; car il se leva sur son séant, et, de sa voix rauque, qui arriva jusqu'à moi à travers les persiennes, il dit à son jeune adversaire :

« — C'est à genoux, monsieur, que je devrais vous demander pardon de ma conduite déloyale et de ma provocation grossière ; si vous m'aviez tué, c'eût été justice. »

— Presque aussitôt une voiture s'approcha ; l'on y transporta le blessé ; quelques minutes ensuite, témoins ou acteurs du duel, tous avaient disparu. Cela s'était passé si rapidement, que j'aurais cru avoir rêvé, sans le souvenir de mon *héros*, qui depuis m'est toujours resté présent à la pensée, comme l'idéal de ce qu'il y a de plus beau, de plus brave et de plus généreux au monde.

— Maintenant, Madeleine, je conçois que, dans de pareilles circonstances, on puisse, en cinq minutes, ressentir une impression profonde, ineffaçable peut-être. Ainsi, ton héros, tu ne l'as jamais revu ?

— Jamais, te dis-je. J'ignore jusqu'à son nom, et, si je dois me marier, ce ne sera qu'avec lui.

— Madeleine, tu sais que notre ancienne amitié m'autorise à être franche avec toi ?

— Peut-il en être autrement ?

— Il me semble que tu portes cette grande passion bien allégrement.

— Pourquoi serais-je triste ?

— Mais, quand on aime passionnément, rien de plus cruel que l'absence, que la séparation, et surtout que la crainte de ne plus revoir l'objet aimé.

— Il est vrai ; et pourtant les effets de cette passion profonde, je te le jure, se manifestent tout autrement chez moi.

— Que te dirai-je ? Lorsque j'ai commencé à aimer Charles, je serais morte de chagrin si l'on m'avait séparée de lui.

— C'est singulier ! ma passion, à moi, je te le répète, se traduit d'une façon toute contraire. Il n'est pas de jour où je ne songe à mon

héros, à mon idéal; pas de jour où je ne me rappelle avec amour, et dans les plus petits détails, l'unique circonstance où je l'ai vu, pas de jour où je n'élève vers lui toutes mes pensées, pas de jour où je ne triomphe d'orgueil en le comparant à tous; car il est plus beau que les plus beaux, plus généreux que les plus généreux; pas de jour enfin où, grâce à lui, je ne me berce des plus beaux rêves. Oui, il me semble que mon âme est à jamais attachée à la sienne par des liens aussi mystérieux qu'indissolubles. J'ignore enfin si je le reverrai jamais, et je ne sens au cœur que charme et allégresse.

— A mon tour, je dis comme toi, ma chère Madeleine, c'est singulier.

— Voyons, Sophie, parlons sincèrement : nous sommes seules, et, entre femmes (quoique je sois encore demoiselle à marier), on se dit tout. Tu trouves, n'est-ce pas, mon amour un peu platonique? Tu t'étonnes de me voir insouciante ou ignorante de ce trouble enivrant que tu as dû ressentir lorsque, pour la première fois, la main de ton Charles a pressé amoureusement la tienne?

— Allons, Madeleine, tu es folle.

— Sois franche, je t'ai devinée.

— Un peu, mais moins que tu ne le penses.

— Ce peu m'a suffi pour pénétrer ta secrète pensée, madame la matérialiste.

— Encore une fois, Madeleine, tu es folle.

— Oh! oh! pas si folle.

Puis, après un moment de silence, la marquise reprit en souriant :

— Si tu savais, Sophie, ce qu'il y a d'étrange, d'extraordinaire, je dirais presque d'incompréhensible pour moi-même, dans certaines circonstances de ma vie! Que d'aventures bizarres me sont arrivées, depuis que nous nous sommes quittées. Mon médecin et mon ami, le célèbre docteur *Gasterini*, grand philosophe d'ailleurs, m'a dit cent fois qu'il n'y avait pas au monde une créature aussi singulièrement douée que moi.

— Explique-toi.

— Plus tard, peut-être.

— Pourquoi pas maintenant?

— S'il s'agissait d'un chagrin à épancher, est-ce que j'hésiterais? Mais, malgré ce qu'il y a de très-extraordinaire dans ma vie, ou peut-être à cause de cela, je me trouve, te dis-je, la plus heureuse des femmes. Attends-moi à mon premier chagrin. Eh! mon Dieu! tiens, à cette heure, j'ai presque du chagrin, car c'en est un que d'avoir conscience d'un manque de cœur ou de souvenir.

— Un manque de souvenir?

— Et Antonine, ne l'ai-je pas oubliée depuis que je suis ici, pour ne te parler que de moi? Est-ce mal? est-ce assez d'ingratitude?

— Je serais au moins aussi coupable que toi, mais nous n'avons pas de reproches à nous faire : ce matin, elle est venue m'apporter ta lettre et m'annoncer ton arrivée. Songe à sa joie, car elle a conservé pour toi, et tu peux m'en croire, le plus tendre attachement.

— Pauvre petite! quel tendre et charmant naturel! Mais, dis-moi, si elle a tenu ce qu'elle promettait, elle doit être jolie comme un ange avec ses quinze ans à peine fleuris!

— Tu as raison, c'est un bouton de rose pour la fraîcheur; ajoute à cela les traits les plus fins, les plus délicats que l'on puisse rencontrer. Après la mort de sa plus proche parente, elle est, tu le sais sans doute, venue habiter avec son oncle, le président Hubert, qui a toujours été parfait pour elle. Malheureusement il est fort gravement malade, et, si elle le perdait, elle serait sans doute obligée d'aller demeurer chez des parents éloignés, et cette pensée l'attriste. D'ailleurs, tu la verras; elle te fera toutes ses confidences. Il en est une qu'elle m'a faite presque tout entière, afin de me demander mes conseils, car les circonstances étaient assez graves.

— Et cette confidence?

— « Si vous voyez Madeleine avant moi, m'a dit Antonine, ne lui apprenez rien, ma chère Sophie. Je désire lui tout confier moi-même; c'est un droit que me donne son affection pour moi. J'ai d'autres raisons encore pour vous faire cette recommandation. » Tu vois, ma chère amie, que forcément, je dois être discrète.

— Je n'insiste pas pour en savoir davantage. Aujourd'hui ou demain j'irai voir cette chère enfant, répondit la marquise en se levant pour prendre congé de madame Dutertre.

— Tu me quittes déjà, Madeleine?

— Malheureusement il le faut. J'ai rendez-vous de trois à quatre

heures chez l'envoyé du Mexique, mon compatriote : il doit me conduire demain chez une Altesse Royale étrangère. Tu le vois, je suis dans les grandeurs.

— Une Altesse?

— Tellement Altesse, que, comme tous les princes appartenant aux familles souveraines étrangères, il habite l'Elysée-Bourbon durant son séjour à Paris.

Madame Dutertre ne put retenir un mouvement de surprise, et dit après une minute de réflexion :

— C'est singulier!

— Quoi donc?

— Antonine habite dans une maison qui touche à l'Elysée. Cela n'a rien de bien surprenant, sans doute; mais...

— Mais ?

— Je ne puis t'en dire plus, Madeleine; lorsque tu auras entendu la confidence d'Antonine, tu comprendras pourquoi j'ai été frappée d'un certain rapprochement.

— Qu'y a-t-il de commun entre Antonine et l'Elysée?

— Encore une fois, ma chère amie, attends les confidences d'Antonine.

— Soit, chère mystérieuse. Du reste, je ne savais pas qu'elle habitât une maison voisine du palais; je lui avais adressé une lettre à son ancienne demeure. Cela se rencontre d'ailleurs à merveille; j'irai la voir avant ou après mon audience avec le prince.

— Allons, te voilà tout à fait grande dame.

— Plains-moi plutôt, ma chère Sophie; car il est question d'une supplique, non pas pour moi, j'ai peu l'habitude de supplier, mais il s'agit de rendre un grand service à une famille proscrite et digne du plus vif intérêt. La mission est fort délicate, fort difficile; j'ai cependant consenti à m'en charger lors de mon départ de Venise, et je veux du moins tout tenter pour réussir.

— Et certainement tu réussiras. Est-ce que l'on peut te refuser quelque chose? Souviens-toi donc qu'à la pension, dès qu'il y avait une demande à adresser à notre maîtresse, c'était toujours toi que l'on choisissait comme ambassadrice, et l'on avait raison; car, en vérité, on dirait que tu as un talisman pour tout obtenir.

— Je t'assure, ma bonne Sophie, répondit Madeleine en souriant malgré elle, je t'assure que je suis magicienne souvent malgré moi. Mon Dieu ! ajouta la marquise en riant, que j'aurais donc à ce sujet de bonnes folies à te raconter ! Enfin, plus tard nous verrons. Allons, chère Sophie, adieu, et à bientôt.

— Oh ! oui, à bientôt ! je t'en conjure !...

— Mon Dieu ! tu peux compter sur moi presque tous les jours ; car je suis un oiseau de passage, et je suis décidée à bien employer mon temps à Paris ; c'est te dire si je te verrai souvent.

— Comment ! déjà tu penses à t'éloigner ?

— Je ne sais ; cela dépendra de l'inspiration que me donnera mon héros, ma passion, mon idéal, car jamais je ne me décide à rien sans le consulter par la pensée. Mais, comme il m'inspire toujours à merveille, je ne doute pas qu'il ne m'engage à rester auprès de toi le plus longtemps possible.

— Ah ! mon Dieu ! Madeleine ; mais, j'y songe, tu as dit à mon mari que tu avais un service à lui demander ?

— C'est vrai, je l'oubliais. La chose est toute simple : je n'entends rien aux affaires d'argent. En Allemagne, je m'en suis dernièrement aperçue à mes dépens. J'avais une lettre de crédit sur un certain Aloysius Schmidt, de Vienne ; il m'a indignement friponnée. Aussi me sais-je promis d'être sur mes gardes à l'avenir. J'ai donc pris une autre lettre de crédit sur Paris. Je voudrais que ton mari eût la bonté d'aller demander pour moi l'argent dont j'aurais besoin ; il en prendrait note, veillerait ainsi à mes intérêts, et, grâce à lui, je ne serais plus exposée à tomber entre les griffes d'un nouvel Aloysius Schmidt.

— Rien de plus facile, ma chère Madeleine ; Charles se substituera à toi pour la lettre de crédit, et il vérifiera de près tous tes comptes.

— Ce sera d'autant plus nécessaire, qu'entre nous l'on m'a dit que la personne sur qui l'on me donnait cette lettre de crédit était puissamment riche, solvable autant que qui que ce fût, mais retors et arabe au dernier point.

— Tu fais bien de me prévenir ; Charles redoublera de surveillance.

— Du reste, ton mari, qui est dans les affaires, doit connaître l'homme dont je parle ; il est, dit-on, l'un des plus grands capitalistes de France.

— Comment le nommes-tu ?

— M. Pascal.

— M. Pascal ! répéta madame Dutertre.

Et elle ne put s'empêcher de pâlir et de frissonner.

La marquise, s'apercevant de l'émotion de son amie, lui dit vivement :

— Sophie, qu'as-tu donc ?

— Rien, rien, je t'assure.

— Je vois bien que tu as quelque chose. Je t'en prie, réponds-moi !...

— Eh bien ! s'il faut te le dire, mon mari a été en rapport d'affaires avec M. Pascal. Malheureusement une assez grande mésintelligence s'en est suivie, et...

— Comment, Sophie, tu es assez peu raisonnable pour t'impressionner aussi vivement de ce que, par suite de sa mésintelligence avec M. Pascal, ton mari ne peut sans doute me rendre le bon office que j'attends de lui ?

Madame Dutertre voulant laisser son amie dans son erreur, tâcha de redevenir calme et lui dit :

— En effet, cela me contrarie beaucoup de penser que Charles ne pourrait te rendre le premier service que tu nous demandes.

— Tiens, Sophie, tu me ferais presque regretter de m'être adressée si cordialement à toi.

— Madeleine...

— En vérité, ne voilà-t-il pas un beau malheur ! Et d'ailleurs, afin de n'être pas trompée, je m'adresserai directement à ce M. Pascal, mais je lui demanderai mes comptes chaque semaine ; ton mari les examinera, et, s'ils ne sont pas nets, je saurai parfaitement bien m'en plaindre à monsieur mon banquier et en prendre un autre.

— Tu as raison, Madeleine, dit Sophie en reprenant peu à peu son sang-froid, et le contrôle de mon mari te sera en effet plus nécessaire que tu ne le penses.

— Ainsi ce M. Pascal est un arabe ?

— Madeleine, dit madame Dutertre sans pouvoir en ce moment vaincre son émotion, je t'en conjure, et laisse-moi te parler en amie, en sœur. Sous quelque raison, sous quelque prétexte que ce soit, ne te mets pas dans la dépendance de M. Pascal !

— Que veux-tu dire, Sophie ?

— En un mot, s'il t'offre ses services, refuse-les.

— Ses services? mais je n'ai aucun service à lui demander. J'ai une lettre de crédit sur lui ; j'irai ou j'enverrai prendre de l'argent à sa caisse lorsque j'en aurai besoin, voilà tout.

— Soit ; mais enfin, tu pourrais, par étourderie, par ignorance des affaires, outrepasser ton crédit, et alors...

— Et alors ?

— Je sais cela par une personne qui nous l'a dit à Charles et à moi. Une fois que M. Pascal vous tient en sa dépendance, vois-tu, il abuse cruellement, oh ! bien cruellement, de son pouvoir.

— Allons, ma bonne Sophie, je vois que tu me prends pour une prodigue, pour une écervelée. Rassure-toi et admire-moi : j'ai tant d'ordre, que, chaque année, je fais quelques économies sur mon revenu, et, quoique minimes, ce sont ces économies que je mettais à ta disposition.

— Chère et tendre amie, merci, mille fois merci ! Je te le répète, la crise dont moi et mon mari nous nous préoccupons aura bientôt un terme ; mais, encore une fois, défie-toi de M. Pascal. Lorsque tu auras vu Antonine, je t'en dirai davantage.

— Encore Antonine ! Tu m'en parlais aussi tout à l'heure à propos de l'Elysée...

— Oui, tout cela se tient ; tu le verras toi-même après-demain, je m'expliquerai complétement. Ce sera très-important pour Antonine.

— Après-demain donc, ma chère Sophie. Tu irrites, je te l'avoue, beaucoup ma curiosité, et je cherche en vain à trouver ce qu'il peut y avoir de commun entre Antonine et l'Elysée, entre Antonine et cet assez vilain homme (il y paraît du moins) qui s'appelle M. Pascal.

Trois heures et demie sonnèrent à l'horloge de la fabrique.

— Mon Dieu ! que je suis en retard, dit Madeleine à son amie. Je me sauve bien vite, non pas cependant sans avoir embrassé tes anges d'enfants.

Les deux femmes quittèrent le salon.

Nous reviendrons avec le lecteur à l'Elysée-Bourbon, où nous avons laissé l'archiduc seul après le départ de M. Pascal.

———

XII

L'archiduc, soucieux, préoccupé, se promenait de long en large dans son cabinet, pendant que le secrétaire de ses commandements lui analysait, à mesure qu'il les décachetait, les lettres reçues dans la journée.

— Cette dépêche, monseigneur, poursuivit le secrétaire, est relative au colonel Pernetti, exilé en Angleterre avec sa famille. L'on croit devoir prévenir Votre Altesse de se tenir en garde contre les démarches et les prières des amis du colonel Pernetti.

— Je n'avais pas besoin de cette recommandation. Les principes républicains de cet homme sont trop dangereux pour qu'à aucun prix j'écoute qui que ce soit en sa faveur. Poursuivez.

— Son Eminence l'envoyé plénipotentiaire de la république mexicaine demande la grâce de présenter une de ses compatriotes à Votre Altesse. Il s'agit d'un intérêt très-urgent, et l'on solliciterait des bontés de Votre Altesse une audience pour demain.

— La liste d'audience est-elle bien chargée pour demain?

— Non, monseigneur.

— Ecrivez que je recevrai demain, à deux heures, M. l'envoyé du Mexique et sa compatriote.

Le secrétaire écrivit.

Au bout d'un instant, l'archiduc lui dit :

— Est-ce que dans cette lettre il n'est pas fait mention du nom de la personne qui désire m'être présentée?

— Non, monseigneur.

— Cela est contraire à tous les usages; je n'accorde pas l'audience.

Le secrétaire mit de côté la lettre qu'il venait de commencer d'écrire, et prit une autre feuille de papier.

Cependant le prince se ravisant après réflexion ajouta :

— J'accorde l'audience.

Le secrétaire inclina la tête, et, prenant une autre lettre, il se leva et la présenta au prince, sans la décacheter, en lui disant :

— Il y a sur l'enveloppe : *confidentielle et particulière*, monseigneur.

L'archiduc prit la lettre, la lut ; elle était de M. Pascal, et conçue en ces termes familiers :

« Après mûres réflexions, monseigneur, au lieu d'attendre à jeudi, je vous verrai demain sur les trois heures ; il *dépendra de vous absolument* que notre affaire soit conclue et signée séance tenante.

« Votre tout dévoué,

« PASCAL. »

Un moment de vive espérance, bientôt tempérée par le ressouvenir des étrangetés du caractère de M. Pascal, avait fait tressaillir le prince, qui reprit froidement :

— Vous inscrirez M. Pascal sur le livre d'audiences pour demain trois heures.

Un aide de camp s'étant présenté, demanda si le prince pouvait recevoir M. le comte Frantz de Neuberg.

— Certainement, dit l'archiduc.

Et après avoir encore travaillé quelques moments avec son secrétaire des commandements, il donna l'ordre d'introduire Frantz.

Frantz se présenta en rougissant devant le prince, son parrain, car Frantz était d'une timidité excessive et d'une candeur dont riraient fort nos roués de vingt ans ; élevé par un pasteur protestant, au fond d'un village d'Allemagne dépendant d'un des nombreux apanages de l'archiduc, le filleul de l'Altesse royale n'avait quitté cette solitude austère que pour entrer, à seize ans, dans une école militaire destinée aux gardes nobles, et tenue avec une rigueur puritaine.

De là, Frantz, par ordre du prince, était allé servir dans l'armée russe comme volontaire, lors des guerres du Caucase ; la rude discipline des camps, la sévérité de mœurs du vieux général auprès duquel il avait été envoyé et particulièrement recommandé par son royal parrain ; l'ordre d'idées sérieuses ou tristes qu'éveille dans certaines âmes vaillantes, mais tendres et mélancoliques, la vue des champs de bataille, durant une guerre acharnée, sans merci ni pitié ;

l'habituelle gravité de pensées que donne à ces mêmes âmes, sinon l'attente, du moins la possibilité d'une mort froidement bravée chaque jour au milieu des plus grands périls ; le mystère de sa naissance, auquel se joignait la pénible certitude de devoir à jamais ignorer la douceur des caresses d'une mère ou d'un père ; tout, enfin, avait jusqu'alors concouru à tenir Frantz dans un milieu de circonstances et de réflexions peu faites pour modifier la réserve craintive de son caractère et l'ingénuité de son cœur sincère et bon comme celui d'un enfant; chez Frantz, ainsi que chez tant d'autres, le courage héroïque se conciliait d'ailleurs parfaitement avec une extrême et invincible timidité dans les relations ordinaires de la vie.

Du reste, soit prudence, soit calcul, pendant les six mois que Frantz passa en Allemagne à son retour de la guerre, le prince tint son filleul éloigné de la cour. Cette détermination s'accordait à merveille avec les goûts simples et studieux du jeune homme, car il n'avait jamais rêvé le bonheur que dans les loisirs occupés d'une vie obscure et tranquille ; quant aux sentiments qu'il éprouvait pour le prince son parrain, ils étaient pleins de reconnaissance, de soumission et du plus respectueux attachement, mais contenus dans leur expression timide par l'imposant prestige du rang presque souverain de ce royal protecteur.

L'embarras de Frantz était tel, lorsque, après le départ du secrétaire, il se présenta chez son parrain, que d'abord il resta muet, immobile et les yeux baissés.

Heureusement, à la vue du jeune homme, le prince parut oublier ses pénibles préoccupations ; sa froide et hautaine physionomie s'attendrit, son front s'éclaircit ; un sourire tendre dérida ses lèvres, et, s'adressant affectueusement à Frantz :

— Bonjour, mon enfant, lui dit-il.

Et, prenant la tête blonde du jeune homme entre ses deux mains, il le baisa tendrement au front ; puis il ajouta, comme s'il eût senti le besoin d'épancher à demi son cœur :

— Je suis content de te voir, Frantz. J'ai été ce matin accablé d'affaires, de tristes affaires. Tiens, donne-moi le bras, allons faire ensemble un tour de jardin.

Frantz ouvrit une des portes vitrées qui donnaient sur un perron, en face de la pelouse, et le parrain, ainsi que son filleul, se dirigè-

rent bras dessus bras dessous vers l'allée ombreuse dans laquelle le jeune homme s'était longtemps promené le matin.

— Mais qu'as-tu, mon enfant? dit bientôt le prince remarquant l'embarras du jeune homme.

— Monseigneur, répondit Frantz dont le trouble augmentait, j'ai une confidence à faire à Votre Altesse royale.

— Une confidence? reprit le prince en souriant. Voyons la confidence de M. Frantz.

— Une confidence grave, monseigneur.

— Voyons cette grave confidence?

— Monseigneur, je n'ai pas de parents; Votre Altesse royale a daigné jusqu'ici me tenir lieu de famille.

— Et tu as dignement répondu à mes soins, à toutes mes espérances, mon cher Frantz, tu les as même dépassées : modeste, studieux plein de courage, il y a trois ans, quoique bien jeune encore, tu as combattu avec autant d'intelligence que d'intrépidité dans cette terrible guerre où je t'avais envoyé faire tes premières armes. Tu as reçu là le baptême de feu, ta première blessure, mon pauvre enfant. Je ne veux pas parler d'un duel, que je dois ignorer, mais dans lequel tu as encore, je le sais, fait preuve d'autant de bravoure que de générosité.

— Monseigneur. .

— Je t'en prie, laisse-moi en ce moment me rappeler tous tes titres à ma tendresse. Cela me fait du bien, cela me fait oublier d'amers ennuis dont tu es la cause innocente et involontaire.

— Moi, monseigneur?

— Toi; car, si tu continues à me combler de satisfaction, tu ne peux prévoir l'avenir que ma tendre ambition te prépare, la position inespérée qui peut-être t'attend.

— Vous savez, monseigneur, la simplicité de mes goûts, et...

— Mon cher Frantz, cette modestie, cette simplicité, sont des vertus dans de certaines conditions, tandis que, dans d'autres circonstances, ces vertus deviennent faiblesse et inertie. Mais nous voilà loin de ta confidence. Voyons, qu'as-tu à me dire?

— Monseigneur...

— Allons, parle : est-ce que je te fais peur? Est-ce qu'il y a dans

ton cœur une seule pensée que tu ne puisses avouer le front haut, le regard assuré?

— Non, monseigneur. Aussi je dirai sans détour à Votre Altesse royale que je désire me marier.

La foudre fût tombée aux pieds du prince, qu'il n'aurait pas été plus étourdi qu'il ne le fut à ces paroles de Frantz; il dégagea brusquement son bras de celui du jeune homme, se recula de deux pas, et s'écria :

— Vous marier, Frantz?

— Oui, monseigneur.

— Mais vous êtes fou?

— Monseigneur...

— Vous marier, à vingt ans à peine! Vous marier! quand je songe pour vous à...

Puis, le prince, s'interrompant et redevenant calme et froid par réflexion, ajouta :

— Et avec qui voulez-vous vous marier, Frantz?

— Avec mademoiselle Antonine Hubert, monseigneur.

— Qu'est-ce que c'est que mademoiselle Hubert? Son nom, comment le dites-vous?

— Hubert, monseigneur.

— Qu'est-ce que c'est que mademoiselle Hubert?

— La nièce d'un magistrat français, monseigneur, M. le président Hubert.

— Et où avez-vous connu cette demoiselle?

— Ici, monseigneur.

— Ici? Je n'ai jamais reçu personne de ce nom.

— Quand je dis ici, monseigneur, je veux dire dans cette allée où nous sommes.

— Parlez plus clairement.

— Votre Altesse royale voit ce mur d'appui qui sépare ce jardin voisin?

— Ensuite?

— Je me promenais dans cette allée, monseigneur, lorsque, pour la première fois, j'ai aperçu mademoiselle Antonine.

— Dans ce jardin? reprit le prince en s'avançant jusqu'au mur et après y avoir jeté un coup d'œil; puis il ajouta :

— Cette demoiselle demeure donc dans la maison voisine ?

— Oui, monseigneur; son oncle occupe une partie du rez-de-chaussée.

— Fort bien.

Après quelques moments de réflexion, le prince ajouta sévèrement :

— Vous m'avez offert vos confidences, j'accepte; mais faites-les moi avec franchise, avec la plus entière sincérité, ou sinon...

— Monseigneur ! dit Frantz avec un accent de surprise pénible.

— Soit; j'ai eu tort, Frantz de suspecter votre loyauté. De votre vie vous ne m'avez menti : parlez, je vous écoute.

— Votre Altesse royale sait que, depuis notre arrivée à Paris, je suis très-rarement sorti le soir.

— Il est vrai; je connaissais votre peu de goût pour le monde, votre excessive timidité, qu'augmentait encore l'appréhension de paraître dans ces salons français si redoutés, et où vous deviez être doublement étranger; je n'ai pas voulu insister auprès de vous, Frantz, et je vous ai laissé seul ici disposer de presque toutes vos soirées.

— C'est pendant une de ces soirées, monseigneur, qu'il y a six semaines j'ai vu pour la première fois mademoiselle Antonine dans le jardin voisin. Elle arrosait des fleurs; j'étais accoudé là, sur ce mur d'appui ; elle m'a vu, je l'ai saluée; elle m'a rendu mon salut en rougissant, et a continué d'arroser ses fleurs; deux autres fois encore elle a levé les yeux de mon côté. Nous nous sommes de nouveau salués; puis, la nuit venant tout à fait, mademoiselle Antonine a quitté le jardin.

Il est impossible de rendre la grâce ingénue avec laquelle le pauvre Frantz fit ce naïf récit de sa première entrevue avec la jeune fille. L'émotion de sa voix, la rougeur de son front, montraient toute la candeur de cette âme innocente et pure.

— Une question, Frantz, dit le prince : cette demoiselle a-t-elle sa mère ?

— Non, monseigneur; mademoiselle Antonine a perdu sa mère au berceau, et son père est mort il y a bien des années.

— Son oncle, M. le président Hubert, est-il marié ?

— Non, monseigneur

— Et quel âge a-t-elle?

— Quinze ans et demi, monseigneur.

— Et elle est jolie?

— Antonine!!! monseigneur?

Dans cette exclamation de Frantz, il y avait presque un reproche, comme s'il était permis d'ignorer la beauté de mademoiselle Antonine.

— Je vous demande, Frantz, répéta l'archiduc, si cette jeune fille est jolie?

— Monseigneur se rappelle l'Hébé endormie qu'il a dans la galerie de son palais d'Offenbach?

— Un de mes plus beaux Corréges.

— Monseigneur, mademoiselle Antonine ressemble à ce tableau du Corrége, quoiqu'elle soit bien plus belle encore.

— C'est difficile.

— Monseigneur sait que je dis toujours la vérité, répondit Frantz ingénument.

— Continuez votre récit.

— Je ne saurais vous dire, monseigneur, ce que j'ai ressenti lorsque, revenu chez moi, j'ai songé à mademoiselle Antonine, j'étais à la fois agité, inquiet et heureux. Je n'ai pas dormi de la nuit; la lune s'est levée, j'ai ouvert ma fenêtre, et je suis resté à mon balcon jusqu'au jour à regarder le faîte des arbres du jardin de mademoiselle Antonine. Oh! monseigneur, combien la journée du lendemain m'a paru longue!... Bien avant le coucher du soleil, j'étais là, près du mur. Enfin mademoiselle Antonine est revenue arroser ses fleurs. A chaque instant, croyant qu'elle m'avait déjà aperçu, je m'apprêtais à la saluer; mais, je ne sais comment cela se fit, elle ne me vit pas. Pourtant, elle venait arroser tout près du mur où je me trouvais. J'avais bien envie de tousser légèrement, pour lui faire remarquer ma présence, mais je n'ai pas osé. La nuit venait, j'avais le cœur navré, monseigneur, mademoiselle Antonine continuait de ne pas me voir. Enfin, elle regagna sa maison après avoir déposé son petit arrosoir près de la fontaine; heureusement, le trouvant mal placé là sans doute, elle revint, et l'apporta sur un banc près de son mur. Tournant alors par hasard les yeux vers moi, elle m'a aperçu enfin. Nous nous sommes salués tous les deux en même temps, monsei-

gneur, et elle est rentrée vite chez elle. Je cueillis alors quelques belles roses, et, tâchant d'être adroit, quoique le cœur me battît fort, j'eus le bonheur de laisser tomber le bouquet juste dans l'ouverture de l'arrosoir que mademoiselle Antonine avait laissé là. De retour chez moi, je tremblai en songeant à ce que cette demoiselle penserait en trouvant ces fleurs; j'étais si inquiet que j'eus envie de redescendre, et de sauter par-dessus le petit mur pour aller retirer le bouquet. Je ne sais quoi me retint. J'espérais que mademoiselle Antonine ne se formaliserait peut-être pas. Quelle nuit je passai, monseigneur! Le lendemain je cours au mur : l'arrosoir et le bouquet étaient toujours sur le banc; mais j'attendis en vain mademoiselle Antonine, elle ne vint pas ce soir-là, ni le lendemain, soigner ses fleurs. Ma tristesse et mes angoisses pendant ces trois jours et ces trois nuits, monseigneur, je ne saurais vous les peindre, et vous auriez deviné mon chagrin, si, à cette époque, vous n'étiez parti.

— Pour le voyage de la cour à Fontainebleau, sans doute.

— Oui, monseigneur. Mais, pardonnez-moi, j'abuse peut-être de la patience de Votre Altesse royale.

— Non, non, Frantz, continuez; je tiens, au contraire, à tout savoir. Continuez, je vous prie, votre récit avec la même sincérité

XIII

Frantz de Neuberg, sur l'invitation de l'archiduc, continua donc son récit avec une candeur charmante

— Depuis trois jours, mademoiselle Antonine n'avait pas paru, monseigneur; accablé de tristesse, n'espérant plus rien, j'allai pourtant au jardin, à l'heure accoutumée; quelle fut ma surprise, ma joie, monseigneur, lorsque, arrivant près du mur, je vis au-dessous de moi mademoiselle Antonine, assise sur le banc! Elle tenait à sa main, posée sur ses genoux, mon bouquet de roses, fanées depuis

longtemps ; elle avait la tête penchée ; je ne voyais que son cou et la naissance de ses cheveux ; elle ne se doutait pas que je fusse là ; je restais immobile, retenant presque ma respiration, tant je craignais de causer son départ en révélant ma présence. Enfin, je m'enhardis et je dis en tremblant, car pour la première fois je lui parlais : « Bonsoir, mademoiselle. » Elle tressaillit ; ce mouvement fit tomber le bouquet fané ; elle ne s'en aperçut pas, et, sans changer d'attitude, sans retourner ou relever la tête, elle me répondit d'une voix aussi basse, aussi émue que la mienne : « Bonsoir, monsieur. » Me voyant si bien accueilli par elle, monseigneur, j'ajoutai : « Voilà trois jours que vous n'êtes venue arroser vos fleurs, mademoiselle. — Il est vrai, monsieur, reprit-elle d'une voix toute tremblante, j'ai été... un peu souffrante. — Oh ! mon Dieu ! » m'écriai-je avec tant d'inquiétude, que mademoiselle Antonine releva un moment la tête vers moi. Je la trouvai, hélas ! en effet, bien pâle, monseigneur ; mais elle reprit bientôt sa première attitude, et je ne vis que son cou qui me parut légèrement rougir. « Et maintenant, mademoiselle, vous êtes moins souffrante ? — Oui, monsieur, » me dit-elle. Alors, j'ajoutai, après un moment de silence : « Vous pourrez au moins revenir arroser vos fleurs tous les soirs comme par le passé. — Monsieur, je ne sais pas, je l'espère. — Et ne craignez-vous pas, mademoiselle, qu'après avoir été malade, la fraîcheur de cette soirée ne vous soit nuisible ? — Vous avez raison, monsieur, je n'y songeais pas, me répondit-elle, je vous remercie, je vais rentrer. » En effet, monseigneur, il avait plu toute la matinée, et il faisait très-froid. Au moment où elle allait quitter le banc, je lui dis : « Mademoiselle, voulez-vous me donner ce bouquet fané qui est tombé là à vos pieds ? » Elle le ramassa, me le tendit en silence, sans relever la tête et sans me regarder ; je le pris comme un trésor, monseigneur, et bientôt mademoiselle Antonine disparut au détour d'une allée.

Le prince écoutait son filleul avec une profonde attention. La candeur de ce récit en prouvait la sincérité. Jusqu'alors, rien ne donnait à penser que Frantz eût été le jouet d'une de ces coquettes Parisiennes si redoutées des étrangers, ou dupe d'une fille aventureuse et manégée ainsi que l'avait d'abord appréhendé l'archiduc ; mais une crainte bien plus grave vint l'assaillir : un pareil amour, sans doute conservé chaste et pur, devait, en raison même de sa pureté, qui éloignait tout remords de l'âme de ces deux enfants (l'une avait quinze

ans et demi, l'autre vingt), devait être déjà bien profondément enraciné dans leur cœur.

Frantz, voyant la physionomie du prince s'assombrir de plus en plus, et ayant rencontré son regard redevenu hautain et glacial, s'arrêta tout interdit.

— Ainsi, reprit ironiquement l'archiduc pendant le silence de son filleul, vous voulez épouser une jeune fille à qui vous n'avez pas adressé quatre paroles, et dont la rare beauté, dites-vous, vous a tourné la tête.

— J'espère obtenir le consentement de Votre Altesse royale pour épouser mademoiselle Antonine, parce que je l'aime, monseigneur, et qu'il est impossible que notre mariage soit différé.

A ces mots, résolûment accentués malgré la timidité de Frantz, le prince tressaillit et se reprocha d'avoir cru à l'un de ces chastes amours germaniques d'une candeur proverbiale.

— Et pourquoi, monsieur, s'écria-t-il d'une voix menaçante, pourquoi ce mariage ne saurait-il être différé ?

— Parce que je suis homme d'honneur, monseigneur.

— Un homme d'honneur ! Vous êtes, monsieur, un malhonnête homme ou une dupe.

— Monseigneur !

— Vous avez indignement abusé de l'innocence d'une enfant de quinze ans, ou vous êtes sa dupe, vous dis-je. Les Parisiennes sont précoces dans l'art de piper les maris.

Frantz regarda un moment le prince en silence, mais sans confusion, sans colère, et comme s'il eût en vain cherché le sens de ces paroles qui ne l'atteignirent ni dans son amour ni dans son honneur.

— Excusez-moi, monseigneur, reprit-il, je ne vous comprends pas...

Frantz prononça ces mots avec une telle expression de sincérité, avec une assurance si ingénue, que le prince, de plus en plus étonné, ajouta, après un moment de silence, en attachant sur le jeune homme un coup d'œil pénétrant :

— Ne m'avez-vous pas dit que votre mariage avec cette demoiselle ne pouvait être différé ?

— Non, monseigneur. Avec la permission de Votre Altesse royale, il ne peut pas l'être, il ne le sera pas !

— Parce que sans cela vous manqueriez à l'honneur ?

— Oui, monseigneur.

— Et en quoi et pourquoi manqueriez-vous à l'honneur en n'épousant pas mademoiselle Antonine?

— Parce que nous nous sommes fait serment à la face du ciel d'être l'un à l'autre, monseigneur, répondit Frantz avec une énergie contenue.

Le prince, à demi rassuré, ajouta cependant :

— Et ensuite, dans quelles circonstances avez-vous pu échanger ce serment?

— Craignant de vous mécontenter, monseigneur, ou de fatiguer votre attention, j'avais interrompu mon récit.

— Soit; continuez-le.

— Monseigneur, je crains...

— Continuez, mais n'omettez rien; je tiens à tout savoir.

— Souvent l'oncle de mademoiselle Antonine sortait le soir, monseigneur, et elle restait seule chez elle. La saison était si belle, que mademoiselle Antonine passait toutes ses soirées au jardin. Nous nous étions enhardis l'un et l'autre; nous avions plusieurs fois longuement causé : elle, sur le petit banc, moi, accoudé au mur; elle m'avait ainsi raconté toute sa vie; moi, je lui avais dit la mienne, et surtout ma respectueuse affection pour vous, monseigneur, à qui je dois tout. Aussi, mademoiselle Antonine partage à cette heure ma profonde reconnaissance pour Votre Altesse royale.

A cet endroit du récit de Frantz, un bruit de pas, de plus en plus rapproché, attira l'attention du prince; il se retourna, et vit un de ses aides de camp qui s'avançait, mais qui s'arrêta respectueusement à distance : à un signe de l'archiduc, l'officier fit quelques pas.

— Qu'y a-t-il, monsieur? demanda le prince.

— Son Excellence M. le ministre de la guerre vient d'arriver ; il est aux ordres de Votre Altesse royale pour la visite qu'elle doit faire à l'hôtel des Invalides.

— Dites à Son Excellence que je suis à elle dans l'instant.

Pendant que l'aide de camp s'éloignait, le prince, s'adressant à Frantz d'un air glacial, lui dit :

— Rentrez chez vous, monsieur, vous garderez les arrêts jusqu'au moment de votre départ.

— De mon départ, monseigneur ?

— Oui.

— Mon départ? répéta Frantz anéanti. Oh ! mon Dieu ! Et où m'envoyez-vous, monseigneur ?

— Vous le verrez ; je vous confierai au major Butler, il me répondra de vous ; avant vingt-quatre heures vous aurez quitté Paris.

— Grâce ! monseigneur, s'écria Frantz d'une voix suppliante, ne pouvant croire à ce qu'il entendait ; ayez pitié de moi, ne m'obligez pas à partir.

— Rentrez chez vous, lui dit le prince, avec la rudesse du commandement militaire, en lui faisant signe de la main de passer devant lui, je ne reviens jamais sur un ordre que j'ai donné. Obéissez.

Frantz, accablé, regagna tristement sa chambre, située au premier étage du palais, non loin de l'appartement de l'archiduc, et donnant sur le jardin. Vers les sept heures on servit au jeune prisonnier un dîner auquel il ne toucha pas. La nuit venue, Frantz, à son grand étonnement, et à sa profonde et douloureuse humiliation, entendit que l'on fermait au dehors sa porte à double tour ; vers les minuit, lorsque tout dormit dans le palais, il ouvrit doucement sa fenêtre, sortit sur son balcon, puis, penché en dehors, il parvint, à l'aide d'une canne, à éloigner un peu du mur où il était plaqué l'un des montants d'une persienne des fenêtres du rez-de-chaussée ; ce fut sur ce point d'appui vacillant, qu'avec autant d'adresse que de témérité, Frantz, ayant enjambé la grille du balcon, posa le bout du pied, puis, s'aidant des lames de la persienne comme d'une échelle, atteignit le sol, gagna l'allée ombreuse, escalada le petit mur d'appui, et se trouva bientôt dans le jardin de la maison habitée par Antonine.

Quoique la lune fût voilée par des nuages épais, il régnait une demi-clarté sous les grands arbres qui jusqu'alors avaient servi de lieu de rendez-vous à Antonine et à Frantz ; au bout de quelques instants, il aperçut de loin une forme blanche qui s'approchait rapidement ; en peu d'instants la jeune fille fut auprès du jeune homme, et lui dit d'une voix précipitée :

— Je viens seulement pendant une minute, afin que vous ne soyez pas inquiet, Frantz. J'ai profité d'un moment d'assoupissement de mon oncle ; il est très-souffrant, je ne puis m'éloigner plus long-

temps de lui. Adieu, Frantz, ajouta Antonine avec un gros soupir, c'est bien triste de se séparer si vite; mais il le faut. Encore adieu; peut-être à demain.

Le jeune homme était si atterré de ce qu'il devait apprendre à la jeune fille, qu'il n'eut pas la force de l'interrompre; puis, d'une voix entrecoupée par les sanglots, il s'écria :

— Antonine, nous sommes perdus !

— Perdus !

— Je pars...

— Vous !

— Le prince m'y force.

— Oh ! mon Dieu ! murmura Antonine en pâlissant et s'appuyant au dossier du banc rustique, oh ! mon Dieu !

Et, ne pouvant prononcer un mot de plus, elle fondit en larmes. Après un moment de silence déchirant, elle reprit :

— Et vous espériez le consentement du prince, Frantz ?

— Hélas ! je croyais l'obtenir en lui disant simplement combien je vous aimais, combien vous méritiez cet amour. Le prince a été inflexible.

— Partir ! nous séparer, Frantz, murmura Antonine d'une voix brisée; mais c'est impossible; nous séparer, c'est vouloir nous faire tous deux mourir de chagrin... Et le prince ne voudra pas cela.

— Sa volonté est inflexible. Mais quoi qu'il arrive, s'écria Frantz en tombant aux genoux de la jeune fille, oui, quoique je sois ici étranger, sans famille, sans savoir que devenir... je resterai malgré le prince. Rassurez-vous, Antonine...

Frantz ne put continuer; il vit au loin une lumière briller, et une voix s'écria avec angoisse :

— Mademoiselle Antonine !

— Mon Dieu ! la gouvernante de mon oncle ! elle me cherche, s'écria la jeune fille; et s'adressant à Frantz : Frantz, si vous partez, je meurs.

Et Antonine disparut du côté où avait paru la lumière.

Le jeune homme, brisé par la douleur, tomba sur le banc, en cachant son visage entre ses mains. Au bout de quelques minutes, il entendit une voix, venant de l'allée du jardin de l'Elysée, l'appeler par son nom :

— Frantz !

Il tressaillit, croyant reconnaître la voix du prince ; il ne se trompait pas ; pour la seconde fois son nom fut prononcé.

La crainte, l'habitude de l'obéissance passive, son respect et sa reconnaissance envers l'archiduc, qui lui avait jusqu'alors tenu lieu de famille, ramenèrent Frantz vers le petit mur d'appui qui séparait les deux jardins ; derrière ce mur, il vit le prince à la clarté de la lune ; celui-ci lui tendit la main avec une ironie glaciale, afin de l'aider à remonter dans l'allée.

— Tout à l'heure, à mon retour, je suis entré chez vous, lui dit sévèrement l'archiduc ; je ne vous ai pas trouvé. Votre fenêtre ouverte m'a tout appris ; maintenant, suivez-moi.

— Monseigneur, s'écria Frantz en se jetant aux pieds du prince, et tendant vers lui ses mains jointes, monseigneur, écoutez-moi...

— Major Butler ! dit le prince à haute voix en s'adressant à un personnage jusqu'alors caché dans l'ombre, accompagnez le comte Frantz chez lui, vous ne le quitterez pas d'un instant, vous me répondez de lui.

XIV

Le lendemain du jour où les événements précédents s'étaient accomplis, l'archiduc, toujours vêtu de son grand uniforme, car il poussait la manie militaire jusqu'à ses dernières limites, se trouvait dans son cabinet, vers les deux heures de l'après-midi ; l'un de ses aides de camp, homme de quarante ans environ, d'une physionomie calme, résolue, se tenait debout devant la table de l'autre côté de laquelle le prince était assis, occupé à écrire, l'air plus soucieux, plus sévère, et plus hautain encore que d'habitude ; tout en écrivant et sans lever les yeux sur l'officier, il lui dit :

— Le capitaine Blum est resté auprès du comte Frantz ?

— Oui, monseigneur.

— Vous venez de voir le médecin?

— Oui, monseigneur.

— Que pense-t-il de l'état du comte?

— Il le trouve plus satisfaisant, monseigneur

— Croit-il que le comte Frantz puisse supporter sans aucun danger les fatigues du voyage?

— Oui, monseigneur.

— Major Butler, vous allez donner ordre à l'instant de faire préparer une de mes voitures de voyage.

— Oui, monseigneur.

— Ce soir, à six heures, vous partirez avec le comte Frantz. Voici l'itinéraire de votre route, ajouta le prince en remettant à son aide de camp la note qu'il venait d'écrire.

Puis il reprit :

— Major Butler, vous n'attendrez pas longtemps les marques de ma satisfaction, si vous accomplissez, avec votre dévouement et votre fermeté ordinaires, la mission dont je vous charge.

— Votre Altesse peut compter sur moi.

— Je le sais, mais je sais aussi qu'une fois revenu de son premier abattement, et n'étant plus contenu par son respect et son obéissance pour moi, le comte Frantz tâchera certainement d'échapper à votre surveillance pendant la route, afin de regagner Paris à tout prix. Si ce malheur arrivait, monsieur, prenez garde, tous mes ressentiments tomberaient sur vous.

— Je suis certain que je n'aurai pas à démériter des bontés de Votre Altesse.

— Je l'espère, monsieur. N'oubliez pas, d'ailleurs, de m'écrire deux fois par jour, jusqu'à votre arrivée à la frontière.

— Je n'y manquerai pas, monseigneur!

— A votre arrivée sur le territoire des provinces rhénanes, vous remettrez cette dépêche à l'autorité militaire.

— Oui, monseigneur.

— Le terme de votre voyage atteint, vous me le ferez savoir, et vous recevrez de moi de nouveaux ordres.

A ce moment le prince, ayant entendu frapper légèrement à la porte, dit au major :

— Voyez ce que c'est.

Un autre aide de camp remit à l'officier une lettre, en lui disant tout bas :

— Monsieur l'envoyé du Mexique vient de me remettre cette lettre pour Son Altesse.

Et l'aide de camp sortit.

Le major alla présenter la lettre au prince, et lui dit de quelle part elle venait.

— Je vous recommande de nouveau la plus grande surveillance, major Butler, reprit l'archiduc en mettant la lettre de l'envoyé mexicain à côté de lui sans l'ouvrir encore. Vous me répondez de conduire le comte Frantz jusqu'à la frontière.

— Je vous en donne ma parole, monseigneur.

— Allez, monsieur, je crois à votre parole ; je sais ce qu'elle vaut. Si vous la tenez, vous n'aurez qu'à vous en féliciter. Ainsi, vous partirez à six heures, faites tout préparer à l'instant, Diesbach vous remettra l'argent nécessaire au voyage.

Le major s'inclina.

— Vous direz au colonel Heidelberg d'introduire dans quelques instants monsieur l'envoyé du Mexique et la personne qui l'accompagne.

— Oui, monseigneur.

— L'officier salua profondément et sortit.

Le prince, resté seul, se dit en décachetant lentement la lettre qu'on lui avait remise :

— Il faut sauver ce malheureux jeune homme de sa propre folie. Un pareil mariage ! c'est insensé. Allons, je suis d'ailleurs moi-même insensé de m'être un instant inquiété des suites de la folle passion de Frantz, comme si je n'avais pas tout pouvoir sur lui. Ce n'est pas de la colère, c'est de la pitié que doit m'inspirer sa conduite.

Au milieu de ces réflexions, le prince avait décacheté la lettre et jeté machinalement les yeux sur son contenu ; soudain il bondit sur son fauteuil ; ses traits hautains prirent une expression d'indignation courroucée, et il s'écria :

— La marquise de Miranda, cette femme infernale, qui dernière-

ment encore a causé à Bologne tant de scandale, et presque une révolution, en exposant ce malheureux cardinal aux huées, aux fureurs de toute une populace déjà si mal intentionnée. Oh! à aucun prix je ne veux recevoir cette indigne créature.

Et, ce disant, le prince s'élança vers la porte, afin de donner l'ordre de ne pas laisser entrer la marquise.

Il était trop tard.

Les deux battants s'ouvrirent à ce moment devant elle, et elle se présenta, accompagnée de l'envoyé du Mexique.

Profitant du silence causé par la stupeur de l'archiduc, stupeur dont il ne s'apercevait pas d'ailleurs, le diplomate s'inclina profondément et dit :

— Monseigneur, j'ose espérer que Votre Altesse a bien voulu agréer les excuses que je viens d'avoir l'honneur de lui adresser par lettre au sujet de l'importante formalité que j'ai omise dans ma supplique d'hier; car je devais mentionner le nom de la personne en faveur de qui je sollicitais une audience de Votre Altesse; j'ai réparé cette omission; il ne me reste plus qu'à avoir l'honneur de présenter à Votre Altesse madame la marquise de Miranda, qui porte l'un des noms les plus considérables de notre pays, et de la recommander à la bienveillance de Votre Altesse.

Le diplomate, prenant le silence prolongé du prince pour un congé, s'inclina respectueusement et se retira fort désappointé d'un accueil aussi glacial.

Madeleine et l'archiduc restèrent seuls.

La marquise était, selon son habitude, aussi simplement, aussi amplement vêtue que la veille; seulement, soit hasard, soit calcul, une voilette de point d'Angleterre garnissait ce jour là sa capote de crêpe blanc, et cachait presque entièrement son visage.

Le prince, dont les mœurs tenaient à la fois de la rudesse militaire et de l'austérité religieuse (son amour pour la mère de Frantz avait été sa première et sa seule erreur de jeunesse), le prince considérait avec une sorte d'aversion inquiète cette femme qui, à ses yeux, symbolisait la perversité la plus profonde, la plus dangereuse; car le bruit public accusait la marquise de s'attaquer de préférence, par ses séductions, aux personnes revêtues des caractères les plus imposants et les plus sacrés; et puis enfin la retentissante aventure du cardinal

légat avait eu des conséquences si déplorables (au point de vue absolutiste de l'archiduc), qu'un sentiment de vindication politique augmentait encore sa haine contre Madeleine. Aussi, malgré ses habitudes de dignité froide et polie, il pensa d'abord à congédier brutalement l'importune visiteuse, ou à se retirer dédaigneusement dans une pièce voisine, sans prononcer une parole. Mais la curiosité de voir enfin cette femme, sur qui circulaient tant de rumeurs étranges, et surtout l'âpre désir de la traiter aussi durement qu'à son avis elle méritait de l'être, modifièrent la résolution du prince; il resta donc; mais au lieu d'offrir un siége à Madeleine, qui l'examinait attentivement à travers son voile toujours baissé, l'archiduc s'adossa carrément à la cheminée, croisa les bras, et, la tête rejetée en arrière, le sourcil impérieusement relevé, il toisa la solliciteuse de toute la hauteur de sa morgue souveraine, se renferma d'abord dans un silence glacial, et ne dit pas à Madeleine un mot d'encouragement ou de banale politesse.

La marquise, habituée à produire un effet tout autre, et subissant, à son insu peut-être, l'espèce d'intimidation qu'exerce souvent le rang suprême, surtout lorsqu'il se manifeste sous des dehors insolemment altiers, la marquise décontenancée par cet écrasant accueil, le sentit d'autant plus vivement, qu'elle avait davantage espéré de la courtoisie du prince.

Pourtant, comme il s'agissait pour elle d'intérêts sacrés, et qu'elle était vaillante, elle domina son émotion; et, ainsi que dit le proverbe espagnol naturalisé au Mexique, elle se résolut bravement à prendre le *taureau par les cornes.* S'asseyant donc négligemment dans un fauteuil, elle dit au prince, de l'air du monde le plus souriant et le plus dégagé :

— Je viens, monseigneur, tout simplement vous demander deux choses : l'une presque impossible, la seconde tout à fait impossible.

L'archiduc resta confondu ; son rang souverain, la hauteur, la sévérité de son caractère, son inflexible rigueur pour l'étiquette, encore si puissante dans les cours du Nord, l'avaient si habitué à voir même les femmes l'aborder toujours avec les respects les plus humbles, que l'on pense s'il fut abasourdi par la familière aisance de Madeleine, qui reprit gaiement :

— Vous ne répondez rien, monseigneur ? Comment dois-je interpréter le silence de Votre Altesse ? Est-ce réflexion ? Est-ce timidité ?

Est-ce consentement? Serait-ce enfin impolitesse? Impolitesse? non, je ne puis croire cela. En touchant la terre de France, les esclaves deviennent libres, et les hommes les moins galants deviennent d'une exquise courtoisie.

Le prince presque hébété par la stupeur et par la colère que lui causaient ces audacieuses paroles, resta muet.

La marquise reprit en souriant :

— Rien? pas un mot? Allons, monseigneur, décidément que signifie le mutisme prolongé de Votre Altesse? Encore une fois, est-ce réflexion? réfléchissez. Est-ce timidité? surmontez-la. Est-ce impolitesse? souvenez-vous que nous sommes en France et que je suis femme. Puis-je, au contraire, regarder votre silence comme un consentement aveugle à ce que je viens vous demander? alors dites-le-moi tout de suite, afin que je vous apprenne au moins quelles sont les faveurs que vous m'accordez si gracieusement d'avance et dont je veux alors vous remercier cordialement.

Puis Madeleine, ôtant son gant, tendit sa main à l'archiduc.

Cette toute petite main, blanche, délicate, frétillante, effilée, veinée d'azur, et dont les ongles allongés ressemblaient à des coquilles roses, attira malgré lui l'attention du prince; de sa vie, il n'avait vu pareille main; mais bientôt honteux, révolté de s'abandonner à une telle remarque dans un moment semblable, la rougeur de l'indignation lui monta au front, et il chercha quelque mot souverainement dédaigneux et blessant, afin d'écraser d'un seul coup de massue cette audacieuse, dont l'outrecuidance avait déjà trop duré pour la dignité archiducale.

Malheureusement, le prince était plus habitué à commander ses troupes, ou à recevoir les hommages de ses courtisans, qu'à trouver soudain des mots écrasants, surtout lorsqu'il s'agissait d'écraser une jeune et jolie femme; cependant il chercha...

Cette cogitation *sérénissime* donna le temps à Madeleine de retirer sa petite main sous ses larges manches, et de dire au prince avec un malin sourire :

— Il n'y a plus à en douter, monseigneur, le silence de Votre Altesse est de la timidité, et de la timidité allemande encore! Je connais cela. Après la timidité de savant, c'est ce qu'il y a de plus insurmontable, et, partant, de plus vénérable, mais tout à des bornes. Aussi voyons, monseigneur, remettez-vous; je n'ai pourtant, je crois, rien

en moi de très-imposant, ajouta la marquise sans relever encore le voile qui cachait ses traits.

L'archiduc jouait de malheur; malgré toute sa bonne volonté, il ne trouva pas son mot écrasant; mais, sentant combien sa position devenait ridicule, il s'écria :

—Je ne sais pas, madame, comment vous avez osé vous présenter ici.

— Mais je m'y suis présentée avec votre agrément, monseigneur.

— Lorsque hier je vous ai accordé une audience, j'ignorais votre nom, madame.

— Et que vous a donc fait mon nom, monseigneur?

— Votre nom, madame? Votre nom?

— Oui, monseigneur.

— Mais votre nom a été le scandale de l'Allemagne; vous avez rendu païen, idolâtre, matérialiste, le plus religieux, le plus spiritualiste de nos poëtes.

— Dame! monseigneur, répondit Madeleine avec un accent d'ingénue de village, ça n'est pas ma faute à moi.

— Ce n'est pas votre faute?

— Et puis, où est le grand mal, monseigneur? Votre poëte religieux faisait des vers médiocres, il en fait à cette heure de magnifiques.

— Ils n'en sont que plus dangereux, madame. Et son âme, son âme?

— Son âme a passé dans ses vers, monseigneur; elle est maintenant deux fois immortelle.

— Et le cardinal légat, madame?

— Vous ne me reprocherez pas du moins, monseigneur, d'avoir agi sur l'âme de celui-là : il n'en avait point.

— Comment! madame, n'avez-vous pas assez avili le caractère sacré de ce prince de l'Eglise, de ce prêtre jusqu'alors si austère, de cet homme d'Etat qui, depuis vingt ans, était la terreur des impies et des révolutionnaires? Ne l'avez-vous pas livré au mépris, à la haine des gens pervers, car, sans un secours inespéré, on le massacrait; enfin, madame, n'avez-vous pas été sur le point de révolutionner Bologne?

— Ah! monseigneur, vous me flattez.

— Et vous osez, madame, vous présenter chez un prince qui a tant d'intérêt à ce que l'Allemagne et l'Italie soient calmes et soumises!

Vous osez venir me demander quoi? des choses que vous dites vous-même impossibles ou presque impossibles! Et cette inconcevable demande, de quel ton me la faites-vous? d'un ton familier, railleur, comme si vous étiez certaine d'obtenir tout de moi. Erreur! madame, erreur! je ne ressemble, je vous en préviens, ni au poëte Moser-Hartmann, ni au cardinal légat, ni à tant d'autres que vous avez ensorcelés, dit-on; en vérité, c'est à douter si l'on dort ou si l'on veille. Mais qui êtes-vous donc, madame, pour vous croire assez au-dessus de tous les respects, de tous les devoirs, pour oser me traiter d'égal à égal, moi que les princesses des familles royales n'abordent qu'avec déférence?

— Hélas! monseigneur, je ne suis qu'une pauvre femme, répondit Madeleine.

Et elle rejeta en arrière son voile, qui, jusqu'alors baissé, avait dérobé son visage aux regards de l'archiduc.

XV

Le prince, emporté par la véhémence de son indignation et de son courroux, s'était, tout en parlant, approché peu à peu de la marquise, toujours négligemment assise dans son fauteuil.

Lorsque celle-ci eut rejeté son voile en rejetant légèrement sa tête en arrière, afin de pouvoir attacher ses yeux sur ceux du prince, il resta immobile, et éprouva ce mélange de surprise, d'admiration et de trouble involontaire que presque tout le monde ressentait à la vue de cette charmante figure, à laquelle son teint pâle, ses grands yeux bleu d'azur, ses sourcils noirs et ses cheveux blonds donnaient un charme si singulier.

Cette impression profonde que subissait le prince, Charles Dutertre l'avait aussi subie malgré son amour pour sa femme, malgré les terribles préoccupations de désastre et de ruine dont il était assiégé.

Pendant quelques secondes, l'archiduc resta pour ainsi dire sous la

fascination de ce regard fixe, pénétrant, dans lequel la marquise s'efforçait de concentrer toute l'attraction, toute l'électricité vitale qui était en elle, et de la darder dans les yeux du prince, car la projection du regard de Madeleine était, pour ainsi dire intermittente, et avait, si l'on peut s'exprimer ainsi, des pulsations; aussi, à chacune de ces pulsations, dont il semblait ressentir physiquement le contre-coup, l'archiduc tressaillit-il involontairement; sa morgue glaciale paraissait fondre comme la neige au soleil; sa hautaine attitude s'assouplissait; sa physionomie altière exprimait un trouble inexprimable.

Soudain, Madeleine fit retomber son voile sur son visage, baissa la tête, et tâcha de s'effacer davantage encore, s'il était possible, sous l'ampleur des plis de son mantelet et de sa robe traînante qui cachait complétement son petit pied, de même que ses larges manches cachèrent aussi la main charmante qu'elle avait cordialement tendue au prince; celui ci n'eut donc plus devant lui qu'une forme indécise et chastement voilée.

La coquetterie la plus provoquante, la plus audacieusement décolletée, eût été de l'ingénuité auprès de cette mystérieuse réserve, qui, dérobant aux regards jusqu'au bout du pied, jusqu'au bout des doigts, ne laissait absolument rien apercevoir de la personne, mais donnait le champ libre à l'imagination, qui devait s'allumer au souvenir des récits étranges qui couraient sur la marquise.

Lorsque le visage de Madeleine disparut de nouveau sous son voile, le prince, délivré de l'obsession qu'il subissait malgré lui, reprit son sang-froid, gourmanda rudement sa faiblesse, et, afin de se sauvegarder de tout dangereux entraînement, il s'efforça de songer aux déplorables aventures qui prouvaient la fatale influence de cette femme sur des hommes longtemps inflexibles ou inexorables.

Mais hélas! la chute ou la transformation de ces hommes ramenait forcément les idées du prince sur la marquise et sur son irrésistible influence. Il sentait le péril grave, imminent; mais, on le sait, parfois le danger possède l'attraction de l'abîme.

En vain le prince, pour se rassurer, se disait-il que, d'un naturel flegmatique, il était arrivé jusqu'à la maturité de l'âge sans avoir subi l'empire de ces passions brusques et grossières qui dégradent l'homme. En vain encore il se disait qu'il était prince du sang royal, qu'il devait à la souveraine dignité de son rang de ne pas s'abaisser à de honteux entraînements, etc. En un mot, le malheureux archiduc

philosophait à merveille, mais aussi utilement qu'un homme qui, se voyant avec effroi rouler sur une pente rapide, philosopherait gravement sur les précieux avantages de la stabilité.

Il faut malheureusement des lignes, des phrases, des pages, pour rendre perceptibles des impressions instantanées comme la pensée; car tout ce que nous venons de décrire si longuement, depuis le moment où Madeleine avait levé son voile jusqu'au moment où elle l'avait abaissé, s'était passé en quelques secondes, et l'archiduc, tout en se gourmandant, tâchait, à son insu sans doute (tant sa philosophie dégageait son esprit de la matière), tâchait, disons-nous, d'apercevoir encore les traits de Madeleine à travers la dentelle qui les cachait.

— Je vous disais donc, monseigneur, reprit la marquise en tenant toujours sa tête baissée sous le regard avide et troublé de l'archiduc, je vous disais donc que j'étais une pauvre veuve, qui vaut mieux que sa réputation, et qui ne mérite vraiment pas vos sévérités.

— Madame...

— Oh! je ne vous en fais pas un reproche, monseigneur. Vous avez dû, comme tant d'autres, croire à certains bruits...

— Des bruits, madame! s'écria l'archiduc en sentant avec joie renaître dans son âme sa première colère, des bruits!... C'était un vain bruit, n'est-ce pas, que la scandaleuse apostasie du poëte Moser-Hartmann?

— Ce que vous appelez son apostasie est un fait, monseigneur, soit; mais...

— C'est peut-être aussi un vain bruit, reprit impétueusement l'archiduc en interrompant Madeleine, que la dégradation du cardinal légat?

— C'est encore un fait, monseigneur, soit; mais...

— Ainsi, madame, vous avouez vous-même que...

— De grâce, monseigneur, écoutez-moi! Je m'appelle Madeleine; c'est le nom d'une grande pécheresse, comme vous savez.

— Il lui a été pardonné, madame.

— Oui, parce qu'elle avait *beaucoup... aimé;* cependant, croyez-moi, monseigneur, je n'ai pas à chercher une excuse, ou un exemple dans la vie amoureuse de ma sainte patronne. Je n'ai rien à me faire pardonner, non, rien, absolument rien, monseigneur. Cela paraît vous étonner beaucoup. Aussi, pour me faire tout à fait com-

prendre, ce qui est assez embarrassant, je serai obligée, au risque de passer pour pédante, d'en appeler aux souvenirs classiques de Votre Altesse.

— Que voulez-vous dire, madame ?

— Quelque chose de fort bizarre ; mais l'acrimonie de vos reproches, et d'autres raisons encore, m'obligent à un aveu, ou plutôt à une justification fort singulière.

— Madame, expliquez-vous?

— Vous savez, monseigneur, à quelle condition on choisissait à Rome les *prêtresses de Vesta?*

— Certainement, madame, repondit le prince avec une rougeur pudique.

Et il ajouta ingénument :

— Mais je ne vois pas quel rapport...

— Eh bien! monseigneur, reprit Madeleine en souriant de ce *germanisme*, si nous étions à Rome, sous l'empire des Césars, j'aurais tous les droits possibles, imaginables, à entretenir le feu sacré sur l'autel de la chaste déesse. En un mot, je suis veuve sans avoir jamais été mariée, monseigneur; car, à mon retour d'Europe, le marquis de Miranda, mon parent et mon bienfaiteur, se mourait, et il m'a épousée à son lit de mort, pour me laisser son nom et sa fortune.

L'accent de la vérité est irrésistible; aussi, d'abord, le prince crut aux paroles de Madeleine, malgré la stupeur où le jetait cette révélation si complétement opposée aux bruits d'aventures et de galanterie qui couraient sur la marquise.

L'étonnement du prince se mêla bientôt d'une satisfaction confuse, dont il ne se rendait pas compte. Pourtant, craignant de donner dans un piége, il reprit, non plus avec emportement, mais avec une récrimination douloureuse :

— C'est trop compter sur ma crédulité, madame. Quoi! lorsque tout à l'heure encore vous m'avez avoué que...

— Pardon, monseigneur; faites-moi le plaisir de répondre à quelques questions.

— Parlez, madame.

— Vous avez certes tous les vaillants dehors d'un homme de guerre, monseigneur; et, lorsque je vous voyais à Vienne, monté sur votre beau cheval de bataille, traverser fièrement le *Prater*, suivi

de vos aides de camp, j [illegible] : « Voilà pour moi le type du général d'armée, de l'homme fait pour commander aux soldats.

— Vous m'avez vu à Vienne! demanda l'archiduc, dont la voix rude s'attendrissait singulièrement, vous m'avez remarqué?

— Heureusement vous l'ignoriez, monseigneur; sans cela, vous m'eussiez fait exiler, n'est-ce pas?

— Mais, répondit le prince en souriant, je le crains.

— Allons, c'est de la galanterie; je vous aime mieux ainsi. Je vous disais donc, monseigneur, que vous avez les dehors d'un vaillant homme de guerre, et vous répondez à ces dehors. Cependant vous m'avouerez que parfois la tournure la plus martiale peut cacher... un poltron.

— A qui le dites-vous, madame? J'ai eu sous mes ordres un général-major qui avait bien la figure la plus farouche qu'on puisse imaginer, et c'était un fieffé poltron.

— Vous m'avouerez encore, monseigneur, que parfois aussi l'enveloppe la plus chétive peut recéler un héros.

— Certes, le grand Frédéric, le prince Eugène, ne payaient pas de mine...

— Hélas! monseigneur, c'est cela même; et moi, tout au contraire de ces grands hommes, malheureusement je paye trop de mine.

— Que voulez-vous dire, madame?

— Eh! mon Dieu, oui! Je suis comme le poltron qui fait trembler tout le monde avec sa mine rébarbative, et qui, à part soi, est plus tremblant que les plus tremblants de ceux qu'il intimide. En un mot, j'inspire souvent malgré moi ce que je ne ressens pas : figurez-vous, monseigneur, un pauvre glaçon tout surpris de porter autour de lui la flamme et l'incendie! Aussi j'aurais parfois la prétention de me croire un phénomène, si je ne me rappelais que les beaux fruits de mon pays, si vermeils, si délicats, si parfumés, m'inspiraient parfois de furieux appétits, sans partager le moins du monde le bel appétit qu'ils me donnaient, sans qu'ils éprouvassent enfin le plus léger désir d'être croqués. Il en est ainsi de moi, monseigneur : il paraît qu'aussi innocente en cela que les fruits de mon pays, je donne, à certains égards, des faims d'ogre, moi qui suis d'une frugalité cénobitique. Aussi ai-je pris le parti de ne plus m'étonner de l'influence que

j'exerce involontairement; mais comme, après tout, cette action est puissante, en cela qu'elle met en jeu une des plus violentes passions de l'homme, je tâche de tirer parfois le meilleur parti possible de mes victimes, soit pour elles-mêmes, soit pour autrui, et cela, je vous le jure, sans coquetterie, sans tromperie, sans promesses. « Je brûle pour vous, me dit-on. — Soit, brûlez; peut-être l'ardeur de vos feux fera-t-elle fondre ma glace; peut-être la lave se cachera-t-elle en moi sous la neige. Brûlez, brûlez donc; faites que votre flamme me gagne, je ne demande pas mieux; car je suis libre comme l'air, et j'ai vingt-deux ans. »

Madeleine, en disant ces mots, redressa la tête, releva son voile, et regarda fixement l'archiduc.

La marquise disait vrai, car sa passion pour son *blond archange*, dont elle s'était entretenue avec Sophie Dutertre, n'avait eu jusqu'alors rien de terrestre.

Le prince crut Madeleine : d'abord parce que presque toujours la vérité porte avec soi la conviction, puis parce qu'il se sentait heureux d'ajouter foi aux paroles de la jeune femme; il rougissait moins de s'avouer l'impression subite, profonde, que cette singulière créature lui causait, en se disant qu'après tout elle eût été digne *d'entretenir le feu sacré de Vesta;* aussi l'imprudent, les yeux fixés sur les yeux de Madeleine, aspirait-il à loisir le philtre enchanter en les contemplant avec une avidité passionnée.

Madeleine reprit en souriant :

— En ce moment, monseigneur, vous vous faites, j'en suis sûre, une question que je me fais souvent.

— Voyons.

— Vous vous demandez (pour parler comme une romance du vieux temps), *quel est celui qui me fera partager sa flamme?* Eh bien! moi aussi je serais très-curieuse de pénétrer l'avenir à ce sujet.

— Cet avenir, pourtant, dépend de vous.

— Non pas, monseigneur; pour qu'une lyre résonne, il faut qu'on la fasse vibrer.

— Et cet heureux mortel, qui sera-t-il?

— Mon Dieu! qui sait? peut-être vous, monseigneur.

— Moi! s'écria le prince ébloui, transporté; moi!...

— Je dis peut-être.

— Oh! que faudrait-il faire?

— Me plaire.

— Et pour cela?

— Écoutez, monseigneur.

— Je vous en prie, ne m'appelez pas monseigneur; c'est trop cérémonieux.

— Oh! oh! monseigneur; c'est une grande faveur pour un prince que d'être traité avec familiarité; il faut la mériter. Vous me demandez comment me plaire? Je veux vous citer, non un exemple, mais un fait. Le poëte Moser-Hartman, dont j'ai, ainsi que vous le dites, causé l'apostasie, m'a adressé la plus singulière déclaration du monde. Un jour il me rencontre chez une amie commune, me regarde longtemps, et enfin me dit d'un air d'alarme et de courroux: « Madame, pour la tranquillité du spiritualisme, on devrait vous enterrer toute vive. » Et il sort; mais le lendemain il vient chez moi, fou d'amour, en proie, me dit-il, à une passion aussi subite, aussi nouvelle que brûlante. « Brûlez, lui dis-je, mais écoutez un conseil d'amie: la passion vous dévore, qu'elle coule dans vos vers. Devenez un grand poëte, et peut-être votre gloire m'enivrera. »

— Et l'enivrement ne vous est pas venu? dit le prince.

— Non; mais la gloire est restée à mon amoureux pour se consoler, et un poëte se console de tout avec la gloire. Eh bien! monseigneur, franchement, ai-je bien ou mal usé de mon influence?

Soudain l'archiduc tressaillit.

Un soupçon poignant lui serra le cœur. Dissimulant cette pénible angoisse, il dit à Madeleine en s'efforçant de sourire:

— Mais, madame, votre aventure avec le cardinal légat n'a pas eu pour lui une fin si heureuse; que lui est-il resté, à lui, pour se consoler?

— Il lui est resté la conscience d'avoir délivré de sa présence un pays qui l'abhorrait, répondit gaiement Madeleine; n'est-ce donc rien que cela, monseigneur?

— Voyons, entre nous, madame, quel intérêt aviez-vous à rendre ce malheureux homme victime d'un si terrible scandale?

— Comment! quel intérêt, monseigneur? mais celui de démasquer un infâme hypocrite, de le faire chasser d'une ville qu'il opprimait, de le couvrir enfin de mépris et de honte. « Je crois à votre passion, lui ai-je dit, et peut-être la partagerai-je si vous vous masquez en

cavalier Pandour pour venir avec moi au bal du Rialto, mon cher cardinal; c'est de ma part un caprice bizarre, insensé, soit; mais c'est ma condition; et d'ailleurs, qui vous reconnaîtra sous le masque ? » Cet horrible prêtre avait la tête tournée; il a accepté, je l'ai perdu.

— Et moi, vous ne me perdrez pas ainsi que le cardinal légat, madame! s'écria l'archiduc en se levant et faisant un suprême effort pour rompre le charme dont il sentait déjà l'irrésistible puissance. Je vois le piége; j'ai des ennemis, vous voulez, par vos séductions perfides, m'entraîner à quelque démarche dangereuse, et ensuite me livrer aussi au mépris et aux risées que mériterait ma faiblesse. Mais, Dieu soit béni! il m'ouvre les yeux à temps. Je le reconnais avec horreur, cette fascination diabolique, qui m'ôtait l'usage de ma raison, n'était pas même de l'amour, non, je cédais à la passion la plus grossière, la plus ignoble, qui puisse ravaler l'homme au niveau de la brute, à cette passion que, pour ma honte et pour la vôtre, je veux nommer tout haut, à LA LUXURE, madame!!!

Madeleine haussa les épaules, se mit à rire d'un air moqueur, se leva, alla droit au prince, qui, dans son agitation, s'était reculé jusqu'à la cheminée, le prit délicatement par la main, et le ramena s'asseoir auprès d'elle, sans qu'il eût la force de s'opposer à cette douce violence.

— Faites-moi la grâce de m'écouter, monseigneur, dit Madeleine, je n'ai plus que quelques mots à vous dire, et ensuite de votre vie vous ne reverrez la marquise de Miranda.

XVI

Lorsque Madeleine eut fait rasseoir l'archiduc auprès d'elle, elle lui dit :

— Ecoutez, monseigneur, je serai franche, tellement franche, que je vous défie de ne pas me croire. Je suis venue ici dans l'espoir de vous tourner la tête.

— Ainsi, s'écria le prince stupéfait, ainsi vous l'avouez !

— Parfaitement. Ce but atteint, je voulais user de mon empire sur vous pour obtenir, je vous l'ai dit, monseigneur, au commencement de cet entretien, deux choses regardées l'une comme presque impossible, l'autre comme tout à fait impossible.

— Vous avez raison, madame, de me défier de ne pas vous croire, répondit le prince avec un sourire contraint, je vous crois.

— Les deux actions que je voulais obtenir de vous étaient grandes, nobles, généreuses ; elles vous auraient fait chérir et respecter. Il y a loin de là, je pense, à vouloir abuser de mon empire pour vous pousser au mal ou à l'indignité, ainsi que vous le supposez.

— Mais enfin, madame, de quoi s'agit-il ?

— D'abord un acte de clémence ou plutôt de justice, qui vous rallierait une foule de cœurs en Lombardie, la grâce pleine et entière du colonel Pernetti.

Le prince bondit sur son fauteuil et s'écria :

— Jamais ! madame ! jamais.

— La grâce pleine et entière du colonel Pernetti, l'un des hommes les plus vénérés de toute l'Italie, poursuivit Madeleine sans tenir compte de l'interruption du prince. La juste fierté de cet homme de cœur l'empêchera toujours de solliciter de vous le moindre adoucissement à ses malheurs, mais venez généreusement au-devant de lui, et sa reconnaissance vous assurera de son dévouement.

— Je vous répète, madame, que de hautes raisons d'État s'opposent à ce que vous demandez. C'est impossible, tout à fait impossible.

— Bien entendu, j'ai commencé moi-même par vous le dire, monseigneur. Quant à l'autre chose, plus impossible encore sans doute, il s'agit tout simplement de votre consentement au mariage d'un jeune homme que vous avez élevé

— Moi ! s'écria l'archiduc, comme s'il en croyait à peine ses oreilles; moi ! consentir au mariage du comte Frantz !

— Je ne sais pas s'il est comte ; ce que je sais, c'est qu'il s'appelle Frantz, ainsi que me l'a dit ce matin mademoiselle Antonine Hubert, ange de douceur et de beauté que j'ai aimée toute petite, et pour qui je ressens à la fois la tendresse d'une sœur et d'une mère.

— Madame, dans trois heures d'ici le comte Frantz aura quitté Paris, voilà ma réponse.

— Mon Dieu, monseigneur, c'est à merveille; tout ceci est impossible, absolument impossible; encore une fois, c'est convenu.

— Alors, madame, pourquoi me le demander ?

— Eh ! mais, monseigneur, afin de l'obtenir.

— Comment! malgré tout ce que je viens de vous dire, vous espérez encore ?

— J'ai cette prétention-là, monseigneur.

— Une pareille confiance...

— Est bien modeste, car je ne compte pas sur ma présence.

— Et sur quoi donc comptez-vous, madame?

— Sur mon absence, monseigneur, dit Madeleine en se levant.

— Sur votre absence ?

— Sur mon souvenir, si vous le préférez.

— Vous partez, dit vivement le prince sans pouvoir cacher son dépit et son regret, vous partez déjà.

— C'est mon seul et dernier moyen de vous amener à composition.

— Mais enfin, madame...

— Tenez, monseigneur, voulez-vous que je vous dise ce qu'il va arriver ?

— Voyons, madame.

— Je vais vous quitter. Vous serez tout d'abord soulagé d'un grand poids; ma présence ne vous obsédera plus de toutes sortes de tentations qui ont leur angoisse et leur charme ; vous me chasserez tout à fait de votre pensée. Malheureusement, peu à peu et malgré vous, je reviendrai l'occuper ; ma figure mystérieuse, voilée, vous suivra partout ; vous ressentirez bien davantage encore ce qu'il y a de peu platonique dans votre penchant vers moi, et ces sentiments n'en seront que plus irritants, plus obstinés. Aussi demain, après-demain peut-être, réfléchissant qu'après tout je ne vous demandais que des actions nobles, généreuses, vous regretterez amèrement mon départ : vous me rappellerez; mais il sera trop tard, monseigneur.

— Trop tard ?

— Trop tard pour vous, pas pour moi. Je me suis mis dans la

tête que le colonel Pernetti aurait sa grâce et que M. Frantz épouserait Antonine. Vous comprenez, monseigneur, qu'il faudra bien que cela soit.

— Malgré moi ?

— Malgré vous.

— C'est un peu fort.

— C'est ainsi. Car, voyons, monseigneur, pour ne vous parler que de faits que vous n'ignorez pas : quand on a su amener le cardinal légat que vous connaissez à courir la mascarade en cavalier Pandour, quand on a su faire éclore un grand poëte sous la chaleur d'un regard, quand on a su rendre amoureux (dans l'expression toute terrestre du mot, je l'avoue humblement) un homme comme vous, monseigneur, il est évident que l'on peut autre chose. Vous forcez, n'est-ce pas, ce pauvre M. Frantz à partir de Paris? mais la route est longue, et avant qu'il soit hors de France, j'ai deux jours devant moi. Quelque peu de retard dans la grâce du colonel Pernetti ne sera rien pour lui, et, après tout, sa grâce ne dépend pas que de vous seul, monseigneur ; vous ne pouvez pas vous imaginer où peut atteindre le ricochet des influences, et grâce à Dieu, ici, en France, j'ai tout moyen et toute liberté d'agir. C'est donc la guerre que vous voulez, monseigneur; va pour la guerre. Je pars, et je vous laisse déjà blessé... c'est-à-dire amoureux. Eh! mon Dieu! (quoique je puisse à bon droit m'enorgueillir de ce succès) ce n'est pas par vanité que j'insiste sur l'impression subite que j'ai faite sur vous ; car, en vérité, je n'ai pas mis la moindre coquetterie en tout ceci ; presque toujours j'ai eu mon voile baissé, et je suis habillée en véritable mère-grand... Allons, adieu, monseigneur ; me ferez-vous du moins la grâce de m'accompagner jusqu'à la porte de votre premier salon ! La guerre n'empêche pas la courtoisie.

L'archiduc était dans un trouble inexprimable ; il sentait que Madeleine disait vrai ; car déjà, à la seule pensée de la voir s'éloigner pour toujours peut-être, il éprouvait un véritable chagrin ; puis, réfléchissant que si le charme, l'attrait singulier et presque irrésistible de cette femme agissait puissamment sur lui, qui, pour tant de raisons, avait dû se croire sauvegardé d'une telle influence, bien d'autres que lui pourraient céder à cet empire, alors il ressentait une sorte de jalousie vague, mais amère et courroucée, et cependant il ne pouvait se résoudre à accorder la grâce qu'on lui demandait, et à

consentir au mariage de Frantz; néanmoins, comme tous les indécis, il essaya de gagner du temps, et dit à la marquise, avec émotion :

— Puisque je ne dois plus vous revoir, prolongez du moins quelque peu cette visite.

— A quoi bon, monseigneur?

— Peu vous importe, si cela me rend heureux.

— Cela ne vous rendra nullement heureux, monseigneur, car vous n'avez ni la force de me laisser partir, ni la force de m'accorder ce que je vous demande.

— C'est vrai, répondit le prince en soupirant, les deux choses me semblent aussi impossibles l'une que l'autre.

— Ah ! comme demain, comme tout à l'heure, après mon départ, vous vous repentirez !

Le prince, en suite d'un assez long silence, reprit avec effort et de sa voix la plus insinuante :

— Tenez, ma chère marquise, supposons, ce qui n'est pas supposable, que peut-être un jour je songe à vous accorder la grâce de Pernetti.

— Une supposition ? peut-être un jour vous songerez ?... Combien tout cela est vague et nébuleux, monseigneur ! Dites donc tout uniment : Admettez que je vous accorde la grâce du colonel Pernetti.

— Eh bien ! soit, admettez cela.

— Bon, vous m'accordez cette grâce, monseigneur, et vous consentez au mariage de Frantz ? Il me faut tout ou rien.

— Quant à cela, jamais ! jamais !

— Ne dites donc pas jamais, monseigneur. Est-ce que vous en savez quelque chose ?

— Après tout, une supposition n'engage à rien. Enfin, admettons que je fasse tout ce que vous désirez... je serai du moins certain de ma récompense...

— Vous me le demandez, monseigneur? Est-ce que toute généreuse action ne porte pas en elle sa récompense ?

— D'accord. Mais il en est une, à mes yeux, la plus précieuse de toutes, et celle-là, vous pouvez seule la donner.

— Oh ! pas de conditions, monseigneur.

— Comment ?

— Voyons, franchement, monseigneur, est-ce que je puis m'engager à quelque chose ? Est-ce que tout ne dépend pas, non de moi, mais de vous ? Plaisez-moi, cela vous regarde.

— Oh ! quelle femme vous êtes ! dit le prince avec dépit. Mais enfin, vous plairai-je ? Croyez-vous que je vous plaise ?

— Ma foi ! monseigneur, je n'en sais rien. Vous n'avez jusqu'ici rien fait pour cela, sinon de m'accueillir assez rudement, soit dit sans reproche.

— Mon Dieu ! j'ai eu tort ; pardonnez-moi ; si vous saviez aussi l'inquiétude, je dirais presque la crainte que vous m'inspirez, chère marquise !

— Allons, je vous pardonne le passé, monseigneur, et vous promets de mettre la meilleure volonté du monde à me laisser séduire... et, comme je suis très-franche, j'ajouterai même qu'il me semble que j'aimerais assez que vous réussissiez.

— Vraiment ! s'écria le prince enivré.

— Oui, vous êtes à demi souverain, vous le serez peut-être un jour, et il peut y avoir toutes sortes de belles et bonnes choses à vous faire faire un jour de par l'empire de cette ardente passion que vous avez flétrie tout à l'heure en vrai capucin, passez-moi le terme. Allez, monseigneur, si le bon Dieu l'a mise chez toutes ses créatures, cette passion, il a su ce qu'il faisait. C'est une force immense, car, dans l'espoir de la satisfaire, ceux qui l'éprouvent sont capables de tout, même des actions les plus généreuses, n'est-ce pas, monseigneur ?

— Ainsi, ajouta le prince dans un ravissement croissant, je puis espérer...

— Espérez tout à votre aise, monseigneur, mais voilà tout, je ne m'engage à rien, ma foi ! Brûlez, brûlez ; fasse que ma neige se fonde à votre flamme.

— Mais enfin, supposez que je vous aie accordé tout ce que vous me demandez, qu'éprouveriez-vous pour moi ?

— Peut-être cette première preuve de dévouement à mes désirs me causerait-elle une vive impression, mais je ne puis l'affirmer ; ma divination ne va pas jusque-là, monseigneur.

— Ah ! vous êtes impitoyable ! s'écria le prince avec un dépit douloureux, vous ne savez qu'exiger.

— Vaut-il mieux vous faire de fausses promesses, monseigneur ? Cela ne serait digne ni de vous ni de moi ; et puis enfin, voyons, parlons en gens de cœur. Encore une fois, qu'est-ce que je vous demande ? de vous montrer juste et clément pour le plus honorable des hommes ; paternel pour l'orphelin que vous avez élevé. Si vous saviez, ces pauvres enfants, comme ils s'aiment ! Quelle naïveté ! quelle tendresse ! quel désespoir ! Ce matin, en me parlant de la ruine de ses espérances, Antonine m'a émue jusqu'aux larmes.

— Frantz est d'une naissance illustre, j'ai d'autres projets et d'autres vues sur lui, reprit impatiemment le prince, il ne peut pas se mésallier à ce point.

— Le mot est joli. Et qui suis-je donc, moi, monseigneur ? Magdalena Pérès, fille d'un honnête négociant du Mexique ruiné par des banqueroutes, et marquise de hasard. Vous m'aimez pourtant sans crainte de mésalliance ?

— Eh ! madame ! moi ! moi !

— Vous, vous, c'est autre chose, n'est-ce pas ? comme dit la comédie.

— Du moins, je suis libre de mes actions.

— Et pourquoi donc Frantz ne serait-il pas libre des siennes, lorsque ses vœux se bornent à une vie modeste et honorable, embellie par un pur et noble amour ? Allez, monseigneur, si vous étiez, comme vous le dites, épris de moi, comme vous compatiriez tendrement au désespoir d'amour de ces deux pauvres enfants qui s'adorent avec l'innocence et l'ardeur de leur âge ! Si la passion ne vous rend pas meilleur, plus généreux, cette passion n'est pas vraie, et si je dois jamais la partager, il faut que je commence par y croire ; ce que je ne puis, en voyant votre impitoyable dureté pour Frantz.

— Eh ! mon Dieu, si je l'aimais moins, je ne serais pas impitoyable.

— Singulière façon d'aimer les gens !

— Ne vous ai-je pas dit que je pensais pour lui à de hautes destinées ?

— Et je vous dis, monseigneur, que les hautes destinées que vous

lui réservez lui seront odieuses. Il est né pour une vie heureuse, modeste et douce ; ses goûts simples, la timidité de son caractère, ses qualités même, l'éloignent de tout ce qui est honneurs et splendeur : est-ce vrai ?

— Mais alors, dit le prince très-surpris, mais vous le connaissez nc ?

— Je ne l'ai jamais vu.

— Comment savez-vous ?...

— Est-ce que cette chère Antonine ne m'a pas fait toutes ses confidences ? est-ce que, d'après la manière d'aimer des gens, on ne devine pas leur caractère ? En un mot, monseigneur, le caractère de Frantz est-il tel que je le dis, oui ou non ?

— Il est vrai, tel est son caractère.

— Et vous auriez la cruauté de lui imposer une existence qui lui serait insupportable, tandis qu'il trouve là, sous sa main, le bonheur de sa vie ?

— Mais sachez donc que j'aime Frantz comme mon propre fils, et jamais je ne consentirai à me séparer de lui !

— Beau plaisir pour vous d'avoir sans cesse sous les yeux la figure navrée d'une pauvre créature dont vous aurez causé l'éternel malheur ! D'ailleurs Antonine est orpheline ; rien ne l'empêche d'accompagner Frantz : au lieu d'un enfant, vous en auriez deux. Combien alors la vue de ce bonheur toujours souriant et doux vous reposerait délicieusement de vos grandeurs, des adulations d'un entourage menteur et intéressé ; avec quelle joie vous iriez vous rafraîchir le cœur et l'âme auprès de ces deux enfants qui vous chériraient de tout le bonheur qu'ils vous devraient !

— Tenez, laissez-moi, s'écria le prince de plus en plus ému. Je ne sais quelle inconcevable puissance ont vos paroles, mais je sens chanceler mes résolutions les plus arrêtées, je sens faiblir les idées de toute ma vie.

— Plaignez-vous donc de cela, monseigneur ! Tenez, entre nous, sans médire des princes, souvent ils font bien, je crois, de renoncer aux idées de toute leur vie, car Dieu sait ce que c'est que ces idées-là. Voyons, croyez-moi, cédez à l'impression qui vous domine, elle est bonne et généreuse.

— Eh ! mon Dieu ! sais-je seulement, à cette heure, distinguer le bien du mal ?

— Interrogez pour cela, monseigneur, la figure de ceux dont vous aurez assuré le bonheur ; quand vous direz à l'un : « Allez, pauvre exilé, allez revoir la patrie que vous pleurez ; vos frères vous tendent leurs bras ; » et à l'autre : « Mon enfant bien-aimé, sois heureux, épouse Antonine, » alors, regardez-les bien l'un et l'autre, monseigneur, et si des larmes viennent mouiller leurs yeux, comme en ce moment elles mouillent les vôtres et les miens, soyez tranquille, monseigneur, c'est le bien que vous aurez fait, et à ce bien, pour vous encourager, car votre émotion me touche, je vous promets d'accompagner Antonine en Allemagne.

— Il serait vrai ! s'écria le prince éperdu, vous me le promettez ?

— Il faut bien, monseigneur, reprit Madeleine en souriant, vous donner le temps de me séduire.

— Eh bien ! quoi qu'il arrive, quoi que vous fassiez, car vous vous plaisez peut-être à vous jouer de moi, reprit le prince en se jetant aux genoux de Madeleine, je vous donne ma parole royale que je pardonne à l'exilé, que je...

L'archiduc fut brusquement interrompu par un bruit assez violent qui se fit tout à coup derrière la porte du salon, bruit que dominaient plusieurs voix paraissant échanger des paroles très-vives, entre autres celles-ci :

— Je vous dis, monsieur, que vous n'entrerez pas !

L'archiduc se releva soudain, devint pâle de dépit et de colère, et dit à Madeleine, qui écoutait aussi avec surprise :

— Je vous en conjure, entrez dans la pièce voisine ; il se passe ici quelque chose d'extraordinaire. Dans un instant je vous rejoins.

A cet instant, un coup assez violent retentissait derrière la porte. Le prince ajouta en allant ouvrir à Madeleine la pièce voisine :

— Entrez là, de grâce.

Puis, refermant la porte, et voulant dans sa colère savoir la cause de ce bruit insolent et inaccoutumé, il sortit soudain du salon et vit M. Pascal, que deux aides de camp très-émus tâchaient de contenir.

XVII

A la vue de l'archiduc, les aides de camp s'écartèrent respectueusement, et M. Pascal, qui semblait hors de lui-même, s'écria :

— Mordieu ! monseigneur, on accueille singulièrement les gens ici !...

Le prince, se souvenant alors seulement du rendez-vous qu'il avait donné à M. Pascal, et craignant pour sa propre dignité quelque nouvelle incartade de ce brutal personnage, lui dit en lui faisant signe de le suivre :

— Venez, monsieur, venez.

Et, aux yeux des aides de camp silencieux, la porte se referma sur le prince et sur le financier.

— Maintenant, monsieur, reprit l'archiduc blême de colère et se contenant à peine, me direz-vous la cause d'un pareil scandale?

— Comment! monseigneur, vous me donnez audience pour trois heures, je suis ponctuel; un quart d'heure se passe, personne; une demi-heure, personne ; ma foi! je perds patience, et je prie un de vos officiers de venir vous rappeler que je vous attends. On me répond que vous êtes en audience. Je me remets à ronger mon frein; mais enfin, au bout d'une autre demi-heure, je déclare formellement à vos messieurs que, s'ils ne veulent pas venir vous avertir, je suis décidé à y aller moi-même.

— Ceci, monsieur, est d'une audace !...

— Comment! d'une audace? Ah çà ! monseigneur, est-ce moi qui ai besoin de vous, ou vous qui avez besoin de moi?

— Monsieur Pascal !...

— Est-ce moi qui suis venu à vous, monseigneur? Est-ce moi qui vous ai demandé un service d'argent?

— Mais, monsieur...

— Mais, monseigneur, lorsque je consens à me déranger de mes affaires pour venir attendre daus votre antichambre, ce que je ne fais pour personne, il me semble que vous ne devez pas me laisser donner au diable pendant une heure, et justement à l'heure la plus

intéressante de la Bourse, que j'aurai manquée aujourd'hui, grâce à vous, monseigneur, désagrément qui ne m'empêchera pas de trouver fort étrange que vos aides de camp me repoussent lorsque, sur le refus de m'annoncer, je prends le parti de m'annoncer moi-même.

— La discrétion, les plus simples convenances, vous commandaient d'attendre la fin de l'audience que je donnais, monsieur.

— C'est possible, monseigneur; mais, malheureusement, ma juste impatience m'a commandé tout le contraire de la *discrétion*, et, franchement, je croyais mériter un autre accueil en venant vous parler d'un service que vous m'aviez supplié de vous rendre.

Dans le premier moment de son dépit, de sa colère, encore exaltés par les grossièretés de M. Pascal, le prince avait oublié que la marquise de Miranda pouvait tout entendre de la pièce voisine où elle se trouvait; aussi, écrasé de honte, et sentant alors le besoin d'apaiser la rude et fâcheuse humeur du personnage, qui ne s'était déjà que trop manifestée, le prince, se contraignant de toutes ses forces pour paraître calme, tâcha d'emmener M. Pascal, tout en causant avec lui, du côté de l'embrasure d'une des fenêtres, afin d'empêcher Madeleine d'entendre la suite de cet entretien.

— Vous savez, monsieur Pascal, reprit-il, que j'ai toujours été très-tolérant pour les brusqueries de votre caractère. Il en sera cette fois encore ainsi.

— Vous êtes, en vérité, trop bon, monseigneur, répondit Pascal avec ironie; mais c'est que, voyez-vous, chacun a souvent ses petites contrariétés, et, en ce moment, j'en ai de grandes, ce qui fait que je ne possède pas tout à fait la mansuétude d'un agneau.

— Cette excuse, ou plutôt cette explication, me suffit et m'explique tout, monsieur Pascal, répondit le prince, dominé par le besoin qu'il avait des services du financier. La contrariété, je le sais, aigrit souvent les caractères les plus faciles : ne parlons donc plus du passé. Vous m'avez demandé d'avancer de deux jours le rendez-vous que nous avions pris pour terminer notre affaire. J'espère que vous m'apportez une réponse satisfaisante.

— Je vous apporte un Oui bien complet, monseigneur, répondit notre homme en s'adoucissant. Et il tira un portefeuille de sa poche. De plus, pour corroborer ce oui, voici un bon sur la banque de

France, pour toucher le dixième de la somme, et cet engagement de moi pour le restant de l'emprunt.

— Ah ! mon cher monsieur Pascal ! s'écria le prince radieux, vous êtes un homme... un homme d'or !

— *Un homme d'or !* c'est le mot, monseigneur. Voilà sans doute la cause de votre penchant pour moi.

Le prince ne releva pas ce sarcasme. Tout heureux de cette journée qui semblait combler ses vœux les plus divers, et très-impatient de congédier le financier afin d'aller retrouver Madeleine, il reprit :

— Puisque tout est convenu, mon cher monsieur Pascal, échangeons seulement nos signatures, et, demain matin ou après, à votre heure, nous nous entendrons pour régulariser complétement l'affaire.

— Je comprends, monseigneur : une fois l'argent et la signature en poche, le plus vif besoin de votre cœur est de vous débarrasser au plus tôt de votre très-humble serviteur Pascal ! et demain vous l'adresserez à quelque subalterne chargé de vos pouvoirs et de régulariser l'affaire.

— Monsieur !

— Bon ! monseigneur, est-ce que ce n'est pas la marche naturelle des choses ? Avant le prêt, on est un bon génie, *un demi* ou *un trois quarts de Dieu ;* une fois l'argent prêté, on est un juif, un arabe. Je connais ceci, c'est le revers de la médaille. Ne vous hâtez donc pas tant, monseigneur, de retourner ladite médaille.

— Enfin, monsieur, expliquez-vous.

— Tout de suite, monseigneur, car je suis pressé. L'argent est là, ma signature est là, ajouta-t-il en frappant sur le portefeuille, l'affaire est conclue à une condition. — Encore des conditions ?

— Chacun, monseigneur, fait ses petites affaires comme il les entend. Ma condition, d'ailleurs, est bien simple.

— Voyons, monsieur, terminons.

— Hier je vous ai fait remarquer dans le jardin, où il se promenait, un beau jeune homme blond, qui demeure ici, m'avez-vous dit.

— Sans doute ; c'est le comte Frantz, mon filleul.

— On ne peut certes voir un plus joli garçon, je vous l'ai dit. Or donc, étant le parrain de ce joli garçon, vous devez avoir, n'est-ce pas, quelque influence sur lui ?

— Où voulez-vous en venir, monsieur?

— Monseigneur, dans l'intérêt de votre cher filleul, je vous dira en confidence que je crois l'air de Paris mauvais pour lui.

— Comment?

— Oui, et vous feriez sagement de le renvoyer en Allemagne; sa santé y gagnerait beaucoup, monseigneur, beaucoup, beaucoup.

— Est-ce une plaisanterie, monsieur?

— Cela est si sérieux, monseigneur, que l'unique condition que je mette à la conclusion de notre affaire est celle-ci : Vous ferez partir votre filleul pour l'Allemagne dans les vingt-quatre heures au plus tard.

— En vérité, monsieur, je ne puis revenir de ma surprise. Quel intérêt avez-vous au départ de Frantz ? C'est inexplicable.

— Je vais m'expliquer, monseigneur; et, pour vous faire bien comprendre l'intérêt que j'ai à ce départ, il faut que je vous fasse une confidence; cela me permettra de mieux préciser encore ce que j'attends de vous. Or donc, monseigneur, tel que vous me voyez, je suis amoureux fou. Eh! mon Dieu! oui, amoureux fou; cela vous paraît drôle, et à moi aussi. Mais enfin cela est. Je suis donc amoureux fou d'une jeune fille appelée mademoiselle Antonine Hubert, votre voisine.

— Vous, monsieur! s'écria le prince abasourdi, vous!

— Certainement, moi! moi, Pascal! et pourquoi donc pas, monseigneur? *L'amour est de tout âge*, dit la chanson. Seulement, comme il est aussi de l'âge de votre filleul, M. Frantz, il s'est mis le plus innocemment du monde à aimer mademoiselle Antonine; celle-ci, non moins innocemment, a payé de retour ce joli garçon; ce qui me place, vous le voyez, dans une position fort désobligeante; heureusement, de cette position vous pouvez parfaitement m'aider à sortir, monseigneur.

— Moi?

— Oui, monseigneur; voici comme : faites partir M. Frantz à l'instant, garantissez-moi, et c'est facile, qu'il ne remettra pas les pieds en France avant plusieurs années; le reste me regarde.

— Mais vous n'y songez pas, monsieur. Si cette jeune personne aime Frantz.

— Le reste me regarde, vous dis-je, monseigneur; le président Hubert n'a pas deux jours à vivre, mes batteries sont prêtes; la petite sera forcée d'aller vivre avec une vieille parente horriblement avaricieuse et cupide; une centaine de mille francs me répondront de cette mégère, et, une fois qu'elle tiendra la petite entre ses griffes, je jure Dieu qu'il faudra bien qu'Antonine devienne bon gré, mal gré, *madame Pascal*, et encore il n'y aura pas besoin de la violenter. Allez, monseigneur, toutes les amourettes de quinze ans ne tiennent pas contre l'envie de devenir, je ne dirai pas *madame l'archiduchesse*, mais *madame l'archimillionnaire*. Maintenant, monseigneur, vous le voyez, j'ai franchement joué cartes sur table; n'ayant aucun intérêt à agir autrement, il doit vous importer peu ou point que votre filleul épouse une petite fille qui n'a pas le sou. La condition que je vous pose est des plus faciles à remplir. Encore une fois, est-ce oui? est-ce non?

Le prince était atterré, bien moins des projets de Pascal et de son odieux cynisme que de la cruelle alternative où le plaçait la condition imposée par le financier.

Ordonner le départ de Frantz et s'opposer à son mariage avec Antonine, c'était perdre Madeleine; refuser la condition posée par M. Pascal, c'était renoncer à un emprunt qui lui permettait d'accomplir des projets d'ambitieux agrandissement.

Au milieu de cette lutte de deux passions violentes, le prince, en vrai prince qu'il était, se souvint qu'il avait seulement engagé sa parole à Madeleine pour la grâce de l'exilé, le tumulte causé par l'emportement de Pascal ayant interrompu le prince au moment où il allait aussi jurer à Madeleine de consentir au mariage de Frantz.

Malgré la facilité que lui laissait cette échappatoire, l'archiduc sentit surtout à ce moment combien déjà était puissante sur lui l'influence de la marquise, car, la veille, le matin même, il n'eût pas hésité un instant à sacrifier Frantz à son ambition.

L'hésitation et la perplexité du prince frappaient Pascal d'une surprise croissante; il n'avait pas cru que sa demande au sujet de Frantz pût faire seulement question; néanmoins, pour peser sur la détermination du prince en lui remettant sous les yeux les conséquences de son refus, il rompit le premier le silence et dit :

— En vérité, monseigneur, votre hésitation n'est pas concevable! Comment! par condescendance, par faiblesse pour une amourette d'écolier, vous renonceriez à la certitude d'acquérir une couronne?

Car, après tout, le *duché* dont on vous offre la cession est souverain et indépendant. Cette cession, mon emprunt seul peut vous mettre à même de l'accepter, ce qui, soit dit en passant, n'est pas peu flatteur pour le bonhomme Pascal. Car enfin, de par l'empire de son petit boursicot, il peut faire ou ne pas faire des souverains ; il peut ou permettre ou empêcher ce joli commerce où se vendent, se revendent, se cèdent et se rétrocèdent ces jobards de peuples, ni plus ni moins que si c'était un parc de bœufs ou de moutons. Mais cela ne me regarde point. Je suis peu politique ; mais vous qui l'êtes, monseigneur, je ne comprends pas votre hésitation. Encore une fois, est-ce oui ? est-ce non?

— C'est non, dit Madeleine en sortant soudain de la pièce voisine, d'où elle avait entendu la conversation précédente, malgré les précautions du prince.

XVIII

L'archiduc, à l'apparition inattendue de la marquise de Miranda, partagea la surprise de M. Pascal ; celui-ci jeta d'abord des regards ébahis sur Madeleine, la croyant commensale du palais, car elle avait ôté son chapeau, et sa beauté singulière rayonnait dans toute sa splendeur. L'ombre jusqu'alors portée par la passe de son chapeau, qui cachait en partie le front et les joues, avait disparu, et la vive lumière du grand jour, faisant valoir encore la transparente pureté du teint pâle et brun de Madeleine, dorait les boucles légères de sa magnifique chevelure blonde, et donnait à l'azur de ses grands yeux aux longs sourcils noirs cette étincelante limpidité que donne au bleu d'une mer tranquille le rayon de soleil qui la pénètre.

Madeleine, la joue légèrement colorée par l'indignation que lui causait l'odieux projet de Pascal, le regard animé, les narines frémissantes, la tête fièrement redressée sur son cou élégant et souple,

Madeleine s'avança donc au milieu du salon, et répéta en s'adressant au financier.

— Non, le prince n'acceptera pas la condition que vous avez l'audace de lui imposer, monsieur.

— Madame, balbutia M. Pascal en sentant son effronterie habituelle l'abandonner, et se reculant à la fois troublé, intimidé, charmé; madame, je ne sais pas qui vous êtes, je ne sais de quel droit vous...

— Allons, monseigneur, reprit la marquise en s'adressant à l'archiduc, reprenez donc votre dignité, non de prince, mais d'homme; accueillez donc avec le mépris qu'elle mérite l'humiliante condition que l'on vous impose. A quel prix, grand Dieu! achèteriez-vous un accroissement de pouvoir? Comment! vous auriez le courage de ramasser votre couronne souveraine aux pieds de cet homme? Mais elle souillerait votre front! mais un homme de cœur, dans la plus humble des conditions, n'aurait pas toléré la millième partie des outrages que vous venez de dévorer, monseigneur! Et vous êtes prince! et vous êtes fier! et vous êtes de ceux qui se croient d'une race supérieure au vulgaire! Ainsi, pour vos plats courtisans, pour vos bas adulateurs, pour vos peuples intimidés, vous n'aurez que hauteur, et devant un M. Pascal vous abaisserez votre orgueil souverain! Voilà donc la puissance de l'argent! ajouta Madeleine avec une exaltation croissante en coupant la parole au financier d'un geste de dédain écrasant, voilà donc devant qui l'on s'incline! Merci Dieu!! voilà donc aujourd'hui les rois des rois! Songez-y donc, prince, ce qui fait l'empire et l'impudence de cet homme, c'est votre ambition. Allons, monseigneur, au lieu d'acheter par un honteux abaissement le hochet fragile d'un rang souverain, renoncez à cette pauvre vanité, reprenez vos droits d'homme de cœur, et vous pourrez ignominieusement chasser cet homme, qui vous traite plus insolemment que vous n'avez jamais traité le dernier de vos pauvres vassaux.

Pascal, depuis son avénement à la fortune, s'était habitué à une domination despotique et aux déférences craintives de ceux dont il tenait le sort entre ses mains; que l'on juge de son saisissement, de sa rage, en s'entendant apostropher ainsi par Madeleine, la femme sinon la plus belle, du moins la plus attrayante qu'il eût jamais rencontrée. Que l'on songe à son exaspération en pensant qu'il lui faudrait sans doute renoncer à l'espoir d'épouser Antonine et perdre le béné-

fice de l'emprunt ducal, excellente affaire selon lui ; aussi s'écria-t-il d'un air menaçant :

— Madame, prenez garde ; ce pouvoir de l'argent, que vous traitez si indignement, peut mettre bien des ressources au service de sa vengeance, prenez garde !

— Merci Dieu !! la menace est bonne, et elle m'épouvante beaucoup ! reprit Madeleine avec un éclat de rire sardonique et en arrêtant d'un geste le prince, qui fit vivement un pas vers Pascal. Votre pouvoir est grand, dites-vous, monsieur du coffre-fort ! c'est vrai, c'est un pouvoir immense que celui de l'argent ; j'ai vu, à Francfort, un bon petit vieil homme qui a dit, en 1830, à deux ou trois grands rois furibonds : « Vous voulez faire la guerre à la France, *cela ne me convient pas*, or ni moi ni ma famille ne vous donnerons d'argent pour payer vos troupes. » Et il n'y a pas eu de guerre. Ce bon vieil homme, cent fois plus riche que vous, monsieur Pascal, habite l'humble maison de son père et vit de peu, tandis que son nom bienfaisant est inscrit sur vingt splendides monuments d'utilité publique. On l'appelle le *roi des peuples*, et son nom est autant de fois béni que le vôtre est honni ou sifflé, monsieur Pascal ! Car votre réputation de *loyal* et *honnête* homme est aussi bien établie à l'étranger qu'en France. Certainement, oh ! vous êtes connu, monsieur Pascal, trop connu, car vous n'imaginez pas comme on apprécie votre délicatesse, votre scrupuleuse probité ! Ce qui est surtout l'objet de la considération universelle, c'est la manière honorable dont vous avez gagné, augmenté votre immense fortune. Tout cela vous a fait une réputation très-retentissante, monsieur Pascal, et je suis heureuse de pouvoir vous l'affirmer dans cette circonstance.

— Madame, reprit Pascal avec un calme glacial plus effrayant que la colère, vous savez bien des choses, mais vous ignorez quel est l'homme que vous irritez. Vous ignorez ce qu'il peut, cet homme du coffre-fort, comme vous dites.

Le prince fit un nouveau geste de menace, que Madeleine contint encore ; puis elle reprit en haussant les épaules :

— Ce que je sais, monsieur Pascal, c'est que, malgré votre audace, votre impudence, votre coffre-fort, vous n'épouserez jamais mademoiselle Antonine Hubert, qui demain sera fiancée à Frantz de Neuberg, ainsi que monseigneur va vous en donner l'assurance.

Et la marquise, sans attendre la réponse de Pascal, lui fit un demi-salut ironique, et rentra dans la pièce voisine.

Entraîné par la généreuse indignation des paroles de Madeleine, de plus en plus subjugué par sa beauté qui venait de lui apparaître sous un jour tout nouveau, l'archiduc, sentant se raviver dans son cœur toutes les rancunes, toutes les colères amassées par les insolences de Pascal, éprouvait la joie de l'esclave libre enfin d'un joug détesté. A la voix chaleureuse de la jeune femme, la mauvaise âme de ce prince, durcie par l'orgueil de race, glacée par l'atmosphère de morne adulation où il avait jusqu'alors vécu, eut du moins quelques nobles palpitations, et la rougeur de la honte couvrit enfin le front de ce hautain personnage, en mesurant à quel degré d'abaissement il était descendu devant M. Pascal.

Celui-ci, n'étant plus intimidé, troublé par la présence de la marquise, sentit renaître son audace, et, s'adressant brusquement au prince, il lui dit avec son habitude d'ironie brutale, à laquelle se mêlait la haineuse jalousie de voir à l'archiduc une si belle maîtresse (du moins telle était la croyance de Pascal) :

— Morbleu ! je ne m'étonne plus, monseigneur, d'avoir si longtemps fait le pied de grue dans votre antichambre. Vous étiez, je le vois, occupé en bonne et belle compagnie. Je suis un fin connaisseur, et vous fais mon compliment ; mais des hommes comme nous ne se laissent pas mener par un cotillon ; or, je crois que vous connaissez trop vos intérêts pour renoncer à notre emprunt et prendre au sérieux les paroles que vous venez d'entendre, et que je n'oublierai pas, moi, car, j'en suis fâché pour vous, monseigneur, ajouta Pascal, dont la rage redoublait l'effronterie ; mais, malgré ses beaux yeux, il faudra que je me venge des outrages de cette trop adorable personne.

— Monsieur Pascal, dit le prince triomphant de pouvoir enfin se venger, monsieur Pascal ! et du geste il lui montra la porte, sortez d'ici, et n'y remettez jamais les pieds.

— Monseigneur, ces paroles...

— Monsieur Pascal, reprit le prince d'une voix plus élevée en allongeant la main vers le cordon d'une sonnette, sortez d'ici à l'instant, ou je vous fais jeter dehors.

Il y a ordinairement tant de lâcheté dans l'insolence, tant de bas-

sesse dans la cupidité, que M Pascal, atterré de voir ses espérances lui échapper, et de perdre aussi les bénéfices de l'emprunt, se repentant, mais trop tard, de sa grossièreté, devint aussi abject qu'il avait jusqu'alors été arrogant, et dit au prince d'une voix piteuse :

— Monseigneur, je plaisantais ; je croyais que Votre Altesse, en daignant me laisser mon franc parler, s'amusait de mes boutades : voilà pourquoi je me permettais tant de choses incongrues. Votre Altesse peut-elle penser que j'ose conserver le moindre ressentiment des plaisanteries que cette charmante dame m'a adressées ? Je suis trop galant, trop chevalier français, pour cela ; je demanderai même à Votre Altesse, dans le cas où, comme je l'espère, notre emprunt aurait toujours lieu, d'offrir à cette respectable dame ce que nous autres hommes du coffre-fort, comme elle le disait si gaiement tout à l'heure, nous appelons des épingles pour sa toilette, quelques rouleaux de mille louis ; les dames ont toujours de petites emplettes à faire, et...

— Monsieur Pascal, dit le prince, qui jouissait de cette humiliation qu'il n'avait pas eu le courage d'infliger à M. Pascal, vous êtes un misérable drôle, sortez !

— Ah çà ! monseigneur, est-ce sérieusement que vous me traitez ainsi ? s'écria Pascal.

Le prince, sans répondre, sonna vivement ; un aide de camp entra.

— Vous voyez bien monsieur, dit l'archiduc à l'officier en indiquant du geste Pascal. Regardez-le.

— Oui, monseigneur.

— Savez-vous son nom ?

— Oui, monseigneur : c'est M. Pascal.

— Vous le reconnaîtrez bien ?

— Parfaitement, monseigneur.

— Eh bien ! conduisez cet homme jusqu'à la porte du vestibule, et, s'il avait jamais l'impudence de se présenter ici, chassez-le honteusement.

— Nous n'y manquerons pas, monseigneur, répondit l'aide de camp, qui, ainsi que ses camarades, avait eu sa part des insolences de M. Pascal.

Notre homme, voyant la ruine de ses espérances, et n'ayant plus rien à ménager, retrouva son audace, redressa la tête et dit au prince,

qui, suffisamment vengé, avait hâte d'aller rejoindre Madeleine dans la chambre voisine :

— Tenez, monsieur l'archiduc, notre courage et notre bassesse à tous les deux sont de la *même farine :* l'autre jour j'étais fort de votre lâcheté, comme tout à l'heure vous avez été fort de la mienne. La seule personne vaillante ici, c'est cette damnée femme, aux sourcils noirs et aux cheveux blonds; mais je me vengerai d'elle et de vous !

Le prince, irrité de se voir ainsi traité devant un de ses subalternes, devint pourpre et frappa du pied avec fureur.

— Sortirez-vous, monsieur! s'écria l'officier en mettant la main à la garde de son épée, et menaçant Pascal, hors d'ici ou sinon...

— Tout beau, monsieur le batailleur, répondit froidement Pascal en se retirant, tout beau ! on ne sabre personne ici, voyez-vous ! et nous sommes en France, voyez-vous! et nous avons, voyez-vous! de bons petits commissaires de police pour recevoir la plainte des honnêtes citoyens que l'on violente.

M. Pascal sortit du palais le cœur noyé de fiel, rongé de haine, crevant de rage ; il songeait à sa cupidité déçue, à son amour déçu, et il ne pouvait chasser de sa pensée l'ardente et pâle figure de Madeleine, qui, loin de lui faire oublier la candeur virginale de la beauté d'Antonine, semblait la rendre plus présente encore à son souvenir, car ces deux types à la fois si parfaits et si dissemblables se faisaient valoir par leur contraste même.

— L'homme est un animal bizarre. Je me sens des instincts de tigre, se disait M. Pascal en suivant à pas lents la rue du Faubourg-Saint-Honoré les deux mains plongées dans les goussets de son pantalon. Non, ajouta-t-il en marchant la tête baissée et les yeux machinalement fixés sur le pavé, non, il ne faut pas dire cela de peur de rendre moins cruelle, moins amère à ceux qui la ressentent, l'envie qu'ils nous portent, à nous autres millionnaires ; car heureusement nos envieux souffrent comme des damnés de toutes les joies qu'ils nous supposent. Mais enfin, c'est un fait : me voici, moi, à cette heure, ayant dans ma caisse de quoi me rassasier de toutes les jouissances, permises et défendues, qu'il soit donné à l'homme de rêver ; je suis jeune encore, je ne suis pas sot, je suis plein de vigueur et de santé, libre comme l'oiseau, la terre est à moi, je puis me rassasier de ce qu'elle offre de plus exquis dans tous les pays, je puis mener une vie

de sybarite à Paris, à Londres, à Vienne, à Naples ou à Constantinople; j'ai pu être prince, duc ou marquis, et chamarré de cordons; je puis avoir ce soir à mon coucher les actrices les plus belles et les plus enviées de Paris, je puis avoir chaque jour un festin de Lucullus, me faire traîner par les plus beaux chevaux de Paris; je peux encore, dans un mois, en prenant un hôtel splendide, comme tant d'autres fripons ou imbéciles, réunir chez moi l'élite de Paris, de l'Europe : ce *quasi-roi*, que j'ai failli sacrer avec la sainte ampoule de la Banque de France, cet archiduc que je quitte m'a léché les pieds. Eh bien, ma parole d'honneur! ajouta mentalement M. Pascal en grinçant des dents, je gage que personne au monde ne souffre autant que moi en ce moment. J'étais dans le paradis lorsque, homme de peine, je décrottais les souliers de mon vieux coquin d'usurier de province. Heureusement que, pour ne pas mâcher à vide, je peux toujours, en attendant de meilleurs morceaux, *manger un peu* de Dutertre. Courons chez mon huissier. . . . .

. . . .

L'archiduc, après le départ du financier, se hâta, nous l'avons dit, d'aller retrouver la marquise de Miranda; mais, à son grand étonnement, il ne la retrouva pas dans la pièce où elle était entrée.

Cette pièce n'ayant d'autre issue que dans le salon de service, le prince demanda aux aides de camp s'ils avaient vu passer la personne à qui il avait donné audience. Il lui fut répondu que cette dame était sortie du salon, et avait quitté le palais peu de temps avant le départ de M. Pascal.

Madeleine, en effet, s'était éloignée, quoiqu'elle eût d'abord résolu d'attendre le prince jusqu'à la fin de son entretien avec M. Pascal.

Voici pourquoi la marquise avait pris le parti contraire.

Elle rentrait dans le salon après avoir traité M. Pascal comme il méritait de l'être, lorsque, jetant par hasard les yeux dans le jardin, elle aperçut Frantz, qui avait sollicité la grâce de faire avant son départ quelques tours de parc, accompagné du major Butler.

A la vue de Frantz, Madeleine resta pétrifiée.

Elle reconnut son *blond archange*, l'objet de cette idéale et unique passion dont elle avait fait l'aveu à Sophie Dutertre.

XIX

Madeleine ne douta pas un moment que le héros du duel dont elle avait été le témoin invisible, que son blond archange, qu'en un mot l'idéal de sa passion, et Frantz, l'objet de la passion d'Antonine, ne fussent qu'un même personnage.

A cette brusque découverte, la marquise ressentit une commotion profonde. Jusqu'alors, cet amour, entouré de mystère et d'inconnu, cet amour vague et charmant comme le souvenir d'un doux rêve, avait suffi à remplir son cœur au milieu des agitations de sa vie, rendue si bizarre par le calme de ses sens glacés, comparés aux folles ardeurs qu'involontairement elle inspirait sans les ressentir.

Jamais Madeleine n'avait pensé que son idéal pût partager l'amour d'une autre femme, ou plutôt jamais sa pensée ne s'était arrêtée sur ce doute ; pour elle, son radieux archange était muni de belles ailes blanches qui devaient le ravir à tous les yeux dans les plaines infinies de l'éther. Sans cesse assaillie de sollicitations très-peu *platoniques*, elle éprouvait une joie, un délassement moral ineffable, à s'élever parmi les régions immatérielles, où ses yeux éblouis et charmés voyaient planer son idéal.

Mais soudain la réalité avait coupé les ailes de l'archange, et, déchu de sa sphère céleste, il n'était plus qu'un beau jeune homme épris d'une jolie fille de quinze ans, qui l'adorait aussi.

A cette découverte, Madeleine éprouva d'abord une sorte de tristesse ou plutôt de mélancolie douce, semblable à celle qui suit le réveil d'un songe enchanteur ; car, pour éprouver les tortures de la jalousie, il faut aimer charnellement. Madeleine ne pouvait donc pas être jalouse d'Antonine. Enfin, si Frantz avait presque toujours occupé la pensée de Madeleine, il n'avait eu aucune part dans sa vie ; il ne s'agissait donc pas pour elle de rompre ces mille liens que l'habitude, la sympathie, la confiance rendent si chers ; cependant elle se sentit en proie à une inquiétude croissante, à de pénibles pressentiments, dont elle ne se rendait pas compte. Soudain elle tressaillit et dit :

— Si la fatalité voulait que ce charme étrange que j'exerce sur presque tous ceux qui m'approchent agît aussi sur Frantz ; si, cette impression, j'allais la partager en la voyant vivement ressentie par le seul homme qui ait jusqu'ici occupé mon cœur et ma pensée !

Puis, tâchant de se rassurer en faisant appel à son *humilité*, Madeleine se dit .

— Mais non ; Frantz aime trop Antonine, c'est son premier amour ; la candeur, la sincérité de cet amour le sauvegarderont. Il aura pour moi cette froideur que j'éprouve pour tous. Oui ; et pourtant, qui me dit que mon orgueil, que mon amour peut-être, ne se révolteront pas de la froideur de Frantz ? Qui me dit qu'oubliant les devoirs d'une amitié sainte, presque maternelle, pour Antonine, je n'userai pas de toutes les ressources de l'esprit et de la séduction pour vaincre l'indifférence de Frantz? Oh ! non, ce serait odieux; et puis, je m'abuse; encore une fois, Frantz aime trop Antonine. Hélas ! le mari de Sophie l'aime tendrement aussi... et je crains que...

Ces réflexions de la marquise avaient été interrompues par les éclats de voix de l'archiduc, qui ordonnait à Pascal de sortir; prêtant alors l'oreille à cette discussion, elle s'était dit :

— Après avoir mis cet homme à la porte, le prince va venir ; occupons-nous du plus pressé.

Tirant alors de sa poche un agenda, la marquise détacha l'un de ses feuillets et traça quelques lignes au crayon, plia le papier, le ferma au moyen d'une épingle. Après avoir écrit sur l'adresse : *Pour le prince*, elle posa ce billet, bien en évidence, sur une table de marbre placée au milieu du salon, remit son chapeau et sortit, nous l'avons dit, peu de temps avant le départ de M. Pascal.

Pendant que l'archiduc, stupéfait et désolé de ne pas trouver la marquise, ouvrait avec une angoisse inexprimable le billet laissé par elle, celle-ci se rendait chez Antonine, où Sophie Dutertre devait se trouver aussi.

A son arrivée chez le président Hubert, introduite dans un modeste salon, la marquise y fut reçue par Sophie Dutertre, qui, courant à elle, lui dit avec anxiété :

— Eh bien ! Madeleine, tu as vu le prince ?

— Oui ; et j'ai bon espoir.

— Il serait possible ?...

— Possible, oui, ma chère Sophie; mais voilà tout. Je ne veux pas causer de folle espérance à cette pauvre enfant. Où est-elle?

— Auprès de son oncle. Heureusement, la crise de ce matin paraît avoir des résultats de plus en plus satisfaisants. Le médecin vient de dire que, si ce mieux continue, M. Hubert sera peut-être ce soir hors de danger.

— Dis-moi, Sophie, crois-tu que M. Hubert soit en état de recevoir une visite?

— De qui?

— D'un certain personnage. Je ne puis maintenant t'en dire plus.

— Je crois que oui; car un des amis de M. Hubert sort d'ici. Seulement, le médecin lui avait recommandé de ne pas rester trop longtemps, afin de ne pas fatiguer le malade.

— C'est à merveille. Et Antonine, pauvre petite! elle doit être dans une inquiétude mortelle.

— Pauvre chère enfant! elle fait pitié. C'est une douleur si naïve et à la fois si douce et si désespérée, que j'en ai le cœur navré. Tiens, Madeleine, je suis sûre qu'elle mourrait de chagrin s'il lui fallait renoncer à Frantz. Ah! mieux vaut la mort que certaines souffrances, ajouta Sophie avec un accent si profondément triste que les larmes lui coulèrent des yeux; puis, les essuyant, elle ajouta : Oui, mais quand on a des enfants... il faut vivre...

Madeleine fut si frappée de l'accent de madame Dutertre, de sa pâleur qu'elle n'avait pas remarquée, des pleurs qu'elle lui voyait verser, qu'elle lui dit :

— Mon Dieu! Sophie, qu'as-tu donc? pourquoi ces pénibles paroles? pourquoi ces larmes? Hier, je t'avais laissée calme, heureuse, sauf, m'as-tu dit, quelques préoccupations causées par les affaires de ton mari! Y a-t-il aujourd'hui quelque chose de nouveau?

— Non... je ne... le pense pas, répondit madame Dutertre avec hésitation. Mais, depuis hier,.. ce sont moins les préoccupations d'affaires de mon mari qui m'inquiètent, que...

— Achève.

— Non, non, je suis folle, reprit madame Dutertre en se contraignant et semblant refouler quelques paroles prêtes à lui échapper, ne parlons pas de moi, parlons d'Antonine; je suis si émue du dés-

espoir de cette pauvre enfant, qu'on dirait que ses peines sont les miennes

— Sophie, tu ne me dis pas la vérité !

— Je t'assure...

— Je te trouve pâle, changée. Oui, depuis hier, tu as souffert, beaucoup souffert, j'en suis sûre.

— Mais non, reprit la jeune femme, mettant son mouchoir sur ses yeux, tu te trompes.

— Sophie, dit vivement Madeleine en prenant entre les siennes les mains de son amie, tu ne sais pas combien ton manque de confiance m'afflige ; tu me ferais croire que tu as à te plaindre de moi...

— Que dis-tu ? s'écria Sophie, désolée de ce soupçon, tu es, tu seras toujours ma meilleure amie, et si je ne craignais de te fatiguer de mes doléances...

— Ah ! encore ? reprit la marquise d'un ton d'affectueux reproche.

— Pardon, pardon, Madeleine; mais, en vérité, ne suffit-il pas de confier à ses amis des peines réelles, sans les attrister encore par l'aveu de pressentiments vagues, mais souvent bien douloureux pourtant ?

— Voyons, Sophie, ma chère Sophie, ces pressentiments.

— Depuis hier... mais encore une fois, non, non, je vais te paraître folle.

— Tu me paraîtras folle, soit ; mais parle, je t'en conjure.

— Eh bien ! il me semble que, depuis hier, mon mari est sous l'empire de je ne sais quelle idée fixe qui l'absorbe.

— Des préoccupations d'affaires, peut-être?

— Non, oh ! non, il a autre chose, et c'est cela qui me confond et m'alarme.

— Qu'as-tu donc remarqué?

— Hier, après ton départ, il avait été convenu qu'il ferait deux démarches d'une grande importance pour nous. Voyant l'heure s'écouler, je suis allée dans notre chambre, où il s'était rendu pour s'habiller. Je l'ai trouvé encore avec ses vêtements de travail, assis devant une table, son front appuyé sur sa main ; il ne m'avait pas entendue entrer. « Charles, lui dis-je, mais tu oublies l'heure ; tu as à

sortir. — Pourquoi sortir? me demanda-t-il. — Mais, mon Dieu! pour deux démarches très-urgentes, pour tes affaires (et je les lui rappelai). — Tu as raison, me dit-il, je n'y pensais plus. — Mais à quoi songeais-tu donc, Charles? » lui ai-je demandé. Il a rougi, a paru embarrassé, et ne m'a rien répondu.

— Peut-être a-t-il un projet, une résolution qu'il médite et qu'il ne croit pas encore devoir te confier.

— C'est possible, et pourtant jamais il ne m'a rien caché, même ses projets les plus vagues. Non, non, ce ne sont pas ses affaires qui le préoccupent; car, hier soir, au lieu de causer avec son père et moi d'un état de choses qui, je dois te l'avouer, Madeleine, est plus grave que je ne te l'ai dit, Charles nous a entretenus de choses tout à fait étrangères à ce qui devait le préoccuper. Et là, seulement, je n'ai pas eu le courage de le blâmer, car il nous a surtout parlé de toi.

— De moi?... Et qu'a-t-il dit?

— Que tu avais été pour lui remplie de bienveillance, hier matin; puis il m'a demandé mille détails sur toi, sur ton enfance, sur ta vie; je lui ai répondu avec bonheur, comme bien tu penses, Madeleine; et puis, soudain il est retombé dans un morne silence, dans une sorte de méditation si profonde, que rien n'a pu l'en tirer, pas même les caresses de nos enfants.

A ce moment, le vieux domestique de M. Hubert, qui était connu de madame Dutertre, entra d'un air surpris, affairé, et dit à Sophie :

— Madame, mademoiselle Antonine est auprès de monsieur, sans doute?

— Oui, Pierre; qu'y a-t-il?

— Mon Dieu! madame... ça m'a très-étonné, et je n'ai su que répondre.

— Voyons, Pierre, expliquez-vous.

— Voici, madame. Il y a là un officier étranger, probablement un de ceux de la suite du prince qui habite maintenant l'Elysée.

— Ensuite?

— Cet officier a une lettre qu'il veut remettre lui-même, dit-il, entre les mains de M. le président, qui devra donner une réponse. J'ai eu beau dire à cet officier que monsieur était bien malade, il m'a assuré qu'il s'agissait d'une chose très-importante et très-pressée, et

qu'il venait de la part de Son Altesse qui occupe l'Elysée ; alors, madame, dans mon embarras, je viens vous demander qu'est-ce qu'il faut faire.

Madame Dutertre, oubliant ses chagrins, se tourna vers Madeleine, et lui dit vivement et avec joie :

— Ton espoir ne t'avait pas trompée. Cette lettre du prince, c'est son consentement peut-être à ce mariage ; pauvre Antonine, va-t-elle être heureuse !

— Ne nous hâtons pas trop de nous réjouir, chère Sophie. Attendons ; mais, si tu m'en crois, va trouver cet officier, un aide de camp du prince, sans doute. Dis-lui que M. Hubert, quoique éprouvant un peu de mieux, ne peut cependant le recevoir ; tu prieras l'officier de te confier la lettre, en l'assurant que tu vas la faire remettre à M. Hubert, qui donnera une réponse.

— Tu as raison, Madeleine. Venez, Pierre, dit Sophie en sortant accompagnée du vieux domestique.

— Je ne m'étais pas trompée, dit la marquise restée seule. Ces regards de M. Dutertre... En vérité, cela est fatal. Mais, je l'espère, ajouta-t-elle en souriant à demi, dans l'intérêt de Sophie et de son mari, je saurai tirer bon parti de cette infidélité vénielle.

Puis, ensuite d'un moment de réflexion, Madeleine ajouta :

— Le prince est d'une ponctualité rare. Puisse-t-il également avoir égard à l'autre recommandation contenue dans mon billet au crayon !

Antonine sortit alors de la chambre de son oncle. A la vue de la marquise, la pauvre enfant n'osa faire un pas. Elle resta immobile, muette, tremblante, attendant son sort avec une angoisse mortelle, car Madeleine lui avait promis le matin même d'intercéder auprès du prince.

Sophie, alors, tenait à la main la lettre que l'aide de camp venait de lui remettre ; elle la donna à Antonine en lui disant :

— Tiens, mon enfant, porte cette lettre tout de suite à ton oncle. C'est très-pressé, très-important ; il te donnera la réponse et je la transmettrai à la personne qui attend.

Antonine prit la lettre des mains de madame Dutertre et jeta un regard de curiosité inquiète sur ses deux amies, qui échangeaient un regard d'intelligence et d'espoir contenu ; leur physionomie frappa

tellement Antonine, que, s'adressant tour à tour aux deux jeunes femmes, elle leur dit :

— Sophie, Madeleine, qu'y a-t-il ? Vous vous regardez en silence, et cette lettre... Que se passe-t-il donc ? mon Dieu !

— Va vite, mon enfant, dit Madeleine, tu nous retrouveras ici.

Antonine, de plus en plus troublée, rentra précipitamment chez son oncle ; madame Dutertre, voyant la marquise baisser la tête et rester silencieuse et pensive, lui dit :

— Madeleine, qu'as-tu donc ?

— Rien, mon amie. Je songe au bonheur de cette pauvre Antonine, si mes espérances ne me trompent pas.

— Ah ! ce bonheur ! c'est à toi qu'elle le devra. Avec quelle ivresse elle et M. Frantz te rendront grâces ! N'auras-tu pas été leur providence ?

Au nom de Frantz, Madeleine tressaillit, rougit légèrement, et un nuage passa sur son front. Sophie n'eut pas le temps de s'apercevoir de l'émotion de son amie, car Antonine sortit soudain de la chambre voisine, sa charmante figure bouleversée par une expression de surprise et de joie impossible à rendre ; puis, sans pouvoir prononcer une parole, elle se jeta au cou de Madeleine ; mais, l'émotion étant trop vive sans doute, elle pâlit soudain, et les deux amies furent obligées de la soutenir.

— Dieu soit loué ! dit Sophie ; malgré ton trouble, ta pâleur, ma pauvre Antonine, je suis certaine qu'il s'agit d'une bonne nouvelle.

— Ne tremble donc pas ainsi, chère enfant, reprit à son tour Madeleine. Calme-toi, remets-toi.

— Oh ! si vous saviez ! murmura la jeune fille. Non, non, je ne puis le croire encore.

La marquise de Miranda, prenant affectueusement les deux mains d'Antonine entre les siennes, lui dit :

— Il faut toujours croire au bonheur, mon enfant ; mais voyons, explique-toi, de grâce.

— Tout à l'heure, reprit la jeune fille d'une voix entrecoupée par des larmes de joie, j'ai porté la lettre à mon oncle. Il m'a dit : « Antonine, j'ai la vue bien affaiblie, lis-moi cette lettre, je te prie. » Alors j'ai décacheté l'enveloppe ; je ne sais pourquoi le cœur me

battait d'une force, mais d'une force à me faire mal; tenez, comme maintenant encore, ajouta la jeune fille en mettant sa main sur son sein comme pour comprimer ses pulsations si vives, qu'elle fut obligée de s'interrompre un instant; puis elle reprit :

J'ai donc lu la lettre; il y avait... Oh! je n'en ai pas oublié un seul mot :

« Monsieur le président Hubert, je vous prie, malgré l'état maladif « où vous êtes, de m'accorder à l'instant, si cela vous est possible, « un moment d'entretien pour une affaire urgente et de la plus haute « importance.

« Votre affectionné,

« Léopold-Maximilien. »

— Mais, a dit mon oncle en se dressant sur son séant, c'est le nom du prince qui occupe maintenant l'Elysée? « Je... je... crois... que oui, mon oncle, lui ai-je répondu. — Que peut-il me vouloir ? a repris mon oncle. — Je ne sais, lui ai-je dit en tremblant et en rougissant, car je mentais, et je me reprochais de n'avoir pas encore osé lui avouer mon amour pour M. Frantz. Alors, mon oncle a repris : « Il m'est impossible, quoique souffrant, de ne pas recevoir le prince, mais je ne saurais lui répondre par lettre; je suis encore trop accablé. Remplace-moi, Antonine, et va écrire ceci : rappelle-le-toi bien :

« Monseigneur, ma faiblesse ne me permettant pas d'avoir l'hon- « neur de répondre moi-même à Votre Altesse, j'emprunte une main « étrangère pour vous dire, monseigneur, que je suis à vos ordres. »

— Cette lettre, je vais maintenant l'écrire pour mon oncle, reprit Antonine en s'approchant d'un pupitre placé sur une table de salon. Mais, dites, Sophie, ajouta la jeune fille avec entraînement, dites si je ne dois pas bénir Madeleine, la remercier à deux genoux ? Car si le prince voulait s'opposer à mon mariage avec M. Frantz, il ne viendrait pas voir mon oncle, n'est-ce pas, Sophie? Et sans Madeleine, le prince aurait-il jamais consenti à venir?

— Comme toi, mon enfant, je dis qu'il faut bénir notre chère Madeleine, reprit madame Dutertre en serrant la main de la marquise

Mais, en vérité, je le répète encore, Madeleine, tu as donc un talisman, pour obtenir ainsi tout ce que tu désires?

— Hélas! chère Sophie, reprit la marquise en souriant, ce talisman, si je l'ai, ne sert qu'aux autres... et pas à moi.

Pendant que les deux amies échangeaient ces paroles, Antonine s'était assise devant le pupitre; mais, au bout de deux secondes de vaine tentative, il lui fallut renoncer à écrire; sa petite main tremblait si fort, si fort, qu'elle ne pouvait tenir sa plume.

— Laisse-moi me mettre à ta place, ma chère enfant, dit Madeleine, qui ne la quittait pas des yeux, je vais écrire pour toi.

— Pardon, Madeleine, dit la jeune fille en cédant sa place à la marquise. Ce n'est pas ma faute, mais c'est plus fort que moi.

— C'est la faute de ton cœur, pauvre petite. Je conçois ton émotion, dit la marquise en écrivant d'une main ferme la réponse du président Hubert. Maintenant, ajouta-t-elle, sonne quelqu'un, Antonine, afin que cette lettre soit remise à l'aide de camp du prince.

Le vieux domestique entra et fut chargé d'aller remettre la lettre à l'officier.

—A cette heure, ma petite Antonine, dit la marquise à la jeune fille, il te reste un devoir à remplir, et je suis certaine que Sophie sera de mon avis; avant l'arrivée du prince, il faut en peu de mots tout avouer à ton oncle.

—Ce que dit Madeleine est très-juste, reprit Sophie; il serait d'un mauvais effet que M. Hubert ne fût pas prévenu du but probable de la visite du prince.

— Ton oncle est bon et bienveillant, ma chère Antonine, ajouta Madeleine, il excusera un manque de confiance, causé surtout, je n'en doute pas, par ta timidité.

— Vous avez raison toutes deux, je le sens, dit Antonine. De cet aveu, d'ailleurs, je n'ai pas à rougir, car c'est comme malgré moi, mon Dieu! et sans y songer, que j'ai aimé M. Frantz.

— C'est ce qu'il faut te hâter d'aller confier à ton oncle, mon enfant, car le prince ne peut tarder beaucoup à venir. Mais, dis-moi, ajouta la marquise, pour une raison à moi connue, je désirerais ne pas me trouver ici lors de l'arrivée du prince. Ne peut-on, de ce salon, aller dans ta chambre?

— Le corridor sur lequel s'ouvre cette porte, répondit Antonine, mène à ma chambre ; Sophie connaît bien le chemin.

— En effet, je vais le conduire, Madeleine, reprit Sophie en se levant ainsi que la marquise, qui, baisant tendrement Antonine au front, lui dit en lui montrant la porte de la chambre de son oncle : Va vite, chère petite, les moments sont précieux.

La jeune fille jeta un regard de tendresse reconnaissante sur les deux amies ; celles-ci, quittant le salon, se dirigeaient vers la chambre de mademoiselle Hubert, en suivant le corridor, lorsqu'elles virent venir à elles le vieux domestique, qui dit à Sophie :

— Madame, M. Dutertre voudrait vous parler à l'instant.

— Mon mari ! et où est-il ?

— En bas, madame, dans un fiacre, à la porte ; il m'a fait demander par le concierge pour me dire de vous prier de descendre.

— C'est singulier ! pourquoi n'est-il pas monté ? dit Sophie en regardant son amie.

— M. Dutertre n'a que quelques mots à dire à madame, reprit Pierre.

Madame Dutertre, assez inquiète, le suivit, et, s'adressant à la marquise :

— Je reviens à l'instant, mon amie, car j'ai bien hâte de savoir le résultat de la visite du prince à M. Hubert.

Madeleine resta seule.

— J'ai bien fait de me hâter, pensa-t-elle avec une sorte d'amertume, j'ai bien fait de céder à mon premier mouvement de générosité ; demain il eût été trop tard ; je n'aurais peut-être pas eu le courage de me sacrifier à Antonine. Cela est étrange : il y a une heure, en songeant à Frantz et à elle, je ne ressentais aucune jalousie, aucune angoisse et seulement une mélancolie douce ; mais voilà que peu à peu mon cœur s'est resserré, s'est endolori ; et, à cette heure, je souffre... oh ! oui, je souffre bien.

La brusque rentrée de Sophie interrompit les réflexions de la marquise, et elle devina quelque grand malheur, à l'expression sinistre, presque égarée, de madame Dutertre, qui lui dit d'une voix brève, haletante :

— Madeleine, tu m'as offert tes services, je les accepte.

— Grand Dieu ! Sophie, qu'as-tu ?

— Notre position est désespérée.

— Explique-toi.

— Demain, ce soir peut-être, Charles sera arrêté.

— Ton mari ?

— Arrêté, te dis-je ; oh ! mon Dieu !

— Mais pourquoi ? mais comment ?

— Un monstre de méchanceté, que nous croyions notre bienfaiteur, M. Pascal...

— M. Pascal !

— Oui, hier... je n'ai pas osé... je n'ai pas pu tout te dire, mais...

— M. Pascal ! répéta Madeleine.

— Notre sort est entre les mains de cet homme impitoyable; il peut, il veut nous réduire à la dernière misère. Mon Dieu ! que devenir ? et nos enfants ! et le père de mon mari ! et nous-mêmes ! ah ! c'est horrible ! c'est horrible !

— M. Pascal ! reprit la marquise avec une indignation contenue, le misérable ! Oh ! oui, je l'ai lu sur sa figure, je l'ai vu à son insolence et à sa bassesse, cet homme doit être impitoyable.

— Tu le connais ?

— Ce matin je l'ai rencontré chez le prince. Ah ! maintenant, je regrette d'avoir cédé au courroux, au mépris que m'inspirait cet homme. Pourquoi ne m'as-tu pas parlé plus tôt ? c'est un malheur, Sophie, un grand malheur !

— Que veux-tu dire ?

— Enfin, il n'importe, il n'y a pas à revenir sur le passé. Mais voyons, Sophie, mon amie, ne te laisse pas abattre, ne t'exagère rien, dis-moi tout, et peut-être trouverons-nous le moyen de conjurer le coup qui vous menace.

— C'est impossible; tout ce que je viens te demander au nom de Charles, au nom de mes enfants, c'est de...

— Laisse-moi t'interrompre. Pourquoi dis-tu qu'il est impossible de conjurer le coup qui vous menace ?

— M. Pascal est impitoyable.

— Soit. Mais quelle est votre position envers lui ?

— Il y a un an, mon mari s'est trouvé, comme tant d'autres industriels, dans une position embarrassée. M. Pascal lui a offert ses services. Charles, trompé par de loyales apparences, a accepté ; il serait trop long de t'expliquer par quel enchaînement d'affaires Charles, confiant dans les promesses de M. Pascal, s'est trouvé bientôt sous la dépendance absolue de cet homme, qui pouvait, du jour au lendemain, réclamer à mon mari plus de cent mille écus, c'est-à-dire ruiner son industrie, nous plonger dans la misère ; enfin, le jour est venu où M. Pascal, fort de ce pouvoir terrible, a mis mon mari et moi dans l'alternative d'être perdus, ou de consentir à deux indignités qu'il nous imposait.

— L'infâme ! l'infâme !

— Hier, lorsque tu es arrivée, il venait de nous signifier sa menace. Nous avons répondu selon notre cœur et notre honneur ; il nous a juré de se venger, et aujourd'hui il tient parole. Nous sommes perdus, te dis-je ; il prétend, en vertu de je ne sais quel droit, faire provisoirement emprisonner Charles. Ma pensée, à moi, est qu'il faut, avant tout, que mon mari échappe à la prison. Il s'y refuse, disant que c'est un piége, qu'il n'a rien à craindre, et que...

Madeleine, qui était restée quelque temps pensive, interrompit de nouveau son amie, et lui dit :

— Pour que vous n'ayez plus rien à redouter de M. Pascal, que faudrait-il ?

— Le rembourser.

— Et ton mari lui doit ?

— Plus de cent mille écus, garantis par notre usine ; mais, une fois expropriés, nous ne possédons plus rien au monde. Mon mari est déclaré en faillite, et son avenir est perdu.

— Et il n'y a pas absolument d'autre moyen d'échapper à M. Pascal qu'en le remboursant ?

— Il y en a un sur lequel mon mari avait toujours compté, d'après la parole de ce méchant homme.

— Et ce moyen ?

— D'accorder dix années à Charles pour se libérer.

— Et avec cette certitude ?

— Hélas ! nous serions sauvés ; mais M. Pascal veut se venger, et jamais il ne consentira à nous donner un moyen de salut.

Ce triste entretien fut coupé par l'arrivée d'Antonine, qui, rayonnante et folle de joie, entra dans la chambre en disant :

— Madeleine ! oh ! venez, venez !

— Qu'y a-t-il, mon enfant? une heureuse nouvelle, je le devine à ton radieux visage.

— Ah ! mes amies, reprit la jeune fille, toute ma crainte est de ne pouvoir supporter un si grand bonheur ! Mon oncle, le prince consentent à tout; et le prince, si vous saviez combien il a été indulgent, paternel, pour moi ! car il a voulu que j'assiste à son entretien avec mon oncle ; il m'a demandé pardon du chagrin qu'il m'avait causé en voulant s'opposer à notre mariage. « Ma seule excuse, a-t-il ajouté avec la plus touchante bonté, ma seule excuse, mademoiselle Antonine, c'est que je ne vous connaissais pas. Madame la marquise de Miranda, votre amie, a commencé ma conversion, et vous l'avez achevée ; seulement, puisqu'elle est ici, dites-vous, ayez la bonté de lui témoigner le désir que j'aurais de la remercier devant vous de m'avoir mis à même de réparer mes torts à votre égard. » Ne sont-ce pas là de nobles et touchantes paroles? ajouta la jeune fille. Oh ! venez, Madeleine, venez, ma bienfaitrice, ma sœur, ma mère, vous à qui Frantz et moi devrons notre bonheur. Venez aussi, Sophie, ajouta Antonine en allant prendre madame Dutertre par la main, n'êtes-vous pas aussi de moitié dans mon bonheur, comme vous l'avez été dans mes confidences et dans mon désespoir ?

— Ma chère enfant, reprit madame Dutertre en tâchant de dissimuler son abattement, je n'ai pas besoin de te dire si je prends part à ta joie ; mais la présence du prince m'intimiderait, et d'ailleurs, je le disais tout à l'heure à Madeleine, il me faut retourner chez moi. Je ne puis laisser trop longtemps mes enfants seuls. Allons, embrasse-moi, Antonine, ton bonheur est assuré ; cette pensée me sera douce, et, si j'ai quelque chagrin, crois-moi, elle m'aidera à le supporter. Adieu. Si tu as quelque chose de nouveau à m'apprendre, viens me voir demain matin.

— Sophie, dit tout bas la marquise d'une voix ferme à son amie, courage et espoir ! que ton mari ne parte pas, attends-moi chez toi demain matin, toute la matinée.

— Que dis-tu ?

— Je ne puis m'expliquer davantage; seulement, que l'exemple d'Antonine te donne un peu de confiance. Ce matin, elle était désespérée, la voici maintenant radieuse.

— Oui, grâce à toi.

— Allons, embrasse-moi ; et, encore une fois, courage et espoir.

Alors, se rapprochant d'Antonine, Madeleine lui dit :

— Maintenant, mon enfant, allons retrouver le prince.

La jeune fille et la marquise quittèrent madame Dutertre qui, cédant malgré elle à l'accent de conviction des paroles de Madeleine, regagnait sa triste demeure avec une lueur d'espérance.

Le prince attendait Madeleine dans le salon du président Hubert ; il la salua profondément, et lui dit, avec une affectation de politesse cérémonieuse que lui imposait la présence d'Antonine :

— J'avais à cœur, madame la marquise, de vous remercier du grand service que vous m'avez rendu. Vous m'avez mis à même d'apprécier mademoiselle Antonine Hubert comme elle méritait de l'être ; le bonheur de mon filleul Frantz est à jamais assuré. Je suis convenu avec M. le président Hubert, qui a bien voulu y consentir, que, demain matin, les fiançailles de Frantz et de mademoiselle Antonine auraient lieu selon la coutume allemande, c'est-à-dire que moi et M. le président Hubert nous signerions, sous peine de parjure et de déloyauté, le contrat d'union que Frantz et mademoiselle auront signé aux mêmes conditions.

— Ainsi que vous l'avez dit à Antonine, monseigneur, je n'ai fait que vous mettre sur la voie de la vérité. Antonine s'est chargée de vous prouver tout le bien que je vous avais annoncé d'elle.

— J'ai une grâce à vous demander, madame la marquise, reprit le prince en tirant de sa poche une lettre et la remettant à Madeleine. Vous connaissez la famille du colonel Pernetti ?

— Beaucoup, monseigneur.

— Eh bien! veuillez avoir la bonté de faire parvenir au colonel cette lettre après en avoir pris connaissance. Je suis certain, ajouta l'archiduc en appuyant sur ces derniers mots, je suis certain que vous aurez autant de plaisir à envoyer cette lettre, que celui à qui elle est adressée aura de bonheur à la recevoir.

— Je n'en doute pas, monseigneur, et je vous renouvelle ici mes bien sincères remercîments, dit la marquise en faisant une cérémonieuse révérence.

— A demain, mademoiselle Antonine, dit le prince à la jeune fille; je vais ménager à mon pauvre Frantz la bonne nouvelle que je lui apporte, de peur d'une émotion trop vive; mais je suis certain, lorsqu'il saura tout, qu'il me pardonnera comme vous les chagrins que je lui ai causés.

Et après avoir de nouveau salué Antonine et la marquise, avec qui il échangea un regard d'intelligence, le prince regagna l'Elysée-Bourbon.

. . . .

Le lendemain matin, à dix heures, Madeleine monta en voiture et se fit conduire d'abord chez un notaire, puis chez Pascal.

XX

M. Pascal habitait seul le rez-de-chaussée d'une maison située dans le nouveau quartier Saint-Georges, et donnant sur la rue. Une entrée particulière était réservée pour la caisse du financier, gérée par un seul homme de confiance, assisté d'un jeune commis pour les écritures, M. Pascal continuant à faire l'escompte d'excellentes valeurs.

L'entrée principale de son logis, précédée d'un vestibule, conduisait à l'antichambre et aux autres pièces. Cet appartement, sans aucun luxe, était néanmoins confortable; un valet de chambre pour l'intérieur, un enfant de quinze ans pour les commissions, suffisaient au service de M. Pascal, cet homme ne faisant pas même excuser son immense richesse par ces magnificences fécondes, par ces larges dépenses qui alimentent le travail et l'industrie.

Ce matin-là, vers neuf heures et demie, M. Pascal, vêtu d'une robe

de chambre, se promenait avec agitation dans son cabinet; sa nuit avait été une longue et fiévreuse insomnie. Un espion bien payé, ayant eu depuis deux jours mission d'observer autant que possible ce qui se passait chez mademoiselle Antonine, avait rapporté à M. Pascal la visite du prince au président Hubert.

Cette démarche significative et prompte ne laissait au financier aucun doute sur la ruine de ses projets à l'endroit de la jeune fille; cette cruelle déception se compliquait chez lui d'autres ressentiments : d'abord la rage de reconnaître que, malgré les millions dont il disposait, sa volonté, si opiniâtre qu'elle fût, était obligée de reculer devant des impossibilités d'autant plus poignantes qu'il s'était cru et vu sur le point de réussir. Ce n'était pas tout : s'il n'éprouvait pas d'amour pour Antonine, dans la généreuse acception du mot, il éprouvait pour cette ravissante enfant l'un de ces ardents caprices, éphémères peut-être, mais d'une extrême vivacité tant qu'ils durent; aussi avait-il fait ce raisonnement d'un féroce égoïsme :

« Je veux posséder à tout prix cette petite fille ; je l'épouserai s'il le faut, et, quand j'en serai las, une pension de douze ou quinze mille francs m'en débarrassera. Je suis assez riche pour me passer cette fantaisie.

Tout ceci, quoique odieux, était, au point de vue de la société actuelle, parfaitement possible et légal, et c'est, nous le répétons, cette possibilité même qui rendait l'insuccès si douloureux à M. Pascal. Autre chose encore : ce qu'il ressentait pour Antonine n'étant, après tout, qu'une ardeur sensuelle, ne comportait pas la préférence exclusive de l'amour; aussi, tout en désirant passionnément cette jeune fille, d'une beauté virginale et candide, il n'en avait pas moins été vivement frappé de la beauté provoquante de Madeleine, et, par un raffinement de sensualité qui redoublait aussi sa torture, M. Pascal avait, toute la nuit, évoqué à son imagination enflammée le contraste de ces deux adorables créatures.

A l'heure où nous le voyons chez lui, M. Pascal était encore en proie à la même obsession.

« Malédiction sur moi ! se disait-il en se promenant d'un pas inégal et fébrile. Pourquoi ai-je vu cette damnée femme blonde, aux sourcils noirs, aux yeux bleus, au teint pâle, à la physionomie hardie, à

la tournure provoquante? Elle me fait paraître plus désirable encore cette petite fille à peine éclose. Malédiction sur moi! ces deux figures vont-elles me poursuivre ainsi malgré moi? ou plutôt ma pensée désordonnée va-t-elle toujours ainsi les évoquer? Misère de Dieu! ai-je été assez sot, assez brute! En m'y prenant autrement; je ne sais comment? mais enfin la chose était faisable, facile (et c'est là ce qui fait ma rage); je pouvais certainement, riche comme je le suis, épouser cette petite fille et avoir l'autre pour maîtresse, car, je n'en doute pas, elle est la maîtresse de cet archiduc que Dieu confonde! et je le défie de pouvoir lui donner autant d'argent que je lui en aurais donné, moi!... Oui, oui, reprit-il en serrant ses poings avec un redoublement de rage, c'est à en devenir fou, fou furieux, de se dire: « Je ne demandais pas, après tout, à avoir pour maîtresse l'impéra-« trice de Russie, ou à épouser la fille de la reine d'Angleterre, ou « autre... Qu'est-ce que je voulais? me marier à une petite fille bour-« geoise, nièce d'un vieux bonhomme de magistrat, qui n'a pas « le sou. Est-ce qu'il n'y a pas cent exemples de mariages pareils? » Et je n'ai pu réussir! et j'ai près de trente millions de fortune! Misère de Dieu! elle me sert à grand'chose, ma fortune! pas même à enlever une belle maîtresse à cet automate de prince allemand! Après tout, elle ne doit l'aimer que pour son argent. Il approche de la quarantaine; il est fier comme un paon, bête comme une oie et froid comme une glace. Je suis plus jeune que lui, pas plus laid, et, s'il est archiduc, ne suis-je pas archimillionnaire? Et puis j'ai sur lui l'avantage de l'avoir mis sous mes pieds, car cette maudite et insolente femme m'a entendu traiter son imbécile de prince comme un misérable... elle lui a reproché devant moi de souffrir les humiliations que je lui imposais. Elle doit mépriser cet homme-là, et, comme toutes les femmes de son espèce, avoir un faible pour un homme énergique et rude qui a mis sous ses pieds ce grand flandrin couronné. Elle m'a impitoyablement traité devant lui, c'est vrai, mais pour le flatter; nous connaissons ces roueries-là. Oh! si je pouvais la lui enlever, cette femme! quel triomphe! quelle vengeance! quelle consolation de mon mariage manqué! Consolation? non; car l'une de ces deux femmes ne me fait pas oublier l'autre. Je ne sais si c'est l'âge, mais je ne me suis jamais connu une ténacité de désirs pareille à celle que j'éprouve pour cette petite fille. Enfin, n'importe: si je pouvais enlever au prince sa maîtresse, ce serait déjà la moitié de mon vouloir accompli; et, qui sait?

cette femme connaît Antonine; elle semble avoir de l'influence sur elle. Oui, qui sait si, une fois à moi, je ne pourrais pas, à force d'argent, la décider à... Misère de Dieu! s'écria Pascal avec une explosion de joie farouche, quel triomphe! enlever sa femme à ce blond jouvenceau, et sa belle maîtresse à cet archiduc! Quand ma fortune devrait y passer, cela sera! »

Et notre homme, se redressant, sembla se grandir dans une attitude d'impérieuse volonté, tandis que ses traits prenaient une expression de joie diabolique.

— Allons, allons, reprit-il en relevant la tête, quoique j'en aie médit comme un sot et comme un ingrat, l'argent est une belle chose.

Puis, s'arrêtant pour réfléchir, il reprit après quelques instants de silence :

— Voyons, du calme; engageons bien la chose. et surtout lestement. Mon espion saura ce soir où demeure la maîtresse de l'archiduc, à moins qu'elle n'habite au palais, ce qui n'est pas probable. Une fois sa demeure connue, ajouta-t-il en se frottant le menton d'un air méditatif, une fois sa demeure connue, pardieu! je lui dépêche cette vieille rouée de madame Doucet, la marchande à la toilette. C'est le vieux moyen, et toujours le meilleur, pour engager la chose avec les actrices, les bourgeoises et les femmes entretenues; car, après tout, la maîtresse du prince ne doit pas être autre chose. Elle est venue, tête nue, se jeter sans façon au beau milieu de notre conversation; elle n'avait donc aucun ménagement à garder. Ainsi, je ne peux pas me servir d'un intermédiaire plus convenable que la mère Doucet. Mandons-la tout de suite.

M. Pascal était occupé à écrire à son bureau lorsque le valet de chambre entra.

— Qu'est-ce qu'il y a? demanda brusquement le financier, je n'ai pas sonné.

— Monsieur, c'est une dame.

— Je n'ai pas le temps.

— Monsieur, c'est qu'elle vient pour une lettre de crédit.

— Qu'elle passe à la caisse.

— Cette dame voudrait parler à monsieur.

— Impossible. Qu'elle passe à la caisse.

— Le valet de chambre sortit.

Pascal continua d'écrire; mais, au bout de quelques instants, le domestique revint.

— Ça finira-t-il? cria M. Pascal; qu'est-ce encore?

— Monsieur, c'est cette dame qui...

— Ah çà! est-ce que vous vous moquez du monde? Je vous ai dit de l'envoyer à la caisse!

— Cette dame m'a remis sa carte en me disant de prier monsieur de lire ce qu'elle venait d'écrire au bas au crayon.

— Voyons, donnez. C'est insupportable! dit Pascal en prenant la carte, où il lut ce qui suit:

LA MARQUISE DE MIRANDA.

Au-dessous du nom, était écrit au crayon:

« Elle a eu l'honneur de rencontrer hier M. Pascal à l'Élysée-Bourbon, chez S. A. l'archiduc Léopold. »

La foudre serait tombée aux pieds de M. Pascal qu'il n'eût pas été plus stupéfié; il ne put en croire ses yeux, et relut une seconde fois la carte en se disant:

— La marquise de Miranda!... c'est donc une marquise? Bah! elle est *marquise* comme *Lola Montès est comtesse!* noblesse de cotillon; mais enfin c'est elle. Elle ici! chez moi, au moment où je m'ingéniais à trouver le moyen de me mettre en rapport avec elle! Ah! Pascal, mon ami Pascal, ton étoile d'or, un moment cachée, brille enfin de tout son éclat. Et c'est sous le prétexte d'une lettre de crédit qu'elle vient ici? Voyons, voyons, Pascal, mon ami, du calme; on ne retrouve pas deux fois dans sa vie une occasion pareille. Songe que, si tu es habile, tu peux, du même coup de filet, prendre la maîtresse du prince et la femme de ce blond jouvenceau. Ah! mon cœur bat d'une force! je suis sûr que je suis pâle.

— Monsieur, qu'est-ce que je dois répondre à cette dame? demanda le valet de chambre étonné du silence prolongé de son maître.

— Un moment, drôle, attends mes ordres, reprit brusquement Pascal. Allons, du calme, encore une fois, du calme, pensait-il ; l'émotion perdrait tout, paralyserait mes moyens. C'est une terrible partie à jouer ; car, ayant si beau jeu, je crois, misère de Dieu ! que je me brûlerais la cervelle de rage si j'avais la maladresse de perdre.

Après un moment de silence, pendant lequel il parvint à dominer son agitation intérieure, Pascal se dit :

— Me voilà remis ; voyons-la venir et jouons serré.

Et il ajouta tout haut :

— Faites entrer cette dame.

Le domestique sortit, et revint bientôt ouvrir la porte et annoncer :

— Madame la marquise de Miranda.

Madeleine, contre son habitude, était vêtue ce jour-là, non plus en *mère-grand,* ainsi que la veille elle l'avait dit au prince, mais avec une fraîche élégance qui rendait sa beauté plus irrésistible encore : un chapeau de paille de riz à la Paméla, orné d'épis de blé mêlés de bluets, dégageait et découvrait le visage et le cou de la marquise ; une fraîche robe de mousseline blanche, aussi semée de petits bluets, dessinait les contours d'une taille incomparable, type achevé de la fine élégance, de la souplesse voluptueuse qui caractérise les créoles mexicaines, tandis que son écharpe de gaze ondulait légèrement selon les aspirations tranquilles d'un sein de marbre.

XXI

Pascal resta un moment ébloui, fasciné.

Il revoyait Madeleine mille fois plus belle, plus provoquante, plus désirable encore que la veille. Et, quoique *fin connaisseur*, ainsi qu'il l'avait dit au prince, quoiqu'il eût joui et abusé de tous ces trésors de beauté, de grâce et de jeunesse, que la misère rend tributaires de

la richesse, de sa vie il n'avait soupçonné l'existence d'une créature telle que Madeleine; et, chose étrange ou plutôt naturelle pour cet homme blasé, dépravé par la satiété de tous les plaisirs, il évoquait en ce moment même la figure virginale d'Antonine à côté de celle de la marquise; pour lui, Vénus Aphrodite se complétait par Hébé.

Madeleine, profitant du silence involontaire de Pascal, lui dit d'un ton sec, hautain, et sans faire la moindre allusion à la scène de la veille, malgré les quelques mots ajoutés à son nom sur sa carte :

— Monsieur, j'ai sur vous une lettre de crédit : la voici. J'ai voulu vous voir pour quelques arrangements d'affaires.

Cet accent dédaigneux et bref déconcerta Pascal; il s'attendait, sinon à des excuses, du moins à quelques explications sur la scène de la veille; aussi lui dit-il presque en balbutiant :

— Comment, madame, vous venez ici... seulement... à propos de cette lettre de crédit?

— Pour cette lettre d'abord, puis pour autre chose.

— Je m'en doutais, se dit Pascal avec un soupir d'allégement, la lettre de crédit n'était qu'un prétexte. C'est bon signe.

Et il reprit tout haut :

— La lettre de crédit, madame, est du ressort de mon caissier; il aura l'ordre de faire ce que vous lui demanderez. Quant à l'autre chose qui vous amène, elle m'est, je l'espère, toute personnelle?

— Oui.

— Avant d'en parler, madame, me permettrez-vous de vous faire une question?

— Laquelle?

— Sur la carte que vous venez de me faire remettre, madame, vous avez écrit que vous m'aviez vu hier à l'Elysée?

— Ensuite?

— Mais vous ne paraissez vous souvenir de notre entrevue que par écrit.

— Je ne comprends pas.

— Voyons, dit Pascal en reprenant peu à peu son assurance, et pensant que la sécheresse d'accent de Madeleine était une feinte dont il ne devinait pas encore le but; voyons, madame la marquise,

avouez qu'hier vous avez traité bien durement votre humble serviteur.

— Après?

— Comment! vous n'éprouvez pas un petit remords d'avoir été si méchante? Vous ne regrettez pas votre injuste vivacité envers moi?

— Non.

— Très-bien! j'y suis; c'était d'un excellent effet pour ce brave homme d'archiduc, se hasarda de dire Pascal en souriant, espérant d'une façon ou d'une autre faire sortir Madeleine de cette réserve glacée dont il commençait à s'inquiéter; c'est toujours très-adroit d'avoir l'air de prendre les intérêts de la dignité de ceux que nous dominons; car, entre nous, belle, adorable comme vous l'êtes, vous devez faire de ce pauvre prince tout ce que vous voulez, mais je vous défie d'en jamais faire un homme d'esprit et un homme généreux.

— Continuez.

— Tenez, madame la marquise, je n'ai pas vu votre lettre de crédit, et Pascal l'ouvrit; je parie que c'est d'une mesquinerie atroce. Parbleu! j'en étais sûr, quarante mille francs, qu'est-ce qu'une femme comme vous peut faire, à Paris, avec cette misère? Ah! ah! ah! quarante mille francs. Il n'y a qu'un archiduc allemand capable d'une telle magnificence.

Madeleine avait d'abord écouté Pascal sans le comprendre. Bientôt elle le comprit: il la regardait comme la maîtresse du prince et vivant de ses libéralités.

Une bouffée de rougeur monta soudain au visage de Madeleine. Puis, un moment de réflexion la calma, et, pour ses projets, elle sut même gré à M. Pascal de cette supposition; aussi reprit-elle avec un demi-sourire:

— Décidément, monsieur, vous n'aimez pas le prince...

— Je l'abhorre! s'écria audacieusement Pascal encouragé par le sourire de la marquise, et croyant faire un coup de maître en brusquant les choses. Je l'exècre, ce maudit prince, car il possède un inestimable trésor... que je voudrais lui ravir au prix de tous les miens...

Et Pascal jeta un regard enflammé sur Madeleine, qui reprit:

— Un trésor ? je ne croyais pas le prince si riche... puisqu'il avait ecours à vous pour un emprunt, monsieur.

— Eh ! madame, dit Pascal d'une voix basse et palpitante, ce trésor, c'est vous.

— Allons, vous me flattez, monsieur.

— Écoutez, madame, reprit Pascal après un moment de silence, allons droit au fait, c'est la bonne méthode. Vous êtes une femme d'esprit, je ne suis point sot, nous nous entendrons.

— A propos de quoi, monsieur ?

— Je vais vous le dire. Si à l'étranger je ne passe pas positivement pour... une rosière en matière de finances, je passe pour avoir une petite aisance, n'est-ce pas ?

— Vous passez pour puissamment riche, monsieur.

— Je passe pour ce que je suis ; je vais vous le prouver : un million comptant pour frais d'établissement, cent mille livres de rente viagère, une corbeille de noce comme tous les archiducs de la Germanie réunis n'en pourraient payer une en boursicotant, et, de plus, je défraie la maison. Que dites-vous de cela ?

Madeleine, qui ne comprit pas tout d'abord, regarda Pascal d'un air très-surpris ; il reprit :

— Cette libéralité vous confond ou bien vous n'y croyez pas peut-être. Cela vous paraît fort ; je vas vous montrer que je peux me permettre cette folie-là. Voici un petit carnet qui n'a l'air de rien, et il le prit dans l'un des tiroirs de son bureau ; c'est mon bilan, et, sans être bien forte en finances, vous pouvez voir que, cette année, mon inventaire se monte à vingt-sept millions cinq cent soixante mille francs. Maintenant, supposons que ma folie me coûte une somme ronde de trois millions, il me reste vingt-quatre petits *millionnets* qui, manipulés comme je les manipule, me rapporteront toujours bien dans les environs de quinze cent mille livres de rente, et comme je vis admirablement bien avec cinquante ou soixante mille francs par an, je rattrape en trois années, seulement avec mon revenu, les trois millions de ma folie. Je vous dis cela, marquise, parce que, surtout en fait de folies, il faut compter et prouver qu'on peut tenir ce qu'on promet. Maintenant, avouez que le bonhomme Pascal vaut bien un archiduc ?

— Ainsi, cette offre, c'est à moi que vous la faites, monsieur ?

— Quelle question ! Voyons, quittez votre archiduc, donnez-moi des arrhes, je vous compte de la main à la main le million en bons du trésor. Je passe acte chez mon notaire pour les cent mille livres de rente viagère, et, si le père Pascal est content, il n'est pas au bout de son rouleau.

Le financier disait vrai ; ces offres, il les faisait sincèrement; l'impression croissante qu'il éprouvait à la vue de Madeleine, l'orgueil d'enlever à un prince sa maîtresse, la vanité de l'entourer aux yeux de tout Paris d'une grande splendeur et d'exciter l'envie de tous, enfin l'abominable espérance d'amener la marquise, à force d'argent, à enlever Antonine à Frantz, tout enfin justifiait, dans son ignominie et dans sa magnificence, l'offre de Pascal à Madeleine.

Reconnaissant à cette offre le degré d'influence qu'elle exerçait sur Pascal, Madeleine s'en réjouit, et, pour éprouver davantage encore la sincérité de cette offre, elle reprit en paraissant hésiter :

— Sans doute, monsieur, ces propositions sont au-dessus de mon faible mérite ; mais...

— Cinquante mille livres de rente viagère de plus, et une maison de campagne ravissante ! s'écria Pascal. C'est mon dernier mot, marquise !

— Voici le mien, monsieur Pascal, reprit Madeleine en se levant et en jetant sur le financier un regard qui le fit reculer.

Écoutez moi bien : Vous êtes bassement cupide; votre offre magnifique me prouve donc l'impression que j'ai produite sur vous.

— Si cette offre ne suffit pas ! s'écria Pascal en joignant les mains, parlez, et...

— Taisez-vous, je n'ai pas besoin de votre argent.

— Ma fortune, s'il le faut.

— Regardez-moi bien, monsieur Pascal, et si vous avez jamais osé regarder une honnête femme en face et su lire sur son front la vérité, vous verrez que je dis vrai. Vous mettriez toute votre fortune là, à mes pieds, que le dédain et le dégoût que vous m'inspirez resteraient ce qu'ils sont.

— Écrasez-moi ; mais laissez-moi vous dire...

— Taisez-vous ! Il m'a convenu de vous laisser croire un instant que j'étais la maîtresse du prince ; d'abord, parce que je n'ai pas souci de l'estime d'un homme de votre espèce, et puis, parce que cela vous encourageait dans vos offres insolentes.

— Mais alors pourquoi m'avoir...

— Taisez-vous ! J'avais besoin de savoir mon degré d'influence sur vous, je le sais, je vais en user.

— Oh ! je ne demande pas mieux, si vous voulez me...

— Je suis venue ici pour deux raisons : la première, pour toucher cette lettre de crédit...

— A l'instant, mais...

— J'étais venue ensuite pour mettre un terme à l'abus infâme que vous faites d'un service en apparence généreusement rendu au mari de ma meilleure amie, M. Charles Dutertre.

— Vous connaissez les Dutertre ! ah ! je vois le piége !

— Tous moyens sont bons pour prendre les êtres malfaisants ; vous y êtes pris.

— Oh ! pas encore, reprit Pascal en serrant les dents de rage et de désespoir, car l'impérieuse beauté de Madeleine, encore augmentée par l'animation de son langage, exaspérait sa passion jusqu'au vertige ; peut-être triomphez-vous trop tôt, madame.

— Vous allez le voir.

— Voyons, dit Pascal en tâchant de payer d'audace malgré la torture qu'il endurait, voyons...

— A l'instant, là, sur cette table, vous allez signer un acte en bonne forme, par lequel vous vous engagez à accorder à M. Dutertre le temps que vous lui aviez accordé sur parole pour se liquider envers vous.

— Mais...

— Comme vous pourriez me tromper, et que je n'entends rien aux affaires, j'ai chargé un notaire de rédiger cet acte, afin que vous n'ayez plus qu'à le signer.

— C'est une plaisanterie !

— Le notaire m'a accompagnée, il attend dans la pièce voisine.

— Comment ! vous avez amené ?...

— On ne vient pas seule chez un homme comme vous... Vous allez donc me signer cet acte à l'instant.

— Et en retour ?

— Mon dédain et mon dégoût, comme toujours.

— Misère de Dieu ! voilà qui est violent !

— C'est ainsi.

— Vouloir m'enlever gratis mon *meilleur morceau*... au moment où, dans la rage qui me possède, il ne me reste qu'à me repaître de vengeance pour me consoler un peu ! Ah ! la Dutertre est votre meilleure amie ! ah ! ses larmes vous seront amères ! ah ! les douleurs de cette famille vous déchireront le cœur ! Pardieu ! cela se trouve à point, et j'aurai ma vengeance aussi, moi !

— Vous refusez ?

— Si je refuse ! Ah çà ! madame la marquise, vous me croyez donc idiot ? et, pour une femme d'esprit, vous êtes faible en ce moment. Vous m'auriez pris par la câlinerie... Entortillé par quelque promesse... j'étais capable de...

— Allons donc, est-ce qu'on s'abaisse à faire semblant de vouloir séduire M. Pascal ? On lui ordonne de réparer une indignité, il la répare, et on méprise M. Pascal après comme devant, aujourd'hui comme hier, demain comme aujourd'hui.

— Misère de Dieu ! c'est à devenir fou ! s'écria le financier, abasourdi, presque effrayé de l'accent de conviction que prenait Madeleine, et se demandant si elle n'avait pas connaissance de quelque petit *secret véreux* dont elle pouvait se faire une arme. Mais notre homme, fin et prudent comme un fripon, se rassura bientôt après un rapide examen de conscience, et reprit :

— Eh bien ! madame, me voici prêt à obéir si vous m'y forcez ; j'attends.

— Ce ne sera pas long.

— J'attends.

— J'ai vu, dans votre rue, plusieurs logements à louer. Cela n'a rien, assurément, d'extraordinaire, monsieur Pascal ; mais un hasard

heureux a voulu qu'il y eût un fort joli appartement, au premier, disponible presque en face de votre maison.

Pascal regarda Madeleine d'un air hébété.

— Cet appartement, je le prends, et je m'y installe demain.

Un vague pressentiment fit tressaillir le financier ; il pâlit.

Madeleine poursuivit en attachant son regard brûlant sur celui de cet homme :

— A toute heure du jour et de la nuit vous saurez que je suis là. Vous ne pourrez sortir de chez vous ou y rentrer sans passer devant mes fenêtres où je serai souvent, très-souvent ; j'aime assez me mettre à la fenêtre. Vous ne quitterez pas votre maison, je vous en défie. Un charme irrésistible, fatal, vous y retiendra pour votre supplice de tous les instants. Ma vue causera votre torture, et vous rechercherez ma vue. Chaque fois que vous rencontrerez mes regards, et vous les rencontrerez souvent, vous recevrez un coup de poignard au cœur, et cependant, embusqué derrière vos rideaux, vous épierez mes moindres regards.

En parlant ainsi, Madeleine avait fait un pas vers Pascal, le tenant fasciné, pantelant, sous ses yeux fixes, ardents, dont il ne pouvait détacher les siens.

La marquise poursuivit :

— Ce n'est pas tout. Comme ce logement est vaste, Antonine, aussitôt après son mariage, viendra, ainsi que Frantz, habiter avec moi ; je ne sais vraiment pas alors, mon pauvre monsieur Pascal, ce que vous deviendrez.

— Oh ! cette femme est infernale, murmura le financier.

— Jugez donc les tortures de toutes sortes que vous aurez à endurer. Il fallait que vous fussiez bien épris d'Antonine pour vouloir l'épouser ; il fallait que vous fussiez bien épris de moi pour mettre votre fortune à mes pieds. Eh bien ! non-seulement vous souffrirez un martyre atroce en voyant posséder par d'autres les deux femmes que vous avez si follement désirées (car je suis veuve et j'ai envie de me remarier) ; mais encore, vos immenses richesses, vous les maudirez, car chaque instant du jour vous dira qu'elles ont été impuissantes, qu'elles seront toujours impuissantes à satisfaire vos plus ardents désirs.

— Laissez-moi ! balbutia Pascal en reculant devant Madeleine, qui le tenait toujours sous son regard. Laissez-moi ! Mais c'est donc le démon que cette femme !

— Tenez, voyez-vous, reprit la marquise, malgré moi je vous plains, mon pauvre monsieur Pascal, en songeant à votre rage envieuse, à votre jalousie féroce, exaspérées jusqu'à la frénésie par la pensée incessante du bonheur d'Antonine, car vous nous verrez presque chaque jour, souvent aussi la nuit ; oui, la saison est belle, le clair de lune charmant, et, bien des fois, le soir, très-tard, caché dans l'ombre, le regard ardemment fixé sur ma demeure, vous verrez tantôt Antonine et moi, accoudées à notre balcon, jouissant de la fraîcheur du soir, et riant fort, je vous l'avoue, de M. Pascal, alors placé sans doute derrière quelque persienne et nous dévorant des yeux : tantôt Antonine et Frantz, à leur croisée, parleront d'amour au clair de la lune, tandis que moi et mon futur mari nous serons aussi délicieusement occupés sous vos yeux.

— Malédiction ! s'écria Pascal hors de lui, elle me torture sur des charbons ardents.

— Et ce n'est pas tout, reprit la marquise d'une voix basse, presque palpitante ; à une heure plus avancée, vous verrez nos fenêtres se fermer, nos rideaux discrètement tirés sur la faible lueur de la lampe d'albâtre, si douce et si propice aux voluptés de la nuit. Puis, la marquise, riant aux éclats, ajouta : Aussi, tenez, mon pauvre monsieur Pascal, je ne serais pas étonnée que, de désespoir et de rage, vous deveniez fou ou que vous vous brûliez la cervelle.

— Pas sans m'être vengé, du moins, murmura Pascal saisi d'un effrayant vertige, en se précipitant sur son bureau, dans lequel il y avait un pistolet chargé.

Mais Madeleine, qui savait avoir tout à redouter d'un pareil homme, s'était, en s'avançant pas à pas vers lui, le tenant sous son regard, ainsi peu à peu approchée de la cheminée ; au geste menaçant de Pascal, elle tira violemment le cordon de la sonnette qu'elle avait remarqué.

Aussi, au moment où Pascal, livide, effrayant, se retournait vers Madeleine, le domestique entrait vivement, tout surpris de la précipitation des coups de sonnette.

Au bruit de la porte qui s'ouvrit, à la vue de son valet de chambre, Pascal revint à lui, rejeta vivement derrière lui la main qui tenait le pistolet, et le laissa tomber sur le tapis.

La marquise avait profité de ces quelques instants pour s'approcher de la porte laissée ouverte par le domestique, et pour dire à haute voix au notaire, qui, assis dans une pièce voisine, s'était aussi vivement levé au bruit précipité de la sonnette :

— Monsieur, mille pardons de vous avoir fait si longtemps attendre ; veuillez vous donner la peine d'entrer.

Le notaire entra.

— Sortez, dit brusquement Pascal à son domestique.

Et le financier essuya son front livide, baigné d'une sueur froide.

Madeleine, restée seule avec Pascal et le notaire, dit à celui-ci :

— Vous avez, monsieur, préparé l'acte relatif à M. Charles Dutertre ?

— Oui, madame la marquise, il n'y a plus qu'à approuver l'écriture et à signer.

— Fort bien, dit la marquise ; puis, pendant que Pascal, anéanti, s'appuyait sur le fauteuil placé devant son bureau, elle prit une feuille de papier, une plume, et écrivit ce qui suit :

« Signez l'acte ; et, non-seulement je ne viendrai pas habiter en face de votre maison, mais, ce soir, je quitterai Paris, où je ne reviendrai pas de longtemps. Ce que je promets, je le tiens. »

Ces lignes écrites, Madeleine remit le papier à Pascal, en disant au notaire :

— Pardon, monsieur ; il s'agit d'une condition relative à l'acte que je désire soumettre à M. Pascal.

— Parfaitement, madame la marquise, répondit le notaire en s'inclinant, pendant que le financier lisait.

— A peine eut-il lu, qu'il dit au notaire d'une voix altérée, et comme s'il avait hâte d'échapper à un grand danger :

— Cet acte, monsieur ; cet acte... finissons.

— Je vais, monsieur, préalablement vous en donner lecture, ré-

pondit le notaire en tirant l'acte de son portefeuille et en le dépliant avec lenteur.

Mais M. Pascal le lui arracha brusquement des mains, et dit, comme si sa vue eût été troublée :

— Où faut-il signer?

— Ici, monsieur, et approuver l'écriture auparavant; mais il est d'usage de...

Pascal écrivit d'une main convulsive et tremblante l'approbation d'écriture, signa, jeta la plume sur le bureau, et baissa la tête afin de ne pas rencontrer le regard de Madeleine.

— Il manque encore un parafe ici, dit le minutieux notaire.

Pascal parafa; le notaire prit l'acte en jetant un coup d'œil surpris, presque craintif, tant l'expression de la figure livide de Pascal était sinistre.

La marquise, toujours de sang-froid, reprit sa lettre de crédit laissée sur le bureau, et dit au financier :

— Comme j'aurai besoin de tous mes fonds pour mon voyage, monsieur, et que je pars ce soir, je vais, si vous le voulez bien, toucher la totalité de cette lettre de crédit.

— Passez à la caisse, répondit machinalement Pascal, les yeux égarés et injectés de sang; car, à sa pâleur livide, avait soudain succédé une rougeur pourprée.

Madeleine, précédant le notaire, qui prétexta de saluer Pascal pour le regarder encore d'un air alarmé, Madeleine sortit du cabinet, ferma la porte, et dit au domestique :

— Où est la caisse ? je vous prie.

La première porte à gauche dans la cour, madame.

La marquise quittait le salon lorsqu'un grand bruit se fit entendre dans le cabinet de Pascal.

On eût dit la chute d'un corps tombant sur le plancher.

Le domestique, quittant aussitôt Madeleine et le notaire, courut chez son maître.

La marquise, après avoir touché en billets de banque le montant

de sa lettre de crédit, allait remonter en voiture, accompagnée du notaire, lorsqu'elle vit sortir de la porte cochère le domestique d'un air effaré.

— Qu'y a-t-il, mon bon ami? lui demanda le notaire, vous semblez effrayé.

— Ah! monsieur, quel malheur! mon maître vient d'avoir une attaque d'apoplexie. Je cours chercher un médecin.

Et il disparut en courant.

— Je me disais aussi, reprit le notaire en s'adressant à Madeleine, ce cher monsieur ne me paraît pas dans son état naturel; cela ne vous a-t-il pas fait cet effet-là, madame la marquise?

— Je trouvais comme vous, monsieur, quelque chose de particulier dans l'expression de la physionomie de M. Pascal.

— Dieu veuille que cette attaque n'ait rien de grave, madame la marquise. Un homme si riche, mourir dans toute la force de l'âge, ce serait vraiment dommage!

— Grand dommage, en vérité. Mais dites-moi, monsieur, si vous le voulez bien, je vais vous reconduire chez vous, et vous me remettrez l'acte relatif à M. Dutertre; j'en ai besoin.

— Le voici, madame la marquise; mais je ne souffrirai pas que vous vous dérangiez de votre route pour moi. Je vais à deux pas d'ici.

— Soit. Ayez alors la bonté de prendre ces quarante mille francs Je désirerais avoir dix mille francs en or pour mon voyage, et une lettre de crédit sur Vienne.

— Je vais m'en occuper tout de suite, madame la marquise. Et quand faudra-t-il vous porter ces fonds?

— Ce soir, avant six heures, je vous prie.

— Je serai exact, madame la marquise.

Le notaire salua respectueusement, et Madeleine se fit aussitôt conduire à l'usine de Charles Dutertre.

XXII

Madeleine, nous l'avons dit, s'était, en sortant de chez M. Pascal, fait conduire chez madame Dutertre; celle-ci était seule, retirée dans sa chambre à coucher, lorsque la servante lui annonça la marquise.

Sophie, alors assise dans un fauteuil, semblait en proie à un grand désespoir. A la vue de son amie, elle releva vivement la tête; ses traits, navrés, baignés de larmes, étaient d'une pâleur mortelle.

— Tiens, lis, et ne pleure plus! s'écria tendrement Madeleine en lui remettant l'acte signé par M. Pascal. Hier avais-je tort de te dire : « Espère! »

— Ce papier!... reprit madame Dutertre avec surprise, qu'est-ce? explique-toi.

— Ta délivrance et celle de ton mari...

— Notre délivrance?

— M. Pascal s'est engagé à donner à ton mari tout le temps que celui-ci demandait pour s'acquitter.

— Il serait vrai! Non, non, un tel bonheur... Encore une fois, c'est impossible!

— Lis donc, incrédule.

Sophie parcourut rapidement l'acte; puis, regardant la marquise avec stupeur :

— Cela tient du prodige! reprit-elle; je ne puis en croire mes yeux. Et par quel moyen?... Mais, mon Dieu! c'est de la magie!

— Peut-être! répondit Madeleine en souriant; qui sait?

— Ah! pardon, mon amie! s'écria Sophie en se jetant au cou de la marquise; ma surprise était si vive, qu'un instant elle a paralysé ma reconnaissance. Tu nous arraches à la ruine; nous et nos enfants nous te devrons tout : bonheur, sécurité, fortune. Oh! Madeleine, tu es notre ange sauveur!...

L'expression de la reconnaissance de madame Dutertre était sincère.

Cependant la marquise remarqua dans l'accent, dans le geste, dans le regard de son amie, une sorte de contrainte. Sa physionomie ne semblait pas sereine, radieuse, comme elle aurait dû le devenir à la nouvelle d'un salut inespéré.

Un autre chagrin préoccupait évidemment madame Dutertre; aussi, après un moment de silence attentif, Madeleine reprit :

— Sophie, tu me caches quelque chose ; tes chagrins ne sont pas à leur fin.

— Peux-tu le croire, lorsque, grâce à toi, Madeleine, notre avenir est aujourd'hui aussi beau, aussi assuré, qu'il était hier désespéré, lorsque...

— Je te dis, moi, ma pauvre Sophie, que tu souffres encore. Je devrais lire sur tes traits la joie la plus entière, et tu peux à peine dissimuler ton chagrin.

— Me croirais-tu ingrate ?

— Je crois ton pauvre cœur blessé ; oui. Et cette blessure est si douloureuse, qu'elle n'est pas même adoucie par la bonne nouvelle que je t'apporte.

— Madeleine, je t'en conjure, laisse-moi ! ne me regarde pas ainsi, cela me trouble. Ne m'interroge pas ; mais crois, oh ! je t'en supplie ! crois bien que, de ma vie, je n'oublierai ce que nous te devons.

Et madame Dutertre cacha sa figure entre ses mains et fondit en larmes.

La marquise réfléchit pendant quelques instants, parut hésiter, et reprit :

— Sophie, où est ton mari ?

La jeune femme tressaillit, rougit et pâlit tour à tour, et s'écria involontairement et presque avec crainte :

— Tu veux donc le voir ?

— Oui.

— Je ne sais... s'il est... en ce moment à l'usine, répondit madame Dutertre en balbutiant; mais, si tu le désires, si tu y tiens absolument, je vais le faire demander, afin qu'il apprenne de toi-même tout ce que nous te devons.

La marquise secoua mélancoliquement la tête et reprit :

— Ce n'est pas pour recevoir les remercîments de ton mari que j'aurais voulu le voir, Sophie ; c'eût été pour lui faire, comme à toi, mes adieux.

— Tes adieux ?

— Ce soir je quitte Paris.

— Tu pars ! s'écria madame Dutertre ; et son accent trahit un singulier mélange de surprise, de tristesse et de joie.

Aucune de ces nuances ne devait échapper à la pénétration de Madeleine.

Elle éprouva d'abord une impression pénible. Ses yeux devinrent humides ; puis, surmontant son émotion, elle dit à son amie en souriant avec douceur et prenant ses deux mains entre les siennes :

— Ma pauvre Sophie, tu es jalouse.

— Madeleine !

— Tu es jalouse de moi, avoue-le.

— Je t'assure...

— Sophie, sois franche : me nier cela serait me faire penser que tu crois que j'ai été sciemment coquette avec ton mari, et Dieu sait ce qui en est : je ne l'ai vu qu'une fois, en face de toi...

— Madeleine ! s'écria la jeune femme avec effusion et sans pouvoir retenir ses larmes, pardonne-moi ! Ce sentiment est honteux, indigne, car je connais l'élévation de ton cœur, et, à ce moment encore, tu viens nous sauver tous ; mais si tu savais !...

— Oui, ma bonne Sophie, si je savais... mais je ne sais rien. Voyons, fais-moi ta confession jusqu'au bout, peut-être me donnera-t-elle une bonne idée.

— Madeleine, en vérité, j'ai honte ; je n'oserai jamais...

— Voyons, que crains-tu ? puisque je pars, puisque je pars ce soir?

— Tiens, c'est là ce qui me navre et m'irrite contre moi-même. Ton départ me désole; j'avais espéré te voir ici chaque jour, pendant longtemps peut-être, et pourtant...

— Et pourtant mon départ te délivrera d'une cruelle appréhension, n'est-ce pas? Mais c'est tout simple, ma bonne Sophie : qu'as-tu à te reprocher, puisque ce matin, avant de venir te voir, j'avais résolu de partir ?

— Oui, tu dis cela, vaillante et généreuse comme tu l'es toujours.

— Sophie, je n'ai jamais menti : je te répète que ce matin, avant de t'avoir vue, mon départ était arrêté; mais, je t'en conjure! dis-moi quelles causes ont éveillé ta jalousie. Cela est peut-être plus important que tu ne le penses pour la tranquillité de ton avenir.

— Eh bien! hier soir, Charles est rentré, brisé de fatigue et d'inquiétude, épouvanté des promptes mesures dont M. Pascal le faisait menacer. Malgré ces préoccupations terribles, il m'a encore longuement parlé de toi. Alors, je te l'avoue, les premiers soupçons me sont venus en voyant à quel point ton souvenir dominait sa pensée. Charles s'est mis au lit; je suis restée pensive, assise à son chevet. Bientôt il s'est endormi, épuisé par les poignantes émotions de cette journée; au bout de quelques instants, son sommeil, d'abord tranquille, a paru agité; deux ou trois fois ton nom est sorti de ses lèvres, puis ses traits se sont péniblement contractés, et il a murmuré, comme s'il eût été oppressé par un remords : « Pardon, Sophie! pardon!... et mes enfants!... oh! Sophie... » Puis il a encore prononcé quelques mots inintelligibles, et son repos n'a plus été troublé. Voilà tout ce qui s'est passé, Madeleine, ton nom seulement prononcé par mon mari durant son sommeil, et cependant je ne puis te dire le mal affreux que cela m'a fait : en vain je cherchais la cause de cette impression si vive, si soudaine, car Charles ne t'avait vue qu'une fois, et pendant un quart d'heure à peine. Sans doute, tu es belle, oh! bien belle! et je ne puis t'être comparée, je le sais; cependant jusqu'ici Charles m'avait toujours tant aimée!

Et la jeune femme ne put retenir ses larmes.

— Pauvre et bonne Sophie! reprit la marquise avec attendrisse-

ment, rassure-toi; il t'aime, il t'aimera toujours, et tu m'auras bientôt fait oublier.

Madame Dutertre soupira en secouant tristement la tête. Madeleine poursuivit :

— Crois-moi, Sophie : il dépendra de toi de me faire oublier, de même qu'il eût dépendu de toi d'empêcher ton mari de songer un seul instant à moi.

— Que veux-tu dire?

— Tout à l'heure, j'ai provoqué la confidence en t'assurant qu'elle aurait sans doute quelque heureux résultat pour ton bonheur à venir et pour celui de ton mari. Je ne m'étais pas trompée.

— Explique-toi.

— Voyons Figure-toi, ma bonne Sophie, que tu es à confesse, reprit Mapeleine en souriant; oui, imagine-toi que tu es au confessionnial de ce grand et gros abbé Jolivet, tu sais, l'aumônier de la pension, qui nous faisait de si étranges questions lorsque nous étions jeunes filles. Aussi, depuis ce temps-là, me suis-je toujours demandé pourquoi il n'y avait pas d'abbesses pour confesser les jeunes filles mais comme, sans être abbesse, je suis femme, ajouta la marquise en souriant de nouveau, je peux hasarder quelques questions dont notre ancien confesseur eût été fort affriandé. Voyons, dis-moi, et ne rougis pas : ton mari t'a épousée par amour?

— Hélas! oui.

— Veux-tu bien ne pas gémir à propos d'un si charmant souvenir!

— Ah! Madeleine, plus le présent est triste, plus certains souvenirs nous navrent.

— Le présent, l'avenir, seront ce que tu voudras qu'ils soient. Mais, réponds-moi : pendant les deux ou trois premières années de ton mariage, vous vous êtes aimés, aimés... *en amants*, n'est-ce pas? tu me comprends?

La jeune femme baissa les yeux en rougissant.

— Puis, peu à peu, sans que votre affection diminuât pour cela, cette tendresse passionnée a fait place à un sentiment plus calme, que

votre amour pour vos enfants a rempli de charme et de douceur; mais enfin, les deux amants n'étaient plus que deux amis réunis par les devoirs les plus chers et les plus sacrés. Est-ce vrai?

— Cela est vrai, Madeleine; et, s'il faut te le dire, quelquefois j'ai regretté ces jours de première jeunesse et d'amour; mais je me suis reproché ces regrets, me disant qu'ils étaient incompatibles peut-être avec les sérieux devoirs qu'impose la maternité.

— Pauvre Sophie!... Mais, dis-moi : ce refroidissement, ou plutôt votre transformation d'amants en époux, en amis, si tu veux, n'a pas été soudaine, n'est-ce pas? Cela est venu insensiblement, et presque sans que vous vous en soyez aperçus?

— En effet; mais comment sais-tu?...

— Encore une question, chère Sophie. Dans les premiers temps de votre amour, toi et ton mari, vous étiez, j'en suis certaine, très-coquets l'un pour l'autre? Jamais ta toilette n'était assez fraîche, assez jolie? Rehausser par la recherche et par la grâce tout ce qu'il y avait en toi de charmant; enfin plaire à ton mari, le séduire toujours, le rendre amoureux toujours, telle était ta seule pensée? Ton Charles avait sans doute quelque parfum de prédilection, et tes beaux cheveux, tes vêtements, exhalaient cette douce senteur qui, lors de l'absence, matérialise pour ainsi dire le souvenir de la femme aimée?

— C'est vrai; nous adorions l'odeur de la violette et de l'iris. Ce parfum me rappelle toujours nos beaux jours d'autrefois.

— Tu vois donc bien! Quant à ton mari, je n'en doute pas, il luttait avec toi de soins, d'élégance et de goût dans les plus petits détails de sa mise. Enfin, tous deux, ardents, passionnés, vous pariez avec délices vos jeunes amours. Mais hélas! du sein de ce bonheur si facile, si commode, est sortie peu à peu l'HABITUDE; l'habitude, ce fatal précurseur du *sans-gêne*, du *sans-façon*, de la *négligence de soi*, *l'habitude!*... d'autant plus dangereuse que souvent elle ressemble, à s'y méprendre, à un confiant et intime abandon. Aussi, l'on se dit : « Je suis sûre d'être aimée; à quoi bon ces recherches, ces soins de tous les instants? que sont ces futilités auprès du véritable amour? » De sorte, ma bonne Sophie, qu'il est venu un jour où, tout absorbée d'ailleurs par ta tendresse pour tes chers enfants, tu ne t'es plus occupée de savoir si ta coiffure seyait plus ou moins bien à ton joli vi-

sage, si ta robe se drapait bien ou mal à ton gracieux corsage, si ton petit pied était ou non coquettement chaussé dès le matin. Ton mari, absorbé de son côté par ses travaux, comme toi par la maternité, s'est aussi peu à peu négligé. Insensiblement vos yeux se sont accoutumés à ce changement, sans presque s'en apercevoir ; de même que, pour ainsi dire, l'on ne se voit pas vieillir lorsque l'on vit continuellement ensemble. Et cela est si vrai, chère Sophie, que si, à cette heure, tu évoquais par le souvenir la recherche, l'élégance, les soins charmants dont ton mari et toi vous vous entouriez au beau temps de vos amours, tu resterais saisie de surprise en comparant le présent au passé.

— Il n'est que trop vrai, Madeleine, répondit Sophie en jetant un regard triste, presque honteux, sur ses vêtements négligés, sur sa coiffure en désordre. Oui, peu à peu, j'ai oublié l'art, ou plutôt le désir de plaire à mon mari. Hélas ! il est maintenant trop tard pour se repentir.

— Trop tard ! s'écria la marquise, trop tard ? Avec tes vingt-cinq ans, avec cette figure si attrayante, trop tard ? avec cette taille enchanteresse, ces cheveux magnifiques, ces dents de perles, ces grands yeux tendres, cette main de duchesse et ces pieds d'enfant, trop tard !... Laisse-moi être ta femme de chambre pendant une demi-heure, ma chère Sophie, et tu verras s'il est trop tard pour faire redevenir ton mari ardent et passionné comme autrefois.

— Ah ! Madeleine, il n'y a que toi au monde pour donner de l'espoir à ceux qui n'en ont plus ; et pourtant la vérité de tes paroles m'épouvante. Hélas ! tu as raison : Charles ne m'aime plus !

— Il t'aime toujours autant, et peut-être même plus que par le passé, pauvre folle ; car tu es pour lui l'épouse la plus éprouvée, la tendre mère de ses enfants ; mais tu n'es plus l'enivrante maîtresse d'autrefois ; aussi n'a-t-il plus pour toi ce tendre, ce brûlant amour des premiers jours de votre bonheur. C'est un peu bien *cru* ce que je te dis là, ma bonne Sophie ; mais enfin le bon Dieu sait ce qu'il fait : il ne nous a pas créés d'essence immatérielle. Tout en nous n'est pas matière, soit ; mais tout, non plus, n'est pas esprit. Va, crois-moi, il est quelque chose de divin dans le plaisir ; aussi faut-il le parer, le parfumer, l'adoniser. Enfin, pardonne-moi cette énor-

mité, en ménage, vois-tu, une petite pointe de *luxure* n'est pas de trop pour réveiller les sens endormis par l'habitude; sinon l'agaçante maîtresse a toujours l'avantage sur l'épouse; et, entre nous, c'est un peu l'avantage de l'épouse, car après tout, voyons, Sophie, pourquoi les devoirs de femme et de mère seraient-ils incompatibles avec les séductions et les voluptés de la maîtresse? pourquoi le père, le mari, ne serait-il pas aussi un amant ravissant? Tiens, ma bonne Sophie, je vais, en deux mots, avec ma brutalité ordinaire, résumer ta position et la mienne : *Ton mari t'aime*, ET IL NE TE DÉSIRE PLUS; *il ne m'aime pas*, ET IL ME DÉSIRE.

Puis, la marquise, riant comme une folle, ajouta :

— N'est-il pas étrange que ce soit moi, une *demoiselle*, hélas! bien désintéressée dans la question, car je suis comme un gourmand sans estomac qui parlerait d'une chère délicieuse, n'est-il pas étrange que ce soit moi qui fasse ainsi la leçon à une femme mariée?

— Ah! Madeleine, s'écria Sophie avec effusion, tu nous auras sauvés deux fois aujourd'hui; car, ce que mon mari ressent pour toi, il aurait pu le ressentir pour une autre femme moins généreuse que toi; et alors songe donc à mon chagrin, à mes larmes! Oh! tu as raison, tu as raison : il faut que Charles revoie et retrouve dans sa femme sa maîtresse d'autrefois.

L'entretien des deux amies fut interrompu par l'arrivée d'Antonine.

XXIII

L'entretien de Madeleine et de Sophie fut donc interrompu par l'arrivée d'Antonine, qui, impétueuse comme la joie, la jeunesse et le bonheur, entra en s'écriant :

— Sophie, je savais hier que Madeleine serait ici ce matin, et j'accours pour vous dire que...

— Pas un mot de plus petite fille, reprit gaiement la marquise en baisant Antonine au front, nous n'avons pas un moment à perdre : il faut que nous soyons, comme nous l'étions autrefois en pension entre nous, les femmes de chambre de Sophie.

— Que dis-tu? s'écria la jeune femme.

— Mais, Madeleine, reprit Antonine, je venais vous prévenir que mon contrat a été signé ce matin par le prince et par mon oncle, et que...

— Ton contrat est signé, mon enfant! c'est l'important, et je m'y attendais. Tu me conteras le reste lorsque nous aurons fait à notre chère Sophie la plus jolie, la plus coquette toilette du monde; c'est fort important et surtout fort pressé.

Puis la marquise ajouta tout bas à l'oreille de madame Dutertre :

— Ton mari peut venir d'un moment à l'autre; il faut qu'il soit ravi, charmé. Il le sera.

S'adressant alors à Antonine, Madeleine ajouta :

— Vite, vite, mon enfant : aide-moi à apporter cette toilette devant la fenêtre, et occupons-nous d'abord de la coiffure de Sophie.

— Mais en vérité, Madeleine, répondit madame Dutertre en souriant, car elle renaissait malgré elle à l'espoir et au bonheur, en vérité, tu es folle.

— Pas si folle, répondit la marquise en faisant asseoir Sophie devant la toilette.

Dénouant alors la magnifique chevelure de son amie, elle ajouta :

— Avec des cheveux pareils, je serais laide comme un monstre que je voudrais paraître agaçante au dernier point; juge un peu de toi, Sophie. Voyons, aide-moi, Antonine; car ces cheveux sont si longs, si épais, que je ne puis les tenir dans ma main.

Ce fut quelque chose de charmant à voir que ces trois amies de beautés si diverses ainsi groupées. La candide figure d'Antonine exprimait un étonnement tout naïf de cette toilette improvisée. Sophie.

émue, troublée, par les tendres et brûlants souvenirs du passé, sentait sous son voile de cheveux bruns sa gracieuse figure, jusqu'alors pâle et attristée, se colorer d'une rougeur involontaire, tandis que Madeleine, tirant merveilleusement parti de la superbe chevelure de son amie, la coiffait à ravir.

— Maintenant, dit la marquise à Sophie, quelle robe vas-tu mettre? Mais, j'y pense, elles doivent t'habiller horriblement mal, si elles sont toutes taillées sur le même patron ?

— Elles le sont malheureusement, répondit Sophie en souriant.

— Très-bien, reprit la marquise; et toutes sont montantes, je parie?

— Oui, toutes sont montantes, dit la pauvre Sophie.

— De mieux en mieux, dit Madeleine. De sorte que ces jolies épaules à fossettes, ces bras charmants, sont condamnés à un enfouissement perpétuel; c'est déplorable! Voyons, as-tu du moins quelque robe de chambre bien élégante, quelque peignoir bien coquet?

— Mes robes de chambre sont toutes simples. Il est vrai qu'autrefois...

— Autrefois?

— J'en avais de délicieuses.

— Eh bien! où sont-elles?

— Je les ai trouvées trop *jeunes* pour une mère de famille comme moi, répondit Sophie en souriant, et je les ai reléguées, je crois, dans le haut de cette armoire à glace.

La marquise n'en entendit pas davantage; elle courut à l'armoire, qu'elle bouleversa, et trouva enfin deux ou trois très-jolies robes de chambre de taffetas rayé d'une extrême fraîcheur. Elle en choisit une fond bleu clair à rayures paille : les manches, ouvertes et flottantes, devaient laisser les bras nus à partir du coude, et, quoique se croisant par devant, cette robe pouvait s'entr'ouvrir à volonté, et dégager la poitrine.

— A merveille! dit Madeleine, cette étoffe est charmante et aussi fraîche que si elle était neuve; il me faut maintenant des bas de soie blancs, dignes de ces élégantes pantoufles de Cendrillon que je trouve

aussi dans cette armoire où tu as enseveli tes armes, comme un guerrier qui ne va plus à la bataille.

— Mais, ma chère Madeleine, dit Sophie, je...

— Il n'y a pas de mais, reprit impatiemment la marquise, je veux et j'entends que, tout à l'heure, en entrant ici, ton mari se croie et soit rajeuni de cinq ans.

Malgré une faible résistance, Sophie Dutertre se montra docile aux conseils et aux soins coquets de son amie. Bientôt, à demi couchée sur une chaise longue, dans une pose pleine de morbidesse et de langueur, elle consentit à ce que la marquise donnât la dernière *touche* à ce tableau vivant. En effet, Madeleine fit jouer quelques longues boucles de cheveux à l'entour du cou, d'une éblouissante blancheur, releva les larges manches, afin de bien laisser voir un coude à fossettes, entr'ouvrit quelque peu (malgré les chastes scrupules de Sophie) le corsage de la robe de chambre, qui, drapée avec une agaçante préméditation, laissait voir le bas d'une jambe faite au tour, et le plus joli petit pied du monde.

Il faut le dire, Sophie Dutertre était ainsi charmante : l'émotion, le trouble, l'espoir, une vague inquiétude, colorant son doux et attrayant visage, animaient son regard, faisaient palpiter son sein, et donnaient à ses traits une expression délicieuse.

Antonine, frappée de cette espèce de métamorphose, s'écria naïvement en frappant dans ses petites mains :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! Sophie, je ne vous savais pas si jolie que cela !

— Ni Sophie non plus ne le savait plus, répondit Madeleine en haussant les épaules; il faut que ce soit moi qui *exhume* tant d'attraits.

La servante de madame Dutertre, ayant frappé à la porte, entra et dit à sa maîtresse :

— Monsieur désirerait parler à madame. Il est à l'atelier; il fait demander si madame est chez elle.

— Il te sait ici, dit tout bas Sophie à Madeleine avec un soupir.

— Fais-lui dire de venir, reprit à demi-voix la marquise.

— Prévenez M. Dutertre que je suis chez moi, dit Sophie à la servante, qui sortit.

Madeleine, s'adressant alors à son amie d'une voix pénétrée, lui tendit les bras et lui dit :

— Et maintenant, adieu, Sophie; annonce à ton mari qu'il est délivré de M. Pascal.

— Tu pars déjà? reprit Sophie avec tristesse, et quand te reverrai-je?

— Je ne sais; un jour peut-être. Mais j'entends les pas de ton mari : je te laisse.

Puis elle ajouta en souriant :

— Seulement, je veux, cachée derrière cette portière abaissée, jouir de ton triomphe.

Et, faisant signe à Antonine de l'accompagner, elle se retira derrière la portière baissée du salon voisin, au moment où M. Dutertre entrait dans la chambre à coucher de sa femme. Pendant quelques instants, les yeux de Charles errèrent comme s'il cherchait une personne qu'il s'était attendu à rencontrer, et il ne s'aperçut pas de la métamorphose de Sophie, qui lui dit :

— Charles, nous sommes sauvés! voici le désistement de M. Pascal.

— Grand Dieu! serait-il vrai? s'écria Dutertre en parcourant les papiers que sa femme venait de lui remettre; puis, son regard se relevant et s'arrêtant sur Sophie, il remarqua seulement alors sa toilette si coquette, si agaçante. Après un moment de silence causé par la surprise et l'admiration, il s'écria :

— Sophie! que vois-je? cette toilette si charmante, si nouvelle! c'est donc pour fêter le jour de notre délivrance?

— Charles, reprit Sophie en souriant et en rougissant tour à tour, cette toilette n'est pas nouvelle; il y a quelques années, si tu te le rappelles, je te plaisais ainsi.

— Si je me le rappelle! s'écria Dutertre, sentant se réveiller en lu mille tendres et voluptueux souvenirs, ah! c'était le beau temps de nos brûlantes amours; et, cet heureux temps, il renaît, il existe!

Je te revois comme par le passé : ta beauté brille à mes yeux d'un éclat tout nouveau. Je ne sais quel est ce prestige; mais ton élégance, cette coquetterie, cette grâce, ta rougeur, tout, jusqu'à cette douce senteur d'iris que nous aimions tant, tout me transporte et m'enivre! Jamais, non, jamais je ne t'ai vue plus jolie, ajouta Dutertre d'une voix passionnée en baisant avec ardeur les mains de Sophie. Oh! oui, c'est toi, c'est bien toi, je te retrouve, maîtresse adorée de mon *premier amour !*

— Maintenant, petite fille, il est, je crois, fort à propos de nous retirer, dit tout bas Madeleine à Antonine, sans pouvoir s'empêcher de sourire.

Et toutes deux, s'éloignant sur la pointe du pied, et quittant le salon, dont la marquise ferma discrètement la porte, se trouvèrent dans le cabinet de M. Dutertre, qui donnait sur le jardin.

— Tout à l'heure, Madeleine, dit Antonine à la marquise, vous ne m'avez pas laissé achever ce que je venais vous dire.

— Eh bien! parle, mon enfant.

— M. Frantz est ici.

— Lui ici! dit la marquise en tressaillant sans pouvoir cacher un sentiment douloureux. Et pourquoi, et comment M. Frantz est-il ici!

— Sachant par moi que vous deviez vous trouver ici ce matin, reprit Antonine, M. Frantz est venu pour vous remercier de toutes vos bontés pour nous. Il attend dans le jardin; et tenez, le voici!

Ce disant, la jeune fille montra Frantz, qui, en effet, était assis sur un banc du jardin.

Madeleine jeta un long et dernier regard sur son *blond archange*, sans pouvoir retenir une larme qui roula dans ses yeux; puis baisant Antonine au front, elle lui dit d'une voix légèrement altérée :

— Adieu, mon enfant.

— Comment, Madeleine, s'écria la jeune fille stupéfaite d'un si brusque départ, vous vous en allez sans vouloir voir M. Frantz mais c'est impossible, mais...

La marquise mit son doigt sur ses lèvres en faisant signe à An-

tonine de garder le silence ; puis, s'éloignant, non sans que ses yeux se tournassent encore une fois du côté du jardin, elle disparut.

. . . .

Deux heures après, la marquise de Miranda quittait Paris en laissant ce billet pour l'archiduc :

« *Monseigneur,*

« *Je vais vous attendre à Vienne; venez achever de me séduire* (1).

« MADELEINE. »

(1) On trouvera la conclusion de cette aventure dans le dernier de ces sept récits : LA GOURMANDISE (*le Docteur Gasterini*). E. S.

FIN DE LA LUXURE.

ASNIÈRES. — IMPRIMERIE LOUIS BOYER ET Cie.

Je te revois comme par le passé : ta beauté brille à mes yeux d'un éclat tout nouveau. Je ne sais quel est ce prestige; mais cette élégance, cette coquetterie, cette grâce, ta rougeur, tout, jusqu'à cette douce senteur d'iris que nous aimions tant, tout me transporte et m'enivre! Jamais, non, jamais je ne t'ai vue plus jolie! ajouta Dutertre d'une voix passionnée en baisant avec ardeur les belles mains de Sophie. Oh! oui, c'est toi, c'est bien toi, je te retrouve, maîtresse adorée de mon *premier amour!*

— Maintenant, petite fille, il est, je crois, fort à propos de nous retirer, dit tout bas Madeleine à Antonine, sans pouvoir s'empêcher de sourire.

Et toutes deux, s'éloignant sur la pointe du pied, et quittant le salon, dont la marquise ferma discrètement la porte, se trouvèrent dans le cabinet de M. Dutertre, qui donnait sur le jardin.

— Tout à l'heure, Madeleine, dit Antonine à la marquise, vous ne m'avez pas laissé achever ce que je venais vous dire.

— Eh bien! parle, mon enfant.

— M. Frantz est ici.

— Lui ici! dit la marquise en tressaillant sans pouvoir cacher un sentiment douloureux. Et pourquoi, et comment M. Frantz est-il ici?

— Sachant par moi que vous deviez vous trouver ici ce matin, reprit Antonine, M. Frantz est venu pour vous remercier de toutes vos bontés pour nous. Il attend dans le jardin; et tenez, le voilà!

Ce disant, la jeune fille montra Frantz, qui, en effet, était assis sur un banc du jardin.

Madeleine jeta un long et dernier regard sur son *blond archange*, sans pouvoir retenir une larme qui roula dans ses yeux; puis, baisant Antonine au front, elle lui dit d'une voix légèrement altérée :

— Adieu, mon enfant.

— Comment, Madeleine, s'écria la jeune fille stupéfaite d'un si brusque départ, vous vous en allez sans vouloir voir M. Frantz? mais c'est impossible, mais...

La marquise mit son doigt sur ses lèvres en faisant signe à An-

tonine de garder le silence ; puis, s'éloignant, non sans que ses yeux se tournassent encore une fois du côté du jardin, elle disparut.

. . . .

Deux heures après, la marquise de Miranda quittait Paris en laissant ce billet pour l'archiduc :

« *Monseigneur,*

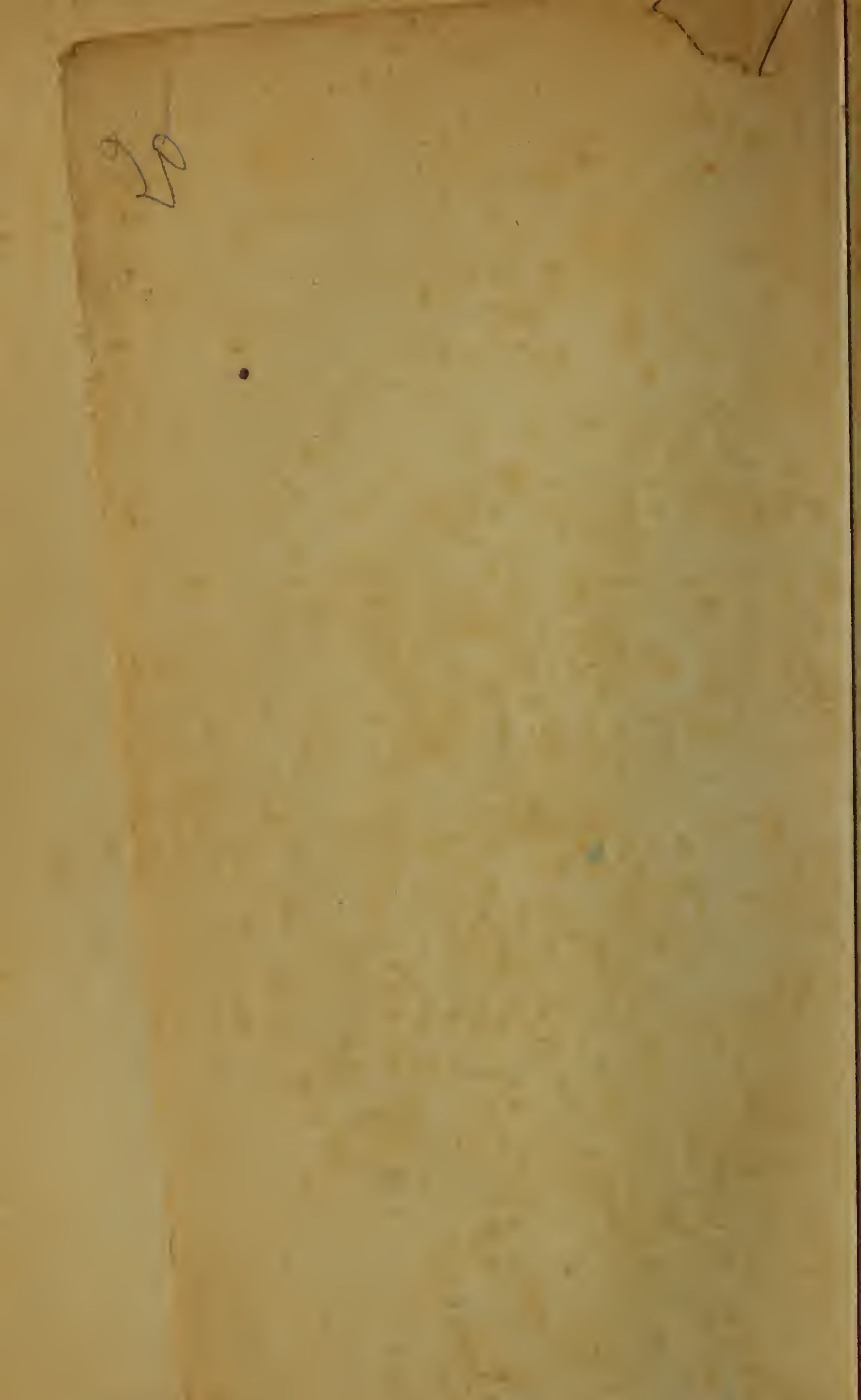
« *Je vais vous attendre à Vienne; venez achever de me séduire* (1).

« Madeleine. »

(1) On trouvera la conclusion de cette aventure dans le dernier de ces sept récits : la Gourmandise (*le Docteur Gasterini*). E. S.

FIN DE LA LUXURE.

ASNIÈRES. — IMPRIMERIE LOUIS BOYER ET Cie.



PARIS. — IMP. C. MARPON ET E. FLAMMARION, RUE RACINE, 26.